

A romantic couple is shown in a close embrace, about to kiss. The woman is on the left, her head tilted back, and the man is on the right, his head tilted forward. They are both looking at each other. The background is a soft, out-of-focus light blue. The overall mood is intimate and romantic.

LAUREN CHAPMAN

CRAZY IN LOVE

*La distance qui les sépare
est bien plus grande que l'océan...*

NEW ROMANCE

cherche
midi

LAUREN CHAPMAN

**CRAZY
IN LOVE**

Saison 1

cherche
midi

Vous aimez la littérature ? Inscrivez-vous à notre newsletter
pour suivre en avant-première toutes nos actualités :
www.cherche-midi.com

© le **cherche midi**, 2016
23, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

ISBN numérique : 9782749149363

Couverture : Mickaël Cunha - Photo : © Ilona Wellmann / Trevillion Images

« Cette oeuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette oeuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

À Paris, le ciel est gris. De gros nuages sombres obscurcissent l'horizon. L'idée de me retrouver dans huit heures à New York City, où la température atteint les trente degrés Celsius, m'excite terriblement. Claire est déjà là-bas. Elle m'a listé les activités à venir. Entre la bronzette à Long Island, les soirées branchées, les cours et notre boulot de serveuse deux jours par semaine, on ne va pas s'ennuyer.

Ma meilleure amie a l'art de réseauter et trouve toujours des plans d'enfer. La semaine dernière, elle nous a déniché une coloc à 950 dollars dans un building de Chelsea, au 315 West 33rd Street. En réalité, c'est une sous-coloc. Deux étudiants américains ont gagné 600 000 dollars à la loterie et ont pris une année sabbatique pour faire un tour du monde. Alors, quand Claire a pleurniché que c'était trop cher, ils ont fait leur B.A. en divisant le prix par deux. Elle m'a forwardé quelques photos. Ce n'est pas immense mais c'est mignon, et surtout, à trente minutes de nos universités respectives en métro. La mienne, Columbia, est située dans le nord de Manhattan, sur la 116th, et la sienne, Saint John's, plus au sud, au 101 Astor Place, dans le merveilleux quartier d'East Village.

Ses commentaires Facebook ne tarissent pas d'éloges sur New York. Ou plus exactement sur Manhattan, car elle ne connaît que cette partie de la ville.

Aujourd'hui, elle a posté les photos du nouveau complexe du World Trade Center. Ils ont reconstruit des gratte-ciel, plus grands encore que les tours jumelles, qui coupent la skyline de la ville comme un signe de puissance reconquise. « Quelle revanche pour les Américains ! écrit Claire. *It's wonderful !* »

Elle a également affiché sur mon mur une série de selfies sur chaque avenue qu'elle a traversée ! Dont une en compagnie d'Alexis avec ce commentaire douteux : « Il t'attend avec impatience, il a même pris un bain pour la circonstance. »

Alexis fait partie de notre groupe d'amis. Je l'ai connu en classe de seconde, et depuis il a un faible pour moi. Mais bon, ce n'est pas réciproque !

Dans le hall du terminal 2E de Roissy, une foule dense se presse. Certains débarquent dans la grisaille, d'autres comme moi s'apprêtent à s'envoler vers des cieux plus cléments.

Après de nombreux contrôles, l'embarquement commence. Je porte une robe à bretelles sous ma veste en lin. C'est la tenue idéale pour voyager. Je suis toute bronzée de mes vacances à Cabourg, alors j'en profite pour montrer mes jambes.

Il y a un monde fou dans l'avion. Les coffres à bagages débordent de partout. Impossible de caser mon sac gibecière plein de graffitis, malgré l'intervention d'un charmant quinquas. Je le rassure :

– Pas grave, je vais le cacher sous mon siège !

À peine suis-je installée qu'un steward propose de me surclasser. Agathe, qui flirte avec un pilote de ligne depuis quelques mois, m'avait promis qu'il me pistonnerait, mais je n'y croyais pas. Il paraît qu'il a craqué quand elle lui a montré ma photo. Une photo qui date un peu. C'était pour la première sélection du concours « Miss Île-de-France », deux ans auparavant. Je portais un maillot de bain noir sous l'écharpe en bandoulière, et des talons de quinze centimètres. Moi, je ne me trouve pas terrible, j'ai les joues trop rondes, on dirait une gamine de quatorze ans. Alors quand j'ai su que j'étais parmi

la deuxième sélection, j'ai sauté de joie. Heureusement qu'elle ne lui a pas montré cette photo-là, car j'ai plus l'air d'un cabri que d'un sex-symbol.

– Vous avez beaucoup de chance ! dit le steward qui m'accompagne en première classe.

De l'autre côté du rideau, le brouhaha disparaît. Ici, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté. C'est Baudelaire revisité par Air France ou je rêve !

– Nous vous souhaitons un agréable voyage, susurre le jeune employé en m'indiquant un siège au premier rang.

J'ai beaucoup de mal à contenir ma joie pour ne pas avoir l'air idiot de la nana qui découvre l'eau chaude. Je tousse, je me redresse, je cherche quelque chose d'intelligent à dire.

– Il y a quelqu'un à côté ?

Il sourit, gêné.

– Oui, mais la personne a eu un contretemps, on va devoir patienter un peu.

C'est dingue toute la place qu'il y a ici ! Le fauteuil est confortable et moelleux, on se croirait dans une coquille d'œuf. Et puis je peux l'allonger. Un vrai lit ! Je m'amuse avec tous les boutons. J'ouvre la jolie trousse rose avec un petit nœud. Elle contient un masque pour les yeux, des chaussettes, des bouchons d'oreilles, des crèmes, une lotion. Dans le coffre devant, il y a une couette et même un pyjama tout doux. C'est génial !

Une annonce nous informe qu'il faut patienter, un passager manque à l'appel. C'est mon voisin. Dix minutes plus tard, l'hôtesse se précipite à la rencontre du retardataire, à grand renfort de sourires. Il balance son sac au sol en parlant fort. Un ouragan dans cette ambiance feutrée.

C'est un Américain. Je lève les yeux vers lui. Boum... boum... boum... Putain, c'est pas vrai !

Si je n'étais pas assise, je tomberais sur le cul.

Ce mec est beau comme un dieu.

– *Hello*, dit-il en s'installant.

Je suppose que c'est pour moi. Je jette un regard en coin et j'aperçois ses prunelles vert et or qui brillent comme des pierres précieuses. Je suis troublée mais son comportement m'énerve immédiatement. Ce type a un culot monstre, il nous fait attendre et en plus, il se la pète grave ! Je me coince au fond de mon siège. Moi qui espérais me relaxer, regarder tranquillement un film, dormir, la présence de ce play-boy insolent risque de gâcher mon plaisir. Impossible de l'ignorer. Il n'a pas l'air impressionné, il trouve tout, tout de suite. L'hôtesse se précipite en minaudant dès qu'il enlève son blouson :

– Je vais le mettre dans une housse.

Ouah !

Il est grand et bien foutu, je ne peux pas m'empêcher de l'admirer. Compte tenu des autres passagers, plutôt sexagénaires côté première, je ne m'attendais pas à ça ! Je serais prête à parier qu'il a mon âge, à peine plus en tout cas. Quand il s'assied à ma droite, je prends un air détaché. Je réalise que j'ai encore la trousse entre les mains et la dépose discrètement entre nous deux. Un espace plus large qu'un siège de classe éco.

Le crâne collé au coussin derrière moi, je me demande s'il ne regarde pas mes pieds nus. J'ai enlevé mes Converse pour être plus à l'aise. Est-ce que mon vernis est impeccable ? Est-ce qu'il ne s'est pas écaillé entre le hall et la passerelle ? Et puis, après tout, je m'en fous, je me fous complètement de ce mec. Je prends un bouquin dans mon sac. Un thriller. Comme j'ai peur en avion, je me fais encore plus peur avec des histoires de meurtres horribles. Un Stephen King que je n'ai pas encore lu, mais on m'en a parlé avec des onomatopées de terreur dans la gorge.

– Vous désirez boire quelque chose ?

L'hôtesse tient une bouteille de champagne. J'ai envie de prendre une coupe mais je n'ai pas l'habitude.

– Un verre d'eau, s'il vous plaît.

Mon voisin demande un jus d'orange. Il fait des efforts pour s'exprimer en français et son accent est vraiment craquant. Bon, si j'arrêtais un peu de m'intéresser à lui ! Voilà, je branche mes écouteurs et je décide de lire.

Impossible de me concentrer, surtout qu'on est en train de décoller. Heureusement, nous sommes dans la rangée du milieu et nous ne voyons pas le vide à travers le hublot. Tiens ! J'ai dit « nous », c'est n'importe quoi !

Je vois ses pieds, il porte un jean, des sneakers en cuir d'une grande marque... Il est bien habillé mais il n'est sûrement pas si terrible que ça. Je me suis un peu emballée. Quand il se penche en avant pour ramasser son iPad qui vient de glisser au sol, nos regards se croisent. Boum... boum... boum... Il est encore plus beau qu'il y a cinq minutes. Il me baragouine un truc que je ne comprends pas parce que je contemple ses lèvres entrouvertes et que mes oreilles sont bouchées par les écouteurs, et aussi

à cause du décollage, celui de l'avion et de mes émotions ! Mes battements cardiaques s'accroissent. Boum... boum... boum... Sa présence me stresse, je demanderais bien à retourner en éco. Au moins, je pourrais me détendre, même avec les genoux coincés.

À peine le décollage terminé, l'hôtesse se précipite, n'hésitant pas à se mettre à quatre pattes pour retrouver la tablette. Elle n'a pas peur du ridicule, celle-là... Elle la ramasse et lui tend avec un sourire niais en se penchant devant son nez pour qu'il ne rate pas son décolleté, la bouche en cœur et le regard brillant. Je tourne la tête tellement ça m'agace. Et je replonge dans mon bouquin, sans pouvoir déchiffrer un mot. Que faire de mes dix doigts ? Je sors mon écran de télé avec maladresse, et les propositions défilent. Action, comédie, comédie romantique, épouvante-horreur, thriller, science-fiction... Je clique sur *Gravity*. Je ne l'ai pas encore vu. J'ai bien aimé *Interstellar*, Claire aussi, mais elle a détesté celui-ci. Pourtant, elle craque pour Nespresso. Bon, c'est pas cool comme sobriquet mais j'ai oublié son nom. C'est une de mes singularités, je ne retiens pas le nom des gens, ou en tout cas j'ai beaucoup de mal.

Ça ne démarre pas bien, cette histoire de « gravité », ils sont déjà dans la navette à réparer un télescope. Pas franchement fun, ou alors je ne suis pas in a good mood. Tiens ! Plus de jambes à côté de moi. Il a bougé. Si seulement il s'installait ailleurs, ce serait trop beau.

– *Great movie !* dit-il en passant dans mon dos.

Il s'accroupit de l'autre côté de l'allée, face à ma voisine de gauche, en remontant sa mèche rebelle. Je tousse pour me donner une contenance. Ça parle de *movies* et, entre deux phrases, il me mate avec un sourire que je n'arrive pas à qualifier. Moqueur, ensorceleur, arrogant ? Ma robe est tellement légère qu'elle remonte au moindre mouvement, je tire dessus, je n'ose plus bouger. Au bout de cinq minutes, j'ai des crampes. L'autre lui montre des images sur son écran. On dirait des photos de lui, mais je ne vois pas très bien. Je suis myope, pas comme une taupe mais quand même, je vois mal de loin. Je ne mets pas mes lentilles quand je prends l'avion parce que la clim me donne les yeux secs. Mon étui à lunettes est dans mon sac mais je n'ose pas les sortir. On a beau me dire que les lunettes me vont bien, je ne trouve pas ça très glamour. Quand j'étais petite, on me surnommait la Grenouille.

Enfin il se lève. Je replie les jambes vers mon menton et referme l'écran. Impossible de me concentrer sur ce *great movie*. Zut, le revoilà. Il s'accroupit à nouveau près d'elle, un verre à la main. Je tends les jambes à toute allure. Je sens que ça l'amuse. Il murmure quelque chose à l'autre qui sort la tête de sa coquille. C'est une jolie femme d'une cinquantaine d'années, blonde et très chic. J'ai l'impression d'être rouge jusqu'aux oreilles. Je ne tiendrai jamais comme ça pendant huit heures. Bon, si je ne lis pas et que je ne regarde pas l'écran, je vais essayer de dormir ou au moins de fermer les yeux. C'est le moment que l'hôtesse choisit pour me proposer une coupe de champagne. Cette fois, je cède. Après tout, je n'ai pas souvent l'occasion d'en boire, et puis ça me détendra, je suis nerveuse. Ici, tout est zen et dans les tons gris perle, sauf les rideaux qui nous séparent de la classe éco. Ils sont rouges. Le champagne est frais et le porter à ma bouche me donne la chair de poule. J'ai rebranché mes écouteurs. L'air de musique classique qui s'en échappe n'arrange rien à mon état. Surtout qu'il lève son verre en me souriant. Il a un sourire envoûtant. Des dents blanches et alignées comme le parfait Ricain. Il se déplace à nouveau et se penche vers moi. Il sent merveilleusement bon, un parfum un peu poivré, avec un zeste de jasmin et de patchouli. J'en ai la chair de poule. Il ôte l'un de mes écouteurs sans crier gare. Boum... boum... boum...

– Vous avez tort, c'est un très bon film, dit-il en anglais. C'est quoi, votre prénom ?

Je devrais le toiser. Au lieu de ça, je bredouille en fixant sa bouche, pulpeuse, humide, sensuelle :
– Mélodie.

Et ses lèvres répètent mon prénom avec cet accent qui soudain devient le plus bel accent du monde :

– Mélodie, Mélodie...

Sa voix chante Mélodie mais je perçois une pointe d'ironie dans le ton. Je me sens stupide. Pourquoi ai-je répondu à ce prétentieux qui s'éloigne tout sourires sans se présenter à son tour ? Je suis bien décidée à ne plus croiser son regard. Je secoue mes pieds, je respire et j'avale cul sec le reste de ma coupe.

C'est la première fois qu'un homme me met dans cet état. Même à quinze ans je ne réagissais pas comme ça avec les garçons, je gardais toujours le contrôle. Là, je ressemble à Marine. Une copine de troisième qui ne pouvait rien avaler au déjeuner quand un mec de terminale, dont elle était raide dingue, se pointait au réfectoire. Si elle me voyait aujourd'hui ! En plus, le champagne commence à me tourner la tête. Je bois de l'eau pour noyer l'alcool. Et ma bêtise par la même occasion. L'important étant de rester lucide et de maîtriser mon comportement. Ah, le voilà qui se rassied à mes côtés. Il pose le pied gauche sur son genou droit, avec une assurance et une élégance impressionnantes. L'hôtesse revient, toutes dents dehors, pour l'inviter à se manifester dès qu'il en ressent le besoin.

Les chuchotis, le bruit des glaçons contre les verres, la lumière chaude, tout semble étudié pour le bien-être des passagers. Un instant dont je devrais profiter davantage plutôt que de me demander si mon superbe voisin regarde ma main aux ongles bleus que je viens de poser sur l'accoudoir. Mais j'entends un bruit de papier. En fait, il s'en fout, il lit un journal et je m'en veux d'être si naïve. Promis, je pense à autre chose. À ma grand-mère qui était tellement contente de me voir partir pour New York. Une destination qui sonne comme un signe de réussite. Elle est encore de ces générations où l'on parlait du rêve américain. Le mien aussi, en ce moment, il est américain. Je ne sais même pas comment il s'appelle, d'ailleurs. Quel mufle, il aurait pu me dire son prénom. C'est sans doute un gros macho qui prend les femmes pour des objets. Sans doute ? Non, c'est sûr ! Quand on voit l'hôtesse qui se trémousse comme une anguille devant lui, c'est comique.

Et maintenant j'ai envie d'aller aux toilettes. C'est terrible, j'ai une petite vessie. Mon père m'appelait la pisseuse. Quand on partait en vacances avec mes cousins, j'étais la seule à réclamer des arrêts pipi sur l'autoroute. Mais là, je vais devoir me retenir car on nous demande d'attacher nos ceintures à cause des turbulences. La poisse !

Rien ne m'est épargné. Cette envie impérieuse de faire pipi prend des proportions inquiétantes. Le mélange de champagne et d'eau est redoutable. Je guette le signal lumineux, la petite ceinture est toujours bouclée. Je décide quand même de me lancer. Les wawas sont situés côté play-boy. Ou je lui passe devant, car nous sommes au premier rang mais ça se fait pas trop, ou je contourne par l'arrière, mais c'est risqué. J'enfile mes chaussures en toile, j'opte pour le risque et me cramponne all the way long. Ma mauvaise vision, l'alcool, plus les turbulences, ça fait beaucoup ! Je peux me casser la figure à chaque pas et j'ai un début de nausée. Il ne manquait plus que ça ! Bon, je fais de mon mieux pour rester droite en passant devant lui mais l'hôtesse ne manque pas de pointer mon imprudence. Trop tard, ma vessie va éclater !

Avant de sortir soulagée des toilettes, j'inspecte vite fait mon visage dans le miroir. Mes cheveux longs sont un peu en bataille et j'ai des cernes sous les yeux, mais l'ensemble est plutôt moins effrayant que prévu. Tiens, on ne sautille plus. Il semblerait que les turbulences se calment. Super, je vais pouvoir regagner ma place avec un port de reine ! L'allée est bloquée par un chariot, une bonne excuse pour passer devant lui mais en prenant bien soin de tourner le dos, qu'il ne s' imagine pas que je le drague. Je frôle la paroi et susurre un « *sorry* » langoureux qui a pour réponse un « *wow !* » de

vainqueur. Je me retourne, stupéfaite, et constate qu'il a la banane jusqu'aux oreilles.

– *Sweet cheeks !*

Et là, en même temps qu'il prononce ces mots, je comprends.

Je tire comme une malade sur ma robe mais trop tard. Merde, merde, merde ! Elle était coincée dans l'élastique de mon string. Il a vu mes fesses. J'ai trop la honte, je ne sais plus où me mettre. Quelle horreur ! Il a dû penser que je le faisais exprès. Je ferme les paupières, je respire, je respire...

Quand le steward installe la nappe sur ma tablette, j'ai un énorme nœud à l'estomac et je sais déjà que je ne pourrai rien avaler. J'ai commandé un foie gras en entrée et un turbot en plat. Sans parler de la suite, fromage et fondant au chocolat !

« Tu ne vas pas sentir le voyage, tu auras juste l'impression d'être une star, dans un vrai lit, on va te servir un repas délicieux. Que du bonheur ! » m'avait prédit Agathe. Mais voilà, elle n'avait pas prévu l'insupportable beau gosse ! Et en plus il a pris une salade verte. Pas de foie gras. Vraiment un crétin d'Américain qui ne sait pas ce qui est bon ! Et quand il ose me faire remarquer avec un petit sourire en coin, parce que je ne touche pas à mon plat, que j'aurais dû choisir la même chose que lui, c'en est trop. Je hausse les épaules avec un air méprisant.

– *Do you want some salad ?* insiste-t-il quand même.

Je réponds en français. Rien à foutre s'il ne comprend pas !

– Non, je n'ai pas faim !

D'ailleurs, il ne comprend pas.

– *Don't you speak english ?* demande le lourdingue avec son sourire enjôleur. Quand je pense que je lui ai montré mes fesses de haut en bas, j'en frémis encore.

– *No, I don't, not at all !*

Je réponds, énervée. J'ai dû parler un peu fort parce que sa copine, la blonde à ma gauche, se retourne et bredouille un truc bizarre. Je comprends l'anglais mais pas cet accent de sauvage. On dirait qu'elle bouffe la moitié des mots. Et c'est reparti, ils se marrent. À mes dépens sans doute, et là je ne sais pas ce qu'il me prend, je demande à la bourge si elle veut ma place.

– *We can swap if you want !*

Et elle me répond que je devrais être heureuse d'être assise à côté de Ryan, que beaucoup de filles en rêveraient, toutes les filles, insiste-t-elle. Incroyable, ce genre de réflexions ! Tellement incroyable que je ne trouve rien à dire. De l'autre côté, le fameux Ryan, je connais son prénom maintenant, me félicite pour mon fluent english, mon accent charmant et mes jolies fesses, et il ajoute dommage que je sois *bitchy* (chiant). Quel culot ! Je hausse les épaules à nouveau et je m'enfonce dans mon siège en maugréant un « connard ».

– *Sorry ?* dit-il en se penchant, tout guilleret.

Je balaie d'un revers de manche la question, mais il insiste :

– *I know what a « connard » is !*

– *I know what is « bitchy » !*

Il se marre.

C'est terrible, cette situation ! Je me trouve en première classe avec le mec le plus séduisant du monde et je ne trouve rien de mieux à lui dire que « connard » après lui avoir montré mon cul. Il doit penser qu'il a affaire à une folle. Mais c'est un peu sa faute, s'il n'avait pas été si prétentieux, s'il n'était pas arrivé en retard, le sourire aux lèvres, s'il ne m'avait pas traitée de *bitchy*. Bref, avec des « si », comme dirait ma grand-mère, on mettrait Paris en bouteille. Mais c'est mon super voisin qu'il faudrait mettre en bouteille, comme l'esprit du conte de Grimm. Et il me supplierait de le délivrer. Et je poserais mes conditions.

Le rêve est bref. Il vient d'allonger son siège. Les volets des hublots se baissent, une douce pénombre remplit l'habitacle. Il faut que je dorme moi aussi, et que je me déshabille pour ne pas froisser davantage mes vêtements. Je me contorsionne, camouflée sous la couette. Je ne porte pas de soutien-gorge, juste un string rose, assorti à ma robe. J'enfile le bas du pyjama et j'enroule le haut autour de mon buste. J'en profite pour regarder à droite, discrètement. J'aperçois sa touffe blonde qui s'agite et l'un de ses bras musclés, juste ce qu'il faut. Je n'aime pas les hommes qui font du bodybuilding, je trouve ça moche et pas naturel. Lui a une musculature élégante, on voit tout de suite qu'il est sportif mais sans excès.

Le fait d'être sous la couette, si proche de cet homme, m'excite terriblement. Si tout pouvait s'effacer après, je me glisserais sous ses draps et je collerais mes lèvres aux siennes. Rien que d'y penser, j'ai des gargouillis dans le bas du ventre. Plutôt que de m'endormir, mes pensées coquines me tiennent éveillée, ou alors c'est le champagne car je n'ai jamais ressenti un tel désir. À cet instant précis, dans le demi-jour et le silence à peine troublé par les ronronnements des moteurs, je reconnais que, s'il se jetait sur moi, je n'aurais pas envie de le repousser.

Il vient de bouger, j'arrête de respirer. Je l'attends, je l'espère. Et tout se brouille, le temps se fige. Ses mains parcourent mon corps, sa bouche humide se plaque contre la mienne, il murmure des mots tendres à mon oreille. En français. Avec son accent si sensuel. Et puis sa mèche de cheveux caresse mes épaules. Je sens sur mon ventre son sexe qui se durcit... Et je me réveille en sursaut, proche de l'orgasme.

– *Everything is fine ?*

Où suis-je ? En deux secondes, je comprends. Boum... boum... boum... LUI, encore lui, dans mes rêves, et là, devant moi, ironique et faussement inquiet. Il a un début de barbe sur le visage. Et son sourire éclatant. Je reste bouche bée. Sa mimique amusée vers ma poitrine à demi dénudée m'arrache un cri étouffé. Je tire la couette vers moi d'un coup sec.

– *Everything is fine ?* dit-il de plus en plus enjoué.

Je secoue la tête de haut en bas en le fixant avec de gros yeux ronds. Alors il retourne dans sa coquille et je serre les dents. En quelques heures, j'ai montré à cet inconnu mes parties les plus intimes. Une perf pour moi qui suis plutôt pudique. Il n'a sûrement pas aimé mes seins, je ne fais qu'un 85 de tour de poitrine. Et il paraît que les Américains aiment les gros seins. Là, je suis vraiment grillée. Non seulement il me prend pour une exhibitionniste, mais en plus il a dû être déçu.

Les hôtesse s'agitent, je regarde l'heure sur mon portable en mode avion. Non, c'est pas vrai, on

arrive dans deux heures. En fait, j'ai beaucoup dormi. Elles ont rallumé et je suis à moitié nue. J'essaie d'attraper ma robe au bout du siège, comme si de rien n'était. Une tentative, deux, je sens une bretelle, merde, elle glisse ! Je la rattrape de justesse et remonte tranquillement, et là je vois qu'il se marre. Connard, connard, connard, c'est vraiment un connard ! Je veux l'oublier, ne plus avoir affaire à lui.

J'enfile ma robe à toute allure et renverse mon sac dans la précipitation. Tout est par terre. Il ramasse la feuille du Markus Hotel qui a volé à ses pieds.

– *Very nice place. Will you stay there ?*

Je me redresse, très fière, et je mens avec aplomb :

– *Yes, I will !*

Au moins là, je l'ai peut-être épaté, ce connard !

Je le trouve encore plus beau qu'avant.

Même pas envie de toucher aux croissants, yaourt, pain, confiture, fruits que l'on dépose devant moi. C'est comme si mon désir de lui bloquait tous les autres. Quel voyage de merde ! Je m'en souviendrai de cette première en première.

Quand il se lève, il a changé de tee-shirt. Celui-là, plus moult, laisse deviner son torse parfait. Et l'hôtesse n'en peut plus de minauder. Même le steward s'y met. Tous espèrent qu'il a fait un excellent voyage. Avec moi, ils font moins de zèle. Bon d'accord, je suis surclassée, mais quand même ! Heureusement que d'autres hommes me regardent quand je me lève pour me refaire une beauté, sinon je me sentirais vraiment déprimée. J'ai tellement l'impression d'être moche à côté de lui. Ça aussi, c'est une première. D'habitude, avec les garçons, je suis sereine, je sais qu'ils me trouvent plutôt pas mal, mais là, il n'y a pas photo, je ne tiens pas la route avec ma robe Zara, mes petits seins et mes cheveux dans la figure. Les Américaines, elles, sont toujours impeccablement coiffées. On dirait qu'elles ont une perruque sur la tête. Pas un cheveu qui dépasse dans les séries télé.

Finalement, quand l'avion atterrit, le voyage m'a paru court. Trop court. L'hôtesse, toujours la même, vient chercher monsieur, porte son sac et l'invite à se mettre devant pour sortir de l'appareil. Les autres attendront.

J'espérais qu'il me demande mon numéro de portable, mais non. Il se contente d'un signe de la main et d'un sourire de vainqueur, avant de disparaître. Connard, connard, connard ! J'en ai les larmes aux yeux.

Mon arrivée à JFK n'a pas la saveur espérée. Une pointe d'amertume gâche mon enthousiasme. Je me sens perdue dans la file d'attente pour passer les contrôles douaniers. Quand mon tour arrive, l'agent reluque mon passeport et joue le mime Marceau. Le pouce, l'index, le majeur... Il faut laisser ses empreintes.

Dans la salle des bagages, un nombre impressionnant de chariots ne trouve pas preneurs, et pour cause, il faut sortir la carte bleue. Pas question pour moi de dépenser 5 dollars. J'attends ma valise, les yeux dans le vague devant un carrousel, avant de m'apercevoir que ce n'est pas le bon. Le mien est plus loin. Décidément, ça commence mal.

À la sortie, je lorgne avec envie les passagers qui rejoignent ceux qui les attendent, une pancarte à la main. J'imagine un instant Ryan me guettant, et moi, me jetant dans ses bras. Mais la réalité me rattrape illico. Pas de Ryan. Que des panneaux pour m'indiquer la marche à suivre. Je cherche *Ground Transportation*. Les lettres se brouillent, bien que je porte mes lunettes. Ce type m'a complètement tourneboulée. C'est ouf qu'il m'obsède à ce point alors que j'ai mille choses importantes à gérer. Parce que maintenant il faut que je retrouve Claire à Manhattan. Elle m'a tout expliqué dans son mail.

« T'inquiète, c'est facile si tu suis mes conseils. Le transfert privé en hélico, tu oublies, c'est plus de 500 dols (lol !). Le taxi, tu oublies aussi, 70 dols ! Le shuttle, pas mal, il dépose les gens à tour de rôle pour 20 dols et, si tu es la dernière et bien positive, tu visites la ville. Reste le bus, 15 dols, c'est super, il t'arrête tout près de la maison. Ne descends pas avant Penn Station, sinon il faudra que tu prennes le métro et ici c'est relou quand tu connais pas ! »

J'ai donc choisi la dernière option. Pratique et économique.

Loin de chez moi, ce qui me paraissait simplissime n'est plus simple du tout. J'y mets, c'est vrai, un peu de mauvaise volonté, je n'arrête pas de penser aux yeux verts de l'autre, au lieu de me focaliser sur mon but. Que je finis par atteindre, mais aussi par attendre. Le bus. Après quinze minutes, il arrive enfin. Il fait une chaleur de dingue ici, heureusement qu'il y a la clim à l'intérieur.

Ça parle toutes les langues autour de moi, il y a même une femme en boubou qui rit très fort en échangeant quelques mots avec le chauffeur. Elle en a de la chance, moi je n'ai pas envie de rire. Je pense à Ryan et je suis triste. Triste et humiliée.

J'ai hâte de retrouver mes amis, Claire surtout. Je me rends compte à quel point c'est important les amis quand on se sent désemparée. Ce qui ne durera pas, car je suis d'une nature plutôt optimiste. J'ai vécu le pire quand j'ai perdu ma mère il y a dix ans. Le souvenir de cette terrible période m'aide à relativiser.

La femme au boubou traverse le bus et me bouscule avec son gros popotin en murmurant un pardon roucoulant. Je lui réponds sans réaliser que j'ai changé de pays :

– Pas grave.

– Une petite Française, réplique-t-elle avec un accent tellement joyeux que je ris à mon tour. Ah, c'est mieux, ajoute la femme, tu as l'air morose, c'est à cause d'un amoureux ?

Elle me regarde avec de gros yeux perçants, puis rit à nouveau en se dirigeant vers le fond du bus

pour retrouver des amis africains. Je suis scotchée par sa remarque. C'est vrai que je suis triste à cause d'un garçon, mais ce n'est même pas mon amoureux. Hélas ! Non, tant mieux ! Non, hélas ! Non, tant mieux... Bon, ça suffit maintenant, ce n'est pas mon amoureux, je ne le reverrai jamais et je ne rencontrerai jamais plus un garçon aussi séduisant. Ce n'est pas possible. En vingt-deux ans, c'est le premier qui m'a foudroyée. Si je dois attendre encore vingt-deux ans, autant entrer au couvent ! Quand même pas ! Le mieux, c'est de l'oublier, le chasser de mes pensées. Ce que je fais le reste du chemin en regardant à travers la vitre. Des routes, des autoroutes et leurs bretelles, des échangeurs et des chaussées qui s'étagent sur plusieurs niveaux, comme partout aux abords des grandes villes. Sauf qu'ici les panneaux sont verts, comme la nature qui n'est plus, alors qu'en France ils sont bleus, bien plus bleus que le ciel au-dessus.

Le ronron du moteur me berce malgré quelques discussions animées. Soudain, le chauffeur parle dans un micro. Je comprends que nous avons dévié de notre itinéraire pour une raison qui m'échappe mais à laquelle, de toute façon, je n'échapperai pas. L'inquiétude monte. Est-ce que le bus va nous déposer à la gare, son terminus ? Est-ce qu'il y aura beaucoup de retard ? J'interroge mon voisin qui a l'air de s'en foutre complètement et qui, en plus, se demande ce que je lui veux. Est-ce que j'arriverai bien à l'endroit prévu malgré la déviation ? « *Yech, yech, yech* », finit-il par bredouiller car visiblement je le dérange. Il a l'air aussi étranger que moi. Je trouve un Américain de base en jogging et casquette sur la tête. Cette fois, c'est « *Yeah, yeah, yeah* » et il a manifestement compris. En fait, je ne suis pas sûre. Il a surtout lu sur l'écran de mon iPhone : « Pennsylvania Station ». Et à grand renfort de gestes et de doigts qui font des tours et des détours comme dans un clip de rap, il m'a expliqué qu'on allait en haut pour redescendre ensuite. Je n'ai pas osé lui faire répéter la cause de ce détournement car j'ai bien capté qu'il me l'avait dite, mais un mot, le mot essentiel, le mot-clé, m'a échappé. Je regagne mon siège. Et c'est plus long que prévu, comme prévu ! Je pense à mon père dans son appart du 20^e, content de pouvoir dire à tout le monde que sa fille étudie à New York. Je pense à ma chatte Houppette qui va s'imaginer que je l'ai abandonnée. À ma prof de danse qui était déçue que je ne puisse pas participer au spectacle qu'elle est en train de monter. Je pense à ma grand-mère qui vit à la campagne et se réjouit que je sois ici. Elle a toujours rêvé de venir aux US. En dehors du mythe de la Terre promise, il y a une vieille histoire de famille. La sœur aînée de sa mère a rencontré un GI à la fin de la guerre et a tout quitté pour partir avec lui. Ma grand-mère a gardé une nostalgie de cette histoire romanesque.

Le bus s'engage sur le pont suspendu qui relie le Queens à Manhattan. J'ai l'impression étrange de l'avoir mille fois traversé. Mais c'était par écran interposé. Là, je surplombe l'East River en live. C'est magique ! Les lumières du ciel colorent l'eau de reflets dorés tremblants. Partout se dressent les silhouettes uniformes et massives des buildings géants. Je me rends vraiment compte, à cet instant, que je suis sur le sol américain. J'ai une pensée émue pour l'ancêtre que je n'ai jamais connue, qui s'est enfuie avec un beau militaire venu libérer notre pays.

Après presque deux heures de trajet, ma valise dans une main et mon sac à dos dans l'autre, je reste figée au sol, tournant la tête de droite à gauche, comme si je suivais la balle de tennis. Mais ce n'est pas de la balle pour le coup, Claire m'a oubliée !

La panique monte d'un cran. Il fait nuit, j'ai 20 dollars et je ne connais pas Manhattan. Je respire à fond pour retrouver un zeste de zénitude ! Et là, un cri résonne à mes oreilles.

Je sursaute.

– T'es dingue, tu m'as fichu la trouille !

Claire n'arrête pas de rire, comme son pote Doryan, un Iranien que j'avais rencontré à Paris.

– Putain, si t'avais vu ta tête quand le bus est parti...

Je suis un peu vexée.

– Bon, tant mieux si je vous ai fait rire, mais c'est pas cool !

– Et toi, tu crois que c'est cool de nous faire poireauter là trente minutes ?

– Comme si c'était ma faute !

Doryan me fait la bise et se défend aussitôt :

– L'idée de se planquer, c'était pas mon idée. C'est pervers, donc forcément une idée de meuf !

Elle se jette sur lui.

– Bouffon !

Le choc passé, j'étreins mon amie.

On zigzague entre les piétons dont les trottoirs débordent, on traverse une large avenue, on prend la rue en face à l'angle d'un fast-food.

– Voilà The Olivia ! clame Claire en désignant le building devant mon nez. On habite au dix-septième étage.

Je lève la tête, mais pas facile de compter jusqu'à dix-sept sur une façade lisse, faite de panneaux en verre bleu réfléchissants, éblouissants. Je me sens soudain toute petite. Une fourmi sur la fourmilière. Celle qui tourne en rond, un peu paumée, alors que toutes les autres travaillent.

– Allez, les filles, on avance ! s'exclame Doryan derrière nous.

La porte tambour tourne, comme souvent dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, et nous entrons dans un hall imposant. Derrière un comptoir, un homme en costume noir nous accueille. C'est le doorman, habitué à voir débarquer des étrangers et leurs valises à roulettes. Claire me présente :

– *My friend, Mélodie, she will live here !*

Il fait un grand sourire et me souhaite la bienvenue. Je suis intimidée. Tout est grand, si grand. Deux ascenseurs immenses... Dix-septième étage en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, enfin j'exagère, mais à peine. À gauche, un seul couloir, à perte de vue, et des portes, des portes, des portes. Un peu bizarre de parler comme ça quand on vient de Paris qui est la plus grande ville de France, avec des immeubles et même une tour Montparnasse. Mais ici, il y a partout des tours Montparnasse, et plus larges et plus hautes.

– 17K, on y est.

Au premier abord, l'appart est agréable. Une belle entrée, une kitchenette et un bar.

– C’était un deux pièces avec une chambre et un salon, mais les garçons ont monté une cloison au milieu pour en faire une deuxième chambre.

Je n’avais pas remarqué au premier coup d’œil mais Doryan tapote sur le mur de séparation et, effectivement, ça n’a pas l’air très solide.

– Ils vivaient à deux, continue Claire. Et devine le prix réel !

– Je dirais 4 000 dols ! clame le spécialiste.

– Gagné, Doryan, enfin presque, 3 800 dollars ! Tu te rends compte, Mélo, on ne paie que la moitié !

Je me rends surtout compte que c’est horriblement cher, je n’en reviens pas. C’est mignon, mais ça fait à peine 40 m².

– Et il faudra être silencieuse si tu viens avec un boyfriend, raille Doryan en tapotant à nouveau sur la cloison.

Je m’assieds sur le bord du lit, et les mots de Doryan m’interpellent : « ... si tu viens avec un amoureux... »

C’est tout de suite à Ryan que je pense. Son regard quand il a lorgné ma poitrine au réveil, quand il s’est penché sur moi pour me dire que le film était *great*, quand il m’a fait un signe de la main avant de quitter l’avion comme un prince... Tout me revient et j’ai envie de pleurer. J’aurais dû lui demander son numéro de téléphone au lieu de raconter que je passais des vacances dans un cinq étoiles. Il a dû s’imaginer que quelqu’un m’attendait. Je m’en veux, je m’en veux.

– Bon, les meufs, on fait quoi ?! demande le copain impatient.

– On reste ici, dit Claire. Mélo est fatiguée.

Ryan a disparu dans la nature, l’avion s’est envolé vers une autre destination. Et moi, il faut que je revienne sur terre.

– OK, je vais dîner avec mes potes. Bonne nuit, les filles, dit Doryan avant de s’éclipser.

Je ne suis pas mécontente de me retrouver seule avec mon amie.

– Exceptionnellement, je te fais couler un bain, propose-t-elle en joignant le geste à la parole. Et j’y mets même des sels « sensual roses ». J’adore cette odeur.

Moi aussi, d’ailleurs ! Cinq minutes plus tard, je pénètre avec délectation dans le liquide chaud. La salle de bains est éclairée par la lumière du couloir. Je suis à New York. Pour plusieurs mois. Je n’arrive pas encore à y croire. Une musique douce accompagne les remous de l’eau.

– Je suis sympa, hein, je t’ai trouvé un petit prélude de Bach.

Un prélude qui me met toujours la larme à l’œil, et ce soir plus que jamais. J’ai toutes les raisons sans en avoir aucune. J’ai quitté mon pays en laissant quelques personnes que j’aime derrière moi, j’ai rencontré un homme qui me plaît et que je ne reverrai jamais... J’ai beau chercher, le reste est plutôt positif, mais c’est très romantique de s’attendrir sur ses petits problèmes.

Pour cette première nuit à New York, je m'endors en rêvant au prince charmant, pas sur son cheval blanc mais dans le grand oiseau blanc, l'A380, qui nous attend quelque part... dans un autre monde.

Un sommeil court et agité. J'ouvre l'œil à sept heures du matin. Claire fait la grasse matinée. Normal, c'est dimanche. Mais la mienne est passée. En France, il est treize heures. J'en profite pour ranger mes vêtements dans le placard de l'entrée. Une penderie un peu étroite que je débarrasse illico de l'aspirateur qui prend la moitié de la place.

Je tourne en rond dès que mes rangements prennent fin et je décide de préparer le déjeuner. Le contenu du frigo n'est pas très engageant mais je m'en accommoderai. J'ai dû apprendre à faire la cuisine quand ma mère est morte, parce que j'étais souvent seule. Mon père travaille toute la journée dans son atelier. Il fabrique des lampes en cuivre, des pièces uniques qui sont presque des œuvres d'art. Il les vend aux particuliers mais surtout aux boutiques ou aux architectes d'intérieur. Ça y est, j'ai trouvé un pot de sauce tomate qui s'accordera très bien avec la viande hachée toute rose dans son emballage sous vide. Des spaghettis bolognaise, sans oignons, sans ail et sans origan. On fera sans. L'odeur devrait réveiller Claire.

Mais ce n'est pas l'odeur qui la réveille, c'est une alarme épouvantable. Elle sort du lit, le brushing de travers et la gueule de l'endormie grave.

– Putain, c'est chiant ce truc, grommelle-t-elle en tenant son doigt appuyé sur un bouton proche du plafond.

Elle porte sa nuisette à la taille. J'avais oublié qu'elle avait une poitrine si jolie.

– Bon alors, je te montre, ici, là, au-dessus, insiste-t-elle en désignant du doigt ce qui ressemble à un dispositif électronique, il y a un bouton.

– Oui, oui, je vois.

– Eh bien, dès que ça sonne, tu gardes dix secondes le finger enfoncé sur le bastringue.

– Mais pourquoi ça sonne ?

– Parce que ce crétin de truc se déclenche à tout bout de champ ! Même quand tu fais bouillir de l'eau. Alors quand tu cuisines !

Elle bâille et s'étire en râlant de plus belle :

– Dans le genre détecteur de fumée, il y a mieux !

Je fouille sur les étagères, dans les tiroirs, à la recherche d'assiettes et de couverts et je m'aperçois vite qu'ils sont dans le lave-vaisselle. Tous. Enfin tous : deux assiettes, deux couteaux et deux fourchettes. Je décide de les laver à la main.

Quand Claire sort de sa douche, la table est mise... sur le bar.

– Ouah, quelle présentation ! Juliette prétend que tu es maniaque et elle m'a prévenue : « Je sais que Mélodie est ta meilleure amie, mais elle va te pourrir la vie. »

– Et qu'est-ce que tu as répondu ?

– Que j'étais bordélique et que ça ferait l'équilibre.

– Juliette critique tout le monde. Même son petit ami.

– Lequel ? Elle change tout le temps !

Claire se sert une eau pétillante.

– J’ai pas très faim, avoue-t-elle. Ici, chacun mange quand il a envie. À l’américaine !

– Aujourd’hui, ce serait plutôt à l’italienne, vu le menu. Mais si le droit du sol fait loi, je commence sans toi.

Je savoure mes spaghettis un peu fadasses en regardant le poster qui décore le mur de l’entrée. Einstein me tire la langue.

– On va beaucoup marcher et en plus on se baladera à Central Park, alors tenue sportive exigée, me prévient Claire avant de s’enfermer dans la salle de bains.

J’ai donc le temps de m’habiller, de tchatter avec Agathe à Paris pour lui redire à quel point ce voyage en première a changé ma vie. Ensuite, de visionner quelques vidéos débiles sur YouTube, et d’aller pour la énième fois sur le site de mon université. C’est l’effluve de Coco Mademoiselle dont Claire vient de s’asperger qui m’avertit de notre départ imminent.

Claire m'indique la bouche de métro d'où sort un flux ininterrompu de gens pressés. Bien que nous soyons dimanche, le quartier reste très animé car les magasins sont tous ouverts.

– On est à 34th Street Penn Station.

Le nom des stations est le même que celui des rues dans lesquelles le métro s'arrête et, parfois, la particularité du lieu y est ajoutée. Ici, c'est Pennsylvania Station, mais ça peut être Grand Central sur la 42nd ou Union Square sur la 14th.

– Il y a une ligne qui mène direct à Central Park West mais il faut que tu te promènes un peu. Et moi aussi, parce que la semaine va démarrer fort.

Elle n'a pas tort. Dans quelques jours, j'ai ma première journée à Columbia, présentation et orientation. Et mon boulot de serveuse au Markus commence à la fin de la semaine. Je vais plonger dans la vie new-yorkaise comme dans une eau trouble, sans bien savoir ce qui s'y cache.

– On va remonter par la Septième jusqu'à Times Square, continue Claire, on en a pour une quinzaine de minutes.

C'est très facile de se déplacer à New York, les rues se succèdent dans un quadrillage presque parfait. Il suffit de compter les blocks. Treize depuis notre départ de la 33rd puisque nous sommes à la 46th. Pas la peine qu'elle me précise que nous atteignons notre but car les immenses panneaux publicitaires qui clignotent, comme la foule croissante, sont des signes parlants.

– C'est un peu relou, le dimanche. Entre les touristes étrangers et l'Amérique profonde.

Même si la température a légèrement baissé depuis hier et si un petit vent frais souffle sur la grande avenue, il fait encore chaud.

– On fait un stop au Starbucks ? J'ai envie d'un caramel macchiato.

J'en profite pour me connecter au réseau wi-fi et consulter Facebook.

Marine, une copine d'Assas, m'annonce qu'elle n'a toujours pas gagné la green card à la loterie. Moi non plus, mais j'ai réussi mon concours d'entrée à Columbia, c'était le plus important ! Et contrairement à mes camarades de Saint John's, je peux travailler légalement sur le territoire, un temps limité certes, mais ça me convient. C'est génial ! Le bonheur devrait irradier mon visage. Et comme si Claire lisait dans mes pensées, elle m'interpelle en glougloutant avec sa paille :

– Je te trouve bizarre... depuis que tu es là... Tu ne m'as même pas demandé des news de Léonard.

Léonard est un beau garçon un peu snob qui porte la particule et dont le grand-père est un écrivain célèbre. Il m'a plu la première fois que je l'ai croisé dans une soirée.

– Je le trouve un peu trop sûr de lui.

– Tu exagères, s'insurge Claire, c'est un type brillant.

Je bois une gorgée de jus de fruits et me lance :

– Tu sais, je ne t'ai pas dit mais j'ai rencontré quelqu'un dans l'avion.

Elle cesse de faire du bruit avec la paille de son caramel macchiato.

– Et ?

Soudain, je me sens ridicule parce que « Et ? Rien ». Interprétant mon silence, elle fantasme :

– Vous avez baisé dans les toilettes de l'avion !

– Mais non, t’es dingue !

– Il était beau ? Qui c’est ? Il s’appelle comment ?

Elle me harcèle de questions mais je n’ai pas de réponses.

– Juste un beau mec qui t’a balancé trois phrases ? grogne-t-elle, déçue.

– Oui, enfin, trois ou quatre, j’ai pas compté.

– Il devait être canon, parce que c’est la première fois que tu t’emballes comme ça ! Même avec Léonard...

– Ça n’a rien à voir. Il est plus... plus sexy que Léonard, plus...

– Ah oui, je vois, même que tu ne trouves pas de mots !

Et là, elle me pose la question qui tue :

– Vous allez vous revoir ?

Et c’est le plus ridicule de l’histoire. Je lui parle avec frénésie de mon trajet idyllique au-dessus de l’Atlantique avec quelqu’un que je ne reverrai jamais.

– Tu lui montres tes fesses, ton sein et il ne te demande pas ton numéro ? Je ne veux pas te décevoir mais il est homo !

– Non, impossible !

– Mais si, insiste-t-elle, ils adorent séduire les filles, ça les amuse. Et puis tu m’as dit qu’il parlait à une vieille dans la rangée à côté. Les homos adorent les vieilles. Regarde l’autre avec la Bettencourt !

– Je leur ai proposé de changer de place, elle a refusé !

Elle fait une grimace dubitative et je me sens encore plus mal qu’avant mes confidences. Comme si je venais de brader un joli souvenir. Je réalise que je me suis bercée d’illusions, que je suis stupide et que je dois oublier définitivement ce play-boy de première classe.

Devant Central Park, un nombre impressionnant de calèches tirées par des chevaux aux panaches colorés attendent les clients. Mais c'est à pied que nous pénétrons dans le saint des saints, ce parc dont j'ai tellement entendu parler. Plusieurs fois, durant notre promenade, je sursaute à l'apparition d'une chevelure blonde, mais je constate rapidement que la silhouette de l'homme n'a rien à voir avec mon compagnon de voyage.

Cette balade me régénère. Je ne ressens plus la fatigue depuis que j'entends le gazouillis des oiseaux et que j'admire les écureuils qui viennent presque manger dans la main des promeneurs.

– Ils sont trop mignons !

– Il paraît qu'à force de leur filer de la bouffe ils deviennent de vrais chapardeurs et volent dans le panier du pique-niqueur. Impossible de leur mettre des menottes, leurs pattes sont trop petites.

Je suis tout attendrie.

– Oh, les pauvres !

J'imagine déjà un film d'animation en 3D avec des policiers américains poursuivant ces pauvres bêtes qui ont piqué un paquet de chips au premier touriste venu.

– Tu sais ce qu'a dit Carrie Bradshaw à propos des écureuils ? me demande Claire.

– Euh, non !

Je ne sais pas ce qu'elle a dit et je ne sais pas non plus qui est Carrie Bradshaw. Nous marchons le long d'une allée, les branches des arbres se rejoignent pour former une haie d'honneur ombragée. Là, nous croisons les statues de grands poètes, de grands écrivains. Walter Scott, Shakespeare... Et je me demande si le nom de Carrie Bradshaw gravé sur une stèle ne m'aurait pas échappé. Ma culture littéraire américaine se limite aux auteurs classiques ou à quelques contemporains comme Philip Roth ou Mary Higgins Clark. Un éventail qui ratisse large ! Claire se décide enfin à faire tomber le suspense :

– Elle a dit : « Les écureuils sont des rats en tenue de soirée. » C'est drôle, non ?

– Oui, c'est drôle et elle écrit quel genre de bouquins ?

– Ahahahahah !

Je ne comprends pas très bien ce qu'elle trouve si tordant.

– Tu crois que les écrivains sont les seuls à faire de bons mots ?

– Alors une femme politique ?

– Carrie Bradshaw, c'est l'héroïne de la série *Sex and the City* et de *The Carrie Diaries*.

– Le nom de la série me parle mais... je n'ai pas beaucoup regardé.

– Il y a eu deux actrices qui ont joué le rôle : AnnaSophia Robb et...

– Stop, stop, inutile de montrer ta science, je n'ai aucun doute !

– Tu as raison, admire plutôt le paysage.

Et ce que je vois au bout de l'allée vaut le détour. En bas d'un escalier majestueux, une fontaine trône sur une place rose, comme une oasis au milieu des bois. Beaucoup de gens sont agglutinés autour de la sculpture centrale.

– C'est la fontaine Bethesda, avec son ange des eaux, dit Claire en consultant son smartphone.

– Je ne sais pas très bien si elle représente un homme ou une femme, mais la statue est d’une grande beauté.

– T’es miro, c’est une femme ! m’assure mon amie. À mon avis, ton play-boy dans l’avion, tu l’as mal vu. Surtout si tu n’avais pas tes lentilles.

Je souris sans répondre. La fraîcheur du bruit de l’eau et les rayons du soleil caressent mon visage. Je suis à New York. Lui aussi.

Lundi, j'accompagne Claire pour sa première journée à Saint John's et j'avale mon premier bagel tartiné de crème au fromage. La cafétéria est full, les étudiants forment des groupes de différentes nationalités. Des Français comme Claire, Juliette, Doryan, Charles, Alexis, moi et d'autres que je connais moins bien. Pour cette rentrée, ils sont soudés comme les membres d'une famille. On se consulte, on échange des documents, on s'interroge, on fait des projets de trajet ou de travail en commun. À Columbia, je vais me sentir seule. La médaille du succès a son revers. J'ai eu la chance d'obtenir une bourse d'études pour un MIA (*Master of International Affairs*) ! La chance un peu, mais surtout le travail. J'ai bossé comme une dingue pour réussir le GMAT (logique, grammaire, maths) et j'ai obtenu 720 points sur 800. Pour ma note au TOEFL, je n'avais pas trop de crainte car je maîtrise la langue grâce à plusieurs séjours chez les British. Un cadeau de ma grand-mère.

– Tu ne seras pas abandonnée, il y a Léonard, dit Claire.

– Oui, mais Léonard est en MSFE (*Master of Science in Financial Economics*), nous ne serons pas dans le même bâtiment et nous n'aurons pas de cours en commun.

Pendant que nous dissertons sur mes petits soucis, les garçons planifient quelques tests de virilité.

– Bon, je te prends au ping-pong ou au baby-foot ? demande Alexis à Doryan.

Nous sommes tous impressionnés par la salle de jeux dédiée aux étudiants. Il y a même des PlayStation à disposition.

– Une autre fois, c'est moi qui te prends à FIFA, mais là je dois y aller, j'ai du taf... Je prends un cab jusqu'à Flatiron, si quelqu'un va par là...

– On rentre à pied, décide Claire. Un peu de sport pour brûler les calories du bagel.

Le reste de la journée passe très vite. Je vérifie mon programme pour l'année en cours. Parfois, le visage de Ryan s'interpose, mais de plus en plus flou. Je recherche les contours de sa bouche, l'insolence de son regard et mon cœur se met à battre plus fort. Mieux vaut lister les tâches à accomplir. Et surtout faire mes comptes. Ma grand-mère m'aide pour ce séjour mais ce n'est pas suffisant. Quant à l'assurance vie que m'a laissée maman, je n'y touche pas trop. Mon père est un artisan à son compte, on ne peut jamais prévoir le lendemain.

Je branche mon Mac qui est complètement déchargé et je poste quelques photos sur Facebook et sur Instagram. J'avais promis à mes copines de leur faire vivre le voyage au jour le jour mais je triche un peu, je poste surtout des photos de Claire. Elle en fait dix quand j'en fais une seule.

J'ai perdu de mon enthousiasme depuis ce maudit voyage au-dessus de l'Atlantique. Avant, je maîtrisais plutôt bien mes rencontres amoureuses. La plupart se résument à des flirts d'ado, mais j'ai tout de même vécu deux histoires plus sérieuses. La première, avec un garçon de ma classe. La seconde, avec un Italien qui passait chaque été, comme moi, ses vacances à Fréjus.

– Tu m'as l'air bien pensive, n'oublie pas qu'on a rendez-vous au Houston Hall pour l'happy hour, me rappelle Claire.

J'enfile mon short en jean, un top à fines bretelles et chausse une paire de Stan Smith. Mes cheveux longs sont un peu en bataille mais je n'aime pas les attacher. Par contre, j'adore les chapeaux. Mon

panama a un peu souffert dans ma valise mais, à force de le tapoter dans tous les sens, il reprend forme.

Dans l'ascenseur, personne ne se parle. Ni bonjour ni au revoir. Un grand type, genre sud-américain, n'a même pas levé les yeux quand nous sommes montées, il tripote son portable fébrilement. Il a des tatouages sur les biceps et des bracelets en cuir jusqu'aux coudes. Je vois tout de suite le regard de Claire qui pétille. Au moment de descendre, elle se décale pour qu'il la bouscule.

– Le mufle ! s'offusque-t-elle, amusée.

– Attention, je parle français, on se retrouvera, répond-il avec un petit accent en s'éloignant rapidement.

Houston Hall est situé sur Houston Street, entre la 6th et la 7th Avenue. Un peu plus de trente minutes à pied en descendant la Sixième. Dans cette ville dense, il y a encore des espaces bordés de palissades où vont se construire de nouveaux buildings. Il y a aussi des petits espaces verts plantés d'arbres qui cassent le paysage des géants aux mille fenêtres. Le drapeau américain flotte partout. Impossible d'oublier que nous sommes aux US.

– Prochaine à droite, me dit Claire en suivant le trajet sur son iPhone.

Effectivement, maintenant les choses se compliquent, les rues n'ont plus de numéros mais des noms, comme chez nous : Carmine Street, Downing Street, Bedford Street.

– Et Houston Street ! Oh, regarde, ils jouent le film avec Houellebecq.

C'est au Film Forum, une salle assez confidentielle vu le pas de porte.

– Un bon écrivain, peut-être, mais il a vraiment une sale gueule ! Il me fait penser à une crevette pelée qui s'est coincé la patte dans un filet de pêcheur ! raille Claire. J'espère que l'Américaine de base ne va pas s'imaginer que tous les Français ressemblent à ça.

– Bien vu pour la crevette ! Mais pour ce qui est de l'Américaine moyenne, à mon avis elle ne fréquente pas ce genre de ciné ultraconfidentiel.

Houston Hall est écrit en grand au-dessus d'une porte en bois voûtée. Un brouhaha remplit l'immense salle en brique dont les hauts plafonds sont traversés de poutres. De jeunes cadres dynamiques ou des étudiants comme nous sont agglutinés sur le zinc ou sur des tables en bois.

– Je ne sais pas comment on va les retrouver là-dedans, dit Claire.

– Eh bien, on va faire le tour et si quelqu'un nous siffle...

Mon intuition se confirme. Une minute plus tard, la voix d'Alexis passe le mur du son :

– Mélodie !

Il y a trois garçons et deux filles attablés avec lui. L'une d'elles, Juliette, nous fait un sourire élastique, l'autre, je ne la connais pas. Je suis surprise par la présence de Léonard.

– Salut les filles, quelle bonne surprise !

C'est vrai qu'il est beau mec, il le sait d'ailleurs. Il me laisse vite une place près de lui au grand dam d'Alexis et d'Aurore, une blonde en robe vichy qui le regarde avec des yeux in love.

On grignote quelques cochonneries, style jambon de pays et saucisson. On boit quelques bières. J'accepte la main de Léonard qui effleure doucement mon genou pour remonter à la limite de mon short. Le contact de sa peau me fait frissonner. J'ai envie de m'amuser un peu avec ce garçon prétentieux. La conversation passe du dernier film de Johnny Depp qu'il ne faut pas rater à un combat de boxe au Madison Square Garden que les garçons voudraient absolument voir après la rentrée, et aux stages que chacun espère obtenir à la fin de l'année scolaire.

– Oh, les mecs, elle commence seulement maintenant l'année, alors cool ! proteste Alexis.

J'essaie de dérider Aurore en la félicitant sur ses chaussures que je trouve top, mais elle ne décroche pas un sourire. Est-ce que c'est moi qui me comporte comme une garce en acceptant de flirter avec Léonard alors qu'elle le mate comme une malade ? J'en parle à l'oreille de Claire.

– Juliette prétend que c'est une fille à papa hyper capricieuse !

Il y a deux heures que nous blablatons, la salle s'est un peu vidée, l'happy hour se termine. Je suis cassée. Ici, les gens parlent fort. Le bruit est un élément permanent de la vie new-yorkaise. Pour moi, c'est l'heure d'aller dormir.

– C'est pas sympa ! râle Claire. Reste un peu !

– Je suis encore en jetlag !

Alexis éclate de rire.

– Tu vas nous faire le coup du décalage pendant combien de temps ? Bon, on passe chez moi, ajoute-t-il, j'ai de l'amnésie, ça défonce bien !

Finalement, nous sortons tous, certains pour changer de cadre, d'autres, comme moi, pour rentrer chez eux.

– Tu vas te paumer dans le métro, il faut d'abord que je t'explique, m'avertit Claire.

– Houston Street-Penn Station, c'est direct ! Faut vraiment faire un effort pour se perdre ! rétorque Juliette.

– Tu es sûre de vouloir rentrer chez toi ? murmure Léonard à mon oreille.

– Oui, demain j'ai plein de trucs à faire.

C'est idiot, je n'ai pas osé lui dire que je bossais comme serveuse. Sans doute parce que je sais que lui n'a pas besoin de travailler.

Un peu vexé, il attrape Aurore par le bras et s'éloigne pour hélér un taxi sans même se retourner.

Ma première soirée au Markus est un désastre. Personne n'est disponible pour m'initier aux notions élémentaires du métier et je stresse à mort.

Quand le responsable du bar arrive, il s'étonne qu'on m'ait embauchée avec si peu d'expérience. En réalité, j'ai une vague idée de ce qu'on attend de moi et je me disais que ce n'était pas compliqué. Erreur ! Des trucs à faire avant le rush parce qu'après on n'aura plus le temps, des trucs à faire pendant le rush parce qu'il y a toujours de l'imprévu, et d'autres à faire après, parce que forcément il y aura un autre rush de clientèle. Je ne comprends pas les ordres à la volée. Je tourne au ralenti. J'ai besoin qu'on m'explique calmement les choses. Ce boulot n'est peut-être pas pour moi. Mais quel boulot est pour moi ? J'ai commencé par faire du droit avec l'idée de défendre la veuve et l'orphelin. Le jour où j'ai lu qu'une femme avait assassiné son mari avec l'aide de son fils pour toucher son assurance vie, j'étais tellement bouleversée que j'ai renoncé à la carrière d'avocate. Notaire, le nez dans les paperasses, ça n'était pas mon truc. Juge, je doute trop pour faire des choix tranchés. Huissier, n'en parlons pas ! Et je m'aperçois que ce travail, simple en apparence, est au-dessus de mes compétences.

Quand je rentre le soir pour pleurnicher sur l'épaule de Claire, elle se marre.

– Tu prends les choses trop au sérieux. Va dans un bar d'excités de la sono et qui vend des snacks, tu verras. Les décibels dans les tympans et l'odeur de l'huile rance jusque dans les cheveux, ça craint !

Vu sous cet angle, elle n'a pas tort. Au diable les états d'âme !

Je bosse de vingt heures à une heure du mat les vendredis et les samedis. Et quand je me pointe toute pimpante pour ma seconde journée au Markus, je me demande si j'ai fait un bon choix vestimentaire. Je porte une robe de Claire. Nous avons la même taille, un grand 36 ou un petit 38. Le compliment ambigu de Sylvain, le chef de bar, ne me rassure pas.

– Top, le top !

C'est un Marseillais qui vit aux US depuis une dizaine d'années mais qui n'a perdu ni son accent ni ses techniques de drague méditerranéennes. La quarantaine, content de lui et un peu frimeur. Il adore donner des ordres et jouer le big boss.

– Tu te crois au Costes ? dit-il pour bien me mettre dans l'embarras.

Il parle d'un resto à Paris où les serveuses sont légèrement habillées. Sylvain devrait me donner des conseils s'il était un vrai pro. Au lieu de ça, il me gave avec ses réflexions douteuses.

– Chaud devant !

Le bustier de la robe est un peu étroit pour moi. Ma poitrine paraît énorme. Je crains que tout le monde n'ait pas les mêmes goûts que le Phocéén. Fenella, une serveuse, ouvre des yeux ronds en voyant ma tenue.

– C'est pas un bar d'entraîneuses, ici !

Le garçon qui prépare les tables n'a rien raté ni de mon décolleté ni du taquet qu'elle vient de me mettre.

– Une Française !

En regardant dans le miroir derrière le comptoir, je me dis qu'elle n'a pas tout à fait tort. Ma poitrine sort dès que je me penche et ça peut paraître indécent. Pas facile de s'habiller chic, je n'ai que des jeans, des tee-shirts, des sweats, des robes en coton ou alors des tenues pour sortir en boîte. Aucune fringue pour bosser chez les bourges. La petite robe noire classique que je portais hier pouvait le faire, mais là, c'est limite. Sylvain n'en démord pas.

– Tu vas affoler les clients.

Pour le moment, c'est plutôt lui qui s'affole, il m'en rebat les oreilles. Le genre lourd, pour ne pas dire relou. Je sors les verres de la machine et je me concentre. Heureusement, il y a du monde, je pense à autre chose.

– Tu n'as pas encore nettoyé la 4, dépêche-toi, on a un VIP !

J'ai déjà compris que Sylvain adorait les VIP. Le manager d'une start-up qui cartonne, un proche de la Maison-Blanche, un ancien avocat de DSK, un photographe de stars... Bref, tout est bon pour le mettre en transe. Et là, il l'est sérieusement.

C'est au moment où je me retourne que je tombe nez à nez avec le VIP en question. J'hallucine. Le ciel que je ne vois pas s'obscurcit, l'orage gronde et la foudre s'abat sur moi. Je tente une volte-face à la vitesse de Buzz l'Éclair et je lâche mon plateau. Rien de tel pour se faire repérer. Tout le monde s'écarte et je reste debout, comme une gourde, au-dessus des verres cassés. Heureusement, ils étaient vides. Si j'étais dans mon état normal, je dirais comme ma grand-mère que le verre blanc, ça porte bonheur, mais je ne suis pas dans mon état normal. Ni même dans un état second. Je suis proche de la catalepsie.

Sylvain se précipite et grogne entre ses dents tandis qu'un autre ramasse.

– C'est pas possible, qu'est-ce que tu attends ?!

Puis, tout sourires, il donne le change et salue ses VIP avec des envolées lyriques. Moi, je ne vois rien d'autre que deux prunelles comme des pierres précieuses qui me fixent. L'homme aux yeux verts s'approche de moi.

– *Hello Mélodie, glad to see you !*

Mes jambes tremblent, je ne tiens plus sur mes escarpins qui me semblent trop hauts. Je vais me tordre les chevilles, je vais glisser, je vais me liquéfier. Mon boss ravale sa colère et minaude avec celui qui me tétanise. Celui que je croyais ne plus jamais revoir. Celui qui n'avait toujours pas quitté mes pensées ni surtout mes rêves. Ryan. C'est tout ce que je sais de lui. Non, je sais aussi... sa mèche blonde sur ses paupières, sa bouche charnue, souriante et toujours un peu ironique.

– Vous vous connaissez ? demande Sylvain, l'œil écarquillé et la langue pendante.

Mais seul le début de la phrase « Vous vous... » est audible.

– Nous avons passé une nuit ensemble, répond Ryan avec un sourire complice, tandis que le chef de bar me dévisage.

Je tourne les talons et cours m'enfermer dans les toilettes pour reprendre mes esprits. Quelques mèches échappées de mes cheveux relevés collent sur mon front humide. Je tire tellement sur le top de ma robe qu'il me remonte au menton et je ne peux plus respirer. Ma poitrine est plus petite que celle de Claire, mais je suis plus grande et j'ai le dos plus large car j'ai fait beaucoup de natation pendant mon adolescence. Donc, problème avec certaines de ses fringues. Problème que je n'ai pas su appréhender en me lorgnant tout à l'heure dans le miroir. Fenella frappe à la porte.

– Hé, ça va ?

– Oui, oui, j'arrive.

Je me sens mal, méga mal !

J'avais fait croire à Ryan que je logeais au Markus. J'ai trop honte, il va me prendre pour une grosse mytho. Je ferme les yeux, je respire fort une dernière fois et je claque la porte derrière moi. Pour retourner au bar la tête haute.

Dans la salle, le Marseillais m'attend de pied ferme.

– Putain, c'est quoi ce cirque ! Tu connais Ryan Reed ?

Je fais une moue agacée.

– Pourquoi ? C'est un copain à toi ?

– Tu te fous de ma gueule ou t'es sérieuse ?

Je n'ai pas le temps de répondre, un client le réclame. Ryan est sûrement un de ses potes. Comme le chef cuistot du Waldorf qu'il faut chouchouter jusqu'à pas d'heure, *dixit* Fenella. Pas question que je chouchoute celui-là, qui me ridiculise en clamant que l'on a passé la nuit ensemble. Nous avons dormi dans le même avion, mais de là à faire des sous-entendus... Pourtant, je pourrais être flattée. Ça veut dire qu'il y a pensé. J'oscille entre deux émotions. Une fois l'une, une fois l'autre. Je suis complètement déboussolée.

– Calme-toi... dit Sylvain en me voyant ranger maladroitement les verres. Va servir ton chevalier.

– C'est mieux que tu t'en occupes, on a un problème de glaçons.

Un problème de glaçons, certes, mais personne ne m'a demandé de m'en mêler. Il devient fou de rage.

– Tu le sers, point barre ! C'est moi qui commande !

Fenella a un petit sourire en coin.

– C'est vrai que tu connais Ryan ?

– Pas vraiment, on était dans le même avion. Mais toi, tu as l'air de le connaître.

Elle grogne en tournant le dos.

– Comme tout le monde !

Il doit passer pas mal de temps dans ce bar. Ça me réjouit mais ça me fait peur également.

Je sursaute. Sa main touche mon épaule. Chaude, sensuelle, pressante. Il est là, derrière moi.

– Eh bien, Mélodie ? Nous avons soif.

– Je... je m'en occupe.

Je n'ai qu'une envie, me tirer de cet endroit. J'ai à peine compris le fonctionnement du bar alors j'ai besoin d'un minimum de sérénité pour me concentrer. Et là, je perds mes piètres moyens.

Sylvain a tout préparé.

– Amène ça à Ryan et ne lâche pas ton plateau en route, ça fait désordre.

Mes mains tremblent et je flageole sur mes talons. Difficile de trouver mon équilibre. Pourtant, j'ai mis les mêmes escarpins que la veille. Je serre le ventre et les fesses pour me donner du tonus et éviter le vertige du haut de mes huit centimètres. Mais au lieu de déposer les verres devant ces messieurs, je dépose le plateau. Sylvain se précipite pour rattraper ma maladresse.

– Tu es nouvelle ici ? demande Ryan.

– Oui, elle est nouvelle, répond mon chefaillon.

Mais Ryan continue de s'adresser à moi :

– Je n'ai pas pu venir avant, je suis allé à la Mostra de Venise.

Sylvain a un petit sourire gêné en nous observant. Je coupe court à la conversation :

– Désolée, j'ai du travail.

Je m'enfuis pour cacher mon trouble. Ce type me plaît, c'est incroyable, je n'arrive pas à comprendre mes réactions. Déjà que je suis hyper serrée dans ma robe bustier, alors là, j'étouffe.

– Tu le connais vraiment ou c'est une blague ? demande Sylvain.

– On s'est rencontrés une fois, c'est tout...

Il lève la main pour me faire taire.

– Tant que tes coups auront le même profil, pas de problème. Tu peux nous amener Jay Z ou Obama.

Moi, j'ai pas de soucis avec les groupies qui assurent.

Je ne sais pas où il veut en venir mais, si je comprends bien, ce Ryan est un fils à papa. D'ailleurs, j'aurais dû m'en douter parce qu'il voyage en première.

– Putain, il a des yeux, ce con ! jure Fenella en parlant de lui. Comme dans les films !

Je suis d'accord.

– C'est vrai, il a des yeux de dingue !

Elle me donne un coup de coude.

– Et le reste, c'est comment ? glousse-t-elle.

Fenella, la jeune femme anglaise qui travaille ici depuis un an, a une grande bouche qu'elle maquille en rouge pour être sûre qu'on ne la rate pas.

Je ne comprends pas.

– Le reste, c'est comment ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle insiste :

– Ben, Sylvain m'a dit que...

Elle n'ose pas finir sa phrase. C'est bien ce que je pensais, le chef barman va raconter à tout le monde que je me suis fait le play-boy. Ce n'est pas dégradant, mais, tout de même, je vais avoir une réputation de fille facile. Alors je briefe illico la serveuse :

– Sylvain dit des bêtises.

– En tout cas, moi j'aimerais bien tester.

La concurrence est rude !

Je n'y pensais plus que dix à douze fois par jour avant qu'il ne réapparaisse. C'est un miracle, un drame, un cataclysme !

– Je ne t'ai pas présenté Alan ? Mon assistant depuis le premier film, déclare-t-il en m'observant avec amusement.

J'avais complètement zappé le mec qui l'accompagnait. J'essaie d'être cool.

– Vous travaillez dans le cinéma ?

Ça les fait rire. J'ai l'impression d'avoir encore dit une bêtise.

– Vous ne connaissez pas Ryan Reed ? demande son copain avec un air hébété.

– Si, on s'est croisés dans l'avion.

Ryan lui murmure quelques mots à l'oreille. L'autre avale une gorgée de son cocktail puis me regarde droit dans les yeux et insiste :

– Vous ne savez pas qui est Ryan ?

Je réponds du tac au tac, parce que je n'aime pas sa tronche de frimeur :

– Et vous, vous savez qui je suis ?

Mais il a de la répartie :

– Oui, une serveuse du Markus.

Ryan est gêné, moi aussi.

– Mélodie a un charme exceptionnel et, pour le reste, tout est à découvrir, dit-il en effleurant ma joue de la main.

Je murmure un « merci » un peu sarcastique.

– Je ne me souvenais pas d'une poitrine aussi provocante, ajoute-t-il d'un ton sensuel qui me fait fondre comme un Chamallow.

Heureusement qu'il fait un peu sombre, j'ai les joues en feu. Je ne sais pas s'il essaie d'être sympa ou s'il se moque, il a toujours ce petit sourire espiègle. Son côté charmeur tête à claques.

– Je vous offre un verre à la fermeture.

– Impossible, demain je me lève tôt.

– Alors un autre jour ?

J'ai une folle envie d'accepter mais son pote me scrute avec mépris. Alors je frime bêtement :

– Je suis occupée.

Même si mon américain n'est pas fluent pour ce qui est de l'argot, j'interprète la réplique d'Alan. Quelque chose dans le genre « laisse béton ». Vexée, je murmure en m'éloignant.

– Excusez-moi, j'ai du travail.

Je n'aime pas cet Alan qui me regarde de haut. Mais je craque complètement pour Ryan. Sa chemise cintrée colle à la musculature parfaite de son dos. Il passe sa main dans ses cheveux pour relever sa mèche. Je le trouve terriblement sexy. Quand je reviens derrière le bar, il me tend la photocopie de mon contrat de travail.

– Je l'ai ramassé quand votre sac est tombé.

C'est vrai, j'ai cru que je l'avais égaré. J'attrape le document sans dire un mot. Alors il est venu

pour me voir. Et moi qui pleurais parce qu'il ne m'avait pas demandé mon numéro de portable. En plus, il sait depuis le début que je ne suis pas une cliente du Markus mais une simple employée. Je me retiens de hurler de joie.

– Vous êtes fâchée ? me demande-t-il.

– Je trouve que c'est « chou ».

J'ai dit « chou » en français parce que je ne savais pas quoi dire en anglais.

– Et c'est mieux que « connard » ? demande-t-il, inquiet.

Je ris enfin.

– Un peu mieux.

Son assistant tapote nerveusement sur le bord de son verre, il semble pressé de se tirer. Je n'ai pas la cote avec celui-là. Il m'a fait sentir avec condescendance que je n'étais qu'une serveuse. Ça me rend furieuse pour toutes les serveuses de la Terre et j'ai envie de gifler ce gros crétin. Il se la pète grave, le quarantenaire, avec son jean troué et son blouson de cuir près du corps. Il essaie de s'habiller comme Ryan mais ça ne lui va pas du tout. Ryan, qui m'envoie un baiser du bout des doigts. Ils sortent de l'hôtel. Mes derniers espoirs s'envolent.

Je suis tellement gourde quand il est en face de moi. Je parle à tort et à travers. Il m'a invitée à prendre un verre et j'ai refusé. Il a cru que j'étais une instable, que je ne savais pas ce que je voulais. Je repasse en boucle chaque mot qu'il a prononcé et chacune de mes réponses. Pour lui, c'était un sans-faute et pour moi une catastrophe. Du début à la fin, j'ai dit n'importe quoi. Je mourais d'envie de sortir avec lui et j'ai répondu que j'étais occupée. Normal qu'il s'en aille. Et cette fois c'est sûrement définitif. J'ai tellement rêvé d'une deuxième chance sans oser y croire. Quel gâchis ! Je suis juste nulle, nullissime.

Fenella n'a pas l'air content. Elle vient de se disputer avec John, un gars qui travaille à l'accueil. Ils ont eu une aventure ensemble.

– Putain, quel chieur, ce mec ! peste-t-elle. Il m'emmerde avec son règlement, c'est plutôt qu'il est jaloux de Ryan Reed.

– Jaloux ?

– Ben oui, il a pas aimé que je lui demande un autographe. En plus, c'est pour ma petite sœur !

Je ne comprends pas.

– Mais pourquoi tu demandes un autographe à Ryan ?

– Mais je viens de te le dire ! Pour ma sœur !

– Mais qui c'est, ce Ryan, pour que tu lui demandes un autographe ?

Là, elle ouvre des yeux tout ronds.

– Attends, t'as couché avec et tu sais pas qui c'est ?

– Je n'ai pas couché avec lui, pour la centième fois. Il était assis près de moi dans l'avion, on s'est dit trois mots, c'est tout.

– Mais tu sais quand même que c'est un acteur de cinéma !

Et là, c'est à mon tour d'ouvrir des yeux tout ronds.

— Mais non, t'es pas nulle ! me répond Claire à moitié endormie.
Je pleurniche.

— Je ne savais même pas qui c'était, t'imagines la honte.

— Tu t'en fous, rétorque-t-elle avec un bâillement sans retenue.

— Ryan Reed, tout le monde le connaît sauf moi.

Elle marmonne quelques mots à peine audibles :

— Quel rapport ?... On parle demain...

Et elle se tourne en serrant son oreiller pour clore la discussion. Je crie :

— Comment ça, quel rapport ! Je te dis depuis cinq minutes que le mec de l'avion s'appelle Ryan Reed !

Elle fait un bond de kangourou sur son lit.

— Ryan Reed, ben bien sûr que je connais, c'est...

Et là voilà qui déclame la liste des séries télé dans lesquelles il a joué depuis ses seize ans et un long métrage, *Shipwreck*, qui l'a propulsé au rang de star. Ce titre me parle mais je n'ai pas vu le film.

— Je préparais mon concours quand il est sorti !

Je vais rarement au cinéma. Et j'ai vécu sans télévision jusqu'à la mort de maman. Mon père en a acheté une par la suite pour compenser l'absence. Ce qui fait que je n'aimais pas la regarder. Je trouvais cette compensation bien fade. Voilà pourquoi je ne suis pas très cinéophile. Contrairement à la plupart de mes copines, j'aime la lecture.

— Je savais que t'étais grave, mais pas à ce point-là ! se lamente Claire. Tu rencontres la star qui décolle la rétine, et tu ne la reconnais pas !

Et là, mes espoirs et mes rêves s'envolent. Je réalise soudain. Comment ai-je pu m'imaginer qu'il s'intéressait à moi alors que toutes les femmes sont amoureuses de lui ? Je suis vraiment stupide.

— Je l'ai même traité de connard !

— T'as bien fait, il n'a pas l'habitude !

Claire rit et semble tout excitée, mais moi je suis down, et même plus bas encore.

— Bon, eh bien maintenant c'est clair, je vais l'oublier. Après tout, il y a deux semaines je ne le connaissais pas et je m'en portais mieux.

Elle finit par admettre, à mon grand désarroi, que je n'ai pas tort, que ce n'est pas un garçon pour moi.

— Trop convoité ! D'ailleurs, tu te souviens... non, tu te souviens pas, bien sûr ! Il sortait avec Jennifer Lawrence.

Un blanc.

— Celle qui jouait dans *Hunger Games* ! insiste Claire.

Là, c'est le coup de grâce.

— Écoute, il est trois heures du mat, il faut que je dorme et toi aussi. On en reparle demain, me dit mon amie en se trémoussant dans le lit.

Quand je me retrouve seule à côté, je me sens minable.

Lundi matin, l'horrible sonnerie de mon portable parvient à peine à me réveiller. C'est Claire qui me secoue.

– Lève-toi !

Je fonce dans la douche et je saute dans un jean. Pas le temps de me faire un chocolat, juste un expresso avec la machine.

– Tu as mis ton tee-shirt à l'envers, me dit Claire, toute pomponnée.

Elle se maquille, un peu comme les Américaines. Moi, je suis nature, un peu trop parfois. Le plus souvent, je sors les cheveux mouillés, je ne prends même pas la peine de les sécher, j'ai l'air d'une sauvageonne.

Nous avons à peine échangé trois mots avec mon amie. Elle sait que le matin je mets du temps à me réveiller et ce n'est pas la peine de me parler. Mais une fois devant l'ascenseur, elle ne peut pas s'en empêcher :

– Quand je pense que tu as fait la belle devant Ryan Reed et que tu l'as traité de connard, je n'en reviens toujours pas !

Au moment où elle prononce son prénom, les portes s'ouvrent au dix-septième étage. On n'en croit pas nos yeux. Une fille feuillette le magazine *Vogue*, et sur la couverture, bien en évidence, le visage de Ryan me sourit. De ce sourire enjôleur qui me transperce le cœur comme un coup de poignard. Je comprends définitivement qu'il n'est pas pour moi.

– Fais pas cette tête ! Tu devrais être fière. Il drague sûrement pas toutes les filles.

– J'ai dû me faire du cinéma moi aussi, normal avec un acteur !

J'essaie de rire pour détendre l'atmosphère mais j'ai juste envie de pleurer, comme une Madeleine...

Ma grand-mère affirmait que l'expression venait de la Bible. Marie-Madeleine pleurant aux pieds de Jésus.

– J'ai comme l'impression d'être cette pauvre fille devant le fils de Dieu.

– Rien que ça ! s'écrie Claire en riant. Je comprends mieux ce miracle, maintenant !

Et nous rions toutes les deux parce que, tant que je parle de lui, je me sens bien, malgré tout. Je sais qu'il faudrait que je le chasse définitivement de mon crâne mais ça prendra un peu de temps.

– On se retrouve en fin de journée, dis-je en la quittant à l'intersection de nos lignes.

L'université de Columbia n'a rien à voir avec Saint John's à Astor Place, qui n'est qu'un énorme building. Ici, le campus occupe six blocks sur plus de treize hectares et recense vingt-cinq bibliothèques. Je sais déjà que je passerai du temps à la Butler Library ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Le soleil me brûle les joues. Dans la précipitation, j'ai oublié mon chapeau et je ne pourrai pas avaler mon hot dog, comme je l'avais prévu, sur les mythiques marches en granite de Low Library, celle qui occupe la place principale. J'accélère le pas en réajustant mes lunettes qui glissent sur le bout de mon nez. Je n'ai pas eu le temps de mettre mes lentilles. Difficile de me repérer dans ce lieu gigantesque. Il y a des bâtiments partout. Je passe mon temps à chercher des salles ou des amphis en

questionnant tous les étudiants que je croise. Je cours, je trépigne, je panique. Je vais arriver en retard pour ma réunion d'orientation. Finalement, j'y suis. Essoufflée, mais une minute avant l'heure. Quelques représentants de la direction nous présentent les lieux, nous parlent de notre statut d'élite. Ensuite, les professeurs se succèdent. Je prends des notes, c'est une habitude. Je comprends qu'ici ça n'a rien à voir avec Assas. Les enseignants sont disponibles, abordables et beaucoup plus ouverts à nos tracasseries quotidiennes. On peut arriver en retard, poser des questions, sortir des cours à tout moment. Bref, une liberté totale. On est responsable et traité d'égal à égal. Se faire expliquer ce qu'on n'a pas compris à la fin du cours ne pose aucun problème. Que des bonnes nouvelles !

J'achète un hot dog au premier marchand ambulant venu et m'installe à l'ombre d'un arbre avec qui je partage un moment de fraîcheur. Sorti du sachet, mon pain chaud ne m'inspire pas. J'imagine le pire. La saucisse contient une tonne de conservateurs, de colorants et de viande avariée. Je la jette avant même de l'avoir croquée, ne mâchonnant du bout des dents que la mie vierge de gras. Un faible en-cas pour tenir jusqu'au dîner.

À dix-sept heures, Claire m'attend dans un bar à West Village. Un espace hybride, avec un fond de musique techno, des livres sur des étagères, des tables de banquet rustiques et des canapés profonds.

– Je sais que tu aimes les livres, comme moi, et même que tu les dévores. Vas-y, c'est super trempé dans le chocolat, plaisante Alexis, content de lui.

– Ah bon, t'aimes les livres, toi ? lui réplique Claire. Je ne t'ai jamais vu avec un bouquin.

– Seulement au lit. Si vous voulez vérifier, enfin si tu veux vérifier ? propose-t-il en me regardant d'un œil coquin.

Pendant qu'il répond au serveur sur le choix de sa boisson, je l'attaque :

– Tu es sûr que tu as pris un bain avant que j'arrive.

– C'est sûr, dit Doryan, il avait les cheveux mouillés, mais depuis je te promets rien !

La conversation s'oriente vers le réchauffement climatique et chacun y va de sa petite histoire. Le pet de vache responsable de l'effet de serre fait toujours sensation. C'est Charles qui remet la lumière sur notre bouc émissaire :

– Avec des gars comme Alexis, pas de manque d'eau pour la planète, il se douche une fois par mois !

Mais notre victime adorée ne se laisse pas faire.

– Il n'y a que les crades pour se doucher pendant des heures, s'amuse-t-il sans complexe.

Ce sont des rumeurs excessives mais son apparence ne plaide pas en sa faveur, avec ses cheveux dans tous les sens, sa barbichette mal taillée et ses fringues toujours froissées.

– D'ailleurs, vous n'avez pas remarqué la cote que j'ai avec les Américaines ?

Cette fois, c'est Claire qui le vanne :

– Surtout avec les presbytes !

– Je ne sais pas exactement ce que cache ce mot en termes de vision, mais je l'adore, dit Alexis toujours dans son trip.

Le chocolat avalé, il faut compter ses dollars et ses cents. On partage quand la tablée est mixte. Alexis insiste toujours pour régler quand il n'y a que des filles.

Une partie des étudiants français dans les universités américaines ont obtenu une bourse, d'autres ont des parents aisés, qui se privent néanmoins pour payer ce séjour coûteux. Ou alors, comme Doryan, Léonard, Aurore et Alexis, des parents très riches qui leur donnent des salaires de ministre.

– Il paraît que tu bosses au Markus, me dit Juliette qui vient d'arriver. C'est cool, il y a plein de personnes célèbres là-bas !

Alexis n'en rate pas une. Il fait l'intéressant.

– Appelle-moi le soir où il y a Beyoncé, je sais qu'elle ne résistera pas à mon charme de french lover.

Et là, c'est reparti. Il nous fait marrer tout le temps. C'est pour ça qu'on l'aime.

– Et s'il y a Ryan Reed, tu veux qu'elle t'appelle ? demande Claire.

Je rougis mais lui, qui n'est pas au courant, s'énervé :

- Est-ce que j’ai l’air d’en être ?
- Pas toi, mais lui sûrement ! réplique Doryan.

Je sors de mes gonds.

- Ah, bien sûr, dès qu’un mec est beau, il est homo !
- Laisse-les dire, Mélo, on sait de quoi on parle, nous !

Bon, manifestement, les garçons n’ont pas apprécié notre minute Ryan Reed. Et je n’imagine pas la tête qu’ils feraient s’ils savaient qu’il m’a invitée à prendre un verre. Et pire, que j’ai refusé parce que je suis stupide ! Totalement stupide !

Je rentre chez moi. Je pense à lui. Où est-il ? Que fait-il ? Je dois me préparer pour les premiers *midterms* en octobre. Je ne sais pas comment je vais gérer mon année scolaire. Je ne suis plus la même depuis cette rencontre.

Dans le hall de notre résidence, je croise Aurore. Aurore, blonde, toujours impeccable, qui réussit à porter des talons pour aller en cours. Une véritable performance. En même temps, elle ne prend pas le métro, c'est taxi à l'aller comme au retour. Elle habite ici, mais je l'ai rencontrée pour la première fois au Houston Hall. Une rencontre parasitée par la présence de Léonard. Le début d'une rivalité féminine. Au moment où elle me dépasse avec un petit sourire, je vois qu'elle tient à la main le magazine *Vogue*. Mon souffle s'accélère et moi aussi pour la rattraper.

– Tu as terminé tes cours ?

Elle me détaille de haut en bas avant de répondre :

– Oui, pourquoi ?

Je suis embarrassée.

– On aurait pu prendre un verre...

Elle m'interrompt :

– J'ai rendez-vous chez le coiffeur au Waldorf. Très bon coiffeur, je te le recommande.

Je comprends l'allusion grossière mais je ne relève pas.

– Tu peux me prêter ton *Men's Vogue* ? Juste une minute.

Elle accepte sans plaisir, me le tend mollement.

Je feuillette vite les pages. À l'intérieur, Ryan pose pour des marques de vêtements célèbres. Mon cœur bat très fort. Il est vraiment beau comme un dieu. Je pourrais le regarder pendant des heures mais je sens qu'elle me surveille. Pour répondre à son regard interrogateur, j'improvise. Et je lui sers la première excuse qui me vient à l'esprit :

– Je croyais qu'il y avait un article sur les cigarettes électroniques, j'ai dû me tromper.

– Tu fumes ?

J'ai l'air vraiment conne, maintenant.

– Non, mais... pour éviter de fumer, je suis parfois tentée.

Je lui rends son magazine et elle lève un sourcil réprobateur.

– C'est pervers comme démarche.

Je ne trouve rien à répondre à cette pimbêche qui déjà me tourne le dos.

– Bon, je file parce que j'ai peur des embouteillages.

En tournant la clé dans la serrure, je me sens plus seule que jamais. Je me lave les mains. Mon miroir me renvoie le visage d'une fille lambda, j'ai même un petit bouton qui pointe sur le menton. Une catastrophe. Je n'arrive plus à m'organiser. Je bâille, j'ai sommeil et n'ai qu'une envie, me glisser sous la couette. Cette perspective impossible me fait davantage ressentir la fatigue. Je reste immobile sur un coin de lit, les yeux remplis d'images. Sur l'une des photos, il est torse nu et porte une veste ouverte. Il est tout bronzé, super craquant. Sur l'autre, il est pieds nus avec un pantalon noir et une chemise blanche à moitié boutonnée. Sur la page centrale, il est allongé sur un banc public en

tenue de sport. Même de profil, j'ai reconnu la forme de ses pommettes, de son nez, de sa bouche entrouverte. Je fonce pour ouvrir mon ordi et trouver ces images. Je m'étais interdit d'y aller mais la tentation est trop forte. J'avais même juré sur la tête de Houppette, notre petite chatte. J'espère qu'elle me pardonnera. À peine ai-je tapé son nom qu'il est partout. Ouah ! J'en ai les larmes aux yeux. Il est tellement beau, tellement irrésistible. Et boum, une photo avec Jennifer Lawrence dont Claire m'a parlé hier soir ! Elle est superbe, grande blonde avec un chignon qui laisse voir son visage parfait. Et là, carrément je pleure. La vengeance de Houppette s'accomplit. Ça m'apprendra à ne pas tenir mes promesses. Je dégringole de mon nuage qui bientôt laisse tomber ses grêlons.

La réalité dans laquelle je vis me semble dérisoire. Je suis une petite étudiante française, paumée dans cette grande ville, qui compte chaque dollar, qui s'active toute la journée pour tenter de remplir sa pauvre cervelle. J'ouvre mes cours mais je peine à lire mes notes. Je me demande à quoi bon. Jamais je ne serai cette superbe fille, celle qu'il regarde amoureusement. Bon, j'exagère un peu parce que, en réalité, il ne la regarde pas. Mais il lui tient la main, c'est pire. J'ai zoomé sur leurs mains et les doigts étaient enlacés. Je me demande même s'il ne se moquait pas de moi quand il est venu au bar pour me rendre la photocopie de mon contrat. Oui, c'est ça, il se moquait de moi avec son horrible assistant.

J'étais si heureuse avant mon départ. Je voyais mon avenir comme un rêve. J'y croyais vraiment. L'Amérique, New York... Tout allait prendre une autre dimension. Au lieu de tout ça, c'est une claque que je me prends en plein visage. Et je ne me sens pas au ras des pâquerettes mais sous les racines des pâquerettes. Même pas, sous la croûte terrestre. Non ! Au fond du fond du noyau interne de la Terre. Là où les fourmis ne sont jamais allées.

– Ça pour sûr, les fourmis n'y sont jamais allées ! me dit Claire quand je lui explique mes états d'âme trois heures plus tard. C'est pire qu'un court-bouillon, pour arriver là-bas.

– Oui, d'accord, mais c'est une image, c'est pour t'expliquer comment je me sens.

– Te plains pas, tu préférerais être comme Solène ?

Solène est une Française de sa promo. Elle doit peser 90 kilos pour 1,68 m. C'est une fille timide. J'aimerais lui parler mais elle refuse toute marque d'amitié.

– Alors ? insiste Claire.

– Alors... ta question est bizarre.

– Tu préférerais être comme elle, oui ou non ?

– Je te dis qu'il s'est juste moqué de moi. Maintenant, j'en suis sûre !

Claire n'en peut plus de mes extrapolations. Une chance pour elle que j'aie bossé ce soir. Ça la soulagera de mes jérémiades, qui, j'en ai conscience, ne mènent nulle part.

– Tiens, mets ce blouson sans manches sur la robe noire, ce sera plus gai.

Elle me tend un boléro très court dans une matière plastifiée. Sa couleur mauve égaie sérieusement la robe.

J'attache mes cheveux en chignon faussement décoiffé. En ajoutant une touche de rouge à lèvres mauve assorti au boléro. Pas mal !

D'ailleurs, le sifflement de Sylvain veut tout dire.

– Changement de look ! C'est qui le VIP qui passe aujourd'hui ? Bradley Cooper ou Ed Westwick !

Je réponds, un peu agacée :

– Les deux !

– Bon, en attendant, ma belle, prépare-moi les tables.

Et quand je débarrasse la 4, je ne peux pas m'empêcher de penser à Ryan. Il était là, la semaine dernière. Il me souriait. Aujourd'hui, la soirée me paraît bien fade. Et la dernière tirade de Sylvain ne fait qu'aggraver mon blues :

– Si tes potes t’oublent, je suis là.

Et revoilà le dragueur marseillais qui sort du cadre de son nœud pap !

New York est une ville captivante. J'aimerais avoir plus de temps pour la découvrir. Faire la tournée des musées, à commencer par le Guggenheim, admirer les boutiques prestigieuses de la 5th juste pour le plaisir des yeux, me balader dans le Bronx ou à Staten Island, grimper en haut de l'Empire State Building, arpenter la High Line jusqu'à Hudson River, en un mot, parcourir pour de vrai toutes ces images et ces noms qui me sont familiers. Hélas, la fatigue me rattrape et ce matin je traîne au lit. D'ailleurs, ce n'est plus vraiment le matin puisqu'il est bientôt midi. Un rayon de soleil traverse la jonction de mes rideaux occultants, je m'étire dans une ambiance musicale un peu agressive à mon goût. Quand ma coloc n'écoute pas ses morceaux favoris dans ses écouteurs, elle en fait profiter tout l'étage. Je préfère la musique classique à la variété. Et je n'ai pas la santé de ma copine qui bosse dans un bar hyper bruyant le soir et qui n'éprouve jamais le besoin de silence.

– Le bruit me rassure, répète-t-elle à qui veut lui faire baisser le son, j'en ai besoin.

Les basses et la batterie des Shaka Ponk parviennent à mes oreilles mais je n'ai pas la force de décoller. Je me tourne et me retourne entre mes draps, j'admire le rai de lumière qui dessine une marque comme un baiser sur ma couette rose bonbon. Un cadeau des garçons partis faire le tour du monde. Colin a demandé à Claire ce qu'elle aimerait changer dans l'appart pour se sentir mieux et elle a répondu illico : les couettes. Arguant que les leurs, noires, avaient un côté mortuaire. Le lendemain, ils achetaient quatre housses roses avec quelques motifs fleuris hyper girly.

Lorsque je débarque dans la cuisine, mon amie boit son thé. Je bâille en murmurant un bonjour à peine audible.

– Ton pyjama est assorti à la couette !

– C'est ce qu'on appelle la transmission de pensée !

– Colin a bien choisi !

Je soupçonne Claire d'avoir un faible pour l'Américain globe-trotter.

– Avoue qu'il te plaît bien, ce Colin !

– Oh ouais, il est ouf ce keum, j'le kiffe grave ! dit-elle en imitant Jessica, une copine de lycée, qui parle comme une caillera alors qu'elle est de Neuilly.

– Depuis qu'elle sort avec un rappeur et qu'elle écrit ses chansons, elle se la pète grave !

– Elle a piqué la carte bleue de son père pour acheter un piano à son keum mais il ne sait pas en jouer ! renchérit Claire. But forget it.

– Oui, parle-moi plutôt de Colin.

– Justement, j'ai reçu des photos du Népal ce matin.

Elle joint le geste à la parole, me tend son iPad sur lequel défilent des séries de clichés. Les deux garçons sur un cheval. Les deux garçons accroupis devant une tente à 4 400 mètres d'altitude. Les deux garçons devant les grottes de Chobhar. Et à chaque fois, en plusieurs exemplaires avec des poses différentes. Je fais un zoom sur le visage de l'intéressé en m'écriant :

– Ouah, pas mal, ton aventurier !

– Et lis, ajoute-t-elle en pointant la phrase qui accompagne les pièces jointes.

« *For the most beautiful french girl !* »

Je réplique pour la taquiner :

– Parce qu’il ne m’a pas vue !

Elle me jette la manique qui enserrait l’anse de la théière.

– Et ton Ryan, quand tu me le présenteras, il ne voudra plus entendre parler de toi.

Elle gonfle la poitrine et fait la duck face.

– Tu ne trouves pas que comme ça je ressemble à Ashley Benson ?

– Le matin au réveil, sans doute !

– Tu es déjà jalouse de cette pauvre petite fille célèbre !

– Je ne suis pas jalouse, je ne la connais pas !

– Toi non, mais lui...

Je sursaute.

– Quoi, lui ?

– Il paraît qu’ils sont sortis ensemble... mais c’était l’année dernière, avant Jennifer.

Je disparaissais dans la salle de bains sous un prétexte fallacieux pour me jeter sur mon portable.

J’ouvre Safari à la recherche de cette fameuse Ashley... J’ai déjà oublié son nom de famille, mais pas Internet, qui me la sort illico. Une blonde aux yeux bleus, actrice et mannequin. J’ai les intestins qui se tordent. C’est stupide parce que... je ne le reverrai sans doute plus jamais !

— Viens ! me crie Claire.

Elle pensait me faire plaisir en programmant une série dans laquelle il a joué mais je sors de sa chambre les yeux fermés.

— Non, je t'en prie, je ne veux pas le voir !

J'étais tellement loin d'imaginer qu'un acteur américain allait s'asseoir près de moi et que j'en tomberais raide dingue sans le reconnaître.

— Je ne sais même pas si tu te reconnais quand tu passes devant un miroir, dit Claire, toujours étonnée par ma difficulté à imprimer les visages et les noms.

— Chacun son bug !

— C'est quoi le mien ? demande-t-elle comme si elle était parfaite.

— Le tien... le tien...

— Tu vois, tu dois réfléchir !

— J'essaie juste d'en sélectionner un car il y en a trop... Tu es hypra bordélique !

— Non, c'est toi qui es maniaque !

Je réfléchis encore, et puis j'en trouve un, pas franchement représentatif.

— Tu entames plusieurs rouleaux de papier toilette à la fois.

— Rien de plus glamour ?

— Euh, si ! Ton vernis à ongles déborde toujours sur tes doigts de pied car tu ne t'appliques pas.

Je ris. J'essaie d'être gaie mais, en fait, je ressens comme un manque. Je m'allonge sur le canapé et je feuillette le vieux *Elle* récupéré dans l'avion. Je le garde comme une relique.

— Une salade maison et on bouge, lance Claire en sortant un sachet de légumes déjà mélangés. Après, on fait une machine car je n'ai plus un tee-shirt propre.

Ici, les machines à laver et les sèche-linge se trouvent au sous-sol. Ils sont communs aux locataires du building. Il y a aussi un pressing au trente-cinquième étage avec des prix dégressifs. Moins on est pressé, moins c'est cher. Mais c'est encore trop cher !

— Après, sport ?

C'est génial qu'il y ait une salle avec des tapis de course et des appareils de muscu au dernier étage.

— Il me faudra au moins une heure de running pour faire passer le hamburger d'hier soir, dit Claire en croquant une pomme.

— Moi, je me contenterai d'un peu de gym. J'en ai marre de courir du matin au soir.

— Demain lundi, c'est cool, t'as trois heures de cours.

— Oui, mais j'ai du taf. Je n'ai pas encore bossé ma microéconomie.

Une alerte sur le portable interrompt notre conversation.

— C'est le tien ou c'est le mien qui a bipé ? demande Claire en regardant nos téléphones côte à côte sur le bar.

— Le tien ! affirme-t-elle après avoir vérifié. Je vais changer de sonnerie SMS parce qu'on ne sait jamais pour qui c'est !

À part les gens de New York, mes amis français me contactent plutôt sur Snapchat ou WhatsApp. Je viens juste de prendre un forfait américain et personne n'a ce numéro. C'est ce que je marmonne en me levant pour lire le message. Et là, je dois me rasseoir.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Claire, inquiète.

J'imagine tout à fait ma tête. Blême.

– On dirait que c'est un message de Ryan...

Elle ne me laisse pas finir et fait des bonds, comme elle en a l'habitude.

– Fais voir... Fais voir !

Je la laisse regarder et elle lit tout haut :

– « Salut, Mélodie. Je t'attends vendredi soir. Angle Madison et 77th. RR. » Putain, le mec, il est sûr de lui !

Mais, pendant qu'elle parle, je me rends compte que c'est une mauvaise blague.

– Impossible que ce soit Ryan. En fait, j'ai donné mon numéro à Sylvain hier parce qu'il exige de pouvoir me joindre. C'est bien son genre, ces petites vanes !

Et plus j'y pense, plus je suis persuadée que c'est ce lourdaud. Lui ou Fenella, la serveuse. Ou peut-être les deux qui se paient ma tête.

– Réponds quand même, on ne sait jamais, insiste Claire, plus optimiste.

– J'ai pas envie d'être ridicule. Comment veux-tu que ce soit Ryan ? Il n'a pas mon numéro.

Les battements de mon cœur ont tapé si fort dans ma poitrine qu'une fois le calme revenu je me sens vide. Et déçue. J'y ai cru quelques secondes... quelques secondes de joie intense. Pour retomber dans une tristesse... encore plus intense.

— On va à la salle de sport, ça te fera du bien ! suggère Claire, apitoyée.
J'enfile mon corsaire noir et rose et la brassière assortie. Mes chaussures de running sont neuves.

— Ça le fait pas vraiment, tes pompes qui sortent direct de chez Nike.

— Je les ai achetées sur Internet, moitié prix.

Dans l'ascenseur qui nous mène au trente-sixième, j'admire la tenue de Claire, très minimaliste. Un short moulant et un tee-shirt coupé sous la poitrine.

— Bonne idée, le recyclage du tee-shirt. Ça fait stylé !

Elle se dandine dans l'ascenseur en tirant la langue. Et la porte s'ouvre au nez du Sud-Américain croisé il y a deux jours.

— Bonjour les filles, je vous avais promis qu'on se retrouverait, dit-il dans un français presque parfait.

Tout juste si Claire ne rougit pas.

Finalement, l'ascenseur redescend sans lui. Le gars s'empresse de nous expliquer qu'il est coach et qu'il entraîne régulièrement des clients ici. Son tarif est de 100 dols l'heure et il serait ravi de nous faire un prix pour plusieurs séances. En groupe. C'est-à-dire deux, pour le prix d'une. Je le calme tout de suite.

— Ouais, mais 50 dols chacune, ça va pas le faire. Nous sommes de pauvres étudiantes. Dommage.

Claire me fusille du regard, je la laisse seule avec lui dans le couloir. D'ici, la vue est fantastique. Un panorama de carte postale. Les tapis de course plongent dans le vide. Je décide de courir un petit quart d'heure pour m'échauffer, surtout pour admirer le ciel bleu azur vers lequel s'élève la statue de la Liberté.

À peine terminé de programmer l'appareil, je décolle comme une fusée. Tout juste si je ne passe pas à travers la vitre ! Je comprends un peu tard mon erreur, j'appuie sur tous les boutons, et j'entends un éclat de rire derrière moi.

— Usain Bolt n'a qu'à bien se tenir... 9 secondes 58, t'en étais pas loin ! s'exclame le coach de service.

— Ouah ! Quelle culture !

C'est sûr, ce genre de type connaît tous les champions du monde ! Bref, il m'agace déjà, je ne sais pas pourquoi. Sans doute un délit de sale gueule. Il a les cheveux rasés de chaque côté de la tête et des biceps de bodybuilder prétentieux. En plus, je suis un peu vexée de m'être ridiculisée. J'essaie de rattraper le coup :

— Je me suis prise pour Jasmine sur son tapis volant !

J'avais surtout oublié qu'ici on compte en miles et non en kilomètres. 1 mile correspondant à 1,6093 kilomètre, il suffit de faire la multiplication pour comprendre que j'avais programmé le chiffre 8 sur l'écran et dans mon cerveau. Et j'ai démarré direct à presque 13 kilomètres/heure.

Le super Latino fait le tour de la salle avec Claire en lui expliquant les appareils : les programmes proposés pour qu'elle se sculpte un corps de rêve alors qu'il est déjà parfait. Joignant l'utile à

l'agréable, il la tripote un peu. Tout y passe : trapèzes, transverse, obliques, ceinture abdominale, petit fessier, grand fessier. Quand enfin il s'éclipse, je respire.

– Alors, tu le trouves comment ?

– Bof !

– Juan est argentin, mais a vécu à Paris.

Je m'installe sur un tapis de sol et je commence mes exercices.

– Je le sens pas trop ce mec.

Et je suis sincère, il y a quelque chose qui me dérange chez lui. D'un seul coup, je me redresse.

– Je sais, il est marié, il a une alliance.

Elle me regarde bizarrement. Bon, c'est vrai, aujourd'hui les hommes portent des bagues, surtout ce genre de type un peu branché.

– Tu regardes des drôles de trucs, toi. Les mecs ne portent plus d'alliance !

Elle n'a pas tort, c'est un truc de ma grand-mère. Elle disait qu'il ne fallait jamais oublier de vérifier l'annulaire gauche d'un homme, au cas où. J'insiste :

– Oui, mais les Argentins sont très pratiquants, encore plus depuis qu'ils nous ont casé un pape.

– Il ne te plaît pas, celui-là ! répond Claire, excédée.

– Qui, le pape ?

– Mais non, Juan. Parfois, tu fais des fixettes sur les gens sans raison valable !

– Il t'a draguée ou il voulait te vendre ses cours ?

– Je lui ai expliqué qu'on n'avait pas un rond, alors il m'a proposé des cours gratuits. Sympa, non ?

Je décide de baisser les bras.

– Si vraiment il te plaît !

– J'aime assez le genre latino.

– Je suis bien placée pour le savoir !

Je fais allusion à un Brésilien qu'elle avait rencontré au Barrio Latino, un bar rue du Faubourg-Saint-Antoine à Paris où l'on peut danser la salsa jusqu'à pas d'heure. Un danseur hors pair, mais aussi un menteur hors pair.

– Bon, je te laisse, râle-t-elle. Depuis que tu as rencontré Ryan Reed, c'est-à-dire depuis... quelques jours, aucun homme ne trouve grâce à tes yeux !

Elle n'a pas complètement tort. Même Léonard, dont le physique m'impressionnait, me semble aujourd'hui presque insignifiant. Il va falloir que je sois réaliste et, pour oublier un instant ces pensées déprimantes, je me lance dans quelques pliés-tendus afin de travailler mes fessiers.

Juan réapparaît au bout de dix minutes et me tend sa carte de visite.

– Appelle-moi si tu veux quelques conseils gratuits, ma belle.

Il m'observe et se penche en poussant sur mon ventre.

– Tu cambres trop dans cet exercice, tu vas te niquer le dos.

Je me cabre comme une jument.

– Merci, mais laisse plutôt ta carte à Claire.

– Elle en a déjà une, je ne voulais pas faire de jalouse.

Il me fait un petit clin d'œil en se redressant et en gonflant le poitrail.

– T'es une petite rebelle, toi...

Puis il revient sur ses pas.

– Et si tu as des copines, tu leur parles de moi.

Je réplique, perfide :

– Et les copains ?

– Bien sûr ! Mais pour eux, c'est plein tarif.

Je n'ai pas le temps de répondre que ce crétin a déjà tourné le dos. Je me remets à mes fessiers en suivant son conseil, avec mauvaise grâce. Ne pas cambrer.

Quand j'ai l'impression d'avoir suffisamment œuvré pour raffermir mon popotin, mes cuisses et mon ventre, je prends un verre d'eau au distributeur. Claire transpire en sautant à la corde. Sa voix soubresaute en même temps que ses pieds.

– Alors... il t'a parlé... il a dit quoi ?

– Qu'il te kiffait à mort !

– Non... c'est vrai ?

À dix-sept heures, on décide d'aller faire des courses. À part quelques fruits hyper reluisants au drugstore à deux pas, il n'y a rien à acheter dans le quartier qui ne soit déjà cuisiné. Ça me déprime.

– Il faut qu'on trouve des trucs normaux !

– C'est quoi, des trucs normaux ?

– Eh bien, de la viande, du poisson, des légumes, des fruits.

– Il y a tout ça à Eataly, dit Claire. C'est à vingt minutes à pied mais c'est hyper cher. Par contre, il y a des glaces, une merveille... Rien que pour ça, ça vaut le déplacement.

Dans cet immense et impressionnant mall de bouffe, on salive devant chaque stand. Tous plus appétissants les uns que les autres. À celui des glaces, il y a une queue de vingt mètres et on doit patienter un bon quart d'heure avant d'aller les déguster sur le trottoir d'en face, à Madison Square Park.

– Caramel beurre salé, c'est trop bon !

Un monsieur près de nous surveille son petit-fils à trottinette. Il nous aborde, veut savoir de quelle nationalité nous sommes, ce que nous faisons à New York. Lui est venu voir sa fille. Il vit en Caroline du Sud, à Florence plus exactement. Cinq minutes plus tard, il se lève et s'éloigne après nous avoir saluées. Je suis surprise.

– Bizarre.

– Non, ici c'est comme ça, les gens se parlent. Ils sont curieux, c'est bien. Il va falloir t'y faire, ajoute-t-elle en riant. Bon, on s'arrache maintenant qu'on a pris trois kilos !

La portion de Broadway que nous remontons est bordée de boutiques plutôt cheap. Débordantes d'accessoires pour cheveux, de tenues qui tiennent plus du costume de carnaval que du vêtement quotidien. Et puis des boutiques de faux bijoux empilés qui donnent la nausée. Plus on remonte, plus les enseignes sont renommées.

Le ciel s'obscurcit, un petit vent s'engouffre jusque sous ma robe de coton qui vole. Je joue les Marilyn sans poser sur une bouche de métro.

– Dommage que Ryan ne soit pas là, il aurait encore vu ton string ! pouffe Claire, amusée de me voir me cramponner à l'étoffe comme une vieille fille pudique.

Si je devais revivre ce moment de honte, je le revivrais volontiers, ne serait-ce que pour améliorer la suite de ce voyage. Le voyage de ma vie !

La semaine s'est déroulée à un rythme effréné. D'abord parce que je perds beaucoup de temps dans cette ville que je connais mal. Que ce soit pour trouver un pot de miel ou une brosse à dents. Heureusement que je ne mets que trente minutes pour me rendre à Columbia. La ligne est directe en métro et c'est un miracle d'avoir un tel confort. Je paie le même loyer que Vanessa, une étudiante française originaire de Tarbes avec qui j'ai sympathisé à la cafétéria. Mais elle habite à Harlem, un quartier plus populaire sur la 135th. Ce n'est pas très loin de l'université à vol d'oiseau mais compliqué en transport en commun.

– Je vois les feuilles d'un arbre à travers la vitre de ma chambre, c'est déjà ça, me dit-elle, amusée.

Ses colocos sont deux Chinoises hyper bosseuses mais, à part quelques conversations sur les cours quotidiens, elles échangent peu. La barrière des cultures n'est pas si facile à franchir. Alors quand Vanessa ne potasse pas ses cours, j'ai l'impression qu'elle s'ennuie.

– Dans ce cas, je bouquine à Central Park, ajoute-t-elle. Je préfère le jardin côté Harlem, c'est plus calme que côté Plaza.

Nous échangeons sur nos lectures favorites. Elle est fan de Romain Gary que je connais mal. Je n'ai lu que *La Promesse de l'aube*. Le thème du roman m'a fait pleurer. Il parle de sa mère. Moi, ma mère, je l'ai perdue trop tôt. C'est un sujet que je ne peux pas encore aborder sereinement.

Un silence s'installe. Je passe à quelque chose de plus léger. Lui présenter Alexis.

– Il veut passer au Markus vendredi soir, tu pourrais l'accompagner.

Elle hésite par coquetterie mais je sens tout de suite que cette perspective l'amuse. Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression qu'il pourrait lui plaire. D'abord parce qu'il est sympa, et surtout parce qu'il est drôle. Il n'a aucun complexe. Bien dans ses pompes malgré quelques imperfections qui en frustreraient plus d'un.

Quand j'en parle à Alexis, il est d'accord.

– Pas de problème, je prends. Un mec tout seul, c'est toujours louche, dit-il, ravi de mon initiative.

– Sois gentil, va la chercher à vingt-deux heures. Je t'envoie son contact.

Je le préviens que je ne pourrai pas leur faire la conversation.

– T'inquiète, c'est juste pour t'admirer.

Ce n'est pas le genre d'admirateur dont je rêve. Et si j'ai l'impression de faire ma B.A. en lui présentant Vanessa, je ne suis pas complètement désintéressée. Il m'enverra peut-être un peu moins de SMS.

Le cœur léger, je franchis la porte du Markus. Même en sachant que c'est une plaisanterie douteuse, je ne peux pas m'empêcher de penser au message de Ryan. J'ai particulièrement soigné mon look. Je me suis acheté une robe chez Macy's, sur la 34th. Un magasin à plusieurs étages ouvert sept jours sur sept. Malgré la remise de cinquante pour cent, cet achat me paraît déraisonnable quand je songe au nombre d'heures qu'il me faut travailler pour gagner les 200 dols dépensés en chiffons. Mes remords se sont un peu apaisés quand je me suis regardée dans le miroir avant de partir. Aurais-je fait cet achat si je n'avais pas eu l'espoir de le revoir ?

Mais ce soir, les heures passent. Sans lui.

Alexis est installé dans un petit coin discret avec Vanessa et la discussion semble animée. Tant mieux. Il a déjà bu deux bières et elle deux jus d'orange.

– C'est des potes à toi, les Français ? me demande le chef barman à qui rien n'échappe.

– *Yes, sir !*

– Ça baisse en qualité, ton carnet d'adresses !

Je sais très bien à quoi il fait allusion, je ne réponds pas. Il insiste :

– T'avais pourtant démarré fort avec celui que tu as « croisé » dans l'avion !

Puis il ajoute, en désignant une blonde au bout du bar :

– En parlant d'avion, celle-là, elle a des heures de vol ! Toi, t'en as moins mais tu les occupes bien.

Sylvain est vraiment incorrigible. Heureusement, la blonde à la bouche enflée comme un soufflet se l'approprie un moment. Entre la bavarde et son travail, il me fout la paix.

J'ai sondé Fenella mais je n'ai pas l'impression qu'elle soit dans le coup pour l'histoire du message. Elle me parle de mes fringues.

– Franchement, je n'oserais pas ! déclare-t-elle en regardant ma tenue.

De ma robe Denim en dentelle moulante, rien ne dépasse, si ce n'est qu'elle est un peu courte. Le décolleté enrobe bien ma poitrine sans la faire déborder comme ça m'est déjà arrivé.

– Je te dis ça parce que je suis jalouse, je voudrais bien être mignonne comme toi, susurre-t-elle gentiment en rapportant une troisième bière et un troisième jus d'orange à mes copains qui s'incrument.

Sylvain chuchote derrière moi :

– Je sens que, ce soir, ça va jouer aux osselets !

Il se moque d'Alexis et de Vanessa qui sont très minces tous les deux. Je n'apprécie pas son humour à deux balles. Il ferait mieux de s'occuper de son bidon et son double menton. Deux parties de son anatomie qui, dans quelques années, risquent de prendre de l'ampleur. Ravalant ma salive, je me dirige vers la 12 pour récupérer les verres vides, sous l'œil concupiscent d'un bel Italien et de ses copains.

– Tu vois, j'ai raison, ces trois-là, ils suivent tous tes déplacements, me fait remarquer Fenella.

Je souris.

– OK, demain je m'habille en bonne sœur !

Sylvain, qui s'agite devant une rangée de bouteilles, houspille le barman en prétextant qu'elles sont mal alignées et revient vers moi, content d'avoir exercé son autorité.

– Au fait, il t'a appelée, ton pote ?

J'arrête de respirer.

– Quel pote ?

La blonde s'impatiente, elle vient de terminer son mojito et en veut un autre. Les Italiens s'en vont. Je débarrasse la table. Ils ont laissé un gros pourboire. Ce sont des touristes qui ont une chambre ici, comme la moitié des clients du bar.

Je frotte, j'essuie, j'époussette, j'aligne et je m'énerve. L'allusion de Sylvain prouve qu'il est l'instigateur de l'affaire. Je suis furieuse.

– La prochaine fois que tu m'écris, signe avec ton nom !

Il lève le nez, surpris. Ou, en tout cas, il joue bien la comédie. J'insiste :

– Ben oui, ton message !

– Je ne t'ai jamais envoyé de message ! C'est peut-être Alan, il m'a demandé ton téléphone.

– Qui c'est, Alan ?

– Alan ! L'assistant de Ryan.

Je devrais sauter de joie, et pourtant, cette histoire ne me dit rien qui vaille. Jusqu'à deux heures du matin, le malaise persiste. J'ai à peine salué Alexis et Vanessa quand ils sont partis. Dès que je sors du Markus, je vois qu'elle m'a envoyé un texto. Elle me remercie d'avoir organisé cette rencontre. Tant mieux. À suivre.

Le temps est doux, un groupe de personnes devise haut et fort dans une langue bizarre. D'ailleurs, il n'y a pas que la langue, leurs vêtements également. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel habillent deux énormes femmes encapeautées. Leurs compagnons, de noir et blanc vêtus, se dandinent comme des pingouins prêts à s'engager pour la vie. C'est en les contournant, car ils occupent toute la largeur du trottoir, que j'aperçois à l'angle de la rue une voiture rutilante en stationnement.

Je reconnais l'homme adossé à la portière passager. Son allure de méchant cow-boy. Le son de sa voix efface les doutes que je n'ai pas.

– Salut, Mélodie, on t'emmène, me dit Alan.

Je n'aime pas le ton hautain de ce mec. Je devrais m'enfuir, monter dans n'importe quel taxi. Au lieu de ça, je reste sur place. Il ouvre la portière arrière avec un sourire entendu.

– Ryan t'attend.

Je ne peux pas lui obéir, il faut que je bouge. Et je bouge. Lentement, vers Madison Avenue. C'est Ryan qui me rattrape.

– *Mélodie, please !*

Je bluffe :

– Ah, tu es là ?

– Allez, monte...

Le dilemme ne dure que quelques secondes, quelques secondes durant lesquelles je me dis que je ne peux pas continuer à être stupide. Il est là, à deux pas de moi. Ses yeux brillent dans la pénombre. Il est trop beau, je ne vais pas encore refuser. Pas maintenant.

– D'accord, mais pas longtemps.

Dès que nous sommes assis sur la banquette arrière, il se serre contre moi. Je suis nulle en marque de voiture. Je vois juste qu'elle est immense, que ça sent bon le cuir, qu'il y a une bouteille et deux verres devant nous et qu'une douce musique se diffuse.

– On se croirait dans l'avion d'Air France, dit-il en pénétrant mon regard.

Il a prononcé « Air France » avec un accent tellement craquant que je me décompose. Plus j'ai envie de lui, plus j'ai peur de moi. Une petite voix me suggère d'être cool, de me laisser aller à l'instant. Un instant dont je rêve depuis notre première rencontre. Mais je ne parviens pas à être à l'aise. Alan nous surveille dans le rétroviseur.

Ryan pose sa main sur la mienne, mon corps s'électrise tout entier. Je le repousse, effrayée par mon propre désir. Il caresse mon visage.

– Tu es très jolie, Mélodie.

Le regard de l'autre me dérange de plus en plus. Je recule comme une gamine effarouchée. Il insiste, se rapproche, m'enlace.

– Mélodie, je t'en prie, j'ai quitté une soirée exceptionnelle pour te retrouver ce soir.

Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas l'embrasser alors que j'en ai tellement envie. Je sens qu'Alan épie mes moindres soupirs. Je marmonne :

– Tu devrais retourner à ta soirée exceptionnelle.

Ryan sursaute.

– Je ne te plais pas ?

Et là, je réplique sans réfléchir :

– C'est lui qui ne me plaît pas.

J'ai l'impression que l'intéressé m'a entendue. La voiture ralentit. Ryan me chuchote à l'oreille :

– Alan est mon ami.

Je fais de même :

– Moi aussi, j’ai des amis, mais ils ne tiennent pas la chandelle quand je flirte avec un garçon.

J’ai traduit l’expression comme elle se présentait : *hold the candle*. Mais à voir sa tête, ce n’est pas vraiment clair. Il rit.

– *You are so sweet !*

Sweet, je ne sais pas... Je suis plutôt désemparée. Son visage se rapproche du mien. Ses lèvres des miennes. Boum... boum... boum... Mon cœur bat à mille à l’heure. Je suis comme une adolescente qui embrasse un garçon pour la première fois. Je le laisse guider ce baiser. Un baiser tendre d’abord, qui se fait plus pressant. Sa langue envahit ma bouche, ses mains guident mon visage, me retiennent fermement contre lui. Mon désir et le sien ne font qu’un. Pendant quelques secondes, j’oublie notre voyeur pour profiter de ce bonheur intense. Être dans ses bras. Je n’arrive pas à y croire. C’est un rêve !

Mais la réalité me rattrape. Notre chauffeur n’a pas l’intention de se faire oublier. Nous descendons Park Avenue et il roule soudainement comme un dingue, puis s’arrête d’un coup de frein brutal au feu. Notre voiture percute presque un taxi jaune. Il n’a pas apprécié ma remarque, et c’est sa manière de le montrer. Comme un enfant capricieux. Ryan se tait. Son visage est fermé. Ses yeux ne sont plus tournés vers moi. Je me sens de plus en plus mal. Son copain allume une cigarette, en tire deux taffes et l’écrase, puis s’arrête sur le bord de la chaussée.

– Je vais me bourrer la gueule. Amusez-vous bien.

Il est vraiment relou, ce type ! Je ne suis pas mécontente qu’il s’en aille. Mais Ryan n’est pas de cet avis. Il l’appelle. À plusieurs reprises. Et soudain, je me demande ce que je fais là, entre ces deux mecs. Je descends, je claque la portière et je cours, je cours... aussi loin que je peux.

Je hèle un taxi sur la 6th Avenue. J'ai oublié mon adresse exacte. J'ordonne au taximan d'avancer.

– Vous êtes française ?

C'est tellement bon d'entendre quelqu'un qui parle ma langue. Un baume de douceur sur mon cœur triste.

– Je suis haïtien, dit-il avec un grand sourire.

Lui aussi est ravi de pratiquer son français à cette heure avancée de la nuit.

– Vous êtes d'où ?

– De Paris.

– Ah, Paris !

Un mot magique qui se traduit souvent par une répétition. Notre nostalgie ne dure qu'une dizaine de minutes.

Quand je me retrouve dans l'ascenseur, il est deux heures du matin. Pas âme qui vive. Même dans l'appartement. Claire est sortie après son travail. J'allume la télé pour me sentir moins seule. Je zappe comme une hystérique, allongée tout habillée sur le lit. Des pubs de bouffe à faire vomir. Des films de vampires et autres créatures inquiétantes. Ça tombe bien, aujourd'hui c'est la pleine lune. Elle est ronde et brillante. Dieu soit loué, je suis cloîtrée dans ma tour de verre. Les vilains loups-garous ne viendront pas me dévorer. Celui qui s'apprêtait à le faire, c'est Ryan. Maintenant que je me passe le film en marche arrière, cette impression se confirme. Son plan : me baiser sur la banquette de la voiture avant de me larguer quelque part. Tout était prévu. Je le déteste, je le déteste. De grosses larmes roulent sur mes joues et je m'endors, exténuée de colère et de chagrin.

Combien de temps ? Je ne sais pas. C'est un bruit de serrure qui me fait sursauter. La porte de ma chambre est grande ouverte, la télévision est allumée et je porte toujours ma robe et mes chaussures. Claire pointe le bout de son nez.

– Tu ne dors pas, Mélo ?

– Si... enfin non. Quelle heure est-il ?

– Cinq heures.

Elle farfouille dans le frigo, se sert un jus de fruits.

– J'ai passé une soirée horrible ! soupire-t-elle entre deux gorgées.

– Moi aussi.

– Ah bon ? J'ai croisé Alexis avec ta copine Vanessa. Pas terrible, la nana, mais ils vont bien ensemble. Ils m'ont dit que tu assurais grave au Markus.

Elle vient s'asseoir sur le bord de mon lit et constate que je ne suis ni démaquillée ni déshabillée. Ce qui n'est pas dans mes habitudes.

– Ça va pas ?

Je lui conte mes déboires amoureux. L'expression paraît un peu prétentieuse mais c'est ce que je ressens. Et Claire se réjouit.

– Génial, il est venu t'attendre !

Elle répète chacune de mes phrases.

– Il t’a embrassée !

Et là, je me désole et je me mets à pleurer. Je me sens incomprise. Qu’une star de cinéma me drague, c’est tellement inattendu que je devrais sauter de joie au lieu de pleurnicher. Voilà ce que tout le monde dira ou pensera. Je me révolte :

– Mais Claire, oublie que c’est un acteur de cinéma. Il me plaît, c’est tout...

Elle défend même Alan.

– Je ne veux pas te faire de peine, mais il y a des mecs qui sont plus accros à leurs copains qu’aux nanas. C’est normal ! Il faut que tu t’y fasses. Surtout les stars.

Et elle me cite une émission qui retrace la vie des personnalités célèbres pour banaliser l’importance capitale de l’assistant.

– Ils ont tous quelqu’un qui sert à la fois de chauffeur, de psy, de conseiller, de coiffeur, de maquilleur, et dispo vingt-quatre sur vingt-quatre !

Ses propos me découragent.

– Va faire ta toilette, ton Rimmel a coulé partout.

Je la suis sans rien dire. Tour à tour et collée l’une à l’autre devant le miroir, nous nous refilons la lotion démaquillante, la lotion spéciale comédons, la crème de nuit régénérante, tandis qu’elle babille sur sa soirée nullissime.

– Je me suis emmerdée grave. D’abord, je supporte pas le breakbeat. En plus, un bouffon ne m’a pas lâchée.

J’écoute d’une oreille distraite. Elle reparle de moi, elle n’en revient toujours pas.

– Ryan Reed t’a embrassée. Putain, c’est la classe !

Puis elle repart sur sa soirée de merde. Puis elle n’a plus de coton à démaquiller.

– Tu as des disques ?

Je sors mes Demak’Up de sous le lavabo.

– Évidemment que tu en as, j’aurais dû m’en douter !

Je ne suis plus d’humeur à discuter. Tout ce qu’elle retient de mon récit, c’est encore et toujours la notoriété de Ryan. Elle s’exclame entre le lait et la lotion :

– Ryan Reed !

Cette fois, je me demande si elle n’a pas raison, si je ne minimise pas l’importance de l’intérêt que m’accorde l’important personnage. Mais la rage reprend le dessus.

– C’est un connard. Point barre !

– Il reviendra, me rassure Claire en se perçant un petit bouton sur le front. Tiens, je ne l’avais pas vu celui-là !

Puis elle continue en se tournant vers moi :

– Tu l’as repoussé, il reviendra. Tu crois que ça lui arrive tous les jours ? Jamais !

Une petite lumière s’allume dans mon horizon noir.

– Tu crois ?

– C’est pas que je crois. C’est certain. Tu te rends pas compte, une nana qui ne cède pas... insiste-t-elle lourdement.

– J’ai quand même accepté son baiser. Il a bien vu qu’il me plaisait.

– Oui, mais tu acceptes puis tu fais des manières. Je te connais par cœur. Au lycée, les garçons disaient que tu étais une allumeuse. C’est ton truc !

Je ne suis pas d'accord mais je ne la contrarie pas. D'abord parce que j'ai envie de dormir, mais aussi parce que Claire a trop bu. Elle est capable de partir dans des délires interminables. Mon sujet est trop sérieux pour être traité à la légère.

La journée de samedi n'a pas la saveur des jours off. Je dois bosser mon cours de data management mais j'ai la tête ailleurs. Une fois de plus, avec Ryan, j'ai eu tout faux. Claire pense que je suis une allumeuse qui ne sait pas ce qu'elle veut. Au contraire, je sais ce que je veux et surtout comment je le veux. C'est la peur de tout gâcher qui m'amène à tout gâcher. Je suis dingue de lui comme je ne l'ai jamais été d'un garçon.

Je n'arrive pas à me concentrer. Tout est prétexte à me distraire : les rires des gens sur la terrasse du seizième étage, les sirènes des voitures de police, les rayons du soleil qui inventent des fresques sur les vitres et, maintenant, le pas traînant de Claire qui se réveille et ne tarde pas à débarquer.

– Salut la miss. Bien dormi après avoir roulé une pelle au beau Ryan ?

– Non, pas terrible ! Surtout, tu dis rien à personne.

Elle fait demi-tour sans répondre. Je la soupçonne d'avoir déjà blablaté. Je l'appelle :

– Claire, reviens ici !

– Tu prends un thé avec moi ? Il est chaud ?

Je m'installe derrière le bar pour la questionner :

– Dis-moi à qui t'en as parlé ?

Elle fait la sourde oreille.

– Claire, je te connais par cœur, tu as parlé de Ryan à quelqu'un.

Elle est mal à l'aise.

– J'en ai parlé à Juliette, mais juste pour la rendre jalouse et lui claquer le bec, elle la ramène tout le temps.

Je prends mon visage entre les mains.

– C'est pas vrai, tu racontes ça à la nana la plus commère de la Terre.

– Elle m'a pas crue. Elle dit que tu es mytho.

Un silence s'installe. J'avais pensé à tout sauf à ça.

Claire vide le lave-vaisselle, ce qui est rare chez elle. Sa devise étant que cette corvée est parfaitement inutile. Dès qu'elle a terminé ses manipulations ponctuées du bruit de chaque ustensile, je reprends la conversation :

– Juliette pense que je suis une mytho ?

– Ben oui, c'est pas tous les jours qu'on croise un acteur américain qui s'accroche à une nana lambda alors que toutes les filles du monde sont à genoux devant lui.

Je bondis.

– Une nana lambda ! Sympa !

– Oui, enfin tu vois ce que je veux dire, t'es pas une star !

Ces paroles sont blessantes et j'ai les larmes aux yeux. Je ne sais pas si je deviens parano mais j'ai le sentiment que derrière cette phrase se cache un sous-entendu. Je panique.

– Tu me crois, toi, au moins ?

Pendant les secondes où elle croque dans sa biscotte yankee, je ne sais plus très bien où j'en suis.

– Fais pas cette tête, bien sûr que je te crois, dit-elle en mâchouillant.

Je respire.

– Tu me rassures !

– Mais je comprends aussi Juliette, elle ne te connaît pas comme moi. Et il y a tellement de mythos, regarde dans notre entourage. Annaëlle, tu te souviens, la fille de la prof de maths, qui racontait qu'elle descendait d'Einstein.

Je m'en souviens très bien, c'était en terminale. Un élève, passionné par le savant, lui avait rétorqué, moqueur, que son arrière-grand-père était sans doute Eduard, le fils d'Albert, qui avait passé une partie de sa vie en HP. Du coup, j'avais appris pas mal de choses sur la vie du physicien. Comme quoi, tous les chemins mènent à la culture. Cette anecdote nous plonge dans nos années lycée, truffées d'histoires croustillantes que nous prenons plaisir à nous rappeler. Et pour la première fois, je prends conscience du temps qui passe. Si vite qu'il ne faut pas le gâcher.

– Bon, je vais bosser, j'espère que je pourrai prendre un verre au 230 avec vous avant d'aller au Markus. Vers quelle heure ?

– On a rendez-vous à cinq heures avec Alexis et Léonard. Doryan devrait être là aussi. Pour les autres, je ne sais pas.

Je ne demande pas si Juliette sera présente, pour ne pas relancer la polémique.

– Laisse-moi l'adresse au cas où.

– C'est sur la 5th, entre la 26th et la 27th rue. Léonard sera content de te voir !

Nous sommes dans la même université et il m'a proposé de déjeuner avec lui. Il va m'en vouloir car je n'ai pas répondu. Je pense trop à Ryan.

– N'oublie pas ton ID pour le 230, sinon tu restes sur le trottoir !

La majorité est à vingt et un ans et il faut régulièrement sortir ses papiers. Prouver qu'on a l'âge de consommer de l'alcool. Pareil quand on achète un pack de bières dans une épicerie. Ça m'est arrivé il y a trois jours, alors que je faisais du shopping. Sauf que j'ai laissé les packs à la caisse, faute de pièce d'identité. Impossible de négocier. « *No ID, no alcohol.* »

Après avoir grignoté une pomme et trois toasts beurrés, je me remets devant l'ordi. Quelques heures studieuses sont nécessaires si je veux avancer dans mon travail. J'écris plusieurs fois « Ryan » sur une feuille blanche devant moi, puis je la déchire et je passe à des choses moins glamour.

« Pourquoi tu t'es enfuie, cette nuit ? Est-ce que c'est une coutume française ? »

Boum... boum... boum... Je tremble de haut en bas. Il m'a écrit, il n'est pas fâché. J'appelle Claire qui patauge dans son bain. J'aurais dû m'en douter à l'odeur des sels qui embaument l'appart !

– J'ai reçu un message.

– Fais voir !

Elle lit et relit, je sens qu'elle n'en revient pas.

– Il faudra que tu me le présentes.

Je suis si heureuse que j'en saute de joie.

– Il faudrait, oui, au moins pour que tu me croies.

– Tu vas répondre, cette fois !

– Oui, mais... je dois réfléchir.

Et en effet je réfléchis. Je change cent fois d'avis, j'en perds mon vocabulaire.

– Dis-lui que tu t'es enfuie parce que tu voulais pas te faire sauter devant l'autre con.

J'éclate de rire, c'est exactement ce que je pense.

– Je crois qu'il n'apprécierait pas que je parle comme ça de l'autre. Ah, ça y est, je sais ce que je vais répondre.

Je le lis à Claire qui vient juste de sortir du bain et qui met de l'eau partout.

– Je vais dire que « la coutume en France, c'est de s'embrasser à la lumière d'une chandelle mais sans que personne ne la tienne ». C'est drôle, non ?

– S'embrasser, s'embrasser... Tu pourrais faire plus hot, mais why not ?

Contente de moi, j'envoie cette petite phrase que j'ai mis une heure à trouver. Pour quelqu'un qui a eu 16 de moyenne au bac de français, c'est plutôt minable.

Je prends une douche rapide, me maquille légèrement en guettant la sonnerie du téléphone. Mais rien ne vient. Je vérifie que mon portable fonctionne, qu'il est allumé, je suis nerveuse, de plus en plus nerveuse. Est-ce qu'il a été froissé par cette réponse ? Est-ce qu'il l'a jugée stupide ?

– Arrête de te stresser comme ça et grouille, sinon je pars sans toi.

Et là, je stresse encore plus. Pas question de rester seule à ressasser. J'enfile un jean troué et un top moulant qui m'arrive au nombril, une paire de Converse et je secoue ma chevelure en avant.

– Prends un pull, l'été est fini !

Chemin faisant, je réalise que j'ai douté de mon amie et je m'en veux. Croire qu'elle me prend pour une mytho alors qu'on se connaît depuis tellement longtemps, c'est nul !

– Zut, j'avais promis un Skype à mon père vers cinq heures !

Trop tard.

– Si tu veux, on s'arrête dans un Starbucks, dit Claire, t'auras du réseau.

À peine entrée dans le premier venu, elle fonce chercher sa drogue. Son caramel macchiato.

J'ai bien fait d'appeler car ma grand-mère et mon père attendaient, ce qui me fait culpabiliser. Je suis une fille et une petite-fille ingrate. Mais ils ne m'en veulent pas. Je joue le jeu de la parfaite

étudiante. Métro, études, boulot, dodo. Plus pour les rassurer que pour mentir. J'avoue tout de même qu'actuellement je m'accorde un break et que je ne rentrerai pas avant dix-neuf heures.

– Ensuite, je travaille au Markus.

Là aussi, je les rassure. Tout le monde est très gentil, ça se passe super et ils sont contents de moi. Je me garde bien de parler de Ryan. Il serait possible que ma grand-mère sache qui c'est. Elle passe des heures à regarder des films et des séries et se montre toujours curieuse quand elle repère un beau garçon.

– Ce n'est pas parce que j'ai passé l'âge d'être vue que j'ai passé celui de voir ! se justifie-t-elle.

Mon père, à part les émissions politiques pendant lesquelles il peste, ne regarde pas beaucoup la télé et va rarement au cinéma. Il préfère lire, comme moi, ou créer ses lampes et même, parfois, réparer des luminaires qu'il trouve sur les trottoirs et dont les gens se débarrassent.

– Prends soin de toi, dit ma grand-mère avant de raccrocher.

Comme chaque fois que je lui parle, une grande bouffée d'énergie me traverse. Je chantonne le reste du chemin, parfois en duo avec Claire. Ce qui n'a pas l'air de surprendre les passants, habitués à toutes les fantaisies.

Le rooftop prend toute la superficie du toit et il y a un monde fou qui s'y bouscule. Je suis toujours inquiète, dans ce genre d'endroit, le moindre verre coûte une blinde.

– Léonard va s'empresse de t'inviter.

Nous sommes sur les toits de Manhattan, face à l'Empire State Building qui pique le ciel de sa pointe aiguïlée.

– Coucou, les filles !

Alexis, derrière moi, a mis la main sur mes yeux et demande naïvement :

– Qui c'est ?

– C'est le fiancé de Vanessa.

Il recule rapidement pour me faire face, je constate ma gaffe. Vanessa l'accompagne. J'essaie de me rattraper :

– Bonjour, Vanessa. Tu sais qu'il raconte à tout le monde que vous êtes fiancés ?

– C'est un peu précipité, répond-elle, souriante.

Mais elle ne rougit pas. Il a dû se passer quelque chose entre ces deux-là. Même si chacun garde ses distances, quelques signes échangés trahissent une complicité certaine. Alexis vient de renverser sa vodka sur son jean et surtout sur ses mocassins tout neufs. Doryan s'esclaffe :

– Des Weston orange ! C'est sûr, aucun banlieusard ne va te racketter.

– Détrompe-toi, rétorque l'autre en essuyant ses pompes avec le sachet entier de mouchoirs, il y a un rappeur qui...

Claire le coupe, amusée :

– Ah, le rappeur de Jessica, c'est elle qui lui a offert avec la carte bleue de son père. Il a dû faire une drôle de chetron quand il a ouvert le paquet cadeau !

Léonard vient d'arriver. Dans la série des embrassades, il m'a gardée pour la fin.

– Content de te voir, Mélo, dit-il en caressant mes cheveux. Je te croise plus souvent dans les bars qu'à Columbia.

Je sais que sa copine Aurore me surnomme « la serveuse », maintenant que je bosse au Markus, alors pour en plaisanter je crie haut et fort :

– Normal que tu me croises dans les bars, je suis serveuse.

Puis je lève mon cocktail de fruits en les regardant tous.

– Santé !

Un rayon de soleil inattendu s'invite à notre table. Aurore, avec sa peau claire, change de place toutes les dix minutes pour rester à l'ombre du parasol. Léonard, d'humeur joyeuse, en profite pour me draguer en passant ses doigts entre les trous de mon jean. Il me plaît moins que Ryan mais je ne suis pas indifférente à ses caresses. Je dirais même que ce jeu m'amuse. Je lui glisse à l'oreille :

– Pourquoi prends-tu tant de précautions ? Pour Aurore ?

Il me regarde droit dans les yeux.

– Tu veux que je te roule un palot, là, maintenant ?

Cette question m'excite terriblement. Ma libido sérieusement agacée par Ryan m'ouvre des

horizons étranges. Je n'imaginais pas être capable de me comporter comme ça avec un garçon alors que je suis amoureuse d'un autre. Ma réponse se fait attendre, Léonard insiste :

– Alors, ce palot ?

Je fais semblant de participer aux grandes discussions des élèves qui parlent de leurs profs.

– Ici, ils ont tous un autre métier, ils ne sont pas qu'enseignants, affirme Doryan. Ils connaissent le monde de l'entreprise.

La conclusion est sans appel. Leur discours est positif.

– En France, c'est l'inverse, réplique Alexis en grimaçant.

– C'est un peu rapide comme jugement, conteste Claire.

Moi, je pense à autre chose. Je regarde l'heure, je regarde aussi si je n'ai pas un message. Il est dix-huit heures. J'ai bien un message. Mais pas de Ryan. Je me lève.

– La serveuse s'en va, ses clients l'attendent.

– Et quelle serveuse ! rétorque Alexis. T'es top avec ton petit plateau.

– Ça, tu nous l'as déjà dit hier, tu radotes, peste Doryan qui s'est rapproché de Claire.

– Oui, mais Mélodie n'était pas là !

Je ramasse mon sac et j'envoie des baisers dans le vide du bout des lèvres. Pas comme les autres qui se bisouillent toutes les trois minutes, en arrivant, en partant, en revenant.

Léonard m'a emboîté le pas entre les tables, les plantes vertes, et m'attrape brusquement. Sa bouche est toute proche de la mienne. J'aime bien son regard. Aujourd'hui, il m'impressionne beaucoup moins qu'à Paris. Et comme si c'était un challenge stupide que je m'impose, je réponds à son baiser. Sa bouche sent la menthe fraîche, c'est plutôt agréable. Et même plus que ça.

– Il faut que je parte, je dois passer chez moi pour me changer.

– Je t'accompagne en taxi.

Léonard m'ouvre la portière. Il est galant et bien élevé. Même s'il se donne des airs de mauvais garçon en buvant, en fumant des pétards ou en jouant au poker. On sent qu'il n'est pas accro.

Dans le cab, ses mains se promènent sur le haut de ma cuisse et glissent sous mon top étroit. Il m'embrasse dans le cou, j'ai des frissons alors que l'air conditionné ne fonctionne pas. Devant moi, collé sur le siège, un petit écran passe en boucle des pubs bruyantes qui, heureusement, couvrent les chuchotements de Léonard. J'ai l'impression de me retrouver dans la même situation que la nuit précédente. Sauf que le chauffeur n'est pas Alan mais un type enturbanné qui roule comme un timbré, lui aussi. Sauf, surtout, que mon flirt ne me trouble pas plus que ça.

À cette vitesse, nous sommes rapidement devant The Olivia. Léonard règle par carte. C'est un mode de paiement courant pour les cabs. À Paris, il faut toujours du cash. Moi, de toute façon, c'était pass Navigo ! D'ailleurs, j'ai pris le taxi plus souvent depuis que je suis à New York que pendant toute ma vie en France.

– Tu m'invites ? demande Léonard dont la voix se fait suppliante.

Cette fois, c'est moi qui l'attrape par le col de sa veste de lin et l'embrasse brièvement sur la bouche.

– Désolée, je n'ai pas le temps.

Je m'engouffre dans la porte tambour en le laissant pantois sur le trottoir, et je crie avec un grand sourire :

– À bientôt !

Jamais je ne me serais cru capable d'une telle légèreté. Plus je me désagrège en pensant à Ryan, plus je prends de l'assurance avec les autres garçons. Pour faire simple, conquérir Ryan me paraît si compliqué que tout le reste est à ma portée. Un mois auparavant, Léonard m'impressionnait, par son physique et son statut social. Il a suffi que je traverse l'océan avec mon bel Américain pour que mes repères changent.

Un message. Je m'affole le temps de l'ouvrir. Finalement, c'est Léonard qui a très envie de me revoir. « Tu me plais depuis la fête de fin d'année chez Juliette. » Ça, je ne m'en serais jamais doutée. Et en me remémorant cette soirée, je ressens une pointe de nostalgie. Je terminais ma deuxième année à Assas et j'avais harcelé mon père pour qu'il m'achète une nouvelle robe. J'étais invitée chez Juliette par l'intermédiaire de Claire. Dans les beaux quartiers. Je savais que j'allais me retrouver avec des fils et filles de, des élèves de l'ISG qui viennent en majorité de milieux sociaux aisés. Claire était parmi les exceptions. Ses parents rêvaient qu'elle intègre HEC, mais elle avait raté le concours. Pas assez bachoteuse. Alors ils ont pris un crédit pour lui payer ses études.

– Je regrette d'avoir raté HEC, surtout parce que mon père y croyait, mais moi je me serais fait chier là-bas, avait-elle l'habitude de dire pour emmerder ses potes qui avaient réussi.

Je me souviens de mon arrivée villa Montmorency, à Auteuil. Nous avions passé une grille derrière laquelle un nombre impressionnant de maisons plus jolies les unes que les autres se cachaient au milieu de la végétation. Ma tenue H&M m'avait paru indigne du lieu. En revivant ce moment, je

pense à maman qui était déjà morte, à papa qui se battait avec les fins de mois et à ma grand-mère qui entamait régulièrement l'argent de sa pension pour me donner le sourire. C'est donc ce jour-là que j'ai conquis Léonard ! Sans robe Dior et sans sac Chanel. Une leçon que je devrais retenir.

Néanmoins, pour ce soir, le problème de la robe demeure présent. Dans mon placard, que du réchauffé ! Dans celui de Claire, en revanche, il y a deux robes qu'elle a sorties du chapeau car je ne les ai jamais vues. J'envoie rapidement un texto pour obtenir une autorisation d'emprunt avant de me mettre sous la douche. La réponse est brève : « La bleue si tu veux, l'autre je la garde pour la teuf d'Alexis. »

Pas mal, la bleue, et en regardant l'étiquette, je la trouve plus que pas mal. Dior. Quel hasard étrange ! D'abord parce que je viens juste d'accepter avec philosophie que je n'ai pas les moyens de porter ce genre de fringues et que ce n'est pas grave, ensuite parce que je me demande comment ce vêtement peut se trouver dans la garde-robe de Claire. Un mystère à éclaircir !

C'est avec cette robe en mousseline de soie qui me va super bien que je m'engouffre dans le métro, direction le Markus. Je ne suis pas la seule à porter une tenue décalée pour les transports en commun. Sur le siège juste en face, une femme, non... un homme déguisé en femme ! Il est en robe longue et porte un chapeau orné d'une fleur blanche. Je ne sais pas s'il se rend à une fête ou s'il en revient. À bien y regarder, il en revient. Son fond de teint fait des plaques à certains endroits du visage, son rouge à lèvres déborde un peu sur le côté et ses gants blancs ne sont plus très blancs. Il tient une petite valise à roulettes et j'imagine qu'à l'intérieur sont pliés un costume et une chemise blanche. Nos regards se croisent.

Nous changeons tous les deux à Lexington, pour prendre la ligne 4 qui s'arrête à la 77th. Il est toujours là quand je sors, tenant dans la main un pan de sa robe. Je porte des ballerines pour me déplacer plus facilement pendant les trajets. Je marche plus vite que lui sur ses chaussures à talons.

– Mademoiselle, mademoiselle ! crie-t-il en trotinant derrière moi.

Je tourne la tête. Il est essoufflé, grotesque, mais j'ai l'impression d'être la seule à m'en rendre compte.

Il me tend sa carte. J'hésite, je la prends. Je croyais qu'il allait me demander de l'argent, un ticket de métro, mon numéro de téléphone, qui sait ?

– Un destin surprenant vous attend, m'annonce-t-il.

Rien d'autre. Sûrement un doux dingue.

Je regarde sa carte. Il est médium. La photo imprimée ressemble à la femme qu'il doit être dans ses bons jours. Je garde ses coordonnées dans une pochette de mon sac. Ses mots m'ont troublée. Un travesti qui prédit l'avenir, ce n'est pas banal. J'ai envie de partager cette histoire avec Fenella mais je ne la sens pas d'humeur. Elle peste encore contre John, son ex de l'accueil.

– Il ne faut jamais mélanger les amours et le travail, me recommande-t-elle, ça n'attire que des ennuis.

Je n'avais pas l'intention de me lancer à l'assaut du personnel, mais on ne sait jamais. Sylvain me salue froidement. Aucune remarque sur mes vêtements ni ma coiffure, aujourd'hui. Pourtant, j'ai particulièrement réussi ma tresse en épi en visionnant un tuto sur YouTube. Et je suis fière de moi. Comme dans un salon !

La soirée est animée, mais ce n'est jamais la folie que me décrit Claire dans son bar. Le truc où on ne peut pas respirer, où les gens hurlent pour réclamer à boire, et où il faut jongler entre les tables avec son plateau sur la tête.

Je commence à progresser, j'ai intégré les bases. En tout cas, les bases des bases. Comment on prépare les jus, les rondelles de citron, les quarts de rondelle d'ananas, quels verres, quels dosages, etc. Par contre, j'ai toujours un peu de mal à imprimer le visage des clients réguliers.

– Un pro reconnaît une personne qu'il n'a vue qu'une seule fois, me rabâche Sylvain.

Il ne remarque même pas mes efforts ! Je n'ose pas avouer que je fais de mon mieux mais que ce job n'est vraiment pas mon truc.

Il est minuit et demi, la place est tranquille, presque déserte. Je bricole derrière le comptoir et il

me tourne autour.

– Tu pourrais aller servir une bouteille en chambre avant de partir ?

Je relève la tête, incrédule.

– Et le room service ?

– Justement, on a un problème et... tu présentes mieux que Fenella... et... après, tu peux partir.

– OK, j’y vais.

Ça m’arrange car j’ai prévu de retrouver Claire au Marquee, après son travail.

– Tu peux mettre cet « uniforme » ?

Il toussoie, il a l’air bizarre. Je souris en attachant mon tablier de serveuse bien amidonné. J’attrape le plateau qu’il vient de poser sur le bar et je fais un tour sur moi-même.

– Ça me va bien ?

Je croyais l’amuser mais il ne fait aucun commentaire. Ce qui ne m’empêche pas de m’émerveiller en apercevant la marque de la bouteille.

– Du Cristal Roederer ! Ouah !

Je suis nulle en ce qui concerne les alcools et les cocktails en tout genre, mais pour les champagnes, j’ai tout de suite appris quels étaient les meilleurs. Tout de même, je suis française !

C'est la première fois que je monte dans l'ascenseur de l'hôtel. Quatrième étage. Je profite des miroirs qui recouvrent les parois pour admirer ma tresse sous toutes les coutures. Pas mal. Mieux que je ne l'avais imaginée. Et plutôt chouette, mon décolleté lacé dans le dos. Bizarre que le chef barman n'ait pas commenté ma nouvelle tenue. Il n'était pas en forme. D'après Fenella, il a des problèmes avec sa légitime qui est très jalouse. Elle a de bonnes raisons !

Le couloir du quatrième me semble interminable. Heureusement, j'ai allongé les deux coupes de champagne et posé le seau au milieu du plateau pour éviter l'accident. Je ne sors pas de l'école hôtelière ! C'est seulement en arrivant dans le recoin au bout du couloir que je découvre le numéro de la suite, 45-47, et que je remets joliment tout en place sur le plateau d'argent. Je frappe mais la réponse se fait attendre. Une fois, deux fois, trois fois.

Quand, soudain, la porte s'ouvre. Boum... boum... boum... Je ne lâche pas le plateau mais je flageole sur mes jambes en tentant de garder un sourire neutre. Le play-boy torse nu s'est écarté pour me laisser entrer. Je n'en crois pas mes yeux, mon cœur s'emballe de plus en plus. Il ne porte que son jean. Sa peau est hâlée, ses muscles super bien dessinés. Il a un tatouage qui descend de son épaule à son bras. Des motifs indiens. Une sorte d'amulette de plumes enlacées. Je suis hypnotisée par ce dessin. Moi qui ne suis pas fan des tatouages, celui-ci, je l'adore.

– Bonjour, Mélodie.

– Bonjour, monsieur.

Il sourit. Un sourire qu'il maîtrise à merveille. Entre la gentillesse et l'ironie.

– Tu ne m'appelles plus Ryan ?

– Je... je suis en service. Où souhaitez-vous que je dépose la... la bouteille ?

– Où tu veux. Nous allons la boire ensemble.

Je regarde partout, embarrassée. Dans la pièce, qui est en réalité un salon, avec un canapé noir et un tapis grenat sous une table de verre, la lumière est tamisée et une musique douce me rappelle un air connu.

– Euh, je... je... travaille.

Ça y est, je bégaye, je vais encore devenir stupide, comme d'habitude. Pourquoi n'ai-je pas la belle assurance que j'affiche en présence de Léonard ? Avec lui, j'ai su m'adapter. Avec Ryan, je ne maîtrise rien. Il s'en aperçoit et m'enlève le plateau des mains pour le déposer sur la table. Je me retrouve devant lui, tortillant mes doigts nerveusement.

– Bien... ravie de...

Je vais protester, mais je sais que c'est trop tard. Sa main est sur mes lèvres que ses doigts caressent.

– Nous sommes seuls, ce n'est pas ce que tu voulais ? Personne pour *hold the candle*. J'ai trouvé la traduction sur Google. En anglais, on dit *to play gooseberry*, mais je préfère *hold the candle*, c'est tellement plus romantique. Comme toi.

C'est vrai que je me sens romantique, même niaise. Comme Kitty à son premier bal dans le roman de Tolstoï. J'ai à la fois peur de ce qui va se passer, et je le redoute, mais si je devais reprendre

l'ascenseur dans l'autre sens, ce serait la plus terrible des frustrations.

– Assieds-toi.

Je m'assieds sur le bout du canapé, comme une coincée. Il ouvre la bouteille. Le bouchon saute, provoquant une détonation qui annonce que la fête commence. C'est comme ça que j'ai toujours interprété ce bruit sec. Pour ma grand-mère, c'était une décharge de mousquet. Je n'ai jamais compris cette comparaison, elle était trop jeune pour en avoir entendu ! Et à dire vrai, ce n'était pas du champagne que nous buvions pour les grandes occasions, mais du crémant, un vin effervescent beaucoup moins cher. Qui imite la forme de la bouteille, les bulles et un peu le bruit du bouchon.

– J'ai remarqué que tu aimais le champagne, murmure-t-il en me tendant une coupe.

Je sais qu'il fait référence à mon choix de boisson dans l'avion et je cherche à être drôle pour ne pas devenir trop ennuyeuse.

– Toi, tu préfères les jus de fruits !

Son sourire montre ses jolies dents bien alignées.

– Non, j'aime le whisky, la bière... je suis américain. Mais j'apprécie aussi le champagne. Dans l'avion, je ne bois jamais.

– Tchin-tchin ! dit-il en me regardant droit dans les yeux.

Trinquer serait lié à des coutumes du Moyen Âge. On cognait les verres bien remplis pour faire déborder son liquide dans celui de l'autre. Le but, s'assurer qu'il n'essayait pas de vous empoisonner. Ne sachant trop quoi dire, je lui fais partager mes pensées. Il me regarde avec admiration et verse un peu de champagne de sa coupe dans la mienne en murmurant :

– Voilà, tu es empoisonnée. Nous allons l'être tous les deux. L'un par l'autre.

Je bois immédiatement une gorgée. J'accepte de mourir avec lui. C'est ouf, je ne réalise pas vraiment ce qui m'arrive. Je trinque avec un acteur célèbre dans le monde entier, puisque ses séries et ses films sont traduits dans toutes les langues, et nous n'en parlons pas. Parce que je ne l'avais pas reconnu, parce qu'il le sait. Et qu'il sait aussi que maintenant je sais. Mais à cet instant précis, cela nous importe peu et c'est sans doute ce qui est magique.

Je suis irrésistiblement attirée par ce mec, son charme, sa façon de bouger, de rire, de parler. Par ses mains qui frôlent les miennes. Par son regard vert ensorcelant. Et dans ses prunelles humides, je cherche ce qui lui plaît en moi. Mais je n'ai pas de réponse. Rien que le désir qui brille.

L'alcool fait son petit effet, je respire mieux, je me détends.

Quand il m'entraîne dans le couloir sombre qui mène à la chambre, par principe, je résiste. Alors il me colle au mur et plaque son corps contre le mien. Son odeur, la douceur de sa peau m'enivrent plus encore que le vin. Sa bouche cherche mes lèvres. Je sens sa langue assoiffée de baisers. Un baiser interminable. Le plus long de l'histoire du cinéma, aurait dit un spectateur, mais bien trop court pour moi car je voudrais qu'il dure, encore et encore, qu'il ne s'arrête jamais. Les mains de Ryan caressent mon corps de haut en bas et, doucement, glissent sous ma robe, le long de mon string. De mes reins, elles redescendent sur mes fesses qu'il attrape violemment pour me rapprocher de son sexe.

– J'ai envie de toi, Mélodie.

C'est la première fois que l'on me dit ces mots en anglais. Le langage de l'amour est universel. Les émotions aussi. Il me murmure des phrases tendres, en même temps qu'il relève ma robe jusqu'à la taille, au-dessus du petit tablier. Ses baisers dans mon cou m'étouffent mais c'est tellement bon que je ne proteste pas.

La robe remonte toujours plus haut, je l'accompagne en levant les bras. Il jette le vêtement loin sur le sol et s'écarte de moi. Un frisson me parcourt, de froid, de pudeur. Sa chaleur me manque, son regard m'intimide. Je suis en string et en soutien-gorge, un petit ensemble vichy bleu marine, avec toujours le petit tablier blanc. Pourquoi ne l'a-t-il pas détaché ? J'ai l'impression de poser pour la couverture de *Playboy*, en moins jolie car je n'ai pas la poitrine provocante des modèles. Et il me manque les oreilles de lapin. Comme s'il lisait dans mes pensées, il me rassure en détachant le nœud du tablier :

– Tu es belle, Mélodie.

En fait, je ne me suis jamais sentie aussi peu jolie qu'à cet instant. Parce que rien ne me paraît assez beau pour Ryan qui est parfait. Sa chevelure dense dans laquelle j'ai glissé mes doigts, son corps dessiné comme celui d'une statue grecque, la douceur de sa peau. Et son sexe dur, que j'ai senti contre mon ventre. Il me retourne et glisse ses doigts dans mon string, caresse le sillon de mes fesses. Je n'en peux plus, j'ai beau me raisonner, je crains de ne plus pouvoir l'arrêter. Ses lèvres s'attardent sur le lobe de mon oreille, mon cou. Il dégrafe mon soutien-gorge qui subit le même sort que la robe, puis descend à genoux. Tandis que mes seins s'écrasent sur le mur froid, je sens son souffle chaud entre mes fesses, ses lèvres, ses mains. Je tente de résister car je sais que c'est une erreur de m'abandonner à ses caprices.

– Tu as le plus joli cul du monde... susurre-t-il en le pétrissant.

Non, ce n'est pas possible, je voudrais tellement avoir le plus joli cul du monde. Pour lui, seulement pour lui.

Cette fois, c'est de mon string qu'il me dépouille. Je suis nue. Il me retourne, embrasse mes seins et m'entraîne au bout du couloir. Dans la chambre. Un grand lit blanc est ouvert. L'espace d'un instant, je sens qu'il faut que je parte, qu'il a tout prévu, tout mis en scène. Qu'il savait que j'allais le suivre jusque-là mais c'est comme si je n'étais plus moi-même, comme s'il m'avait jeté un sort.

– Tu es belle, Mélodie ! affirme-t-il dans un français joliment écorché.

Et je fonds au son de cette voix magnétique.

Il s'allonge et m'emporte dans le même élan. Nos corps s'emboîtent comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre. Le monde n'existe plus ou alors le monde, c'est lui, lui qui apprend par cœur ma cambrure, la courbe de mes hanches avant de me retourner face à lui. Je me laisse guider par ses bras puissants. Et je me demande si je ne vais pas me réveiller, si tout cela est réel. Mais oui, il est là, assis à cheval sur mes jambes, il me fixe. Il joue de ses longs doigts sur mon buste strié d'une lumière qui s'infiltré par les stores vénitiens. Je m'aventure dans ses prunelles envoûtantes.

– Détends-toi, Mélodie, je ne vais pas te faire de mal, tu n'es plus une enfant.

Si, devant lui je suis une enfant. Il est différent des garçons que j'ai connus auparavant, il est inattendu. À la fois tendre et mystérieux. Impressionnant. Ses mains s'emparent des miennes, ouvrant mes bras sur l'oreiller.

– Laisse-moi voir tes jolis seins. Ils sont trop mignons !

Cette façon de commenter ses gestes me déroute. Et quand il se penche pour mordiller mes tétons, des frissons parcourent ma peau. Je me cabre en gémissant.

– Tu aimes ?

Je soupire un petit « oui » gêné tandis qu'il me respire en détachant avec adresse mes cheveux qu'il étale autour de mon visage. Je prie pour que ce moment dure toujours.

Mes paumes caressent son dos, rebondissent sur chacun de ses muscles. J'ai l'impression de découvrir un homme pour la première fois, un homme qui me touche, que je touche... L'impression que je n'ai jamais connu d'autre garçon que lui. Que si j'en ai connu, je ne m'en souviens plus ! Mon souffle est court, je suis dans l'attente et il semble s'en réjouir. Il n'est pas pressé, et pourtant son sexe, à travers son jean, s'agite contre ma cuisse. Sa langue glisse dans ma bouche avec douceur et volupté. Il roule sur le côté sans lâcher mes lèvres, laissant descendre ses mains le long de mon ventre. Je me raidis quand il atteint le mont de Vénus. Et pourtant, je l'attendais.

– J'adore les femmes qui gardent un peu de poils pubiens, dit-il en les caressant.

Son doigt tente d'entrer en moi mais je resserre pudiquement les cuisses.

– Mélodie, je veux te découvrir.

Les yeux clos, je relâche un peu mes muscles mais il proteste encore :

– Mélodie, s'il te plaît, laisse-moi.

Il est tellement sûr de lui que je ne peux pas résister. J'ouvre doucement les jambes et me laisse pénétrer par ses doigts habiles.

– Tu es toute mouillée, Mélodie, tu as envie de moi.

Je murmure dans un souffle :

– Oui...

Il commence un va-et-vient à l'intérieur de mon sexe qui me rend folle. Je me contracte. D'étranges frissons me parcourent que je ne peux pas arrêter, que je ne veux pas arrêter.

– Tu aimes ça, Mélodie ?

– Oui...

– Tu crois que tu vas te contenter de dire « oui » à chaque fois ?

Il continue en glissant doucement son visage qui effleure mon nombril.

– Dis-moi pourquoi tu aimes ça, Mélodie.

– Parce que... parce que...

Je ne sais pas quoi lui répondre, je me sens stupide, comme un animal pris au piège.

– Parce que quoi, Mélodie ?

Tout en parlant, il continue. J'ai envie de hurler, je gémis, je ressens une onde puissante à l'intérieur de mon corps, comme une déchirure langoureuse. Comme si mon sexe s'ouvrait seulement pour lui. Et je crie presque sans le vouloir :

– Parce que... parce que c'est trop bon !

J'ai parlé en français. Cette émotion ne pouvait sortir que dans ma langue maternelle. C'est mon seul refuge pour échapper à ses injonctions qui me déroutent. Mais il n'accepte pas.

– *You have to speak english, Mélodie !*

Oui, je vais parler anglais, je ferai tout ce qu'il veut. Ses lèvres frôlent mon sexe, l'embrassent. J'ai une envie folle qu'il me pénètre mais je n'oserais jamais lui demander. Il me prendrait pour une fille facile. Mais n'est-ce pas déjà ce qu'il pense ?

La sonnerie de son téléphone nous fait sursauter. Il ne répond pas mais revient un instant à la

réalité. Je ne veux pas. Je murmure comme une supplication :

– Ryan... Ryan !

Et il abandonne son visage entre mes cuisses. Ses mains caressent mes hanches. Je voudrais dire quelque chose, faire quelque chose mais je suis paralysée par l'étrangeté du plaisir extrême que je ressens avec lui, qui m'électrise, me transporte, me téléporte au paradis. Quand sa bouche revient sur mon sexe, il écarte mes jambes avec autorité, sa langue me lèche doucement. Je gémis à nouveau...

– J'adore le goût de ta chair.

Ce sont des mots que je n'ai jamais entendus. Aucun homme ne m'a parlé ce langage des sens.

– Abandonne-toi à moi, Mélodie, c'est ce que tu veux.

Je m'enhardis. Sans réfléchir, je réponds :

– Et toi, Ryan, tu veux quoi ?

– Je veux que tu oublies tout ce qui n'est pas nous.

Il sait ce qui me fait palpiter. Il écoute chaque soubresaut de mes muscles, me teste pour me décoder.

– Tu es bonne, Mélodie !

Je suis bouleversée. Sa voix, ses mains repoussent ma résistance avec autorité. Sa langue accélère sa pression, me dévore. C'est douloureux et tendre. Je pousse un cri que je ne peux pas retenir, comme le plaisir qui vient de jaillir de mon ventre. Mon premier orgasme. Cet étrange et impalpable plaisir, cette jouissance extrême que je ne connaissais pas. Quand il revient vers ma bouche, je ne peux que balbutier son nom comme un merci dérisoire.

– Ryan, Ryan...

Il sourit, ouvre la fermeture Éclair de son jean. J'ose à peine le regarder. Dès qu'il a ôté son pantalon, sa main guide la mienne vers son sexe. Un phallus comme toutes les femmes peuvent en rêver en se plongeant dans la littérature, car ce sont mes seules références. Contrairement à la plupart de mes amies, j'ai trop lu, des *Liaisons dangereuses* à *L'Amant de Lady Chatterley*, en passant par Anaïs Nin ou *Le Diable au corps*, pour ne pas savoir que l'amour est bien autre chose que les apparences. Et pourtant, je tiens son sexe dans ma main. Je le masturbe doucement, d'abord. Il me demande de le serrer. Plus fort, plus vite. J'aime qu'il palpite dans ma paume. J'aime qu'il se répande entre mes seins.

J'ai peur d'avoir rêvé. Rêvé de quelque chose auquel il ne rêve pas. J'ai peur d'être amoureuse. Je viens juste d'en être sûre. Nos corps enlacés l'un dans l'autre me parlent de cet amour-là, son odeur, la douceur de sa peau. Ma main dans ses cheveux.

– J'adore quand tu touches mes cheveux, dit-il, enfoui dans mon aisselle.

Son téléphone sonne de nouveau. Il se tend comme un arc, sans bouger, jusqu'à la fin de la sonnerie. Moi aussi, je suis crispée. Son stress est contagieux. Alors, pour le détourner de l'objet intrusif qui s'est enfin tu, je l'embrasse dans l'oreille. Il hurle en riant, me plaque sur le lit pour m'immobiliser. Il s'arrête, me regarde.

– *You are beautiful, baby*. Tu es belle, bébé... *That's it*. Je ne sais pas le dire dans d'autres langues et pourtant j'ai connu des femmes de toutes...

Je lui plaque la main sur la bouche pour qu'il se taise. Et je frime :

– Et moi j'ai connu des hommes du monde entier et je peux te dire dans toutes les langues « tu es beau ».

Ce que je fais en anglais, en français, en espagnol, en italien, en allemand. Pour le reste,

j'improvise des syllabes aussi probables que l'accent que je mime, en chinois, en arabe, en indien, en papou. Il éclate de rire, me saute dessus, me mord l'oreille et se moque de moi :

– Tu parles beaucoup, mais pour le reste... heureusement que je suis là !

On s'enroule, on se bagarre jusqu'à épuisement.

Ryan est allongé près de moi. On dirait qu'il s'est endormi. Il a de longs cils. Sa mèche qui retombe en arrière découvre son front et l'implantation parfaite de ses cheveux. Je voudrais embrasser sa poitrine mais je n'ose pas. Je ne sais pas ce qui va se passer maintenant et je le redoute. Une larme roule sur ma joue au moment où il se redresse.

– Tu pleures ?

Je le rassure, je ne veux pas qu'il me prenne pour une folle. Je souris en essuyant mes yeux.

– Ce sont mes lentilles...

Il fait un geste de la main, se lève et se dirige vers le salon.

Je remonte la couette sur mon buste. Je l'entends pester :

– Putain de champagne, il est chaud.

Il réclame une bouteille au room service.

– Très fraîche, insiste-t-il sur un ton autoritaire.

Pourtant, nous n'avons pas vidé l'autre. Je suppose qu'il gagne tellement d'argent que 500 dollars balancés dans les canalisations ne lui font ni chaud ni froid.

Quand il revient vers moi, il est toujours complètement nu. J'aperçois un autre tatouage, sur sa hanche droite, beaucoup plus petit que celui qui recouvre le haut de son bras. Ce n'est pas un dessin mais des lettres entrelacées. Je veux savoir ce que ça signifie.

– Rien d'important... un souvenir d'adolescent, répond-il, un peu irrité.

Cette question le contrarie. Je n'insiste pas. Il me regarde tendrement, je le retrouve.

– *Funny girl* ! s'exclame-t-il en me voyant planquée sous le drap.

Je ne sais plus quoi dire. Je voudrais qu'il me prenne dans ses bras, je voudrais le respirer encore, mais il tourne en rond et regarde l'heure. Je le sens nerveux. Il a ramassé mes vêtements et me les lance au visage.

– Rhabille-toi, nous allons prendre un verre.

À l'autre bout de la suite, j'entends un bruit de serrure et la porte qui claque. Quelqu'un est entré mais Ryan n'a pas cillé. Je m'habille à toute allure. Il enfle un peignoir, disparaît dans le couloir et me crie :

– Viens nous rejoindre !

Nous ? De qui parle-t-il ? J'ai peur de deviner. Je tends l'oreille et, en effet, j'ai deviné. Il s'agit bien de lui. Alan. Une rage folle s'empare de moi. Je voudrais m'enfuir, ne pas croiser ce type odieux. Mais je n'ai pas le choix. Il n'y a qu'une possibilité pour quitter la chambre, je dois traverser le salon. Tout en réfléchissant, j'entre dans la salle de bains pour recoiffer mes cheveux et repoudrer mon visage. Que faire ? Dire bonjour et partir, genre j'ai-pris-mon-pied-merci-au-revoir ? Ou alors prendre un verre avec eux et faire celle qui est ravie de trinquer avec un prétentieux insupportable ?

Ryan m'appelle à nouveau :

– Mélodie, qu'est-ce que tu fous ?!

Sa voix n'est plus la même. Il change en présence de l'autre et ça me rend dingue. Je sors de la salle de bains et décide d'improviser. Quand je vois l'odieux mec affalé sur le canapé, je cache

difficilement ma rage. Chassez le naturel, il revient au galop. Je crois me souvenir que c'est un vers d'Horace.

– *Hello, Mister Candle !*

Mon insolence le touche. Il secoue la tête avec une moue encore plus dédaigneuse mais, au moment où il va ouvrir la bouche, quelqu'un frappe à la porte. Un garçon du room service que j'ai déjà vu au bar. Très classe, il dispose chaque chose à sa place, sans attention particulière pour moi, mais je sais qu'il m'a vue. Que va-t-il penser ? Je suis dans une suite d'hôtel avec deux hommes au milieu de la nuit. Je suis grillée. Je risque de perdre mon travail. Sylvain a dû toucher un bon pourboire pour me tendre ce piège, ce tendre piège.

Le garçon remplit trois coupes qu'il nous sert cérémonieusement, puis s'éclipse après s'être assuré que Ryan n'a besoin de rien. Plus de musique classique, mais un morceau de hard-rock depuis qu'Alan a connecté son smartphone aux enceintes. Il lève son verre, ironique.

– Une bonne chose de faite !

Que veut-il dire par « une bonne chose de faite » ? Je crains d'avoir trop bien compris. J'avale une gorgée de champagne et je me lève en frimant :

– Désolée, mes amis m'attendent à...

Alan me coupe la parole :

– C'est ça, bonne nuit !

Une expression embarrassée se lit sur le visage de Ryan.

– Tu es sûre, tu ne veux pas finir ta coupe ? Je mime un sourire forcé pour ne pas me laisser attendrir et je tourne les talons.

– Merci, je vous laisse...

Puis j'exécute une volte-face, comme au cours de danse. Je les regarde tour à tour avant d'ajouter :

– ... en amoureux !

Sans attendre la réponse, je claque la porte.

Je dégringole l'escalier plus que je ne le descends. Je passe devant l'accueil en murmurant un « bonsoir » à John qui n'était pas là tout à l'heure. Je fonce chercher mes affaires et me retrouve dehors. Il fait un temps humide. Je resserre les pans de ma veste et j'éclate en sanglots, marchant comme un zombie, sans savoir où je vais.

Quand je sors de ma léthargie, je constate que j'ai marché jusqu'à la 65th. Devant la boutique Armani, une jeune femme est assise par terre. Je lui demande si tout va bien, j'ai presque envie de m'affaler près d'elle tellement je me sens vide et malheureuse. Un homme revient sur ses pas, l'attrape et l'invective. Elle se relève en titubant, sans un regard pour moi. Si je m'étais soûlée, mon homme ne m'aurait pas ramassée sur le trottoir. Il m'a déjà oubliée. Claire m'a laissé un message avec l'adresse de la boîte où je dois les rejoindre. C'est à Chelsea, à une cinquantaine de blocks, entre la 26th et la 27th. Mais j'ai envie de rentrer. Je me sens sale, ridicule. Les mots d'Alan résonnent dans ma tête. « Une bonne chose de faite ! » Traduire : Ryan l'a sautée et maintenant on passe à autre chose. C'est ce qu'il insinue, ce sale type, avec son sourire méchant et ses airs de rocker à l'aise dans ses tiags.

Il n'a pas tort. Même si Ryan ne m'a pas baisée, il m'a eue. Docile et soumise à ses caprices.

Dès que je rentre chez moi, je plonge dans un bain chaud. Comme si le savon et l'eau allaient me débarrasser de l'affront que je viens de subir. J'imagine que Ryan dispose tous les soirs d'une nouvelle fille avec laquelle il s'amuse avant d'appeler son chien de garde, pour être sûr qu'elle ne tapera pas l'incruste toute la nuit. Je le déteste, ce connard, je le déteste. Je frappe l'eau, je parle fort, seule, comme une folle, et les larmes jaillissent à nouveau.

La fatigue plus cette crise me réduisent à néant. Je vais me recroqueviller dans mon lit et me repasser le film. Ses caresses, ses baisers, sa tendresse, sa brutalité aussi. Et ce que j'occulte depuis que j'ai quitté la chambre d'hôtel parce que j'ai peur, peur de ne plus jamais connaître ça : le plaisir violent qui a ébranlé mon corps. Un tremblement de chair ! Ce mot que je connaissais mais qui restait abstrait : « orgasme ». Aujourd'hui, il a du sens et c'est à Ryan que je le dois. Comment lui en vouloir, alors ? J'avais raison : il y a eu ma vie avant lui, il y aura ma vie après.

Je viens de recevoir un texto. Boum... boum... boum... à nouveau dans ma poitrine.

« Je pars demain pour Chicago. *Take care, sweetheart.* »

Pourquoi m'a-t-il écrit ? Pour me dire qu'il s'en va, que je n'ai plus rien à attendre de lui ? Voilà, c'est reparti dans tous les sens. J'échafaude un milliard d'hypothèses mais la conclusion est claire, pas de « à bientôt ». Une phrase passe-partout, une simple formalité. Qui tourne en boucle et qui accompagne mon sommeil.

– Mélo ? Mélo... tu dors ?

J'ouvre un œil. Claire est debout devant moi.

– C'est le bordel, partout. Tu commences vraiment à m'inquiéter.

J'ai laissé mes fringues par terre dans le couloir, je n'ai pas vidé l'eau du bain et je suis nue sur la couette avec mon téléphone entre les jambes.

Je ne me reconnais plus. J'ai toujours été une petite fille et une adolescente ordonnée. La seule

période pendant laquelle je ne voulais ni me laver ni ranger mes affaires, c'est à la mort de maman. J'avais treize ans. Je ne pouvais pas accepter la façon dont elle nous avait abandonnés. J'en voulais à mon père. Le pauvre, qu'aurait-il pu faire ? Je me redresse d'un bond, je n'ai pas le droit de me laisser aller, de baisser les bras comme elle l'a fait.

– On fera ça demain, suggère Claire qui regrette de m'avoir réveillée.

– Je ne dormais pas vraiment, j'étais juste assoupie.

– Ça va ?

Je réfléchis un instant.

– On peut le dire comme ça. J'ai toujours mes deux bras, mes deux jambes. Et j'ai une petite faim, je n'ai pas dîné hier soir.

– Ça tombe bien, c'est l'heure du petit déj.

C'est vrai, il est presque sept heures du mat, le jour déborde de chaque côté des rideaux. Les sirènes de police et de pompiers confirment que la nuit a été chaude.

– Toasts, thé, miel.

Miel comme mes confidences. Comme ma soirée dans la chambre du Markus, avant l'irruption d'Alan. Avant ses paroles méprisantes que Ryan n'a pas relevées.

– Une soirée seule avec Ryan Reed ! Quelle aventure ! Même si ça s'arrête là, c'est génial ! glousse Claire, enthousiaste.

Je ne la sens pas franchement apitoyée, je soupire.

– Oui, je raconterai ça à mes petits-enfants au coin de l'âtre.

La seule chose que je ne lui révèle pas, c'est le plaisir intense que j'ai découvert avec lui. J'ai trop peur que, cette fois, elle m'accuse d'être vraiment mytho. Même si entre filles on se fait des confidences, l'orgasme est un sujet trop intime. Je viens de le découvrir, j'en suis encore bouleversée.

Ryan est le héros du prochain film de Christopher Nolan. Une partie du long métrage est tournée dans les rues de Chicago et dans les studios Cinespace. Ce qui attire mon attention quand j'ouvre la page, c'est le nom de sa partenaire. Emma Watson. Je me souviens très bien de cette actrice qui jouait dans Harry Potter. J'essaie d'en savoir plus sur elle. J'avais huit ans et elle en avait onze quand elle a eu ce rôle. Nous avons trois ans d'écart. Elle est née le 15 avril et moi le 30. Et je découvre, en parcourant son Wiki, que cette Anglaise est née en France. Ce qui me rend encore plus jalouse !

– Elle est pas super canon, celle-là ! me console Claire. Franchement, là, t'es largement aussi mimi.

Grâce à Google Maps, je visite Chicago. J'ai l'impression de me promener dans la même ville que lui. Je montre à Claire les énormes bâtiments en brique des studios de cinéma.

– Regarde, c'est là qu'il tourne.

– La classe ! Il paraît que Charlie Chaplin a tourné là aussi.

Elle essaie de me faire rire.

– Tu sais, Chaplin, l'arrière-grand-père d'Annaëlle !

Même si j'ai la tête ailleurs, je rentre dans son jeu :

– Je croyais que c'était la petite-fille d'Einstein !

– Côté paternel, mais de l'autre c'est Charlot ! Elle nous l'a sorti plusieurs fois aussi, celui-là.

– Drôle de mélange ! Je comprends qu'elle ne soit pas nette.

Soudain, la parano me reprend. Je me demande si cette allusion à la copine affabulatrice ne me vise pas. J'attrape Claire par le poignet.

– Je ne veux pas avoir l'air de me répéter, mais... tu ne me prends pas pour une mytho ?

Elle s'énervé et se débat.

– Mais enfin, Mélo, arrête, je te crois ! Ce n'est pas parce que Juliette raconte des salades...

Elle se tait en voyant mon regard furieux, hésite puis reprend :

– Elle m'a sorti des photos de sosies sur Internet et m'a demandé avec lequel tu étais. Il y a plein de types qui se font passer pour Ryan.

– Et tu crois que je me fais avoir par un sosie, hein, réponds ?

Elle se met en colère et me traite de gonzesse hyper susceptible, puis ajoute :

– La prochaine fois, je fermerai ma gueule ! Je ne te raconterai plus rien !

– C'est avant de parler à Juliette que tu aurais dû la fermer !

Elle se réfugie dans sa chambre. Je me retrouve comme une idiote. C'est vrai que Ryan est un sujet sensible. Elle en entend parler plusieurs fois par jour depuis que nous sommes à New York, mais elle ne l'a jamais vu avec moi. Même si elle me fait confiance, Juliette doit l'influencer. Elle arrive presque à me faire douter. Je tape le mot « sosie » sur Google. Heureusement, en faisant défiler les portraits de types qui se coiffent et s'habillent comme Ryan pour lui ressembler, aucun ne fait illusion. Si, un Russe peut-être, mais il est russe, pas américain. Je referme la page « sosies de stars » et la supprime même de mon historique. Personne au Markus n'a mis en doute l'identité de

Ryan, Fenella lui a même demandé un autographe. Cette histoire va me rendre dingue !

C'est rare que le ton monte entre Claire et moi. Entre nous, il y a plus d'éclats de rire que d'éclats de voix.

Devant l'écran de l'ordi, mon cerveau zappe sans cesse de ma microéconomie à mes amours, à ma dispute avec mon amie. J'ai envie de parler à mon père. Ça me ferait du bien de l'entendre. Mais à cette heure-ci il travaille encore, souvent jusqu'à neuf heures du soir. Je ne voudrais pas qu'il devine ma tristesse, qu'il s'inquiète. Comment ne pas l'être après ce qui est arrivé ? Maman est devenue dépressive du jour au lendemain. Enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre grâce aux maigres confidences des adultes de ma famille. Elle a été soignée pendant des années. Et un jour, pendant nos vacances à la montagne, elle s'est isolée pour avaler un mélange d'alcool et de médicaments. Ce souvenir m'a longtemps réveillée la nuit. Je me sentais coupable. Je me disais que, si j'avais été plus gentille, j'aurais sauvé ma mère. Mais je lui en voulais trop. Elle ne partageait jamais nos joies ni nos fous rires, elle restait dans sa chambre du matin au soir. C'est son mari qui s'occupait des tâches ménagères après sa journée de travail. Ma grand-mère la couvait d'attentions mais rien n'y faisait, elle s'enfermait dans son silence. Et quand elle en sortait pour m'embrasser, je n'y croyais plus. Je savais que demain elle recommencerait à nous gâcher la vie. Son image floue devient plus nette. Si nette qu'elle se confond avec la mienne et ça me fait peur. Oui, je ressemble à ma mère. Tous nos amis le disent.

Je sens comme une boule au creux de mon ventre. Je me lève, je tourne en rond.

— Je vais à la salle ! crie Claire en claquant la porte.

Je me dis que c'est une bonne idée d'aller courir sur le tapis pour me vider l'esprit. En bonne Française, j'emporte ma bouteille d'Évian. Il est déjà midi.

Au trente-sixième, je sens la vibration des appareils avant mon entrée dans la salle. C'est la première fois que je vois autant de monde ici. Par chance, un tapis de course est libre. Claire s'approche de moi.

— Essaie de ne pas t'envoler, aujourd'hui.

Je réponds par un grand sourire. C'est trop cool qu'elle ne m'en veuille pas. Je ne vole pas mais presque. Je n'ai jamais couru aussi vite. Trente minutes de jog intense et je n'ai toujours pas envie de m'arrêter. Mes cheveux collent à mon front et à mon cou. Mes idées noires s'évanouissent au milieu de nulle part et je commence à me sentir mieux. Le sport est une thérapie contre les coups de blues. Je suis en nage quand je m'arrête enfin, au bout d'une heure.

— Eh bien, c'est la forme aujourd'hui ! s'extasie Juan en train de martyriser un homme à bout de souffle. Encore ! Encore ! dit-il en voyant le pauvre type profiter de cette pause providentielle. Tu viens avec nous, ce soir ? demande-t-il tandis que je m'éponge le visage.

— Qui, nous ?

— Claire et moi. On retrouve des potes au Faces and Names sur la 54th.

— Euh, non, j'ai du travail !

— Faut t'éclater de temps en temps. Y a pas que les études et la course à pied dans la vie.

Il m'énerve vraiment, celui-là. Je m'éloigne à l'autre bout de la salle pour faire un peu de stretch. Mon cœur commence à ralentir, je retrouve une respiration sereine. De loin, j'aperçois le client du coach qui semble au bord du malaise. Maintenant, c'est up and down sur le step ! Je suis presque attendrie par ce pauvre garçon rouge et transpirant. À mon tour de souffrir avec des exercices de souplesse. Juan me complimente :

— Une lionne transformée en liane, c'est normal pour une pro du hip-hop.

Mon amie lui a sans doute parlé de ma passion pour la danse.

— Tu sais qu'il y a de très bon cours à New York, ajoute-t-il.

Je ne vais pas lui répéter pour la énième fois que je n'en ai ni les moyens ni le temps. Je ne veux pas jouer les Cosette. Claire nous rejoint.

— Tu viens, ce soir ? me demande-t-elle.

— Elle préfère travailler, alors bon courage ! répond Juan.

Il l'attrape par la taille et l'emmène sur la terrasse de l'autre côté du couloir.

Je sens qu'elle succombe au baratineur latino. En regardant la situation de manière objective, je réalise que « c'est l'hôpital qui se moque de la charité » ! Ryan est sûrement plus redoutable que lui.

L' *Ave Maria* chanté par moi sous la douche, c'est plus risqué pour les oreilles des voisins que la musique techno de Claire ! Le miroir embué reflète mon corps nu. Dans la moiteur chaude de la vapeur d'eau, le désir me surprend. Je revis l'instant. Les instants. Quand il m'a collée contre le mur du couloir dans la suite 45-47. Le souffle chaud de ses lèvres sur mes fesses... L'étreinte de nos corps enlacés... Son sexe que j'ai serré entre mes doigts, que j'ai caressé jusqu'à ce qu'il jouisse sur ma poitrine... Ses yeux yellow green pleins de tendresse qui ont viré dark sea green quand son téléphone a sonné. Comme s'il retournait à son personnage. Moteur. Le jeune homme tendre et rieur avait disparu. Où est-il ? Que fait-il ? M'a-t-il zappée au profit d'Emma Watson avec qui il partage l'affiche de son prochain film ? Est-ce qu'elle lui plaît ? Est-ce que l'intimité qu'ils vont vivre ne va pas les rapprocher ?

La porte d'entrée s'ouvre et j'ai tout juste le temps d'attacher le drap de bain sur ma poitrine pour que Juan ne profite pas du spectacle.

– On vient boire un Coca, le distributeur est vide.

Je m'enferme dans ma chambre et lance la suite d'un épisode de *Scandal*. Histoire de ne pas perdre de temps en appliquant mon lait corporel. Un rituel après ma toilette. J'en suis à la fin de l'épisode, quand Olivia Pope se met en colère contre un sombre idiot avec qui elle a chaudement flirté. Mais je ne sais plus très bien pourquoi. Je dois me concentrer pour retrouver le fil. Un épisode dure une quarantaine de minutes et, au rythme de dix minutes par jour, si je n'ai pas mieux à faire, comme téléphoner par exemple, il me faut quatre jours, parfois six pour arriver à la fin, qui n'est jamais la fin. Mes soins hydratants de la tête aux pieds terminés, j'enfile un pantalon de jog et un top confortable pour me mettre sur l'ordi.

Les *midterms*, qui durent une semaine, ont lieu dans quelques jours. Mon *fall semester* ne sera pas brillantissime. Je n'ai pas vraiment fait preuve d'assiduité et, vu la vitesse à laquelle je travaille, mes notes atteindront tout juste la moyenne. Ici, c'est le système de courbe. Je ne peux espérer qu'une chose, que les autres soient nuls ! Ce qui n'est pas le cas si j'en juge par les gens que je côtoie dans les cours. C'est plus le genre hyper bosseurs et contents de l'être.

Il est presque seize heures quand je sors de mon écran, le regard vague et surtout la faim au ventre. Je n'ai rien avalé depuis ce matin.

Dans la chambre de Claire, quelques chuchotements suggestifs ne laissent aucun doute sur leur activité. Pas envie de manger mon pain de mie, bacon et cheddar glacé en les entendant. Je décide de retrouver Vanessa à Columbia.

Dehors, il fait gris et triste. Dans le métro, c'est pire, que des mines rabougries ! Seuls deux jeunes Blacks s'amuse. Suspendus aux poignées métalliques, ils tentent des exercices acrobatiques et sortent après trois stations, sans un regard pour le public avachi sur les sièges.

J'ai le mal du pays. Je me sens alone, lonely, lonely girl. Le psychiatre que j'ai consulté à la mort de maman parlait du « syndrome d'abandon ». J'ai cherché sur Internet les symptômes de cette abandonnite dont je suis peut-être atteinte. Ce qui expliquerait qu'avec les mecs je m'arrange toujours pour partir la première. Avec Ryan, c'est différent. J'ai peur de souffrir et, pourtant, je

n'arrive pas à renoncer à lui. Perdue dans mes pensées moroses, je manque de rater la sortie du métro.

La pluie commence à tomber. Les élèves installés sur les marches de la bibliothèque s'envolent comme une nuée de moineaux. Je n'ai que mon manteau en jean pour me protéger. Le temps de rejoindre ma copine à la cafétéria, je suis trempée.

– Putain, ça tombe grave !

– Oui, changement de saison ! me dit Vanessa, souriante.

Ce rafraîchissement brutal annonce un hiver rigoureux.

– Ici, c'est bientôt doudoune polaire, continue-t-elle. Je suis venue l'année dernière en décembre, il fallait un passe-montagne tellement le froid brûlait les joues.

On dirait une jeune fille sage avec son pull Denim et son jean bleu marine. D'ailleurs, les documents de travail soigneusement classés qui embarrassent la table en témoignent. Pourtant, quand deux garçons s'installent de l'autre côté du passage, elle les mate avec insistance. Je lui demande :

– Tu les connais ?

– C'est des athlètes qui vivent sur le campus. Dommage, ils sont un peu jeunes ! répond-elle, désappointée.

Je croque du bout des dents mon toast au jambon visqueux et je termine par un cupcake au chocolat.

– J'ai besoin de douceur dans ce monde de brutes !

Vanessa n'est pas très jolie mais elle a un charme particulier. Ses fins cheveux blonds encadrent son visage pâle. Ses yeux bleus sont immenses, mais sa bouche très fine, presque inexistante, lui donne un air sévère. Elle parle avec passion de ses études, puis enchaîne sur Alexis comme je m'y attendais. Mais ce n'est pas à ça que je m'attendais ! Et je tombe des nues quand elle me raconte sa folle nuit :

– On était en pleine action sur le canapé quand Charles est arrivé.

Charles, c'est le coloc d'Alex.

– Alors je lui ai proposé de nous rejoindre, continue-t-elle avec le même ton tranquille.

Je bégaye, je bredouille. Puis je tousse pour ne pas montrer que je suis choquée.

– Et tu as... avec les deux ?

– Alexis est très gentil mais... pas très performant... tu vois ce que je veux dire.

– Non, euh... oui.

La chose étant dite, elle change de sujet alors que moi je n'y arrive pas. Même quand elle m'abandonne devant l'arrêt du bus après une bise bien appuyée.

– Je profite de l'appartement pendant que les Chinoises n'y sont pas !

– Tu es sûre que tu ne veux pas venir, ce soir ?

– Une autre fois, répond-elle en pointant ses documents, j'ai du travail.

J'avais compris que c'était une grosse bosseuse, mais pas une grosse baiseuse. Je m'aperçois que, contrairement à moi, elle tient la cadence dans les deux domaines. Discussions interminables avec les profs à la fin des cours. Et au lit, du renfort pour épauler son cavalier. Cette Vanessa me surprend. Pourtant, *she is a perfect little angel*, comme disent les Américains. Et moi, stupide idiote, j'hésitais à lui présenter Alex et la bande, de peur de l'effaroucher ! Il va falloir que je remette en question mes

évaluations psychologiques superficielles. Deux garçons à la fois, je n'imaginais ça que dans les films porno. Même Claire, qui a eu de multiples aventures, n'a pas franchi ce cap.

Mon sac à dos sous le bras, désarmée, je me dirige vers la bibliothèque. Des cloisons, une atmosphère de travail, un alignement de tables, du silence, de la rigueur, et des têtes baissées sur des claviers d'ordinateur. Ce lieu clos me ramène à l'essentiel, contrairement au mur vitré de ma chambre qui détourne mon regard vers le grand large.

Avec mon programme, et surtout avec mon retard, je pourrais rester là jour et nuit.

Dès que j'émerge de mon état laborieux, j'ai froid. Sur mon iPhone, plusieurs textos. Quatre de Claire qui se demande où je suis à cette heure tardive. Un de Vanessa qui me prie d'être discrète sur ses confidences. Trois d'Alexis qui m'invite à les rejoindre au marché couvert de Chelsea. Il me rappelle de ne pas oublier la teuf qu'il organise dans sa coloc, vendredi. « Tu viens après le Markus, je te garderai de la vodka et des noix de cajou enrobées d'ail », précise-t-il.

Et boum... boum... boum... Le point bleu sur le nom affiché me fait l'effet d'un tsunami. Ryan. Je m'assieds sur la dernière marche encore mouillée du grand escalier. Je sens l'humidité sur mes cuisses. Me contente de lire les deux premières lignes visibles : « Passage éclair à Manhattan vendredi soir... Sois... ». Boum... boum... boum... Je suis envahie d'une joie qui me transperce le ventre et me noue en ruban tout ce qui est à l'intérieur. Mon index tremble, hésite. Le plaisir dure quelques secondes et, au moment où je m'apprête à ouvrir enfin le message, mon téléphone vibre. C'est Claire.

– Qu'est-ce que tu fous ? J'ai préparé un gratin dauphinois.

– Un gratin dauphinois. Tu le sors d'où ? Si on était à Paris, je dirais de chez Picard.

Mais elle n'est pas d'humeur joyeuse.

– Bon, t'es où ?

– J'étais à la bibliothèque...

Je me permets une petite parenthèse aigre-douce.

– Tu avais l'air en si bonne compagnie que j'ai préféré m'éclipser.

Blanc sur la ligne. Puis :

– Je suis seule, maintenant. On dîne ensemble ?

J'allais répliquer : « On ne se la fait plus à l'américaine, chacun son tour la tête dans le frigo ? » mais je préfère m'abstenir car elle m'a l'air perturbée. Moi aussi, d'ailleurs. Ma voix est au téléphone mais mes pensées sont ailleurs. Toutes à ce texto que je n'ai pas ouvert.

« **P**assage éclair à Manhattan vendredi soir... Sois au Carlyle 35E 76th St, suite 616, après ton service. »

Je lis et relis plusieurs fois. Un SMS froid et arrogant. Il mériterait que je réponde sur le même ton : « Désolée, pas libre, full agenda. » Mais j'ai beau ruminer pendant le chemin du retour, je sais déjà que je serai au rendez-vous, parce que j'en ai terriblement envie.

Arrivée à Penn Station, je n'ai toujours pas de réponse satisfaisante à lui envoyer. Je pourrais me contenter d'un « OK » glacial, mais il en déduirait que j'accours dès qu'il me siffle. Je vais plutôt répondre : « Ravie de te revoir ! » Non ! Ça fait un peu trop nana soumise. Je vais juste dire : « Peut-être. » Oui, c'est ça : « Peut-être. » Contente de moi, je traverse le hall en saluant le doorman qui demande si je vais bien. Ça y est, je fais partie de la maison. L'ascenseur supersonique me transporte au dix-septième.

– Claire... Claire...

J'appelle plusieurs fois. Pas de réponse. Elle n'est ni dans sa chambre ni dans la salle de bains. Pourtant, la barquette de pseudo-gratin dauphinois est bien sur le bar, prête à être enfournée dans le micro-ondes. Je refais le tour de l'appart. Vu le nombre de mètres carrés, cela prend environ une minute si on regarde sous les lits et dans les placards.

J'allais dire « arrête de plaisanter », mais la porte s'ouvre brusquement.

– J'étais à la poubelle !

Il y a un local dans le couloir de chaque étage. Un vide-ordures dans lequel on glisse son sac plein, ce qui est plutôt pratique. Elle peste :

– Il était trop gonflé, il s'est percé.

Elle court au lavabo.

– Tu as bien bossé ?

– À la bibliothèque, on n'a pas le choix.

– Ouais, je vais faire ça moi aussi, parce que j'avance pas en ce moment. C'est pas Columbia mais il y a quand même du taf. Et je n'ai pas ta mémoire !

Claire me soupçonne d'enregistrer une page dès que je l'ai lue, d'où cette fixette sur ma mémoire exceptionnelle. J'ai surtout une mémoire sélective. Je n'apprends que quand je veux bien, et en ce moment je ne veux pas beaucoup.

– Bizarre que tu ne dînes pas dehors avec les autres, ce soir.

– Je me suis disputée au tél avec Juliette.

– À cause de moi ?

– Je lui ai dit que t'avais jamais rencontré Ryan Reed. Que c'était une blague !

– Tu as bien fait, parce que c'est un vrai pitbull, elle ne lâche jamais sa proie.

Claire traîne en jog et tee-shirt, les cheveux en pétard et sa moue des jours sans.

– Ça va, avec le coach ?

Je regrette aussitôt de ne pas l'avoir appelé par son prénom, mais c'est trop tard.

– Il est coach à New York, mais à Buenos Aires il entraînant l'équipe de rugby de l'UBA.

– Super, alors...

Elle ne me laisse pas finir :

– Tu avais raison.

Je me demande ce qu’il a pu faire de si horrible pour qu’elle pense que j’avais raison.

– En fait, il est marié.

– L’alliance bien cachée au milieu des bagues... C’est cool qu’il te l’ait dit !

– Oui, mais... seulement après.

Pas besoin de détails ! Je compatis.

– Sa femme est argentine et ne supporte pas de vivre ici.

Bon, la suite est plutôt attendue, la relation s’est dégradée dans le couple et il a besoin de tendresse. J’écoute toutes les explications de Claire en avalant quelques bouchées du gratin chaud au goût d’Easy Cheese aérosolé sur les pommes de terre. Pas franchement ragoûtant.

– Mais c’était bien, au moins ?

– Beaucoup mieux qu’avec Doryan. Il connaît vraiment les femmes.

Je n’en saurai pas plus, ni sur lui, ni sur Doryan, d’ailleurs, et je n’ai pas envie d’insister. Je ne suis pas au top moi non plus.

– Bon, ben, on est mal barrées toutes les deux, dit-elle en sortant deux cheesecakes du frigo. Ceux-là, ils viennent de chez Kayser, alors tu ne vas pas faire ta mijaurée.

– Qui, nos mecs ?

On éclate de rire.

– En tout cas, ton « peut-être », comme réponse à Ryan, c’est pas mal.

Avant de nous faire quelques épisodes d’une série choisie par Claire, la spécialiste, pas plus de deux en ce qui me concerne car j’ai besoin de sommeil, j’écris un long mail à mon père, un autre à ma grand-mère. Je réponds favorablement à Léonard qui m’invite *via* Facebook pour un déj près de Columbia, la semaine prochaine. J’en profite pour liker quelques amis que je ne vois plus depuis que je suis aux US. Agathe dans le cockpit de son pilote, grâce à qui j’ai rencontré Ryan. Je ne sais pas si je dois bénir ou maudire ce quadra hyper bronzé qui s’y croit. Quelle ingrate je suis !

Je m’installe sur le lit de Claire. La robe bleue que j’ai portée pendant ma folle nuit dans la suite 45-47 au Markus est posée sur la chaise de son bureau.

– Au fait, depuis quand t’achètes du Dior ?

– Depuis que j’ai sympathisé avec Aurore. Elle a une garde-robe topissime qu’elle change régulièrement... 200 dols la robe. Et 300 les deux.

Le père d’Aurore, un super ponte de la finance chez Goldman Sachs, vit à Genève. C’est une Paris Hilton, sans la célébrité ni les paparazzis.

– Tu veux qu’on l’encadre, celle-là ? plaisante Claire en désignant la robe bleue. Ryan Reed l’a touchée, on ne peut pas la donner à nettoyer.

Je lui balance mon oreiller sur la tête, elle me balance le sien. J’ai l’impression que nous avons dix ans. Après plusieurs minutes à batailler, nous nous affalons sur sa couette.

– Pour la série, j’ai une surprise, minaude-t-elle, essoufflée.

Green Bloods s’affiche sur l’écran. Dans ce premier épisode, Ryan a dix-sept ans et joue le fils de l’actrice principale.

– Trop mimi, le petit, susurre Claire, attendrie par sa bouille d’ado.

Mon cœur bat et je tremble à chacune de ses apparitions. C’est débile, je sais, mais je ne me

maîtrise pas.

Les quatre jours suivants, j'agis comme un automate. Je me lève, je me nourris, j'étudie. Je ne vis que pour l'instant attendu.

Nous sommes vendredi soir, je porte la deuxième robe d'Aurore. Sylvain, derrière son bar, lève les sourcils au-dessus de son front.

– Tu m'as l'air bien guillerette, aujourd'hui !

La bonne ambiance ne dure pas, car je commets quelques crimes de lèse-majesté. Il soupire, s'énervé, explique, joignant le geste à la parole.

– Les mignardises sont servies à la gauche du client car tu utilises ta main gauche, mais les boissons sont servies à la droite car tu utilises ta main droite. C'est pas compliqué, bordel !

Et pour les desservir, c'est encore une autre histoire. Claire a tort de dire que j'ai une excellente mémoire. Ce genre de trucs, je n'imprime pas.

– Tu t'es envoyé l'inspecteur, pour rentrer à Columbia, ou je rêve ! soupire mon boss.

Je le regarde en grimaçant.

– L'inspecteur ? C'est pour le permis de conduire !

Et toc, ça lui apprendra à faire le malin. Mais rien ne peut me mettre de mauvaise humeur ce soir car dans... à peine une heure, je retrouve Ryan au Carlyle.

Je traverse à l'angle de Madison Avenue pour prendre le trottoir d'en face. Et je tourne à gauche au niveau de la 76th. L'hôtel Carlyle est situé à un block du Markus. Il est une heure trente du matin. Grimpée sur mes plates-formes, je me tords les pieds à plusieurs reprises. Je marche sur des œufs. Les questions se bousculent dans ma tête dès que j'aperçois l'enseigne lumineuse de l'hôtel. Est-ce que j'ai bien fait de venir ? Que va-t-il penser ?

Le Carlyle n'est qu'à quelques mètres sur la gauche. Je détaille l'auvent de l'entrée qui ressemble à un rideau de corbillard. Cette observation me dérange. Mais l'idée d'être bientôt dans les bras de Ryan chasse mes pires angoisses.

Dès que j'ai franchi le seuil du magnifique hall Art déco, j'ai la chair de poule. Le marbre noir et brillant sur les murs réfléchit mon image avec sévérité. Derrière un comptoir taillé dans la même pierre, le concierge remarque mon hésitation.

– Je... je vais à la suite 616, M. Reed.

J'ai l'impression qu'il me regarde comme une femme de petite vertu. Je sautille d'un pied sur l'autre pendant qu'il avertit l'interlocuteur à l'autre bout de la ligne.

– Prenez l'ascenseur en face...

Sa voix résonne, je ne vois plus que son sourire narquois et je n'entends que la fin de sa phrase : un « Bonne nuit, madame » bien appuyé.

Sixième étage. Le couloir moqueté est désert. J'avance fébrilement jusqu'au 616. La porte est déjà entrouverte. Aucun bruit. À l'intérieur, la lumière tamisée réchauffe l'atmosphère. Les murs sont beiges et les corniches du plafond noires, comme les stores de bois aux fenêtres. Il y a un écran plat au-dessus d'une cheminée XIX^e. Je toussote pour annoncer ma présence mais rien ne bouge. Pas même une plume argentée du pare-feu devant l'âtre condamné.

– Il y a quelqu'un ?

Ma voix déraile. Je ressens un malaise. La porte vient de claquer pour se refermer. Un rire me glace et me paralyse. Je sais à qui appartient ce rire avant même de voir l'homme. Il me fixe, amusé.

– Bonjour, Mélodie, dit-il dans un français grossier.

Grossier comme lui. Il parle à nouveau dans sa langue :

– Tu as l'air déçue ?

– Où est Ryan ?

– Ryan n'a pas pu venir.

Je vois sur son visage une grimace cruelle.

– Pourquoi ?

Il s'approche. Je recule. J'attends une explication. J'ai une boule énorme dans la gorge et les larmes au bord des paupières, mais je les retiens pour ne pas faire plaisir à ce sale type.

– Pourquoi ? Pourquoi ? Tu veux vraiment le savoir ?

Je souffle un petit « oui ».

– Je sens que tu vas être déçue à nouveau.

J'ai la gorge sèche, je suis debout, comme une gourde, entre la table de verre et le canapé.

Je me sens fragile, toute petite, comme à mon arrivée à New York. Petite fourmi devant la tour de verre qui côtoie le ciel. Pourtant, j'insiste :

– Alors ?

– Ryan s'est trouvé confronté à un dilemme. Il a dû prendre une décision. Ou passer la nuit avec une petite serveuse française, ou passer la nuit avec une star de renommée mondiale. Emma Watson, tu connais ?

Je me dirige vers la sortie mais il me rattrape.

– Désolé de te faire de la peine, Mélodie. Si je suis dur, c'est pour que tu comprennes qui est Ryan.

Son ton s'est adouci.

Une larme roule sur ma joue.

– Merci, j'ai compris maintenant.

Il attrape mon bras.

– Assieds-toi un instant. Il ne faut pas te mettre dans cet état.

J'ai du mal à comprendre ce changement d'attitude. Veut-il me protéger de Ryan en étant méchant ? Je réalise que je me suis peut-être trompée sur lui. Je m'assieds sur le canapé. Il attrape la bouteille de champagne déjà ouverte, dans un seau dissimulé derrière un trio de photophores. C'est du Cristal, comme celui que j'ai bu avec Ryan. Ce qui me rend encore plus triste.

– Allez, détends-toi.

Je voudrais me cacher comme une petite fille qui a fait une grosse bêtise. Mais je suis bouleversée, je veux en savoir plus. Ryan se moque de moi. Et si j'avais encore besoin de preuves, elles sont rassemblées.

– Il s'est entiché de cette fille, mais je le connais, quand il aura couché avec elle, il passera à une autre. Rien ne résiste à Ryan.

– J'ai l'impression qu'il vous aime beaucoup.

– Parce qu'il me doit beaucoup... Il me doit la liberté... et donc la gloire !

Silence.

La lumière d'une ampoule tremble un peu, grésille. Puis s'éteint brutalement. Cette absence d'éclairage, soudain, donne à la pièce un aspect glauque. Comme les circonstances. Il me tend une coupe et trinque avec moi.

– Buvons pour oublier, dit-il en souriant et en me fixant.

Je ne trouve pas ça drôle. Le blanc de ses yeux est rouge comme s'il avait déjà trop bu. Même quand il est gentil, il me fait peur.

– Ça va mieux ? demande-t-il en reposant son verre.

Non, ça ne va pas très bien mais je n'ai pas envie d'en parler avec lui.

– Ça va, merci.

Il s'approche, prend ma main. Je ne veux pas qu'il me touche. Je le repousse.

– Ryan ne t'a pas prévenue de son changement de programme car... il a pensé que toi et moi nous pourrions passer un bon moment. C'est son côté sympa, il n'est pas égoïste.

Quelle idiote je suis ! Je bondis, il attrape mes poignets, me jette sur le canapé et pose sa main sur ma bouche. Son regard me transperce, je suis terrorisée.

– Ryan et moi, on a des relations, et si tu la ramènes, tu peux dire adieu à New York, ma belle. Tu seras renvoyée à l'expéditeur par le premier avion.

Je fais mine de me calmer, de l'écouter. Il continue sur un ton lubrique :

– Je baise beaucoup mieux que Ryan. Tu vas voir, tu en redemanderas.

Sa main glisse le long de ma cuisse, je me débats de toutes mes forces. Il est surpris, écrase son coude sur mon buste et tente d'arracher ma robe en m'insultant :

– Petite conne de Française !

Malgré sa violence, je parviens à le repousser. Je ne suis plus moi-même. Je lutte sans réfléchir. Je me débats comme un animal piégé. Le tissu de ma robe craque. Il profite de mon regain de panique pour m'écraser sous lui, il me fait mal. Désespérée, je le mords de toutes mes forces. Il pousse un cri de bête et fait un bond en arrière. Le temps qu'il me faut pour sortir de la chambre en courant. D'une main, je serre mon sac en bandoulière, de l'autre ma robe déchirée. À l'accueil, au rez-de-chaussée, les deux employés me regardent, abasourdis. Je m'enfuis comme une voleuse.

– Mademoiselle, ça va ? Mademoiselle...

Je cours avec mes talons hauts alors que, quinze minutes auparavant, je trébuchais à chaque écueil. L'important est de rester debout. Debout sur Madison Avenue pour sauter dans le premier taxi qui s'arrête. La silhouette du portier se rapproche. Je crois qu'il prend le numéro de la plaque d'immatriculation, alors je donne une fausse adresse au chauffeur.

– *7th and 31st, please.*

Le type se retourne dès qu'il a démarré, comme s'il sentait que quelque chose n'allait pas. J'affiche mon plus grand sourire malgré la peur. J'entends les menaces d'Alan. Il peut me faire expulser des États-Unis. Comment l'annoncer à mon père, à ma grand-mère ? Après tous les efforts auxquels ils ont consenti. J'ai honte de mon comportement irresponsable.

En sortant de la voiture, j'enlève mes chaussures et je marche pieds nus jusqu'à la 33rd. La nuit est

froide, hostile. Je revois Ryan dans *Green Bloods* à dix-sept ans. Si candide, si innocent. Je ne peux pas croire qu'il m'a jeté dans les bras d'Alan sans aucun scrupule. C'est trop lamentable. Je ne veux pas le croire car je suis folle de lui. Folle de ne pas vouloir l'oublier.

À mon réveil, j'ai beau me dire que la sombre histoire de la suite 616 est un cauchemar, c'est bien réel. La robe au bout de mon lit ressemble à la peau d'une bête dépouillée. Sur mon visage, je garde les traces de ma lutte nocturne. Quelques éraflures au milieu d'une joue et un énorme bleu sur les côtes. Je ne suis plus triste comme hier soir, je suis en colère. J'envoie à Ryan un texto de trois kilomètres. Je lui dis qu'il s'est trompé sur moi, que son attitude est minable mais que je prends ma part de responsabilité. Monter dans la chambre d'un inconnu la nuit, même si cet inconnu se fait appeler Ryan Reed, c'est un peu léger. Et je termine avec un « adieu » et un smiley joyeux. Avec tout de même les larmes aux yeux, mais ça, il ne le lira pas sur mon message.

L'appart est super calme, ce week-end. J'aperçois un petit mot sous ma porte que je n'avais pas remarqué cette nuit, vu mon état. Claire est partie avec Juan, dans un petit motel de Long Island. J'ai à peine le temps de finir que le téléphone sonne. C'est elle.

– On s'est décidés au dernier moment, j'ai pas voulu te déranger ! Alors, c'était comment au Carlyle ?

Je n'ai pas l'intention de lui raconter mes misères au téléphone. En plus, elle pourrait en parler à Juan. Je ne veux pas ébruiter cette histoire sordide.

– Pas terrible du tout, je te raconterai.

Elle insiste, mais je ne cède pas. Finalement, elle s'incline :

– OK, je rentre lundi midi.

Je me sens vide. Je commande une pizza que je mange sans appétit. Le ciel est bleu, comme souvent à New York. Seul un petit nuage grignote un morceau de soleil.

Mon plat terminé, je me mets au travail. Mon téléphone sur silencieux, suffisamment loin pour ne pas me tenter. Car, malgré mon adieu à Ryan, j'attends une réponse. Une excuse, peut-être. Un regret. Quelque chose qui me permettrait de garder un souvenir merveilleux de notre rencontre.

Je plonge dans mes cours. Demain, exams.

Governance and Public Management in Developing Countries. Comment ces institutions sont organisées et managées. *How these institutions are organized and managed and, crucially, how they interact with their broader governance environment can determine policy outcomes...* De quoi plonger mon cerveau dans un autre monde.

Je n'en sors qu'à dix-neuf heures. Je m'étire, je bâille, j'ai des fourmis dans la jambe droite. Plusieurs messages, mais aucun de ce mufle de Ryan, comme je m'y attendais tout en espérant me tromper. Je me précipite sur celui de Léonard qui est ravi de déjeuner avec moi la semaine d'après les exams. « Plaisir partagé. »

Je me balade sur les réseaux sociaux, je like mes amis, je réponds aux questions privées sur Messenger car, sur mon mur, je suis plutôt avare de news. Un crétin a posté sur Instagram deux photos retouchées de Solène, la fille qui pèse 90 kilos. Sa tête avec dessous le corps d'un top, son corps avec dessus la tête du même top. Bref, un truc de très mauvais goût. Le champion de ce photomontage est un prénommé « Bast » qui se cache derrière son pseudo. Photo likée par Alexis. Je lui envoie illico un SMS pour savoir qui est ce Bast. « Bastien, un pote de Charles. » Je réponds du tac au tac :

« Je croyais que c'était Bastard. » Alexis m'envoie plusieurs smileys et me confirme qu'en effet ce n'est pas de très bon goût, qu'il a juste liké pour Rosie Huntington.

Plus d'une demi-heure à manipuler ma souris et je n'ai pas appris grand-chose. Si ce n'est que certains publient vraiment des horreurs. Quand l'idée de taper Ryan Reed sur Facebook me vient, plusieurs profils apparaissent, truffés de photos et de vidéos. Il est tellement beau ! Son sourire, son regard coquin. Comment peut-on imaginer que ce type est un tordu ? Je fais défiler le journal, je lis brièvement les commentaires. J'arrête de respirer sur « *He is gay. Watch now the video.* » Je clique sur le lien en tremblant. Ryan embrasse un homme beaucoup plus âgé sur la bouche. Panique. Mais ce n'est que la bande-annonce du film dans lequel il joue le rôle d'un célèbre poète amoureux d'un autre non moins célèbre. J'éteins mon ordinateur, furieuse contre moi-même. Il ne faut plus que je m'intéresse à lui. Il s'est comporté comme un connard, un vrai connard. Et je mérite mieux qu'un connard !

Il est presque dix-neuf heures. L'étudiante se métamorphose pour le Markus time. Toujours la même préoccupation, ma tenue vestimentaire. Ma robe à volants un peu courte me donne un côté gitane. Plutôt Costes que Markus, me dira encore Sylvain, mais j'assume. Bon, ça, c'est l'excuse, la réalité est moins noble. Je n'ai toujours pas les moyens de m'acheter des fringues que je ne porterais qu'au travail.

Dans le métro, je me retrouve avec le travesti que j'ai croisé il y a quelques semaines. C'est le genre de personnage qu'on n'oublie pas. Cette fois, son allure est sobre. Il porte un tailleur lilas avec des escarpins classiques. Nos regards se croisent, il me sourit, je lui souris. Nous changeons tous les deux à Lexington et nous descendons tous les deux à la 77th. Cette madame Irma m'intrigue.

Sur mon portable, toujours aucun message de lui. Je me répète : « Oublie, oublie, oublie, Mélodie... » Ça ressemble au refrain d'une chanson triste. J'enfile mes talons hauts et referme mon placard. Sylvain, très en forme, m'accueille avec un clin d'œil. Il ne m'a jamais reparlé de l'épisode « Cristal en chambre », et moi non plus, d'ailleurs. Une complicité qui nous rapproche un peu. Aujourd'hui, il est particulièrement joyeux. Fenella me donne l'explication de cette humeur exceptionnelle :

– Sa femme est en France pour trois semaines.

Une remarque qui me choque. Si la relation amoureuse se détériore à ce point, c'est peut-être que le conjoint choisi n'est pas le bon ! Et la question qui tue me vient immédiatement à l'esprit. Est-ce que Ryan est l'homme de ma vie ? Léonard ne correspond-il pas mieux à mes critères objectifs ? Comme dit Claire, il est de bonne famille, brillant, et beau garçon. Le gendre idéal, ajoute-t-elle avec tout de même un peu d'ironie. J'ai hâte de le retrouver pour l'apprécier à sa juste valeur.

Au Markus, la soirée se déroule super bien. Je suis de plus en plus efficace et Sylvain me rappelle les bourdes de mes débuts en plaisantant. À l'entendre, j'ai l'impression de bosser ici depuis dix ans.

– Elle apprend finalement, cette petite... mais...

Car il y a tout de même un « mais ».

– Mais elle n'est pas du tout physionomiste. Pour elle, une blonde est une blonde, un chauve un chauve, un Asiat un Chinois...

Je tire la langue pour le faire taire mais il continue en se tournant vers le jeune serveur qui dépoussière et aligne avec soin les bouteilles sur les étagères.

Un rush d'étrangers bruyants évite des échanges autres que professionnels. Je m'active dans tous les sens. Pas vraiment avec l'efficacité nécessaire, mais avec le sourire. Et les clients y sont sensibles.

Au moment où je souffle un peu, trois personnes sont accueillies en grande pompe par Sylvain. Encore des VIP ! Le visage de la femme me dit quelque chose. Pas une Parisienne, puisqu'elle parle anglais avec un pur accent new-yorkais, peut-être une cliente que j'ai déjà vue ici. J'évite de poser à Sylvain cette question qui fâche. Au moment où j'espérais m'absenter pour repoudrer le bout de mon nez, le chef barman me rattrape.

– Il y a une dame qui veut te parler.

– Quelle dame ?

– Kim Brood. Tu vas aussi me dire que tu ne la connais pas !

Je fais trois pas en avant. La quinqu blonde que j'ai déjà vue quelque part me sourit. Ses amis sont assis mais elle est restée au bar. Ma mémoire chauffe. Ce visage ne m'est pas inconnu.

– Bonjour, madame.

– Bonjour, Mélodie.

La meilleure technique est de la laisser parler.

– Vous allez bien ? dit-elle.

Rien qui puisse me mettre sur une piste.

– Très bien, merci.

– Vous vous plaisez à New York ?

– Euh... oui !

Je souris parce que je ne sais pas trop quoi faire d'autre.

– Vous ne me reconnaissez pas ?

J'avoue à moitié :

– Si... mais...

– Mais vous ne savez plus qui je suis ?

Mon silence parle pour moi.

– Je vais vous donner un indice. Nous nous sommes rencontrées dans l'avion.

Là, je comprends et mon cœur s'emballe.

– Oui, bien sûr, nous avons voyagé dans la même cabine. Vous êtes une amie de Ryan.

– Je ne suis pas seulement une amie, je suis son manager. Je m'occupe de sa carrière depuis ses débuts.

Je secoue la tête bêtement, je suis inquiète.

– Il faut que je vous parle, mais pas ici.

Elle me tend sa carte de visite et me dit d'un ton amical :

– Je peux vous voir lundi matin, disons vers dix heures, à cette adresse.

Je bredouille, je m'affole, je crains que les menaces d'Alan ne se confirment.

– Je ne peux pas... J'ai des examens toute la semaine prochaine.

– Des examens ?

Elle a l'air surprise, ou fâchée, je ne sais pas. Ou alors elle ne me croit pas. Elle insiste :

– Vous êtes étudiante ?

– Oui, c'est pour ça que je suis à New York.

Elle me fixe bizarrement, hoche la tête et sourit à nouveau.

– Alors, le dimanche suivant, disons à quatorze heures trente, l'heure du café. C'est très français, n'est-ce pas ?

L'heure du café étant fixée, elle se rassied avec ses amis. Ma tête tourne, j'imagine le pire. On me tend un piège, je vois la police, j'entends les sirènes. La télévision me filme menottes aux poignets, comme DSK. Bon, n'exagérons rien, Alan ne peut pas m'accuser de tentative de viol, tout de même ! Sylvain, bien loin de mes états d'âme, voit mon monde à l'envers.

– Alors, ma belle, tu vas faire du cinéma ? Ça sert, le piston ! Mais je serais quand même triste que tu nous quittes.

Je soupire et je retiens mes larmes.

– C’est gentil, Sylvain !

En affichant mon trajet sur la Google map, une semaine plus tard, je constate que Washington Square se trouve à une quinzaine de blocks de chez moi. Je peux y descendre à pied.

Bien décidée à affronter Kim Brood, j'avale un thé chaud et deux toasts en ruminant. Puis j'enfile un jean stretch, un gros pull bleu sous un manteau sans manches et une paire de bikers assortie. J'adore le bleu.

Mon emploi du temps serré et mon stress ont dissipé momentanément mes angoisses amoureuses. Mes examens se sont déroulés sans euphorie. Dans certaines matières, comme *Transatlantic Economy*, je me suis plutôt bien débrouillée, mais pour d'autres, je préfère ne plus me prendre la tête. Too late !

Claire est repartie en week-end dans les Hamptons, avec son coach perso. Elle l'apprécie vraiment. J'ai sans doute sous-estimé Juan, comme j'ai surestimé Ryan, que je ne parviens pas à chasser définitivement de mes pensées. Et c'est une raison suffisante pour honorer mon rendez-vous avec Kim. Elle reste le seul lien qui me rattache à lui.

J'ai quinze minutes d'avance. Je décide de patienter sur les marches qui encerclent le jet d'eau de Washington Square. Face à un arc de triomphe dédié au George du même nom, la nostalgie me gagne. C'est l'arc de triomphe de la place de l'Étoile qui apparaît sous mes paupières. La première fois que j'y suis montée, j'avais sept ans. Maman n'était pas encore malade et j'en garde un souvenir ému. Quand l'avenue des Champs-Élysées m'apparaissait petite et que je me croyais grande. Quand le ciel me paraissait proche et que je croyais pouvoir le toucher. J'ouvre les yeux. Cet arc, plus petit que le mien, me paraît immense. Et le ciel, très, très haut. Je mâchouille nerveusement mon chewing-gum puis le roule entre mes doigts à la recherche d'une poubelle.

À quatorze heures trente pile, le doorman m'indique le dernier étage. L'endroit est désert. Comme un dimanche, sans doute. Quelques bureaux sur la droite sont vacants. Pas âme qui vive, pas un bruit à part celui d'une soufflerie, à peine audible pour quelqu'un qui n'est pas attentif. Est-ce que je ne vais pas me faire avoir comme la première fois, tomber sur un autre dingue ? Je regarde les affiches de films qui décorent le mur, mais je suis à l'affût du moindre bruit. Celui de talons qui claquent me rassure. Ce sont des chaussures de femme. Celles de Kim Brood.

– Bonjour, Mélodie. C'est incroyable comme vous êtes différente la journée. Quel âge avez-vous ?

– Vingt-deux ans.

– Quelle chance ! soupire-t-elle. Suivez-moi.

Nous nous asseyons dans un vaste salon attenant à son bureau.

– C'est gentil d'être venue. Alors, vous êtes étudiante ? Racontez-moi.

Bien que ses mots soient pleins de gentillesse, je reste méfiante et me pose mille questions en répondant aux siennes. Je lui raconte mon parcours scolaire, le concours grâce auquel j'ai pu intégrer Columbia. Elle secoue la tête à plusieurs reprises en répétant :

– Columbia !

Je reprends un peu d'assurance. Elle veut connaître mes projets. J'explique que je convoite un

poste aux Nations unies, si tout se passe comme je le souhaite. Elle secoue à nouveau la tête et me prend les mains. Elle reste un instant silencieuse, puis elle change brutalement de sujet :

– Que s’est-il passé avec M. Ochoa, je veux dire avec... Alan ?

Je retire mes mains.

– C’est tout ce qui vous intéresse ! Pourquoi vous ne m’avez pas posé la question tout de suite ?

Elle garde son sourire et me fixe de ses yeux clairs. Son port de tête exceptionnel lui donne un air hautain. Je devine qu’elle peut se montrer glaciale si quelqu’un ou quelque chose ne lui plaît pas.

– Je m’intéresse à la jeune fille qui est en face de moi et qui a subi un comportement inacceptable, parce que c’est de ça qu’il s’agit.

Je me suis emportée un peu vite. J’accepte de lui raconter ma visite au Carlyle.

– Je m’en suis sortie avec quelques bleus, c’est pas dramatique.

– Pas dramatique ! Mais vous plaisantez, Mélodie ?

Non, je ne plaisante pas. Pour moi, ce ne sont pas les coups d’Alan, mais le chagrin et la déception qui m’ont brisée, ce soir-là. J’avais vécu toute la semaine dans l’attente de ce rendez-vous.

– Je peux le voir, ce SMS ?

Je lui tends mon portable sur le message ouvert. Elle se décompose.

– Ryan fait trop confiance à ce sale type ! C’est...

Elle hésite :

– C’est une histoire compliquée et...

Elle ne termine pas sa phrase, mais elle ajoute :

– Nous allons vous dédommager.

Une sirène de police hurle à quelques blocks. Kim grimace. Moi aussi, mais pas pour les mêmes raisons.

J'avais peur de leurs menaces, mais ce sont eux qui craignaient les miennes. Trop drôle ! Et pour que je ne parle pas, ils me proposent 10 000 dols. Je me relève, écœurée.

– Je savais que je n'aurais jamais dû venir !

Elle m'invite à me rasseoir.

– Qu'est-ce que vous voulez ? Plus d'argent ?

– Vous êtes vraiment minables, dans ce milieu. Je ne veux rien. Je voulais simplement que Ryan s'excuse. Qu'il s'excuse de m'avoir traitée comme une... une...

Je ne trouve plus mes mots, j'éclate en sanglots. J'ai trop honte. Je m'entends pleurer comme un enfant. De soulagement, car elle n'a pas l'intention de me nuire, mais surtout de tristesse. Je sais que je n'échapperai jamais à l'emprise de Ryan, que je suis amoureuse et que je trouve ça débile. Le son de mon chagrin ressemble à un long monologue. Kim me tend un mouchoir en papier et me tapote l'épaule. Elle ne me veut aucun mal, elle est juste embarrassée par ce problème imprévu.

– Je sors de mes fonctions, actuellement. Parce que Ryan est plus qu'un acteur dont je gère la carrière, c'est un ami, un ami proche, et je me sens responsable de lui.

Elle me sert un jus d'orange puis continue :

– C'est Alan qui a écrit ce message.

– Mais...

Elle me coupe :

– Pendant le tournage, Alan est là, c'est lui qui gère le portable.

Il est revenu à New York pour des affaires personnelles et m'a donné ce rencard bidon en utilisant le téléphone de Ryan.

– Je ne comprends pas, j'étais sûre qu'il ne m'aimait pas...

– Vous êtes encore jeune, Mélodie. Comment pouvez-vous penser que vous ne lui plaisez pas ? Vous êtes très jolie, très attirante, et Ryan vous a remarquée. C'est plus qu'il n'en faut pour le séduire !

J'ai l'impression qu'elle déteste Alan autant que moi. Nous avons au moins un point commun.

Les réservations d'hôtels sous le nom de Ryan font partie de ses habitudes. Il use et abuse de ce nom pour facturer la maison de production, mais aussi pour se faire ouvrir des portes qui resteraient closes.

– Il doit cesser... grogne Kim Brood, comme si elle se parlait à elle-même.

Puis elle regarde l'heure.

– Excusez-moi, j'ai un rendez-vous téléphonique. Je ne pensais pas que notre entretien serait si long et si... passionnant.

– Je peux vous laisser...

– Non, attendez-moi quelques minutes.

À en juger par la distance qu'elle parcourt, en écoutant le bruit de ses talons, ce coup de fil me

paraît ultraconfidentiel. Et très long. Pourtant, le décor ne manque pas d'intérêt. Je peux admirer le visage de Ryan sur un poster de *Green Bloods* qui occupe un pan entier du mur, et feuilleter les nombreux magazines qui encombrent la table, comme le dernier *Men's Vogue* sur lequel il sourit en me regardant. Je lui souris. Je l'embrasse. Ce n'est pas lui qui m'a donné ce rendez-vous bidon.

Ochoa, Ochoa... Je répète plusieurs fois le nom d'Alan pour ne pas l'oublier. J'utilise un moyen mnémotechnique basique. « Eau » pour O, « chaud » pour -cho. Eau, chaud et le ah exclamatif. Alan Ochoa.

Kim réapparaît dans le salon au bout de dix minutes, souriante mais contrariée. Sans rien dire, elle s'assied et saisit à nouveau mes mains. Ces familiarités contrastent avec le ton respectueux qu'elle utilise en me parlant. Je sens qu'elle veut dire quelque chose mais qu'elle hésite. Elle est gênée. Finalement, elle se lève, me propose un autre jus d'orange. J'accepte, j'attends. Enfin, elle se décide :

– Voudriez-vous passer un week-end à Los Angeles avec Ryan ?

Boum... boum... boum... Ces chauds et froids me donnent le vertige. C'est à mon tour d'être gênée. Je voudrais la planter là en hurlant parce que j'en ai assez des caprices de ce connard, parce que j'ai envie de dire oui, parce que je ne sais plus où j'en suis. Elle me tourne le dos pour murmurer :

– Je comprendrais très bien que vous refusiez.

Sa façon de prononcer la phrase me dérange. Elle n'en a rien à foutre de moi. Tout ce qu'elle fait, c'est pour lui, pour satisfaire les caprices de sa star.

– C'est un conseil ou ça vous arrangerait ?

Elle se retourne, surprise.

– Pour être tout à fait franche, je vous trouve éminemment sympathique et je n'ai pas envie de vous voir souffrir.

Quel culot ! Pour qui me prend-elle ? Pour ce que je suis, sans doute. Une petite idiote qui tombe raide dingue devant une star dont elle n'a rien à espérer... Je frime :

– Souffrir ?

Un léger sourire apparaît sur ses lèvres.

– Vous pensez avoir la carrure pour tenir tête à Ryan ? Pourquoi pas ? Vous êtes une jeune femme intelligente. Mais vous ne résisterez pas au système dont il est lui-même prisonnier.

– Je m'en moque, du système.

Elle me regarde sans répondre. Je continue :

– D'ailleurs, vous en faites partie, de ce système !

Je voudrais qu'elle me mette dehors, qu'elle se fâche. Mais non, elle prend un air attendri. Comme si elle avait pitié de moi.

– Mélodie... je ne suis pas votre ennemie. Je vous mets en garde, c'est tout.

– Toutes les filles sont amoureuses de lui ! Je sais, c'est ce que vous m'avez déjà dit dans l'avion.

Elle ne se départit pas de sa bonne humeur, reste très calme, au contraire.

– Si vous voulez rejoindre Ryan ce week-end, laissez-moi votre mail. Ma secrétaire s'occupera de vos billets, une voiture vous emmènera à l'aéroport et...

Je l'interromps :

– Dites à Ryan qu'il m'appelle en personne et je réfléchirai.

Je suis debout, prête à partir. Elle ne me retient pas, m'accompagne même jusqu'aux ascenseurs et me tend la main.

– Merci de vous être déplacée, Mélodie. Je transmettrai le message. Et si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas, nous vous sommes redevables.

Je devine que ce « nous », c'est le staff de Ryan. Dont elle fait partie, dont Alan fait partie. Même Kim Brood doit composer avec ce sale type quoi qu'il arrive.

Dehors, je cligne des yeux tant la lumière me surprend. J'ai froid. Je pense à Paris. À mon père, à ma grand-mère. Je les imagine dans leur environnement. Lui, avec son chalumeau et ses lunettes, hurlant qu'il n'entend pas ce qu'on lui dit. Elle, lisant un Barbara Cartland jauni et corné, dans une odeur de soupe aux poireaux.

La sonnerie de mon portable me ramène sur Greenwich Avenue que je viens d'emprunter. Boum... boum... boum... C'est lui. Sa voix que je reconnaîtrais entre toutes et qui prononce mon nom avec une sensualité à laquelle je ne peux pas résister.

– Mélodie...

Je retiens mon souffle. Parviens tout juste à murmurer un « yes » furtif qui l'encourage.

– Viens me rejoindre à LA. Tu peux partir vendredi soir ? Kim s'occupera de tout.

J'ai la gorge sèche, la tête qui tourne.

– Ryan, je... je travaille au Markus vendredi et...

– C'est un détail, je m'en occupe.

– Je dois réfléchir.

– Je comprends que tu m'en veuilles, mais je ne suis pas responsable. Nous devons en parler.

– Ryan...

– S'il te plaît... susurre-t-il.

Une voix le rappelle à l'ordre : « Ryan, on t'attend sur le plateau. » Je soupire.

– D'accord.

– Super ! Je suis tellement content, dit-il avant de raccrocher.

Moi, je ne suis pas contente. Pas contente d'avoir cédé une fois de plus, mais tellement heureuse de le revoir !

C'est sur un petit nuage ouateux et sirupeux que je regagne The Olivia, à Chelsea. Cette fois, Claire est rentrée avant la fin de son week-end. Nous nous embrassons chaleureusement.

– Tu m'avais encore abandonnée pour ton bel Argentin, ou je rêve ? Deux week-ends de suite, c'est le grand amour !

– Je ne t'ai pas abandonnée puisque je suis là. Et t'as l'air plutôt en forme pour une pauvre fille abandonnée.

Avec Claire, je peux difficilement cacher ma joie, elle me connaît par cœur. Et là, je suis vraiment heureuse. Même si Kim Brood m'a fait comprendre que j'avais tort de m'accrocher. D'ailleurs, je m'en fous de Kim Brood ! Et des autres ! Et du système !

Tout excitée à la perspective de mon prochain voyage, je raconte à Claire mon passage au Carlyle avec une légèreté qui l'impressionne.

– Pourquoi tu m'as dit, l'autre jour, que Ryan avait annulé au dernier moment ?

– J'avais mes exams, je voulais pas t'en parler tout de suite, ça me perturbait trop.

Elle n'en revient pas.

– Alors, les bleus, c'est pas parce que t'étais tombée dans l'escalier ! T'es complètement folle, ce type a failli te violer !

– Oui, mais c'est grâce à cette histoire que Ryan m'a rappelée.

En prononçant ces mots, je me rends compte de leur absurdité.

– On dirait qu'il achète ton silence autrement, maintenant que tu as refusé 10 000 dollars !

Là, je reste bouche bée, fâchée contre moi-même qui parle sans réfléchir, mais aussi contre elle qui me casse méchamment.

– J'aime Ryan et je me moque de l'argent. J'ai juste envie de le revoir, tu peux comprendre ça ?

Le ton est monté.

– Je vais essayer, dit-elle en s'enfermant dans la salle de bains.

Puis elle ouvre la porte et revient sur ses pas.

– Au fait, ton père m'a appelée, il voulait savoir si tout allait bien. Tu ne leur donnes pas beaucoup de nouvelles.

J'en suis consciente. Je m'inquiète.

– Qu'est-ce que tu as répondu ?

– Que tu avais eu tes exams toute la semaine. Il le savait déjà !

Depuis que j'ai rencontré Ryan, je ne suis plus la même personne. Je néglige mes études, je me dispute avec ma meilleure amie, j'oublie d'appeler ma famille. J'ai honte de moi. Et j'ai beau me répéter qu'il faut que je cesse de me miner pour ce garçon, je n'y parviens pas. C'est comme une drogue.

Après une heure sur le lit à regarder le plafond, empêtrée dans mes contradictions, je dresse une liste de ce que je dois faire avant ce soir.

1. Écrire un long message à mon père et à ma grand-mère.

2. Me réconcilier avec Claire.

3. Bosser au moins trois heures sur mes cours.

Et pour « pimper » ma journée, une heure dans la salle de gym ! Je saute dans ma tenue de sport et j'appelle Claire. Elle ne répond pas tout de suite. Je colle l'oreille à sa porte.

– Claire... tu viens avec moi ?

Elle m'ouvre. Ses yeux sont rouges.

– Tu pleures ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien de grave ! Mes problèmes sont secondaires.

C'est une façon de me dire que je ne pense qu'à moi, et elle a raison. J'étais si euphorique en rentrant dans l'appart que je n'ai pas pris le temps de lui demander pourquoi elle avait écourté son week-end avec Juan. Et à la voir si triste, je devine que ça s'est mal passé.

Il faut que je me ressaisisse. Ma passion dingue ne doit pas me faire oublier les gens que j'aime. Je m'assieds sur le bord de son lit et lui tends un mouchoir en papier.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Si je te raconte, tu vas te moquer de moi.

– Et alors ? Toi aussi, tu te moques de moi... Et il y a de quoi, d'ailleurs !

Finalement, elle m'accorde un sourire. Je lui donne une tape sur la cuisse.

– Allez !

Elle ne se fait pas prier plus longtemps pour m'expliquer le plan de son bodybuildé.

– Il m'a dit : « Je t'emmène dans une villa à Long Island. Cette fois, on va s'éclater ! »

Bien que le week-end précédent au motel Sole East Beach se soit super bien passé, Juan lui assure que, là, ce sera le paradis ! Et c'est ce qu'elle a cru en arrivant dans une super propriété située au milieu d'un halo de verdure de plusieurs hectares, juste à la pointe de la péninsule.

– Le proprio est un ancien client de Juan qui a perdu trente kilos grâce à lui ! continue Claire.

Je me contente d'onomatopées pour ne pas l'interrompre.

– Ouah !

À entendre Claire, le premier jour dans ce lieu magique entre ciel et mer, c'était comme il l'avait dit, le paradis. Petit déj au lit, déj au bord de la piscine, dîner sur la plage sous un ciel étoilé. Une love story romantique à souhait. Ensuite, elle change de ton.

– Le lendemain, j'ai vu débarquer des camionnettes de partout.

Des traiteurs qui livraient des tonnes de nourriture, d'alcool, et un fleuriste qui composait des bouquets plus beaux les uns que les autres.

– C'est ouf !

– Ouais, mais la suite, c'est encore plus ouf !

Juan ne l'avait pas avertie qu'une party était organisée. Les invités sont arrivés en fin de journée. Genre artistes déjantés, écrivains en mal d'inspiration, acteurs de séries B, ou pire... de films X.

– Il m'a carrément lâchée au milieu d'une cinquantaine de personnes qui sniffaient, qui buvaient, qui baisaient. Des scènes trash, entre *Eyes Wide Shut* et *Three Little Pigs* version hard.

Le septième art nous poursuit. L'Amérique en live et en couleurs !

– Ça encore, ça pouvait être drôle à voir !

Mais ce qu'elle n'a pas supporté, c'est qu'il aille rouler des patins à d'autres filles.

Je m'autorise une critique déguisée :

– Ah ouais, quand même !

Claire renifle.

– Ensuite, il est venu me chercher pour m'emmener dans les étages. J'ai cru qu'il allait s'excuser...

Elle se mouche.

– Il a ouvert une porte, et là, j'y croyais pas, une nana complètement ligotée avec une balle de ping-pong dans la bouche et un type zarbi qui la regardait. J'ai eu la peur de ma vie !

J'avais vaguement entendu parler d'une pratique japonaise qui s'appelle le bondage, mais ça faisait

partie d'un autre monde.

– Quand je me suis mise à paniquer, il m'a dit que la fille était contente, qu'il faudrait que j'essaie pour me rendre compte.

Là-dessus, il lui explique que l'art du bondage consiste à attacher la personne en utilisant des cordelettes qui forment des figures géométriques.

– Il était fier de montrer sa culture, poursuit Claire, dépitée. « Celle-là, elle est en position de hogtie ! »

Elle mime la pose.

– Les pieds attachés, avec les mains derrière le dos. Comme ça !

Le propriétaire soulagé de ses kilos qui les a invités est le richissime patron d'une grande entreprise pharmaceutique. C'est aussi un adepte du kinbaku. Il a initié Juan, qui s'est fait ligoter pour tester.

– Il a même pris des cours ! ajoute Claire, encore étonnée.

– J'y crois pas ! Des cours de ficelage ? Ça existe ?

Elle hausse les épaules, elle n'a pas essayé d'en savoir plus.

– J'ai hurlé que je voulais rentrer à Chelsea. Il a répondu : « T'es trop conne, prends un taxi ! » Je n'ose pas te dire combien ça m'a coûté, le trip chez les cassos. J'ai grillé ma carte bleue.

Elle pleure de plus belle, je ne sais plus si c'est la déception ou la dépense exorbitante qui l'attriste à ce point. En fait, c'est un peu les deux.

– J'avancerai l'argent du loyer, ce mois-ci.

Pas simple pour moi non plus, car mon week-end à Los Angeles va me faire perdre deux jours de travail. Claire continue de penser que je n'aurais jamais dû renoncer aux 10 000 dollars.

Soulagée par ses confidences, elle reprend peu à peu le dessus.

– On va boire un verre quelque part, j'ai besoin d'air.

– Je... Il faut que je travaille un peu.

– Allez, Mélo, sois sympa.

Pas de gym, pas de plongée dans la microéconomie. J'avais prévu de m'avancer d'un ou deux crédits pour l'an prochain, mais si je valide mon année, ce sera déjà bien.

Juste le temps d'écrire une longue missive à ma famille pour les rassurer sur ma bonne santé et mon sérieux. Un pieux mensonge, car je les aime.

Nous retrouvons Alexis dans son bar favori en compagnie de Charles, qui a le visage couvert de Biafine. Sa peau de roux a terriblement souffert de son séjour à Miami. Quand la conversation dérive sur Vanessa, ils font la sourde oreille. Alexis brandit sous mon nez les dernières photos qu'il a postées sur Instagram pour faire diversion.

– Manhattan vue du ciel. Je kiffe grave !

Il s'est offert une sortie en hélico.

– Ground Zero, précise-t-il en faisant défiler les images du nouveau World Trade Center.

– Génial ! Next time, tu m'emmènes, supplie Claire qui se remet de ses émotions chez les dingues du bondage et en cherche de nouvelles.

La vue panoramique sur Manhattan ne capte plus mon attention. Je viens de recevoir un mail de la société Brood. Ryan n'a pas perdu de temps pour faire exécuter ses ordres. Tout est détaillé dans ce courriel accompagné de mon billet aller-retour pour Los Angeles. La limousine passera me prendre en bas de chez moi. Six heures de vol, trois heures de décalage horaire. J'arriverai chez lui vers

minuit. Mais, au fait, j'arriverai où ? Et si lui aussi était un adepte du bondage ? Claire éclate de rire.

– T'es tellement amoureuse que t'es capable d'accepter !

Je me remémore la position de hogtie et j'en frémis. Mais mon amie n'a pas complètement tort. Jusqu'où pourrais-je aller pour séduire ce type qui me rend folle ? Je préfère ne pas répondre à cette question.

– Bon, les filles, on arrête les cachotteries ! intervient Alexis. Qu'est-ce que vous chuchotez ?

– On lui raconte que j'ai failli me faire saucissonner ? me demande Claire, espiègle.

Je suis contente qu'elle soit passée des larmes au rire. Le sujet « bondage » occupe maintenant la conversation et les deux garçons s'empressent de trouver des détails croustillants sur le Net. Ils sont tout excités.

– Moi, je connaissais, prétend Alexis qui adore se pavaner.

Voilà qui dédramatise ce qui, deux heures plus tôt, nous semblait quasi criminel.

La bande de Saint John's nous a rejoints. Juliette, la langue de vipère, me regarde en coin. Si elle savait que je rejoins Ryan ce week-end, elle n'y survivrait pas.

– Tu ne veux pas l'annoncer ? murmure Claire qui va déjà beaucoup mieux.

Et moi, de moins en moins bien au fur et à mesure que je prends conscience de ce défi. Un week-end entier avec lui. Déjà, toutes les pires craintes me viennent à l'esprit. Et s'il annulait d'ici à vendredi ? Peut-être aura-t-il mieux à faire au dernier moment. Peut-être qu'il ne passera qu'une heure. Mes intestins recommencent à faire des nœuds et, la nuit qui suit, d'autres scénarios plus horribles les uns que les autres transforment mes rêves en cauchemars.

La semaine m'a paru interminable. Je me suis concentrée sur mon travail universitaire pour ne pas ressasser les mêmes pensées, parfois enivrantes, parfois catastrophiques. J'ai arraché la photo de Ryan en maillot de bain que Claire avait collée sur le frigo pour me faire saliver. Et aujourd'hui vendredi, jour J, mon cours vient de se terminer. Il est dix-sept heures. Panique à bord.

Bien que je sois venue plusieurs fois dans ce bâtiment, je me perds parmi les nombreuses allées du campus. Dans la confusion, je me retrouve nez à nez avec la statue du *Penseur* de Rodin. Son clone, en tout cas. Pas le temps de m'appesantir sur cette doublure aussi indifférente que l'original à son environnement. Vanessa, qui discute toujours avec le prof à la fin du cours, m'a recommandé de ne pas l'attendre. Mais si je continue à tourner en rond, elle sera avant moi au 116 St Station. Il me reste une heure avant l'arrivée de la limousine.

Prise au piège dans les méandres de cette ville miniature, j'interroge une étudiante. La direction qu'elle m'indique est soudain une évidence. L'émotion m'égare. J'en perds la tête.

Essoufflée en arrivant sur W116th, je décide de sauter dans un taxi pour ne pas me mettre en retard. Le chauffeur, que je presse, quitte Broadway Avenue, entre sur Henry Hudson Parkway et fonce à toute allure vers le sud. Vingt-cinq minutes pour regagner my place. M'en reste vingt pour prendre une douche et m'habiller. Ma valise est déjà prête. J'y ai passé la moitié de la nuit jeudi soir, aidée par Claire. Je lui ai promis de rembourser la robe abîmée par ce crétin d'Alan, mais elle avait déjà trouvé une couturière aux doigts de fée.

– Emmène-la, si tu veux, elle te va mieux qu'à moi, tu es plus grande.

Je refuse gentiment. Je suis un peu superstitieuse, je crains qu'elle me porte malheur une nouvelle fois. J'emmène des maillots de bain, des robes légères et deux autres, plus habillées. J'ai l'impression de retourner quelques années en arrière, avant la soirée villa Montmorency dans le 16^e. Sauf que je n'y retrouvais pas l'amour de ma vie. J'étais surtout, comme à l'instant même, préoccupée par mes fringues, mes chaussures et mon sac à main. Mais là, je jubile. Le sac « bouteille de lait » Chanel que Claire a eu la bonne idée d'emprunter à Aurore, ça le fait vraiment !

Je lui saute au cou.

– Fais gaffe, prévient-elle, ça vaut plus de 3 000 dols.

Ça m'angoisse. Je le pèse, le soupèse, le passe en bandoulière. Finalement, je craque et le glisse dans ma valise.

Pour le voyage, mon sac gibecière plein de graffitis que j'adore fera l'affaire. Après un dernier regard dans la glace, je m'apprête à descendre.

– La voiture de madame est avancée, se moque Claire, avec une voix de master driver.

Les effusions sont brèves, j'ai déjà cinq minutes de retard.

La limousine est noire, le chauffeur est en noir. Il prend mon bagage à roulettes et m'invite à m'installer sur le siège arrière. Une fois dans la voiture, j'ai l'impression d'entrer dans une autre dimension. Sous mon manteau d'hiver, je porte un short et une chemise avec mes boots bikers. Et mon panama dont je me sépare rarement quand je vais au soleil. Est-ce que j'aurais dû m'habiller plus classe ? Ça y est, c'est le défilé des questions all the way to the airport. Le chauffeur m'adresse une

fois la parole, juste pour savoir d'où je viens.

– De France.

Puis il m'abandonne, après s'être occupé de ma carte d'embarquement. Passé le portique de contrôle, j'erre comme une âme en peine. Je me mords les lèvres, je me pose mille autres questions. J'ai laissé les coordonnées de Kim Brood et le numéro de Ryan à Claire. J'espère qu'elle en fera bon usage.

– N'appelle pas. Surtout, n'appelle pas, sauf si j'ai disparu depuis huit jours sans donner de news.

Je voyage en première. Mais cette fois, pas de play-boy près de moi. Seulement une vieille Américaine qui tousse beaucoup. Elle est couverte de bagues et de colliers clinquants et m'observe du coin de l'œil quand elle sort de sa coquille. Le menu est sympa : bar, langoustines grillées, grands crus, etc. Et, comme pour mon Paris-New York, je stresse. Je ne peux rien avaler.

En débarquant à LAX, le mur grandiose *Welcome to Los Angeles* met tout de suite dans l'ambiance Walk of Fame. Léonard avait fait fantasmer toute la bande en racontant quelques semaines auparavant son tournoi de streetball sur Venice Beach. Un rendez-vous galant avec Ryan Reed à Beverly Hills, c'est quand même autre chose !

J'ai peur d'être en plein rêve. Je suis en Californie, installée dans une limousine, une autre. Blanche, cette fois. La voiture m'emporte dans la nuit, vers une destination inconnue. Et mon père qui me croit sagement en train de bosser mes cours avant d'aller faire le service au Markus ! Je ne suis plus la petite fille sage qu'il a connue. Le décalage entre elle et moi est abyssal.

Les noms défilent dans la nuit éclairée : Sky Way, Center Way, Beverlywood, Beverwil, Clifton, Rexford... Mes mains tremblent et mon cœur palpite. Je demande au chauffeur si nous sommes bientôt arrivés. Il répond comme si je venais là tous les jours :

– La villa de M. Corscy est près de Franklin Canyon Park.

Ce qui ne m'évoque pas grand-chose. Le nom du propriétaire, par contre, oui. Je vérifie rapidement sur mon navigateur. Ryan a joué dans deux de ses films. Shit ! Nous ne serons pas seuls dans la maison ! Il y aura des gens du cinéma. Je vais paraître insignifiante. Quelle horreur !

Nous empruntons un petit chemin bitumé. Une grille imposante s'écarte à notre passage. Mon cœur s'emballe. Une façade joliment éclairée apparaît. Derrière, on aperçoit la crête d'une colline sur laquelle se promènent quelques arbres. Les couleurs du ciel, les éclairages sous les palmiers qui entourent le gigantesque perron, les ombres grises, on dirait des images retravaillées sur Photoshop. Surréaliste... Comme le rêve que je vis.

Un majordome m'accueille. Tout est très calme, j'ai l'impression qu'il n'y a personne d'autre dans la villa.

– Mister Reed a eu un contretemps, il ne sera pas là avant une heure.

Cette nouvelle m'attriste mais me soulage à la fois. Des sentiments contradictoires qui font partie de mon quotidien depuis notre rencontre.

Ma chambre est impressionnante. Dans le style de celle des Hamptons que Claire m'a décrite. La baie vitrée s'ouvre sur une piscine bleu lagon entourée d'un gazon qui change de couleur suivant les lumières. Sa forme n'est pas commune. C'est une succession de bassins carrés décalés, décorés d'une fresque de mosaïques très contemporaine. Je prends quelques photos en tremblant dès que le domestique a le dos tourné et je les envoie à Claire sur Snapchat. Mon amie me répond immédiatement qu'elle en veut une de moi et Ryan. Réponse : « Il n'est pas encore là. »

Dans l'immense salle de bains en miroirs, des milliers de Mélodie nues se reflètent. Trop minces, trop grosses, pas assez de poitrine, d'énormes fesses. Je ferme les yeux sous le jet puissant de la douche. Je me rhabille, je l'espère, je patiente.

Sur la table basse, quelques magazines de *Variety* et de *The Hollywood Reporter* occupent les minutes qui s'écoulent lentement. Il n'est question que de cinéma. Je tourne les pages, et puis je tourne en rond, je m'assieds, je me lève, je m'assieds. J'attends l'arrivée du prince charmant.

J'ai refusé le repas proposé par le majordome, je n'ai bu qu'une eau de coco. Il y a plus d'une

heure que je suis là quand j'entends un bruit. Je ne sais pas ce qui me prend, je me cache derrière le canapé. Des voix se rapprochent. C'est Ryan, il parle avec le domestique. La porte s'ouvre. Boum... boum... boum... Il m'appelle :

– Mélodie... Mélodie...

Avec cet accent sublime qui me rend folle. Je ne sais pas ce que je fais, recroquevillée derrière ce meuble, je me sens encore plus ridicule et je n'ose plus sortir.

– Mélodie... C'est pas possible, elle a disparu.

Il avance vers la piscine. Je profite de ce moment pour sortir de ma cachette. Il est à trois mètres de moi. Beau comme un dieu. Ses yeux vert émeraude sont encore plus brillants et plus irréels que d'habitude. Il porte un débardeur blanc, je vois parfaitement son tatouage coloré sur l'épaule qui lui donne un air sauvage et viril. Il passe la main dans ses cheveux. Je suis dans un rêve.

– Putain, t'étais où ?

Je ne sais pas quoi répondre. Il s'approche et me serre dans ses bras.

– Tu m'as fait peur, j'ai cru que tu t'étais noyée.

– Ne t'inquiète pas, je sais nager.

Il prend mes mains. Je tremble un peu.

– Tu sais tout faire, je sais !

Il m'enlace à nouveau. Ses lèvres sur les miennes sont chaudes et humides. Douces, puis plus pressantes. Un baiser qui me donne des frissons dans le bas du ventre, j'ai une terrible envie de lui. Mais il s'écarte brutalement.

– Excuse-moi pour le retard, Mélodie, on n'est pas maître de son emploi du temps dans ce métier.

Il me regarde à nouveau de la tête aux pieds.

– Tu es belle.

C'est trop. Je me sens si ordinaire avec lui, je n'arrive pas à comprendre ce qu'il me trouve. « Tu es son genre de nana, c'est tout ! m'a dit Claire avant de partir. Il n'y a rien à comprendre. » Alors je suis très flattée d'être son genre de nana.

– Tu... tu veux manger quelque chose ?

– Non, merci, et toi ?

Il me prend dans ses bras.

– C'est toi que je veux manger.

Mes sens sont complètement tourneboulés, je ne suis plus moi-même, je gémis presque de plaisir à son oreille, mais il ne faut pas. Il ne faut pas qu'il me sente vulnérable, cela lui donnerait trop d'assurance. Il s'installe sur le canapé, m'attire vers lui puis change de ton.

– Tu vas me raconter ce qui s'est passé avec Alan. Sa version n'est pas la même que la tienne. Mais nous savons qu'il ment.

Je le regarde, inquiète.

– C'est... c'est gênant. Je sais qu'il est ton meilleur ami.

– Tu dois tout me raconter. Dans les détails, dit-il d'un ton autoritaire.

Je fais ce qu'il me demande, je raconte chaque détail de mon bref passage au Carlyle, jusqu'à ma robe dont je tenais les pans déchirés pour rentrer chez moi.

Il se tient la tête entre les mains. Je sais que cette histoire lui fait beaucoup de peine.
 – Je suis désolée, Ryan.

Il se redresse.

– Tu n’as pas à être désolée, sweetheart. C’est ma faute, je ne devrais pas lui faire confiance...

Il se lève et colle le front à la baie vitrée. La lumière verte qui se reflète de l’extérieur accentue le relief de sa musculature. Son profil coloré ressemble à un tableau d’Andy Warhol. Il parle doucement :

– Tu sais, bébé, je dois beaucoup à Alan.

Il marque un silence, puis reprend :

– Il a sacrifié la chose la plus sacrée pour me protéger, et jamais...

Il se retourne et me regarde.

– Je suis vraiment consterné par ce qu’il t’a fait, Mélodie.

Son portable sonne. Il hésite puis prend l’appel.

– Écoute Alan, pas question...

Encore lui ! Ryan sort de la chambre et s’éloigne jusqu’au bout de la piscine. Je sens qu’il est fâché contre son ami. Mais la conversation n’a rien à voir avec moi. Il est très en colère.

– C’est fini, tes histoires de fric...

Je n’entends pas la suite. Comme me l’a confié Kim, avec Alan, les problèmes s’accumulent. Et elle doit supporter son comportement irresponsable. Elle ne m’a pas donné la raison de cette obligation. Mais leur version à tous est la même. L’acteur a une dette envers lui. S’il l’avait sauvé de la noyade, des flammes ou d’un cinglé, ce ne serait pas un secret. Il y a quelque chose qui m’échappe. Quelque chose qui sort du cadre, puisqu’ils n’en parlent qu’à demi-mot.

Ryan réapparaît. Il passe nerveusement les doigts dans sa mèche qui lui retombe sur le front.

– Allons nous baigner !

Je cours enfiler mon maillot sans me faire prier. J’ai eu trop peur qu’il soit obligé de partir brutalement.

Quand je sors de la salle de bains, il a balancé son jean et son débardeur par terre.

– Non, tu ne mets pas ton maillot, dit-il sérieusement.

Je fais la moue. Il accepte de transiger.

– OK, on garde le bas.

Il fait nuit, nous sommes seuls. Je dois combattre mes complexes. Mes seins ne sont pas imposants comme ceux des playmates américaines qui faisaient fantasmer tous les garçons au lycée. D’habitude, ça ne me gêne pas trop mais, devant lui, je n’ai plus confiance en moi. Je voudrais être parfaite.

Il plonge dans l’eau, en ressort bruyamment, repousse en arrière ses cheveux mouillés. Son sourire étincelle dans la lumière. Il est beau, beau, beau. Je n’en crois pas mes yeux.

– Allez, viens, Mélodie !

Mon bronzage n’est plus ce qu’il était mais, dans le rayonnement des éclairages vert et or qui sortent des projecteurs, la peau claire de mes seins contraste un peu avec celle de mon corps.

– Montre-moi comme tu es belle.

Je suis si gênée que je saute dans la piscine. Il a plongé au fond du bassin et son visage se trouble dans les remous. Il me maintient sous l'eau, effleure ma bouche. Je m'accroche à lui. Nous remontons à la surface, essoufflés. Nos deux corps s'enroulent, flottent, s'enfoncent à nouveau. Il m'a menti, il est complètement nu. Son sexe en érection provoque en moi une bouffée de désir incroyable. Il m'abandonne pour faire un crawl jusqu'au bout du bassin, revient sous l'eau, mordille mes orteils du bout des dents. J'ai l'impression que mon rire et mes cris résonnent jusqu'en haut des collines. Quand il remonte jusqu'à moi, avale mes lèvres, j'essaie de lui parler.

– Ryan, tu es sûr que nous sommes seuls ?

Mais il s'en fout. Il passe ses mains sous mon maillot, attrape mes fesses dans chacune de ses paumes.

– Ryan, tu es sûr ?

Il colle sa bouche à la mienne pour me faire taire. L'odeur de son parfum se mélange à celle de l'air doux, à celle de sa bouche. Je suis dans la fusée, je vole vers Pandora. Tout y est beau, mais tellement dangereux pour la pauvre humaine que je suis ! Il m'attrape la taille, me tire vers lui, me chuchote à l'oreille :

– J'avais trop envie de te sauter quand tu es sortie de ta cachette, tout à l'heure. Je sais que tu étais cachée.

– Non, je m'étais rendue invisible !

– Alors, surtout, ne te rends plus invisible car...

Il prend ma main et la pose sur son bas-ventre. J'aime le caresser mais je n'ose pas encore. Je l'éclabousse, il me tire vers le fond à nouveau. La respiration me manque, mais je serais prête à me noyer avec lui... J'ai perdu tous mes repères... Le monde n'existe plus...

Quand il me remonte à la surface, je manque d'oxygène, je tousse.

– Allez, ça suffit, baby, dit-il d'un ton autoritaire en me tirant hors de l'eau.

Il me soulève comme une plume, me frotte énergiquement avec une serviette, puis s'essuie à son tour et nous enroule dans le même drap de bain.

– Je suis bien avec toi, murmure-t-il.

Quel bonheur d'entendre ces mots ! Il a l'air tellement sincère qu'aucune réponse ne sera à la hauteur. Je me contente de répéter :

– Moi aussi, je suis bien avec toi.

D'habitude, j'ai de la répartie, je suis plutôt bavarde, je m'exprime sur des sujets variés, mais avec lui, je deviens gourde. Il est si beau et si célèbre, je ne sais pas ce que je pourrais lui apporter de plus. Je me réconforte avec la phrase de Claire : « Tu es son genre. » Ça ne veut pas dire grand-chose mais c'est déjà ça. À nouveau, sa main me guide vers son sexe que je n'évite plus. Nous sommes trop proches. Son souffle court sur ma joue, puissant et chaud. Il m'embrasse dans le cou, caresse mes seins.

– Ils sont magnifiques, ils tiennent juste dans ma main. Sculptés pour moi.

Ses mots me font tellement de bien. À chaque fois qu'il parle, j'ai l'impression de devenir plus jolie. D'approcher de sa vérité. Mes caresses se font plus pressantes, comme son désir. Je devine ce qu'il attend. Je glisse le long de son corps, à genoux. Et je fais ce que je n'ai encore jamais fait, je lèche son gland du bout de la langue. Il gémit.

– C'est bon, mon amour.

« Mon amour »... Je ne sais plus si c'est à moi qu'il parle, je n'arrive pas à y croire. Le bonheur m'envahit, je veux lui donner tout le plaisir du monde. Je l'embrasse goulûment et j'entends un râle qu'il ne maîtrise pas. C'est la première fois que je suce le sexe d'un homme et je me rends compte à quel point c'est agréable de donner du plaisir à celui qu'on aime.

Ryan réunit ma chevelure dans sa main, la tire au rythme de son plaisir vers sa verge gonflée. J'ai l'impression qu'elle grossit de plus en plus sous ma langue, dans ma gorge. Et j'aime ça, je n'aurais jamais cru. Je n'ai plus peur qu'on nous regarde, je n'ai plus peur de rien. Je suis une autre Mélodie avec lui. Soudain, il retire son sexe de ma bouche et me soulève le menton.

– Arrête, bébé ! Arrête ou je vais exploser dans ta bouche...

Quand je me relève, il plaque mes cheveux mouillés et m'embrasse à nouveau. Un baiser profond, presque violent. Je dois me hausser sur la pointe des pieds pour enlacer son cou au plus près de moi.

– Maintenant, je vais vivre ce dont je rêve depuis notre rencontre dans la cabine d'Air France.

Cette façon qu'il a de dire « Air France », avec cet accent si sensuel, me transporte déjà au ciel. Il me soulève jusque dans la chambre, me jette sur le lit.

– Fini ce stupide bikini, dit-il en me l'ôtant. Montre-moi ton joli cul !

Ses mains englobent mes fesses, pénètrent ma peau, comme pour la marquer à jamais de son empreinte. Sa langue parcourt mon dos jusqu'à mes reins frémissants.

– Tu es belle, Mélodie !

Il me retourne. Et, d'un geste tendre, écarte mes cuisses, promène ses doigts autour de mon sexe. Mon ventre se remplit d'étincelles. J'ai trop envie de lui. On dirait qu'il le sait, qu'il s'amuse de mon

désir. Dans la douce pénombre, les éclairages de la piscine dessinent des formes et des teintes inédites sur nos corps emmêlés. Je n'arrive plus à nous délimiter. Il introduit un doigt entre mes jambes, doucement d'abord. Il attend que je sois suffisamment détendue pour s'enfoncer plus loin.

– Tu es toute mouillée, Mélodie, tout à moi.

Heureusement que les couleurs s'en mêlent pour ne pas lui montrer le rosissement de mes joues. Il met un deuxième doigt dans mon vagin et son va-et-vient me rend dingue. Il me regarde dans les yeux, guette mon plaisir mais je ne peux pas supporter ce regard émeraude et mystérieux. Je baisse les paupières.

– Regarde-moi, Mélodie.

– Embrasse-moi.

– Non, tu ne t'en sortiras pas comme ça, regarde-moi.

Je le regarde et je frémis, mon corps se tend.

– Pas encore, dit-il en descendant entre mes cuisses ouvertes.

Ses lèvres se posent doucement sur mon sexe offert. Je suffoque.

– Retiens-toi, Mélodie, je ne veux pas que tu jouisses.

Je n'ose pas lui désobéir. Je me retiens, un peu, beaucoup. Et comme s'il avait deviné que je ne pourrais pas tenir plus longtemps, il remonte sa bouche le long de mon ventre et murmure :

– Je vais te prendre, Mélodie, maintenant.

Je ne dis rien, tous mes muscles se contractent, je l'attends.

– Dis-moi que tu veux, Mélodie !

Je balbutie :

– Oui, je veux.

Il est au-dessus de moi et me fixe avec sa bouille de vainqueur. Je le trouve tellement beau. Sa mèche blonde retombe sur ses sourcils, ses muscles sont tendus. Il lève mes jambes, me sourit de ce sourire mortel qui m'ôte toute conscience. Son sexe caresse le mien. Il est au bord de ma vulve qui le réclame mais il continue à me narguer. Je n'en peux plus. J'ai tellement envie d'être à lui.

– Ryan, je t'en prie !

Il entre d'abord doucement, je gémis sans pouvoir me retenir. J'attrape ses hanches pour l'emmener vers les miennes, mais il recule.

– C'est moi qui décide, Mélodie.

Quelques secondes me paraissent une éternité avant qu'il ne s'enfonce à l'intérieur de mon corps, lentement puis brutalement. Il écarte mes mains, me contemple, offerte, les bras en croix, puis lève ma jambe droite pour me pénétrer plus profondément. Son va-et-vient entre mes reins, sans me lâcher du regard, me rend dingue. Son sexe m'écarte, je suis remplie de lui. Je pousse un petit cri de douleur quand il va trop loin, mais j'aime ça. Je geins, je murmure son nom :

– Ryan...

Je n'en peux plus, j'attends qu'il me parle, qu'il me dise quelque chose, qu'il me guide.

– Je t'autorise à jouir, Mélodie.

Sans le savoir, c'est ce que j'espérais. À peine termine-t-il cette phrase que je serre les dents pour ne pas hurler. Des ondes de plaisir transforment mon corps en une mer agitée. Je ne peux m'empêcher de hurler plusieurs fois tandis que l'orgasme atteint son point culminant.

– Ryan... Ryan... Ryan...

C'est ce qu'il attendait pour me labourer plus fort encore de son sexe dur et puissant. Avec

tendresse, avec violence... Ses mains sont accrochées à mes hanches déchaînées. Nous jouissons en même temps. Il s'effondre sur moi.

La peau de son buste est humide, comme son visage. J'adore cette odeur de nos corps moites, l'un contre l'autre.

– Tu es bonne, Mélodie. Tu ne sauras jamais à quel point.

Non, je ne saurai jamais, mais ce que je sais c'est que lui va me rendre folle. Aujourd'hui, j'ai ressenti un plaisir incroyable. Rien n'aurait pu m'arrêter. Ce mec devient une addiction. Je suis droguée à sa beauté, à l'odeur de sa peau, à sa façon de me regarder, de me parler. Parfois avec tendresse, parfois avec fermeté. Près de lui, je plane complètement. Et malgré les tempêtes, depuis que nous avons décollé de Roissy, je n'ai jamais atterri.

Il est dix heures du matin. Je n'ai dormi que quelques heures et pourtant je suis déjà tout excitée. Une douce lueur filtre des rideaux fermés. Dans notre nid d'amour, tout est blanc et bois. Des meubles jusqu'aux tentures. Un très beau tableau de Tamara de Lempicka est accroché sur le mur du petit salon attenant à la chambre. Je me souviens avoir vu une exposition de cette peintre au musée d'Art déco de Boulogne-Billancourt. J'y suis allée avec mon lycée et j'ai adoré son style inspiré du cubisme. *Enchaînés*, c'est le nom de la toile. Cette femme nue, qui porte des chaînes aux poignets, me trouble.

Le bras de mon amant repose sur mon dos. Je me suis endormie collée à lui mais l'habitude de me mettre sur le ventre est revenue pendant le sommeil. J'ose à peine remuer, de peur de le réveiller. Je lève la tête pour l'admirer. Son visage endormi accélère les battements de mon cœur. Boum... boum... boum... Je ne me lasse pas de sa beauté, je n'arrive pas à croire que je suis là, dans le même lit que cet homme célèbre. Nous avons passé une nuit entière sans entendre l'horrible Alan. Nous avons fait l'amour sans que personne n'entre dans notre sanctuaire. Mais que va-t-il se passer ce matin ? Ryan va rallumer son portable et des centaines de messages vont l'éloigner de moi. Est-ce qu'il va me trouver jolie, avec ma chevelure dans tous les sens ? Hier soir, elle était mouillée et je n'y ai pas prêté attention mais, ce matin, ça risque d'être la cata. Je rampe délicatement jusqu'au bord du matelas. Il grogne mais n'ouvre pas les yeux. Je marche sur la pointe des pieds vers la salle de bains. Je grelotte, la clim est trop forte, je ne sais pas comment la baisser. Mais j'oublie vite ce détail quand je me vois à nouveau dans les multiples miroirs autour de moi. C'est vraiment grave. Mes paupières sont gonflées, mes cheveux, un champ de bataille, j'ai des nœuds sur le crâne et une joue rouge. Sans parler de la couleur de ma peau qui, au petit matin, paraît bien plus blanche que sous les lumières douces et colorées de la piscine hier soir. Une boule d'angoisse me monte à la gorge. S'il me voit dans cet état, j'ai bien peur de ne plus être son genre du tout. Je me jette sous la douche pour échapper à mon propre regard. Je sélectionne une température bien chaude et je me trémousse, cambrée, pour bien sentir le jet sur mon corps tout entier. Sa voix me fait sursauter. Il est là, derrière la porte vitrée.

– Tu fais quoi, Mélodie ?!

– Excuse-moi, je ne voulais pas te réveiller.

– Tu mérites une leçon !

Son regard vert me transperce. Je ne sais pas s'il est sérieux ou s'il plaisante. Il est nu mais je ne vois pas les détails de son corps à travers la vitre embuée. Surtout que je ne porte ni lunettes ni lentilles. Il pénètre sous la douche, prêt à se jeter sur moi, puis pousse un hurlement en reculant.

– Putain, c'est bouillant ! Pas possible, t'es une extraterrestre !

J'éclate de rire en le voyant sortir aussi vite qu'il est entré.

– J'ajoute un peu d'eau froide, viens.

Il revient beaucoup plus prudemment et je ris à nouveau. Ses bras m'entourent et me serrent.

– C'est la première fois que je t'entends rire comme ça, Mélodie. J'adore t'entendre rire... Ris encore, pour moi.

– Alors je dois remettre un peu d’eau chaude pour t’entendre crier comme une fillette !

– Tu es insolente et cette fois...

Il me serre très fort et tourne le robinet thermostatique vers la gauche. Une eau glacée nous tombe dessus. Je halète, je supplie mais rien n’y fait, il nous maintient sous le pommeau. J’ai froid, mais je suis si bien contre lui que je pourrais rester jusqu’à me transformer en statue de glace. Ses membres m’emprisonnent, je sens ses muscles puissants, son odeur que je reconnaîtrais déjà entre toutes et sa façon de m’embrasser le cou qui me chatouille au creux des reins. Quand il se décide à fermer le robinet, j’ai la chair de poule. Je grelotte.

– Viens, je vais te réchauffer.

Il me frictionne avec une serviette et peu à peu une douce chaleur m’envahit.

– C’est génial, n’est-ce pas ?

– Le massage, oui !

Ma peau a rougi sous la pression de ses mains, ça l’amuse.

– On dirait un petit homard qui sort du court-bouillon et que je vais pouvoir déguster.

Quand il se redresse et secoue la tête comme un chien qui s'ébroue, je m'extasie encore sur sa beauté, sauvage malgré sa blondeur. La pièce baigne dans la lumière du soleil qui se reflète sur la pierre blanche du chemin de la piscine. Ses prunelles aux mille facettes plongent dans les miennes, m'éblouissent. Je le regarde, il me regarde et rien d'autre n'existe.

– J'ai envie de toi, Mélodie.

Je n'ose pas lui dire que j'ai envie de lui, moi aussi, chaque jour depuis notre rencontre, quand je rêve, quand je vis, quand je le vois dormir, quand il me fixe de ses yeux de félin, quand il me serre dans ses bras sous l'eau glacée. Alors, pour ne pas me ridiculiser de niaiseries, je frime :

– Encore ?

– Oui, encore, encore et encore !

Nous restons enlacés quelques instants. Des gouttes d'eau tombent de sa chevelure encore mouillée, sur sa bouche, sur la mienne. Qu'il lèche avec délectation. Il caresse ma poitrine, joue avec mes tétons qui se dressent.

– Alors, tu n'as toujours pas envie de moi ? s'amuse-t-il.

Je n'ai plus envie de frimer, je n'en suis plus capable, le désir me brûle à nouveau le ventre. Je murmure :

– Si...

Son sourire satisfait me fait complètement craquer.

– Si... quoi ? dit-il, taquin.

– Si... j'ai envie de toi.

Il me retourne brutalement sur le lit. Ses mains s'agrippent à ma taille. Je sens son sexe contre moi. Je voudrais le toucher, le caresser mais il m'empêche de bouger. Je sais qu'il m'observe quand ses doigts pénètrent mon intimité, et je tente plusieurs fois de me redresser. En vain.

– Ne bouge pas, Mélodie... Mélodie... Mélodie...

Sa voix, qui répète inlassablement mon nom, m'hypnotise totalement. J'abdique. Et ses caresses m'arrachent un gémissement. J'ai honte de m'abandonner ainsi. À son regard, à ses caprices. Ses gestes sont si précis, si puissants que je n'ai d'autre choix que de me soumettre. J'attends qu'il me pénètre. Jamais on ne m'a fait attendre aussi longtemps.

– Dis encore que tu as envie de moi, demande-t-il soudain.

Je murmure un « oui » timide.

Il attrape mes hanches de chaque côté et je sens son membre dur sur mes fesses. Je n'en peux plus de le désirer.

– Demande-moi de te prendre, Mélodie.

Je voudrais qu'il m'épargne cette humiliation qui m'effraie en même temps qu'elle m'excite. J'essaie de résister encore un peu. Car je le pressens, il m'a ensorcelée. S'il me lâchait à cet instant, je le supplierais à genoux. Ce n'est pas mon désir qui résiste, c'est ma raison, celle qui flanchera de toute façon mais qui fait encore l'intéressante. Mes hanches vont et viennent mais il n'est pas à l'intérieur de moi. Je sens que mon sexe humide le réclame.

– Demande-moi de te prendre, Mélodie, sinon j’inonde ton joli postérieur.

Ma raison m’abandonne.

– Prends-moi, Ryan.

– Mieux que ça.

Il continue à se frotter entre mes fesses, son sexe est de plus en plus dur et son souffle de plus en plus court. Je panique, je veux qu’il me prenne tout de suite, maintenant.

– Ryan, prends-moi, j’ai envie de toi.

– Encore, c’est tellement excitant quand c’est toi qui le dis, avec ce merveilleux accent français, encore, encore.

Alors je le répète une fois, deux fois. Et soudain, d’un coup de reins habile, son sexe dur entre en moi, m’habite tout entière. J’aimerais le voir comme il me voit, mais je sens seulement sa force, sa puissance, sa virilité qui m’oblige à écarter les jambes, à me cambrer, à me laisser envahir par lui. Où est Mélodie, la rebelle ? Là, offerte à un homme dont elle ne connaît que le nom. Un nom qui n’est peut-être même pas le sien.

– Mélodie, je savais que tu étais faite pour moi !

Moi aussi, je le savais. Je savais que l’amour avec lui serait un cadeau. Je n’avais jamais senti un tel besoin de l’autre. Nos corps sont deux aimants. Le monde n’est que nous. Lui et moi. Ses mains enserrant ma taille pour qu’il s’enfonce davantage en moi. Mon ventre frémit, j’ai lâché prise. Je crie.

Et je me mords les lèvres pour ne plus parler, pour ne pas lui avouer tout ce que je ressens pour lui. Tout simplement que je suis raide dingue de lui. De tout son être. De ses caprices, de son sourire, de sa manière de me faire l’amour, d’être en colère, d’être tendre, de se blottir contre moi. Ce sont toutes ces images qui envahissent mes pensées tandis que je jouis en retenant des larmes de bonheur. Il attend la fin de mon orgasme pour s’épandre en moi dans un rôle.

Nous nous écrasons sur la couette. De longs instants sans rien dire, pour nous remettre d’être à nouveau coupés en deux. Il murmure quelques mots que je ne comprends pas. Je lui demande de répéter mais il refuse en riant.

– *Please, Ryan !*

– C’est un mot que tu ne connais pas, que tu ne peux pas comprendre, un mot qui n’existe pas dans le dictionnaire.

J’ai beau insister, il ne cède pas mais finit enfin par avouer :

– C’est une phrase codée que nous utilisions quand nous étions ados...

– Et qui voulait dire ?

Il se redresse, caresse mes cheveux mouillés et murmure :

– Vive la France !

– Je ne te crois pas, tu mens...

– Tu as raison, ça ne veut pas dire ça mais...il y a un rapport. Je t’expliquerai un jour.

Cette dernière phrase me nourrit d’espoir. Un jour ? C’est une formule pour me faire taire ou il est en train de m’avouer que nous allons nous revoir ? Encore et encore ?

Ces paroles me bouleversent. Nous nous endormons l’un contre l’autre, l’un dans l’autre. Une heure, deux heures, plus, je ne sais pas, j’ai perdu la notion du temps quand un bruit de porte qui claque me réveille.

Les rideaux sont tirés et une douce pénombre inonde la pièce. Près de moi, personne. Je l'appelle !

– Ryan, Ryan...

Mais je sais déjà qu'il est parti.

De lui, il ne reste rien, ni dans la chambre ni dans la salle de bains. Comme si ce que j'ai vécu n'avait jamais existé. Je cherche une petite robe en toile dans l'armoire que j'enfile rapidement pour me précipiter hors de la chambre. Quelle heure peut-il être ? À peine me suis-je posé cette question qu'une immense horloge à la Dali, assise sur une console haute, me répond. Quatorze heures vingt. J'avance dans le couloir où les œuvres d'art se succèdent. Une voix féminine m'interpelle :

– Vous devez avoir faim. Venez, je vous ai préparé quelque chose.

C'est une petite femme brune qui me sourit. Elle porte une robe bleu marine et un tablier blanc. Ses cheveux sont tirés en chignon. Son petit accent, chantant. Je dirais qu'elle est mexicaine. Elle m'emmène dans l'aile gauche de la maison. La salle à manger, attenante à la cuisine américaine, est un espace très clair dont le mur principal est occupé par un aquarium dans lequel s'ébat, autour de coraux aux couleurs extraordinaires, une myriade de poissons exotiques. J'ai cru qu'il était réel mais, à bien y regarder, le décor bouge sans cesse. Les images se succèdent comme une promenade au fond de l'océan.

– Avant, nous avions un vrai aquarium mais monsieur pense que ce n'est pas bien pour les poissons d'être prisonniers, me dit la femme brune.

Puis elle revient à ce qui lui paraît essentiel :

– Je m'appelle Madaleno. M. Ryan m'a demandé un repas français pour vous.

Je me moque du repas, ce qui m'importe c'est Ryan. Pourquoi ne déjeune-t-il pas avec moi ? Comme si elle comprenait, elle sourit et ajoute :

– M. Ryan est rentré chez lui mais il reviendra ce soir.

– Chez lui ? Où ça ?

Elle se rend compte qu'elle en a trop dit.

– Je ne sais pas, mademoiselle, c'est ce que j'ai pensé quand il est sorti.

Je m'effondre moralement, à nouveau. Ryan habite quelque part près d'ici, mais il m'a invitée chez un ami. Il me cache !

– Une tranche de foie gras avec des figues et de la salade pour vous, dit-elle en me tendant une assiette bien remplie.

– Je...

– Je vous apporte les toasts bien chauds.

Cette petite attention m'attendrit, il sait que j'aime le foie gras depuis notre Paris-New York. Mais je ne peux pas oublier les paroles de l'employée de maison : « M. Ryan est rentré chez lui. »

Wikipedia précise bien qu'il est né à Los Angeles. Mais je pensais qu'il vivait à New York. Plusieurs photos de son appartement près de Central Park ont été publiées sur des magazines. Ma naïveté est sans bornes. J'aurais dû me douter qu'il avait plusieurs résidences, et forcément une à LA,

puisqu'il a grandi ici.

– Vous préférez déjeuner au bord de la piscine ? Sous l'auvent, il y a de l'ombre.

Je choisis de rester dans cet endroit un peu trop froid à mon goût, mais cette présence me rassure.

– Il n'y a que nous dans la maison ?

– M. Martin est à l'étranger pour un repérage. Et son épouse l'a rejoint quelques jours.

Elle a l'air étonnée de mon manque d'infos, alors je réplique :

– Oui, je sais, mais... non, rien.

– Vous avez besoin d'autre chose ?

Je réponds par une autre question :

– Nous sommes seuls aujourd'hui ?

Elle ouvre de grands yeux ronds et me regarde avec empathie.

– Non, bien sûr que non. Le chauffeur de monsieur est là, d'ailleurs il peut vous emmener en ville si vous le souhaitez. Et puis il y a la femme de chambre, je crois qu'elle est dans vos appartements.

Si je comprends bien, tous les employés de M. Martin sont présents mais M. Martin est absent.

– Nous sommes à votre service, ajoute-t-elle, ravie.

Si j'étais d'humeur joyeuse, je n'en reviendrais pas d'avoir tous ces gens à ma disposition. J'enverrais un mail de trois kilomètres à ma grand-mère qui en serait tout excitée. Mais voilà, mes sentiments sont partagés. Une fois de plus, je ne sais pas quoi penser. Un texto de Claire me recadre un peu. Je l'appelle.

– Allô, Claire... Oui, je suis chez lui... enfin non, je t'expliquerai.

Sa voix est enthousiaste.

– C'est génial ce qui t'arrive !

Oui, sans doute. C'est ce que je crois à certains moments et moins à d'autres.

– À quand un selfie avec lui ?

– Il n'acceptera jamais, il doit protéger sa vie privée.

– Une photo ne prouve pas que vous couchez ensemble.

Une fois de plus, sa joie légitime se heurte à mes doutes. Jamais je ne demanderais à Ryan de poser avec moi. Pas question de jouer les groupies comme toutes les filles qu'il rencontre. Emma et les autres ne lui ont jamais demandé un selfie. Si je veux qu'il me respecte, je dois être irréprochable.

– Tu es trop fière, Mélo... Mais bon, fais comme tu le sens.

Je suis étonnée qu'elle capitule aussi vite. Habituellement, elle cherche à me convaincre avec plus d'arguments. Comme je le fais quand il s'agit de ses amours.

– Tu as des news de M. Bondage ?

– Je l'ai croisé à la salle et je l'ai senti mal à l'aise, mais il a fait comme si de rien n'était. Je ne crois pas que je vais continuer avec lui. C'est trop compliqué !

La cuisinière, occupée à ranger ses placards, me jette parfois un regard curieux. Comme si elle comprenait ce que je raconte. D'ailleurs, quand je raccroche, elle marmonne trois mots dans ma langue :

– C'est joli français, moi parler un pou.

Avant M. Martin, Madaleno était au service d'une famille québécoise qui vivait en Californie. C'est comme ça qu'elle a entendu la langue pour la première fois. Je me garde bien de lui expliquer que le français que l'on parle en France est un peu différent. Moins amusant en tout cas !

Le foie gras est bon, mais ce qui me plaît surtout ce sont les figes. Je n'ai pas beaucoup d'appétit.

– Il faut manger, vous êtes toute mince. Mince, mais très jolie, ajoute-t-elle.

Et là, je ne sais pas ce qui me prend, je réponds sans réfléchir :

– Pas aussi jolie qu’Emma Watson.

Elle éclate de rire, avant de répliquer :

– Beaucoup plus jolie qu’Emma. Elle est venue ici il y a quelques semaines. Elle est petite, comme moi, non un peu moins.

Joignant le geste à la parole, elle lève le bras un peu au-dessus de sa tête et ajoute :

– Et son visage n’est pas comme le vôtre. Vous faites du cinéma, en France ?

– Non, je suis étudiante.

– Mais vous pourriez faire du cinéma !

Je termine mon foie gras, juste pour lui faire plaisir.

– Maintenant, il y a du rosbif froid.

– Non, merci, Madaleno, il ne faut pas exagérer.

Elle rit de plus belle. Je resterais bien à discuter avec elle car c’est une nature joyeuse et j’ai besoin d’un peu de réconfort. Mais ça ne plairait peut-être pas à Ryan que je la questionne.

– Je vais me baigner.

– Oui, il faut profiter du soleil de Californie !

Au moment où je m'installe sur le transat, le téléphone sonne. C'est lui.
 – Je passe te chercher vers dix-neuf heures.

Il raccroche vite, je sens qu'il est pressé. Je n'ai pas pu lui demander quelle tenue je dois porter. Mais le plaisir de le voir dans quelques heures m'aide déjà à mieux respirer.

Le jardin est un enchantement de verdure dans lequel se love la piscine aux formes étranges. Le ciel d'un bleu azur, comme la serviette sur laquelle je m'allonge, comme la céramique du bassin. Et par hasard, comme mon maillot de bain dont je serre chaque nœud. Installée ton sur ton sur le transat qui épouse mes formes, je ferme les yeux et mes interrogations recommencent. Est-ce que ma robe sera suffisamment classe ? Est-ce que nous serons seuls ? Est-ce que... est-ce que... est-ce que... Pour stopper ces rafales de questions, je décide de lire. J'hésite entre la microéconomie et un thriller que j'ai emporté dans mes valises car le titre m'a plu : *La Serpente*. Je prends les deux près de moi, mais le choix est vite fait. Je me plonge dans le roman. Et ça fonctionne.

Il est presque dix-sept heures quand j'en sors pour me baigner. Après plusieurs longueurs de piscine, une cinquantaine peut-être, la voix de Ryan m'appelle comme dans un rêve. Mais ce n'est pas un rêve. Je sors la tête de l'eau brutalement. Boum... boum... boum... Il est là, accroupi au bord du bassin avec son sourire enchanteur.

– *Hello, Miss Mélodie !*

– *Hello, Mister Ryan !*

Mes battements cardiaques, qui s'étaient tenus tranquilles pendant ma demi-heure de natation, passent à la vitesse supérieure. Mon bel amant porte un costume noir et une chemise blanche cintrée, comme dans les magazines de mode. Je craque littéralement.

– Viens bébé, je me suis trompé, le cocktail est prévu à dix-huit heures. Et... j'ai promis à mon amie de faire quelques photos.

Quand je sors de l'eau, il m'envoie un baiser du bout des lèvres car son portable sonne. Madaleno lui apporte un jus de fruits.

– Et pour la jolie demoiselle ? me demande-t-elle.

Mais je n'ai pas le temps de répondre, Ryan m'ordonne de m'habiller. Cette précipitation me contrarie. Je fonce sous la douche, remets mes lentilles, sèche mes cheveux à toute allure. J'ai beau tirer sur la brosse ronde, quelques-uns se montrent rebelles. Quand je sors de la salle de bains, il est toujours au téléphone. Vite, une BB crème sur le visage, un peu de mascara sur les cils et de gloss sur les lèvres. Il m'aperçoit en peignoir et interrompt sa communication quelques secondes.

– *Hurry up, baby, we have to leave !*

Je suis de plus en plus nerveuse. J'aurais tellement aimé dîner seule avec lui. Sans amis et sans téléphone. Ma robe rouge rehausse mon teint hâlé après ces quelques heures ensoleillées, mais elle est un peu courte. Et mes escarpins un peu hauts. Heureusement, ils sont assortis à mon Chanel « bouteille de lait ». Ou plutôt à celui d'Aurore. Si elle savait que je vais utiliser son sac pour accompagner Ryan Reed à un cocktail, elle tomberait raide !

Pliée en deux, j'accroche les brides de mes chaussures qui résistent. Je n'entends pas Ryan qui

arrive derrière moi et m'attrape par les hanches.

– Il ne faut pas prendre ce genre de position, bébé, je vais garder mon érection toute la soirée.

Je me retourne vivement. Il est tellement beau que j'en oublie tout ce qui m'a minée quelques heures auparavant. Et tellement craquant. Sa bouche écrase la mienne. Mon gloss a changé de propriétaire. Il fait la grimace puis revient vers moi, vers mes lèvres entrouvertes. Son goût me pénètre jusqu'au fond du ventre. J'ai envie de lui comme une dingue. Ses mains se promènent sur mon corps, relèvent ma robe jusqu'en haut de mes reins. Je proteste, il s'en moque. J'imagine mes fesses à portée des regards mais la puissance de ses caresses triomphe de mes inquiétudes. Son téléphone sonne de nouveau.

– Ça tombe bien, bébé, avec toi je perds la notion du temps.

Il décroche et m'attrape par le bras. Me guide tout en discutant avec son interlocuteur vers la porte d'entrée. Le chauffeur nous attend. En fait, non, le chauffeur m'attend. Ryan interrompt sa conversation pour me prévenir :

– Sami va te déposer chez les Redford, je prends ma voiture...

Il hésite un instant puis ajoute :

– Il ne faut pas que les journalistes nous voient arriver ensemble... Tu comprends, bébé.

Je suis estomaquée mais je garde mon calme.

– Je comprends.

Et je claque la portière sans attendre que Sami le fasse.

Ces chauds et froids me donnent la chair de poule. Plus encore que la température qui chute de dix degrés entre l'extérieur et l'habitable climatisé, le comportement de Ryan me refroidit. C'est clair, il ne souhaite pas que les journalistes nous voient ensemble. Et même si je le comprends, je ne peux pas m'empêcher d'être triste. Et jalouse de toutes les conquêtes avec lesquelles il s'est affiché. Mais il s'agissait de people et je ne suis qu'une fille lambda, sans intérêt. Je rumine. Je dramatise. Je dédramatise. Je ne sais même pas depuis combien de temps nous roulons. C'est le chauffeur qui me ramène à la réalité.

– Nous arrivons bientôt, dit-il en regardant dans son rétroviseur.

Il quitte la route de Doheny, qui domine Bird Streets, pour une impasse paisible, avant de pénétrer dans une propriété grandiose, installée sur les hauteurs de Beverly Hills. Je ne peux pas m'empêcher d'écarquiller les yeux en sortant de la voiture. Il devine que je ne suis pas habituée au luxe ni à un tel service de sécurité. Je me sens ridicule. Pas besoin de me présenter aux gardes du corps qui nous accueillent, c'est le chauffeur qui s'en charge. « *Miss Mélodie, a friend of Kim Brood.* » C'est la meilleure ! Je ne suis même pas « *a friend of Ryan* » !

Une allée de bougies mène le visiteur à l'intérieur de la propriété. Nous traversons un couloir de marbre, blanc du sol au plafond, jusqu'au salon dont le toit est ouvert. Quelques marches plus bas, la vue est incroyable. À couper le souffle !

Le soleil se couche et les lumières s'allument : en bleu marine la piscine au bord du précipice, en jaune la maison tout en baies vitrées. Une immense table-cheminée, dont les flammes s'affolent au gré du vent, trône au milieu de la terrasse. Je suis éblouie.

Kim, vêtue d'un élégant smoking blanc, se dirige vers moi. Son protégé l'a sans doute prévenue de mon arrivée.

– Chère Mélodie, vous êtes ravissante ! Une Kate Moss brune... Kate Moss à vingt ans, bien sûr.

Sans doute une allusion à ma coiffure décoiffée et à mon manque de bijoux. Je le prends comme un compliment et me raccroche à cette idée. Voilà, je suis une Kate Moss brune. Je me redresse et me sens soudain plus sûre de moi. Il vaut mieux, car toutes les nanas dans les parages sont super bien habillées et super sophistiquées.

– Ryan est là pour rencontrer des gens et faire des photos. Ce n'est pas vraiment une soirée cool pour lui, il travaille toujours quand il est en représentation.

Ce qu'elle veut dire, c'est qu'il aura peu de temps à me consacrer. Lisant une marque de déception sur mon visage, elle ajoute :

– Mais il a absolument tenu à ce que vous soyez là.

J'aimerais répliquer « quel honneur ! » sur un ton sarcastique, mais je ravale mon insolence.

Une femme, complètement surexcitée, nous rejoint. Il s'agit de notre hôtesse qui veut immédiatement savoir qui je suis.

– Mélodie, la fille d'une amie française. Elle étudie à New York.

Rien d'intéressant. Ce n'est pas ce que dit la femme, mais je devine que c'est ce qu'elle pense. Elle salue brièvement la nobode que je suis en s'empêtrant dans ses colliers qui lui descendent au

nombril.

– *Ryan is fantastic...* et bla-bla-bla et bla-bla-bla...

Elle n'a que ce prénom à la bouche, Ryan par-ci, Ryan par-là... Et je me réjouis en silence de savoir que c'est avec moi qu'il a passé la nuit. Cette pimbêche au bec de canard ne peut pas le concevoir, puisque mon nom n'est nulle part écrit en gros caractères. Ni sur des affiches de cinéma, ni dans des défilés de haute couture ou même dans le *Who's Who*. Quant au sien, style vieille noblesse poussiéreuse, je ne l'ai pas retenu.

Kim me résume le parcours de cette comtesse qui a épousé en secondes noces un proche du Président. En un mot, un politicien démocrate qui s'agite frénétiquement pour les prochaines élections aux côtés d'Hillary Clinton, présente ce soir avec sa fille. Je comprends mieux toutes les précautions prises à l'entrée de la propriété. Il ne s'agit pas seulement de protéger les acteurs des paparazzis ou de leurs groupies, mais les politiques de leurs ennemis potentiels !

Adossée au garde-corps de la piscine, je ne me lasse pas d'admirer les jets d'eau qui l'encadrent. Je barbote dans un autre monde. Un tel luxe me paraissait inimaginable. Même la maison de Martin Corsey, que je trouvais géniale quelques heures plus tôt, me paraît banale.

Kim se retrouve vite entourée de multiples visiteurs. Des obsédés du cinéma, fascinés par sa notoriété et son pouvoir dans le métier.

Ne souhaitant pas subir d'autres présentations style « Miss Mélodie, l'étudiante française », je m'éloigne discrètement du groupe.

Au pied de trois immenses marches, un bar lumineux regroupe d'autres invités. Je m'aventure sur cette plate-forme pour découvrir le panorama sous un autre angle, au moment où un homme m'aborde et se fend d'un baisemain anachronique auquel je ne m'attendais pas.

– Goûtez ce cocktail, il est exceptionnel ! dit-il en me tendant un verre qu'il attrape sur le plateau d'un serveur.

J'accepte. Pas question de passer la soirée dans mon coin à boire de l'eau.

Ce quinquu plutôt sympa s'appelle John. Ravi de croiser une Française, il bafouille quelques phrases dans ma langue maternelle :

– Vous êtes très jolie.

La suite des questions ne tarde pas. Je me présente, comme un petit perroquet.

– Ah, vous êtes une amie de Kim, c'est une femme exceptionnelle ! Que faites-vous à LA ?

– Je suis étudiante... mais à New York.

Je n'ai pas le temps de donner plus d'explications car un petit rondouillard du nom de Christopher nous interrompt bruyamment. Je repère tout de suite le lèche-cul à sa manière de féliciter John pour sa récente intervention télévisée. Puis il se tourne vers moi avec une mimique désagréable.

– Il me semble vous avoir déjà vue sur quelque tabloïd... sur... sur...

Je le coupe :

– *American Tabloïd* ? Non, je ne pense pas que James Ellroy parle de moi, j'étais trop jeune.

L'homme reste de marbre, l'autre éclate de rire. Un rire admiratif, à la façon dont il me regarde. Je ne suis pas mécontente de mon effet. Je me demande si l'alcool ne me rend pas plus brillante que je ne le suis.

– Vous connaissez James Ellroy, c'est fantastique !

Christopher n'a toujours pas compris que je parlais du livre *American Tabloïd*.

J'interroge mon premier interlocuteur :

– Et vous, que faites-vous dans la vie ?

– Je suis producteur.

Revanchard, le vilain Christopher se met à glousser.

– Vous ne connaissez pas John ? Il est l'un des principaux actionnaires de la Paramount !

J'avale nonchalamment une gorgée de ma boisson qui me monte à la tête, puis je réplique :

– Je ne savais pas qui était Ryan Reed avant de venir aux États-Unis, mais aujourd'hui je le sais.

On apprend tous les jours.

– Ryan deviendra une très grande star, la plus grande ! continue-t-il, plein d'emphase.

Il se la raconte un peu. Je le soupçonne d'abuser de poudre blanche. Le producteur paraît attendri par ma franchise. Il allait me dire quelque chose, mais une femme l'enlace à grand renfort de mots joyeux.

La soirée risque d'être longue malgré le décor féerique qui m'entoure. Le nombre des invités devient impressionnant, leurs rires et leurs éclats de voix résonnent dans la nuit.

– *Oh, dear ! I can't believe it.*

Je me sens étrangère.

La comtesse jubile en parcourant sa terrasse bondée. J'ai l'impression qu'il y a partout des jolies filles. Certains visages sont connus. Si Claire m'accompagnait, ce serait simple de les identifier.

Une petite brune aux cheveux longs, perchée sur des talons de quinze centimètres, attire un essaim autour d'elle. Celle-là, on ne peut pas la rater. Sa poitrine qui sort de son bustier me rappelle la mienne, un soir au Markus, mais c'est un autre gabarit ! J'en pâlis. Sur ses hanches, même écart de mensurations. Une robe en cuir moule son large fessier cambré. Avec son ombre à paupières scintillante et son gloss rouge métal, c'est un phare que les yachts de la baie ne peuvent pas manquer. Un look d'enfer ! Elle s'appelle Kim. Une Kim aux antipodes de l'autre.

Je viens de terminer mon verre. J'admire la baie nocturne. Je me sens moins triste, beaucoup moins triste. Je m'invente des histoires en regardant les formes qui se dessinent au gré des éclairages. J'observe les gens, je m'arrête sur certains. Un couple très ricain d'apparence se tient par la main. Ils sont beaux, tous les deux. J'envie leur complicité, la façon dont ils rient en se regardant.

– Jolie, cette Brooklyn, n'est-ce pas ? me dit l'un des deux hommes derrière moi. Mais vous n'avez rien à lui envier.

Je ne sais pas ce qui me prend, sans doute le cocktail que j'avale comme du soda et qui me rend espiègle, je réponds du tac au tac :

– Je trouve que son mec n'est pas mal non plus.

– Les joueurs de tennis, c'est une valeur sûre ! Voulez-vous que je vous présente ?

– Non, merci !

Encore une célébrité qui m'a échappé, mais je me garde bien de l'avouer aux deux mecs qui me parlent.

Le CV étant de rigueur, je décline rapidement mon statut d'étudiante française en week-end chez une amie américaine.

– Et vous ?

Ils se regardent, amusés. Le plus jeune, un brun de type oriental, me répond :

– Disons que je suis... un businessman. Et mon ami, Matthew, un artiste de renommée mondiale.

Tout le monde se connaît dans cet endroit où ne sont invitées que des personnalités, et mon ignorance les étonne forcément. Saad, l'homme d'affaires, puisque c'est son nom, parle très bien français. C'est agréable pour moi. Je me sens soudain moins étrangère. Il traduit notre conversation à son ami en exagérant le sens des mots. Je le corrige, il cherche un autre mot. Un concours de vocabulaire qui nous amuse beaucoup.

C'est en pleine crise de fou rire que je sens ses yeux sur moi. Ses yeux dark green. Il a l'air furieux. Les deux autres, voyant mon changement d'attitude, suivent mon regard. Mais Ryan a détourné le sien. J'ai l'air d'une groupie stupide.

– Ah, ce Ryan, quel succès !

J'aimerais me défendre, mais je suis réduite au silence. Saad me tacle :

– Je suis pas mal non plus, et surtout beaucoup plus riche que lui !

– L’argent ne m’intéresse pas, je n’aime que le champagne, dis-je en attrapant une coupe sur le plateau du serveur qui passe.

Quitte à être ridicule, autant l’être jusqu’au bout. Mais j’ai à peine le temps d’y tremper les lèvres. Kim m’a rejointe. Kim Brood et son allure de reine, très classe dans sa tenue blanche épurée, comme si rien ne pouvait l’atteindre.

– Chers amis, permettez que je vous confisque Mélodie un instant, lance-t-elle gentiment aux deux hommes médusés.

Auraient-ils raté les débuts d’une nouvelle star ? C’est à coup sûr la question qu’ils se posent alors que nous nous éloignons.

– Il y a une projection privée dans la salle de cinéma, au sous-sol de la villa. Ryan souhaiterait vous y voir.

Boum... boum... boum... enfin, il s’intéresse à moi !

Quand nous arrivons en bas de l’escalier, des gens sortent de la salle. Une séance vient de se terminer.

– Il va arriver, m’assure Kim.

J’entre dans la pièce moquetée de beige qui compte deux rangées de cinq fauteuils en cuir dans les mêmes tons. Devant, un écran, derrière, un projecteur encore allumé.

– C’est le seul endroit discret de la maison et Ryan...

– Oui, je sais, Kim. Je n’ai pas besoin qu’on me rappelle sans cesse que personne ne doit le voir avec moi !

– Je vous laisse, dit-elle, indifférente à mes états d’âme.

Elle repart dans l’autre sens et me plante là. Je m’assieds sur un fauteuil le long du mur, dans un silence inquiétant.

J'attends, le cœur battant, en triturant les rares objets que contient le sac bouteille de lait. Mon smartphone, 10 dollars, un paquet de Kleenex et mon gloss. Au moment où je m'apprête à remaquiller mes lèvres, tout s'éteint. Seule une lumière sort du projecteur au milieu du mur, et la silhouette de Ryan apparaît sur l'écran. C'est une pub pour une eau de toilette d'une marque française. Je m'énerve, je trouve cette mise en scène de mauvais goût.

– Ryan !

Sa voix à travers le micro me répond :

– Mélodie !

– Ce n'est pas drôle, Ryan. J'ai peur, toute seule, ici.

– Tu t'es très mal comportée ce soir, Mélodie.

– Arrête ce numéro, ça ne m'amuse pas.

Je me dirige vers la porte. Elle est fermée à clé.

– Tu es punie, Mélodie, mais comme je suis gentil, tu pourras regarder un film. À tout à l'heure.

Je hurle :

– Ryan ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Mais il ne répond plus. Sur l'écran, il me fait l'honneur de son prochain film qui n'est pas encore sorti en salles. Mais je m'en moque, je tape contre la porte en hurlant :

– Ouvre-moi, ouvre-moi !

Plus je crie, plus le volume monte. Je finis par m'asseoir dans un coin au deuxième rang.

Le film est violent, il me fait peur. Ça tire de partout. Ryan est frappé, torturé. C'est insupportable. Je ne veux pas le voir dans cette situation. Je ferme les yeux, je me bouche les oreilles. Dire qu'il y a des gens qui paient pour ça ! Les scènes plus intimes avec sa partenaire Megan Fox ne me réjouissent pas davantage. Je passe de la frayeur à la compassion, de la compassion à la colère.

Un peu fatiguée de m'énerver, je m'endors vers la fin de l'histoire. Et la lumière s'allume. Ryan sort de derrière l'écran comme si de rien n'était. Il a les cheveux en bataille, sa chemise plus ouverte qu'à notre départ de la villa de Martin, et il tient un verre de whisky à la main.

– Ça t'a plu ? demande-t-il avec une insolence qui me sidère.

Je suis fâchée.

– Non !

Il s'assied sur la marche qu'il descend et me fixe avec un regard étrange, différent. Il sourit et l'éclat de sa dentition parfaite m'éblouit. Il a l'air perdu, mais il est beau, si beau que j'en suis émue. Je ne veux pas qu'il le ressente. J'ajoute :

– Je n'ai pas aimé ce film. Et surtout les conditions dans lesquelles je l'ai vu.

– Une projection privée, pour toi toute seule !

– Je n'aime pas qu'on m'enferme !

J'avance vers lui.

– Assieds-toi, me dit-il. Assieds-toi sur la marche.

Je m'assieds sur la dernière marche. Quatre mètres environ nous séparent. Tout à l'heure, j'avais

envie de lui hurler dessus, maintenant qu'il est là, je perds mes moyens. Je craque. Sa mèche tombe sur ses beaux yeux émeraude.

– Il te plaît, Saad ?

Je répète ce nom, étonnée :

– Saad ? Ah, le type avec qui j'ai parlé !

Il est jaloux ou je rêve, je n'en reviens pas. Il secoue son verre. On n'entend que le bruit des glaçons qui s'entrechoquent. Il avale une gorgée d'alcool et me fixe à nouveau. Je m'apprête à me lever mais il crie :

– Ne bouge pas ! Reste là.

Je reste assise, face à lui, les bras croisés et les jambes repliées. Je soupire.

– OK...

– Tu ne m'as pas répondu, Mélodie.

– Il n'y a rien à répondre !

– Qu'est-ce qui te faisait tellement rire ?

Je soupire à nouveau.

– Je ne sais pas, on parlait français, il traduisait des bêtises à son copain et... et ça nous amusait.

– C'est ça qui te faisait rire comme une hystérique ?

C'est comme ça que je traduis ses paroles : « *laughing hysterically...* ». Je n'aime pas du tout ce mot « hystérique » que l'on galvaude en parlant des femmes, alors je me venge :

– Il m'a dit aussi qu'il était plus riche que toi.

Ses sourcils ont bougé, j'en suis sûre !

– Beaucoup plus riche, oui, c'est vrai ! admet-il sans animosité.

J'ai immédiatement des regrets et je bredouille :

– C'est... c'est stupide parce que... parce que je m'en fous.

Il n'y a aucun bruit. Comme si nous étions seuls dans cette maison. Il avale une nouvelle gorgée de whisky et remonte sa mèche. Son regard me saute au visage.

– Écarte les jambes, Mélodie.

– Mais...

– Mélodie...

Mal à l'aise, j'ouvre un peu mes cuisses.

– Écarte-les davantage !

Je suis partagée entre mon désir et ma raison et, comme d'habitude avec lui, c'est le désir qui l'emporte. Je pose mes deux mains sur la moquette derrière moi et j'écarte les jambes. Je lui montre la culotte rouge que j'ai achetée la semaine dernière chez Victoria's Secret. J'étais loin d'imaginer cette scène à ce moment-là. Le détail ne lui échappe pas.

– Quel raffinement ! La culotte assortie à la robe. La french touch !

Je reste figée, les jambes ouvertes. Ma robe glisse doucement sur mes cuisses. Je voudrais qu'il vienne me rejoindre et qu'il me fasse l'amour, ici, maintenant, mais il ne bouge pas. Il boit à nouveau et fait tinter ses glaçons.

– Enlève ta culotte ! ordonne-t-il.

La lumière de la salle me gêne, mais j'ai tellement envie de lui. Je suis à Beverly Hills, dans une villa somptueuse, avec le plus beau mec de la Terre. C'est une histoire de fou. Je n'arrive pas à y croire. Je n'arrive pas à croire non plus à ce que je suis en train de faire. J'enlève ma culotte.

– Lance-la-moi.

Je la mets en boule et lui envoie en riant comme une enfant. Elle tombe à ses pieds. Il se lève, la ramasse, la glisse dans la poche de son pantalon et enlève sa veste de costume. Ses gestes sont lents, à la fois virils et gracieux. Je suis complètement sous le charme. Il s'assied à nouveau. Au même endroit. Et je sais ce qu'il attend. Alors j'ouvre les jambes. Un peu moins. Ma pudeur m'arrête.

– Encore, Mélodie.

– Non, Ryan, je... je t'en prie...

Son téléphone sonne. Je ne comprends pas. Moi, quand j'étais enfermée, je n'avais pas de réseau. Il répond, il semble énervé, puis finit par abdiquer :

– OK... OK...

Il s'approche, s'agenouille, écarte mes jambes, caresse mon sexe, le lèche quelques instants. Je gémis, je ne veux plus que ça s'arrête. Mais ça s'arrête. J'ai mal au ventre. Il m'aide à me relever, m'embrasse dans le cou, prend ma main et la pose sur sa braguette. Son sexe est dur. Je voudrais le prendre dans ma bouche mais, déjà, Ryan s'écarte.

– Tu ne perds rien pour attendre !

Je suis trop déçue de quitter cette salle de projection dans laquelle j'ai eu si peur. J'ai envie de lui, je suis mouillée entre les jambes et je n'ai plus de culotte.

Il me précède. En haut de l'escalier, les têtes se tournent vers lui. Ryan n'échappe pas aux regards, même ici où il y a une multitude de milliardaires et de personnalités connues.

Kim s'approche de son poulain dès qu'elle l'aperçoit. Elle est fébrile. Il semblerait que la fille de l'ex-Président soit arrivée. C'est une inconditionnelle de l'acteur. Elle est venue spécialement pour lui. Kim entraîne mon amant loin de moi. Vers les VIP des VIP. Je fuis la foule qu'un photographe a le droit d'immortaliser. Quatre photos. Pas une de plus. Le vigile a dit « stop ». Je m'éloigne, je ne fais pas partie du jeu. Pas celui-ci, en tout cas. Quelques visages se retournent sur mon passage. Des hommes surtout. Est-ce qu'ils devinent que je n'ai pas de culotte ?

Je redescends vers le bar de la terrasse. Il fait bon mais presque dix degrés de moins que la journée. Un léger souffle venu de l'océan atteint parfois la colline. Doux, léger mais je ne cesse de penser à ma robe qui pourrait s'envoler si, sans prévenir, le vent s'enhardissait. Dans la piscine, un homme barbote tout habillé en riant. Quelqu'un a dû le pousser.

– Il a perdu son pari, me précise une femme qui m'attire vers son groupe.

– Et c'était quoi, le pari ?

– *I don't know !*

Elle ne sait pas mais elle trouve ça très drôle. Elle me parle et me touche comme si nous étions amies depuis toujours. Les deux couples près d'elle, trompés par cette amitié improvisée, me traitent comme une intime.

– Paris ! Paris ! Paris ! Les petites femmes de Paris ! dit l'homme plus âgé.

Je bois un autre verre, mais cette fois je grignote quelques petits-fours. Pas question de finir comme mon interlocutrice qui a l'air complètement bourrée. Je me demande d'ailleurs si elle ne m'a pas prise pour quelqu'un d'autre. Sa chevelure blonde remontée en chignon commence à s'échapper de ses pinces et son boléro glisse sur son épaule. Elle n'est pas jolie mais sexy. Sans doute beaucoup plus que quand elle est sobre.

– Vous aviez disparu, Mélodie.

Saad est derrière moi, il m'a parlé si près de l'oreille que j'ai senti ses lèvres sur ma nuque. L'amateur de petites Parisiennes lui fait un signe avec le pouce, comme pour lui dire qu'il a fait le bon choix.

– Vous restez combien de temps à LA ? me demande Saad.

– Je rentre à New York demain.

Une domestique propose un drap de bain au parieur malheureux qui sort de la piscine en fanfare. Il est trempé, rigole très fort et parle d'une voix tonitruante. Je trouve qu'il ressemble à Donald Trump, sans les cheveux. Comme si le toupet était resté au fond de l'eau.

– Qui est-ce ?

– Décidément, vous venez d'une autre planète ! Ou alors vous jouez la comédie, me répond Saad. Qui me dit que vous n'êtes pas une Lainey Gossip qui cherche le scoop ?

Je préfère rester dans le flou et le mystère.

– Qui sait ?

– Tout le monde n'a pas les faveurs de Kim Brood. Voilà pourquoi je me méfie.

Mais il n'est pas sérieux. Il cherche juste à en savoir un peu plus sur moi.

Nous échangeons depuis une dizaine de minutes lorsque Ryan apparaît. Les deux hommes se font une accolade. Ryan lui parle comme si je n'existais pas. Soudain, il sort ma culotte de sa poche et se tourne vers moi.

– Au fait, tu as oublié ça !

Saad éclate de rire, Ryan lui fait un high five. Tous deux trouvent ça très drôle.

J'ai la honte de ma vie. Il m'a humiliée, ce connard, connard... connard... connard ! Je m'enfuis.

— Vous avez un problème ? me demande une servante attentionnée. Les larmes roulent sur mes joues. Je balbutie :

— Je... je cherche les toilettes.

Elle m'invite à la suivre dans un corridor gigantesque et m'ouvre une porte sur la gauche par laquelle je m'engouffre. Je m'enferme dans un W-C pour laisser couler le flot de mes pleurs. Mon mouchoir en papier est noir de Rimmel. J'en cherche un autre dans ma bouteille de lait en hoquetant. Je pense à mon père, à ma grand-mère pour me raccrocher au réel. Petit à petit, je maîtrise mon chagrin. Des voix me parviennent de l'extérieur. Je sors me refaire une beauté dans l'espace des dames. Deux femmes redressent leur brushing en discutant. Ma présence les oblige à parler plus bas, comme si se divulguaient ici des secrets que je ne devrais pas entendre.

Je m'assieds sur un fauteuil en évitant le miroir. Je sens à nouveau les larmes sous mes paupières, prêtes à jaillir. Comment a-t-il pu me faire ça ? Il n'a aucun respect pour moi. Je le déteste. Mes hoquets retenus indisposent les bavardes qui décident d'aller discuter ailleurs. Je peux tranquillement m'apitoyer sur mon sort.

Je ne suis ni dans mon pays ni dans mon milieu, et la cruauté de Ryan m'attriste vraiment. Il s'est moqué de moi. Ce monde est une jungle dans laquelle je ne pourrai jamais trouver ma place. Que va-t-il se passer maintenant ? Il faut que je rentre à la villa, c'est tout ce que je souhaite. J'ai le cœur en mille morceaux et pas le courage de le ramasser. Je compose le numéro de Kim. Une fois, deux fois... Elle ne répond pas. Et pas question que je sorte d'ici pour aller à sa recherche, j'aurais trop l'impression d'être la risée de la soirée. La petite histoire drôle a dû se chuchoter dans les oreilles de plusieurs convives. Connard, connard ! Je le hais !

Kim me rappelle.

— Que se passe-t-il, Mélodie ? Où êtes-vous ?

J'explique que je veux partir d'ici, maintenant.

— Ryan est au courant ?

Je mens :

— Oui.

Dans l'espace pipi-maquillage, une grande Black, style top, reluque, énervée, son pantalon maculé de crème.

— Ce crétin de Jason m'a bousculée. Regardez, regardez ! grogne-t-elle en me prenant à témoin des dégâts causés par un personnage dont je n'ai jamais entendu parler.

— Ne vous inquiétez pas, ça n'a pas pénétré, lui dit la servante qui s'applique à nettoyer la tache.

C'est à ce moment que Kim me rejoint. À sa mine, je vois qu'elle n'est pas ravie d'avoir été dérangée.

— Je ne suis pas baby-sitter, Mélodie.

Mais elle ne peut s'empêcher de poser la question :

— Ryan est au courant ?

Je lui fais la même réponse :

– Oui !

Sur le parking, elle interpelle notre chauffeur parmi d'autres chauffeurs qui patientent et le tour est joué. Je me retrouve derrière les vitres teintées de la limousine en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Je me sens soulagée de quitter l'enceinte de cette propriété exceptionnelle. J'avais l'impression d'être là depuis une éternité.

J'aimerais appeler Claire mais j'ai trop honte. Après lui avoir dit que Ryan était un garçon adorable, que nous avons passé des moments merveilleux, je dois lui avouer que c'est un type odieux qui n'a aucun respect pour moi.

Je me sens seule, terriblement seule. Un moment de solitude comme j'en ai rarement connu. Paris me paraît loin, Columbia aussi. Je ne suis qu'une étudiante à l'étranger, je n'ai pas la carrure pour affronter ce milieu de dingues. Du cinéma, ils en font autant dans la vie qu'à l'écran. Tous s'inventent des rôles. Moi, je ne sais jouer que le mien et apparemment je ne suis pas raccord !

Je ne vois plus rien du paysage qui défile, seulement les lumières qui transpercent la nuit.

Dans la villa de Martin, le même majordome m'accueille et me conduit à ma chambre, soucieux de savoir si je désire quelque chose. Être seule et rien d'autre pour le moment. À part une bonne douche et me mettre sous la couette dans l'obscurité.

Les images de la soirée défilent. Chaque personne avec qui j'ai échangé, ma séquestration dans la salle de projection, et surtout la scène qui a suivi : l'arrivée de Ryan quand Saad m'a abordée pour la seconde fois. Celle de la culotte rouge, qui restera gravée dans ma mémoire comme l'une des pires humiliations de ma vie. C'est un mal pour un bien, j'ai vu son vrai visage. Cet épisode malheureux me permettra peut-être d'échapper à son emprise. Je me rappelle mes ambitions personnelles, je fais des projets d'emploi du temps rigoureux pour la semaine qui arrive. Jusqu'à ce que le sommeil m'emporte dans le monde des rêves. Combien de temps ? Je ne sais pas.

Quelqu'un ouvre la porte de la chambre. Une lumière aveuglante m'oblige à fermer les yeux. Je me redresse et j'aperçois Ryan titubant, qui ordonne à quelqu'un qui n'est déjà plus derrière lui de le laisser tranquille.

– *Hi, Mélodie !*

Il s'affale dans un fauteuil, les jambes ouvertes, et me fixe. D'un regard étrange, à la fois suppliant et insolent. Sa mèche de cheveux retombe sur sa paupière mais il ne la relève pas. Sa chemise est déchirée et son téléphone n'arrête pas de sonner. Mais il n'y prête aucune attention. Il continue à me fixer en répétant :

– *Hi, Mélodie !*

Je voudrais l'insulter, le traiter de tous les noms mais la situation m'en empêche. S'il ne s'était pas comporté comme il l'a fait, je le prendrais dans mes bras pour l'aider à se coucher. J'essaierais de comprendre pourquoi il a ce comportement destructeur. Quelqu'un frappe à la porte, il fait un geste mou pour repousser l'intrus qu'il ne voit pas. Deux coups plus fermes sont donnés mais je n'ai pas le temps de répondre. Le type super costaud qui était dans la voiture avec lui quand nous sommes partis à cette soirée passe la tête. Sans doute son garde du corps.

– Tout va bien, Ryan ?

– *Fuck*, répond-il, les yeux clos.

Le bodyguard se tourne vers moi et pose une carte de visite au sol.

– Prenez soin de lui, mais appelez-moi s'il est malade. Désolé, il voulait absolument vous retrouver, dit-il avant de s'éclipser.

Est-ce que je devrais être flattée qu'il n'ait pas voulu rentrer chez lui ? Qu'il ait préféré m'infliger le spectacle d'un homme soûl ou drogué, ou les deux. Il est tellement sûr de sa beauté qu'il n'a aucun complexe. Et c'est vrai qu'il est beau, même à cet instant, étalé dans ce fauteuil, avec sa coiffure sauvage et son vêtement en loques. Ce serait même une photo sexy si j'osais la prendre. Quand je pense que j'étais bien décidée à en découdre avec ce mec et, maintenant qu'il est là, je m'enfonce les ongles dans les paumes pour ne pas faire un geste vers lui tellement j'en ai envie. Il a la tête renversée sur le côté, comme s'il dormait. Je regarde l'heure sur mon portable. Six heures du matin. Le jour ne va pas tarder à se lever.

J'éteins la lumière mais j'ai mauvaise conscience. Et s'il lui arrivait quelque chose ? Je ne sais pas, moi, il pourrait avoir pris trop de stups et faire une overdose ? Non, son garde du corps doit être au courant, il ne l'aurait pas laissé comme ça. Je cogite, je cogite, je m'inquiète. Me rendormir sans me préoccuper de lui serait de la non-assistance à personne en danger.

Je rallume la lumière et je m'approche. Je lui parle doucement :

– Ryan.

Il ouvre un œil et s'accroche à mes hanches.

– Mélodie...

Au même moment, le garde du corps réapparaît. Il me tend un plateau avec un bol dessus. Je suis un peu gênée de me balader dans mon pyjama qui n'est en fait qu'un shorty avec un petit haut, un peu

léger pour la circonstance. Mais l'homme ne semble pas s'en préoccuper. Avec Ryan, il doit être habitué à voir des filles dénudées. Une pointe de jalousie me pique.

– Faites-lui avaler ça. Ça devrait bien se passer, dit-il, plutôt cool.

Il disparaît à nouveau. J'admire l'attention qu'il porte à son patron qu'il appelle même par son prénom.

Le téléphone de Ryan sonne encore, plusieurs fois de suite. Je le sors de sa poche, bien décidée à le mettre sur vibreur. Cette sonnerie au milieu de la nuit est insupportable. Le nom d'Alan, qui s'affiche parmi d'autres, décuple mes angoisses. Il est vraiment chiant, celui-là !

Je déshabille Ryan. Je commence par les chaussures. Il murmure mon nom. Ensuite la veste, la chemise déchirée. Il se laisse faire comme un enfant. J'ai envie de le toucher. Quand j'arrive au pantalon, j'hésite. Je détache sa ceinture, je déboutonne sa braguette, je sens le désir monter en moi et me trouve ridicule. Je ne comprends pas pourquoi il me fait cet effet de ouf. Quand il est en boxer. Je ne peux pas m'empêcher de regarder en direction de son sexe. J'essaie de lire les lettres entrelacées du tatouage sur sa hanche mais je n'y parviens pas. Elles sont mêlées, comme des ronces.

Cette situation est presque ubuesque. Décidément, avec lui, rien ne se passe jamais comme prévu. J'étais persuadée de ne plus le voir avant mon départ, à dix-sept heures. Je m'attendais à retrouver la cuisinière qui me servirait un repas, puis le chauffeur qui me déposerait à l'aéroport. Mais voilà, il est là, face à moi, et je dois lui faire avaler un truc à l'odeur épouvantable. Je porte le liquide à sa bouche. Il me repousse, quelques gouttes tombent sur ma cuisse. Je le sermonne comme un enfant.

– Ça suffit maintenant, avale ça.

Il lève des yeux à demi révulsés et prend une gorgée.

– *Hi, baby !*

– Encore, Ryan, il faut tout boire.

Sa main gauche tripote ma fesse sans douceur. Je me tortille pour qu'il cesse en essayant de lui faire avaler le reste de la potion. C'est une scène comique.

– Arrête, Ryan. Bois ça, ne me touche pas.

Il absorbe non sans peine jusqu'à la dernière goutte. Pour le mettre au lit, c'est une autre histoire, je maîtrise ses tangages, ses muscles se crispent sous mes doigts, sa peau est douce. Enfin, les quelques mètres qui nous séparaient du lit sont franchis. Il s'étale de tout son long en prononçant mon nom d'une manière hachée :

– Mé... ééé... lod... iiie...

Au moment où je croyais qu'enfin il dormait, il bouge, m'enlace maladroitement. Je le repousse. Pas question de céder à ses avances même si je n'attends que ça. D'abord parce qu'il n'est pas dans son état normal, et en plus je suis fâchée. Pas avec celui qui est malade mais avec celui qui ne le sera bientôt plus.

La tisane miraculeuse commence à agir, il retrouve de la force et son élocution s'améliore :

– Je suis désolé, Mélo... die. Je suis vraiment... désolé.

– Je le suis encore plus que toi, Ryan, mais ce n'est pas le moment d'en parler.

Je ne souhaite qu'une chose, m'endormir près de lui, le sentir contre moi, car j'ai peur que ce soit la dernière fois. Une larme s'échappe sans crier gare au moment où il caresse mon visage.

– Tu pleures, Mélodie.

– Non, je suis fatiguée.

– Tu m'en veux ?

– Non, Ryan, je m'en veux à moi-même.

Il éclate de rire et articule chaque syllabe. Il a un ton moqueur.

– Miss Columbia... s'en veut... d'avoir fait confiance... à un saltimbanque.

Je suis surprise qu'il mentionne Columbia. C'est Kim qui a dû lui parler. Il n'a jamais été curieux sur ma vie. Il ne m'a jamais rien demandé. Moi non plus, d'ailleurs, je ne l'ai pas questionné. Je ne connais rien de plus que ce que j'ai lu dans les magazines ou sur Internet. Notre langage s'est arrêté à celui du corps. Nous avons fait l'amour. C'est tout.

Je ne réponds pas à ses paroles agressives, il insiste sur le même ton :

– Tu es adorable, Mélodie, mais tu as un petit air supérieur qui est agaçant. C'est peut-être ce qui m'a séduit... dans l'avion d'Air France.

Il continue dans un français tout juste compréhensible :

– Vous êtes jolie, mamaiselle.

Les mots sont gentils, mais pas la manière de les dire. C'est le comble ! Il m'a humiliée, il rentre bourré, ou pire, il m'empêche de dormir et il joue les victimes. Est-ce la fatigue et une accumulation de stress ? Je ne sais pas ce qui me prend, je hausse le ton comme je ne m'en serais jamais cru capable avec lui :

– Moi, ce qui m'a séduite, c'est que tu me plaisais. Je ne savais même pas que tu étais acteur. Et je m'en fous. Tu me plaisais mais je craignais que tu sois un connard, et j'en ai eu la confirmation. Alors maintenant, laisse-moi dormir !

Il se jette sur moi et me secoue brutalement.

– Personne ne me parle comme ça !

Je me débats pour lui échapper mais il serre mes bras avec force. Je suis furieuse.

– Tu te comportes comme ce crétin d'Alan. Je comprends mieux pourquoi vous vous entendez si bien.

Il me lâche immédiatement et se laisse retomber sur l'oreiller. Ma remarque l'a blessé, je le sens.

– Ne me parle plus d'Alan... C'est... un garçon qui a fait pour moi ce que personne ne ferait...

C'est un frère. C'est... Tu ne peux pas comprendre. Je t'interdis...

Ces paroles sont sans appel. Alan passera toujours le premier et sera toujours un rival intouchable. La discussion est close. Je me tourne sur le côté. Je culpabilise comme une petite fille qui a mis le doigt où il ne fallait pas et s'est fait pincer très fort. J'ai mal. Je m'endors avec ma douleur lancinante.

À mon réveil, Ryan est collé contre moi. Il me faut quelques secondes avant de réagir, de me souvenir. Un ronron régulier résonne sur la console de marbre. C'est le téléphone que j'ai mis sur vibreur. Je regarde mon amant qui a les yeux fermés. Il est beau, même après une cuite mémorable. Sa mèche relevée laisse apparaître son profil parfait. Son front, son nez. Sa bouche gourmande que j'ai encore envie d'embrasser après toutes ces péripéties. Une profonde tristesse m'envahit. Quelque chose a terni notre fragile relation. J'enfile mon maillot de bain et ouvre avec précaution la porte-fenêtre qui mène à la piscine. Nager. Nager pour oublier. Le sport m'a toujours aidée à chasser mes tourments.

Dehors, aucun bruit sinon le bourdonnement de la ville en bas de la colline. J'admire le décor idyllique. Je rêve d'être Mrs Reed qui se promène autour de sa piscine tandis que son mari dort encore. Des fantasmes aussi inaccessibles que stupides. Alors je saute à pieds joints dans le bassin. Je m'ébroue, et puis je nage, d'un bord à l'autre. Sur le ventre, sur le dos. Je compte les longueurs pour stopper sur un chiffre rond. À trente, je tente les dix prochaines. À quarante également. Je m'arrête à cinquante. Madaleno est sous la véranda quand je sors de l'eau.

– Vous êtes une championne, mademoiselle, je vous ai apporté un thé. Vous voulez du foie gras pour le déjeuner ?

Je ris de bon cœur.

– Les Français ne mangent pas du foie gras tous les jours, Madaleno. C'est très cher !

– Mais les gens riches ?

Je ris à nouveau.

– Même les gens riches.

Elle rit à son tour.

– C'est vrai, on ne mange pas du caviar tous les jours non plus !

Je bois mon thé, allongée sur un transat, le soleil caresse mon corps mouillé. Je me sens bien. Déjà nostalgique de ce moment unique. Je sais que l'homme que j'aime dort à quelques mètres de là mais que le monde nous sépare. Son monde. Le système, comme a dit Kim. J'appelle Claire qui doit être à l'appart et qui vient sans doute de se réveiller.

– Il était temps que tu me donnes des news, j'allais prévenir le FBI de ta disparition.

– Pas la peine, tout va bien.

– Tu es sûre ?

– Je rentre demain matin, on parlera de tout ça. Et toi, comment vas-tu ?

– J'ai revu Juan.

– Non ! Et alors ? Il t'a ligotée ?

Elle n'apprécie pas ma plaisanterie. Je ris aux éclats.

La voix de Ryan derrière moi me surprend.

– C'est encore un homme qui te fait rire ?

Je sursaute. Il a pris sa douche et secoue sa chevelure mouillée sur mon visage.

– Je peux parler à cette personne si drôle ? poursuit-il en tentant de m'arracher le téléphone.

Je résiste pour la forme mais finis par lâcher prise. Je crois qu'il va se dégonfler. Pas du tout. Il dit « Hello » sans savoir s'il s'agit d'une femme ou d'un homme. Dès qu'il comprend que c'est ma meilleure amie, il s'éloigne pour discuter tranquillement avec elle. Je me lève et le suis. Pas question que ça s'éternise. J'ai peur que Claire se conduise comme une midinette et ce n'est pas le moment de mettre Ryan en situation de supériorité. Nous tournons autour de la piscine mais il court plus vite que moi.

– *Tell me... tell me...* ordonne-t-il à Claire en me narguant de loin.

C'est tout ce que j'entends. Je continue à courir.

– Ryan, ça suffit !

Comprenant que je ne parviendrai pas à le rattraper, je patiente. C'est un gamin attendrissant et je l'adore quand il joue comme ça. Une minute plus tard, il revient vers mon transat avec un sourire éclatant.

– Au revoir, Claire. Et félicitations, votre anglais est bien meilleur que celui de Mélodie. Elle tient trop à son « french accent ».

Il prononce ces derniers mots avec un semblant de « french accent » pas tout à fait au point puis raccroche, content de lui, et change de sujet :

– Tu ne m'as pas encore embrassé, susurre-t-il.

Je suis bien décidée à camper sur mes positions. Je ne peux pas ravalier la honte d'hier soir.

– Peut-être parce que je n'en ai pas vraiment envie.

À peine ai-je terminé ma phrase que je me mords la langue. J'en ai envie, il le sait.

– Cesse de me mentir, Mélodie, et surtout de te mentir à toi-même.

Il a raison. C'est pour ça que je suis furieuse.

– Tu m'as ridiculisée, hier soir, et tu penses que ça n'a aucune incidence sur notre relation ?

J'utilise volontairement un vocabulaire sophistiqué, seulement pour l'agacer. Et ça marche.

– Miss Columbia s'est vue ridiculisée devant Saad le milliardaire.

Son ton est ironique. On dirait qu'il joue devant une caméra.

– Mais que crois-tu qu'il pensait de toi ? Tu errais, seule, comme une fille qui cherche une aventure, continue-t-il. Tu n'aurais pas dû quitter Kim !

– Elle m'a fait remarquer qu'elle n'était pas baby-sitter.

Il a l'air en colère.

– Kim fait ce que je lui dis de faire.

Je n'aime pas du tout ce ton qu'il prend parfois. Son ton de star qui suppose que tout le monde doit se mettre à plat ventre.

Je me lève, excédée.

– OK, OK... je vais m'habiller.

Il me rattrape par le bras.

– Tu restes ici, Madaleno nous a préparé un repas.

La cuisinière mexicaine arrive, un plateau dans les mains, et nous sert des beignets de poisson avec de la salade de poivrons et autres ingrédients bizarres.

– Je les ai préparés spécialement pour vous, monsieur Ryan.

La femme a les yeux qui brillent en prononçant son prénom. Je devine qu'elle est complètement sous le charme. D'ailleurs, le regard qu'elle me lance, gentil et envieux, ne laisse aucun doute.

– Bon appétit, mon amour, me souhaite mon incorrigible séducteur dans ma langue maternelle, comme si de rien n'était.

Le repas est délicieux, Ryan commence à se détendre. J'ai même cru un instant qu'il ferait son mea-culpa mais le coup de fil qui arrive gâche notre tête-à-tête.

– *Alan... it's the last time... Alan...*

Il s'éloigne pour continuer sa conversation. Je comprends que son super pote lui demande de l'argent. La discussion s'éternise. Marre de poireauter sur ma chaise, je décide de m'habiller.

Pour lui plaire, je choisis une robe en soie aux couleurs chatoyantes, du bleu azur, du vert tendre et une pointe de jaune soleil. Les manches sont bouffantes jusqu'aux coudes, la taille est marquée, et deux volants caressent les jambes bien au-dessus du genou. Une tenue tropézienne qu'une amie de mon père m'avait offerte pour mon anniversaire. Je n'ai pas souvent l'occasion de la porter, mais celle-ci en est une. Mon envie de plaire à Ryan ne m'a pas quittée malgré ma colère. Nous vivons nos derniers moments ensemble et je préfère lui laisser un bon souvenir. Je l'admire à travers la baie vitrée entrouverte. Il est tellement beau !

Il vient tout juste de raccrocher et tape du poing sur la table. Quand il m'appelle, j'oscille entre l'envie de faire la sourde oreille et l'envie d'accourir. Je transige une fois de plus, j'avance vers lui... mais tranquillement.

– Ouah ! C'est un défilé de mode !

Je ne sais pas s'il se moque ou s'il est vraiment conquis. Je fais celle qui se la pète grave :

– C'est une tenue que je porte à Saint-Tropez.

Sauf que je ne suis allée à Saint-Tropez qu'un après-midi dans ma vie, quand j'avais douze ans.

– Saint-Tropez. Brigitte Bardot... c'est vrai, tu lui ressembles un peu.

Cette comparaison est excessive mais très flatteuse, je trouve BB tellement belle ! J'écoute parfois ses chansons. Elle a une voix trop sensuelle !

Madaleno nous apporte les cafés. Un pour moi que je n'ai pas demandé, je n'aime pas le café. Ryan semble très contrarié et je ne peux pas m'empêcher de lui faire remarquer.

– Oui, je suis contrarié. Alan joue au poker et s'endette.

J'ai bien compris qu'il tape Ryan quand il a perdu au jeu. Je me contente de secouer la tête. Plus question de faire une réflexion désobligeante sur ce sale type. Une fille avertie en vaut deux. Décidément, ce mec est une vraie prise de tête. Le lien qui les unit me perturbe de plus en plus. J'aimerais savoir quelle dette Ryan peut bien avoir envers lui.

Le soleil brûle ma peau. J'ai oublié de mettre ma crème solaire. Je me cache sous le parasol et remonte mes jambes. Mes yeux plongent dans les siens, vert d'eau dans la lumière éblouissante. Je suis toujours troublée par ce regard mystérieux. Il va dire quelque chose mais le téléphone sonne ! Marre de ce téléphone !

Il ne se déplace pas, semble plus calme. Il est encore question d'argent. Je crois comprendre que Ryan s'adresse à son banquier ou à son gestionnaire. Il lui confirme que ce n'est plus la peine de débloquer l'argent, c'est déjà payé. L'interlocuteur essaie d'en savoir plus, Ryan s'énerve. Comme chaque fois, Alan a tous les droits.

Pendant qu'il parle, la serviette autour de sa taille s'ouvre légèrement. J'aperçois son sexe. Je fais

un effort pour regarder ailleurs, mais mes yeux sont attirés par cette partie intime. Je le trouve beau partout. De la tête aux pieds. Une sculpture de Michel-Ange. Sa mèche de cheveux blonds, qu'il relève par intermittence, accompagne son agacement. Sa serviette se détache complètement, il la rattache très vite. C'est amusant de voir que finalement il n'est pas si impudique que je l'imaginais.

À peine a-t-il raccroché que ça sonne de nouveau. C'est à mon tour d'être énervée. Qu'est-ce que je fous là ? En même temps, je n'ai rien d'autre à faire que d'attendre. Mon avion ne décolle qu'en fin d'après-midi.

Je m'installe confortablement sous le parasol avec mon thriller. J'aurai l'air un peu moins potiche. J'essaie de me plonger dans ma lecture mais c'est impossible, le son de sa voix me ramène toujours à lui. Quand Madaleno revient, il lui tend son portable. Ouf !

– *Please*, Madaleno, gardez-le ou je vais devenir dingue. Vous ne décrochez que s'il s'agit de Shirley. OK ?

– Pas de problème, monsieur Ryan.

Ce n'est sans doute pas la première fois qu'il lui confie cette mission mais elle en est très fière. Elle glisse le téléphone dans son tablier et s'en retourne avec son plateau. Le nom de Shirley tourne en boucle dans ma tête. Qui est cette femme importante, la seule à laquelle il accepte de répondre ? Je chasse la jalousie idiote qui me titille.

Ryan expose au soleil sa peau d'adolescent. Il a très peu de poils, si ce n'est sur les jambes et les bras. Les yeux clos, il s'adresse à moi :

– J'ai rendez-vous pour une émission de télé dont je peux me passer, même s'ils seront tous furieux.

Il y a deux solutions, Mélodie : ou tu viens te mettre à genoux maintenant ou j'y vais.

Je fais l'idiot. J'ai peur d'avoir compris.

– Pourquoi ? C'est l'heure de la prière ?

– Non, c'est l'heure de mon plaisir.

Quel culot ! Je crois que s'il m'avait prise dans ses bras pour m'emporter, une fois de plus, j'aurais oublié mes bonnes résolutions et j'aurais cédé. Parce que j'en ai terriblement envie. Mais là, pas question. Qu'il aille se faire foutre, le connard, le connard, le connard... Ma réponse est sèche :

– Pour le plaisir de tous, il vaut mieux que tu ailles faire ton émission de télévision.

Il se redresse, me fixe et éclate de rire.

– Je ne peux pas le croire, Miss Columbia !

Ce « Miss Columbia » m'agace au plus haut point. Il l'utilise dorénavant dès que je lui résiste, mais il n'a pas essayé d'en savoir plus sur mes études.

Même si Ryan m'impressionne toujours, je sais qu'il agit souvent comme un enfant qui teste les limites. Je le devine au petit rictus qui se forme à la commissure de ses lèvres. Le même que celui du fils de ma cousine quand il fait un caprice. Mais le petit Justin a trois ans et, contrairement à sa mère, je ne cède pas. Néanmoins, il m'adore. Est-ce la raison pour laquelle je tiens tête parfois à Ryan ? Cette petite mimique au coin des lèvres qui me rappelle le bambin colérique.

Il se lève, tourne le dos. La serviette glisse au sol et j'admire son postérieur musclé. Il marche ainsi jusqu'à la chambre. Je le suis du regard, regrettant déjà de lui avoir résisté. Mais Dieu soit loué, à cet instant, mon désir se heurte à mon amour-propre qui m'empêche de courir derrière lui. Le péché d'orgueil n'est pas toujours un péché ridicule !

Figée sur mon siège, mon livre à la main, l'oreille à l'écoute, je guette ses moindres déplacements. Je ne distingue rien à travers les vitres qui réverbèrent la lumière de la terrasse. Mais quelques pas secs et une porte qui claque m'indiquent qu'il est parti. Avec sa chemise déchirée ?

J'aimerais interroger Madaleno mais, j'ai beau réfléchir, je ne sais pas comment faire pour en savoir plus sur Ryan. Je décide d'errer vers la cuisine. Elle est occupée à remplir le frigo de boissons. Je m'installe sur un tabouret du bar.

– Pourrais-je avoir un jus de fruits, Madaleno ?

Elle sursaute. Elle ne m'avait pas entendue marcher pieds nus sur le marbre.

– Bien sûr, mademoiselle, vous avez le choix, je viens d'être livrée. En effet, le frigo géant est rempli de bouteilles de toutes les couleurs. J'opte pour le pamplemousse. Et je tourne ma langue dans ma bouche. Plus de sept fois mais pourtant rien ne vient. Aucune question géniale qui me donnerait la réponse. Je démarre doucement :

– Vous connaissez Ryan depuis longtemps ?

– Depuis qu'il tourne avec M. Martin. Comme ils n'habitent pas très loin l'un de l'autre, ils

travaillent ensemble avant le film.

Je ne m'y attendais pas à celle-là ! Il n'habite pas très loin...

– Vous êtes déjà allée chez lui ?

– Une fois, quand Shirley était...

Elle se tait brutalement, puis reprend :

– Vous voulez de la glace pilée ?

– Non, merci Madaleno.

Elle continue d'entasser les dernières bouteilles dans le frigo après les avoir époussetées. Et moi, je me morfonds à propos de cette Shirley. Je tape ce nom accolé à celui de Ryan dans Google. Rien ne sort bien que j'utilise diverses orthographes pour le prénom. Le mystère demeure. Mon verre à la main, je tourne autour de la piscine. Ryan m'abandonnera-t-il jusqu'à mon départ ? J'ai vite ma réponse.

– M. Ryan m'a demandé de vous servir une collation avant que vous partiez. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Il ne reviendra pas. Je le savais, mais l'entendre me brise le cœur.

– Je n'ai aucune idée, Madaleno. Faites comme vous voulez.

Quelle situation étrange. Je me promène dans ce lieu merveilleux, j'ai une domestique aux petits soins tandis que mon amant, un acteur célèbre, claque la porte parce que je l'ai mis en colère. Moi, Mélodie, qui vient d'un milieu tellement ordinaire ! Je devrais être heureuse, me contenter de cette parenthèse magique qui restera de toute façon un merveilleux souvenir. Mais je ne peux pas m'y résoudre, je suis triste, terriblement triste.

Ryan ne reviendra pas parce que j'ai refusé de céder à son caprice. Et même s'il m'attendrit parfois, je ne peux nier, la larme à l'œil, que c'est quand même un connard, un vrai connard !

L'angoisse me serre la gorge. J'appelle Claire.

– C'est vraiment lui qui m'a parlé ? demande-t-elle encore sous le choc.

– Oui, c'est lui.

C'est tout ce qu'elle veut savoir.

– Si j'avais su, je l'aurais enregistré. Il est super cool !

– Oui, ça dépend... Là, tu vois, il est parti et il m'a plantée, c'est pas cool.

Je lui explique la situation en deux mots, l'histoire de la culotte rouge dont j'ai trop honte.

– Tu refuses de lui faire une petite pipe parce qu'il raconte à tout le monde qu'il a couché avec toi ! Tu devrais être fière qu'il le dise !

Décidément, nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Elle en conclut presque que je suis chiante. Avant de se rattraper un peu :

– J'ai lu dans *Public* que les hommes aiment les femmes chiantes, tu as toutes tes chances !

Une fois de plus, la notoriété de Ryan efface le chagrin qu'il m'inflige. Je ne sais plus quoi penser. Suis-je trop susceptible ?

Claire a renoué avec son Sud-Américain, mais il lui plaît de moins en moins avec ses histoires de couple qui tournent en rond.

– Et avant que tu me poses la question, je te réponds, dit-elle, il ne m'a plus reparlé de bondage. Et c'est tant mieux parce que je veux bien me faire menotter comme dans *Cinquante nuances*, mais ligoter comme un saucisson, pas question !

Notre conversation, qui dure une trentaine de minutes, a au moins le mérite de me distraire un peu.

Le soleil décline. L'eau de la piscine qui scintille sous les éclairages me semble plus froide. Je fais plusieurs allers-retours non-stop. En sortant, je consulte mon portable. Boum... boum... boum... « Talk-show interminable... À l'aube, je pars pour Chicago... Bon voyage ! »

Mes derniers espoirs s'effondrent. Je subis avec violence la solitude de cet endroit paradisiaque où un seul être vous manque... et tout est dépeuplé. Lamartine n'était pas le premier et je ne serai pas la dernière à souffrir de l'absence.

En entrant dans notre appartement du dix-septième étage, je sais que l'odeur des sels de bain « sensual roses » deviendra ma madeleine de Proust new-yorkaise.

– C'est toi, Mélo ? demande Claire qui barbote dans l'eau en écoutant « Up all night » des One Direction qu'elle se passe souvent en boucle.

– Non, c'est le pape !

– Viens, viens ! Raconte-moi ! réclame-t-elle, impatiente.

Je dépose mon sac à dos et ma valise dans ma chambre. Je voudrais m'allonger immédiatement et dormir. Je suis cassée. J'avais beau me repaître du parfum de Ryan sur l'oreiller ou la serviette de bain, il n'était plus là. D'autres aventures l'attendaient. Celles que nous avons partagées quelques heures n'étaient qu'un épisode sans importance dans sa vie frénétique. Un épisode extraordinaire dans la mienne.

– Alors, tu viens ? crie Claire, agacée. Tu rangeras après !

Je croque une pomme qui traînait dans le frigo et m'assieds sur l'abattant des toilettes.

– Alors ?

– Alors, je commence par quoi ? Le bon ou le mauvais ?

– Dans l'ordre.

Je prends plaisir à revivre ces moments de bonheur, d'attente, d'incompréhension, de peur, de tristesse, de plaisir. Avec toujours le même credo entre deux épisodes.

– Tu ne peux pas imaginer à quel point il est beau, j'en ai des complexes, je ne sais toujours pas ce qu'il me trouve.

Claire s'amuse :

– Peut-être que tu es le coup du siècle, mais alors là, j'ai raté des épisodes.

Je lui arrose le nez.

– Salope !

– Je vois qu'il t'a appris du vocabulaire.

– Ah non, il ne m'a pas encore dit ça !

– Et tu n'as pas fait un selfie avec lui et la piscine de Corscy en toile de fond, regrette-t-elle amèrement.

– Je t'assure, on en a déjà parlé, je ne peux pas faire la groupie, sinon c'est fini !

Bon, je sais, toutes les filles prennent un selfie avec leur mec, mais avec Ryan c'est différent. Il faudrait que ce soit lui qui le demande. Pendant que je parle, je m'aperçois que mon comportement est guidé par mon instinct de conservation. Je veux vaincre, je ne veux pas mourir.

– Je reconnais que tu te débrouilles pas mal. Avec une star, c'est pas simple !

– Bon, à ton tour, raconte-moi ton week-end !

– J'ai largué Juan, hier soir.

– Il a voulu...

Je mime des tours et des contours décrivant une scène de ligotage.

C'est elle qui m'arrose, cette fois.

– Non, c’est juste qu’il me gâve avec ses problèmes. Il a décroché deux fois le téléphone quand nous étions... enfin, tu vois ce que je veux dire. Et pour parler à sa femme !

– Ah oui, c’est pas banal ! Tu aurais dû partager tes impressions avec madame.

Claire rit de bon cœur, je sens qu’elle n’est plus amoureuse. Et je l’envie presque. Même si j’adore la douce euphorie que me procure mon état, j’ai l’impression de trahir ma famille. Mon père et ma grand-mère qui me font confiance et se sont donné beaucoup de mal pour que je sois ici. J’ai un travail de dingue à fournir avant la semaine prochaine, mais ce soir c’est impossible, mes yeux se ferment tout seuls et mes bâillements se succèdent. La nuit sera courte.

— Mélo, réveille-toi, ton portable sonne depuis trois plombes !

Tous les jours c'est le même rituel. Je ne suis plus capable de me lever à l'heure. Et la course commence... douche... thé... métro... cours... et travail jusqu'à minuit pour essayer de rattraper une partie du temps perdu.

Vanessa m'a tuée en m'annonçant qu'elle avait deux crédits d'avance.

— Génial, lui ai-je répondu avec une pointe d'envie.

En tout cas, ces journées speed m'empêchent de penser à Ryan à chaque seconde. Mais le soir, dans mon lit, je rêve à une prochaine rencontre, je la scénarise, je la mets en scène. Mon ventre le réclame. J'ai terriblement envie de lui. J'ai beau lutter, chaque nuit qui commence, j'espère un message, un appel.

Heureusement, ce midi, je déjeune avec Léonard. Même s'il ne m'impressionne plus comme avant, quand je l'aperçois sur les marches de la bibliothèque, je le trouve distingué, et même plus que ça. Il est beau garçon et ses airs aristos lui donnent un charme désuet assez excitant. Beaucoup de filles seraient heureuses d'avoir une « date » avec lui.

— Super Mélo, dit-il en m'embrassant, alors comme ça tu es partie en week-end à LA ?

Je ne sais pas si je suis rouge comme une tomate, mais je sens le feu me monter aux joues. Je maudis Claire en pensant qu'elle a encore bavardé. C'est incroyable, je lui avais pourtant dit et répété... Il interrompt mes pensées médisantes.

— C'est sympa de voyager pour son travail.

— Euh, oui...

— Pour une fois que je mettais les pieds au Markus, on t'avait envoyée à l'autre bout des US ! C'est le Marseillais qui t'a pistonnée ?

— Sylvain ?

Je finis enfin par comprendre qu'il est allé prendre un verre au bar avec Aurore en espérant m'y voir. Et que le chef barman, qui protège ses VIP, a raconté qu'on m'avait envoyée en mission à LA, dans un hôtel de la chaîne. Invraisemblable, mais bon, plus c'est gros, mieux ça passe. Pas sûr d'ailleurs, car Léonard ajoute :

— Bizarre, non ?

Pour ne pas m'enfoncer dans le mensonge, je change de sujet.

— Tu sors beaucoup avec Aurore et tu me dis qu'il n'y a rien entre vous, c'est plutôt ça qui est bizarre.

— Si tu es jalouse, tant mieux !

Si je suis jalouse, c'est de sa garde-robe et de son sac bouteille de lait Chanel que j'ai amoureuxment fait briller avant que Claire ne le lui rende.

— Aurore est juste une copine, je t'assure ! ajoute-t-il, sincère.

Leurs parents respectifs sont amis et tous les deux se connaissent depuis l'enfance.

— Nous avons flirté quand nous avions quatorze ans... C'est du passé !

Je ne suis pas sûre qu'elle soit du même avis. Elle le regarde trop avec admiration.

– Je t’invite chez John Jay, il faut que tu connaisses. C’est sur la 114th, on peut marcher, dit-il pour mettre un terme à ce sujet qui lui semble sans intérêt.

Le resto se trouve dans un bâtiment ancien avec des hauteurs sous plafond immenses, des lustres d’une autre époque, des lambris sur les murs dans les mêmes tons que les tables et les chaises en bois. Je ne suis pas surprise que ce *dining hall* soit sa came. Nous nous installons dans un coin tranquille.

– Si tu reviens seule, demande un étudiant car tu ne dois pas payer l’entrée. Il y a toujours des petits malins qui tentent de racketter les nouveaux.

Quel que soit l’endroit qu’il fréquente, l’aisance et l’assurance de Léonard sont la marque des gens bien nés. Une sérénité et une tranquillité, avec parfois un grain de folie inattendu, à la prince Harry.

J’avale mon apple crumble ice-cream sans appétit. Je dois passer le reste de la journée à la bibliothèque et même une partie de la nuit, si je veux rattraper mes cours.

Il prend ma main à la fin de ce repas frugal.

– Tu bosses trop, tu ne manges pas assez et tu dors peu. Ce n’est pas sérieux, Mélodie.

Et encore, il ne sait pas tout. Notre conversation embraye sur la politique et le business. Sur nos projets d’avenir. Il s’intéresse à mes études et à mes ambitions. Je me sens bien. Il me rassure. Tout le contraire de mon lover d’acteur qui me procure des émotions en dents de scie.

– Si tu veux, je peux t’aider à trouver un job plus sympa que le Markus, et moins fatigant. Mon père travaille avec des boîtes sérieuses à New York.

Je le remercie. Pour le moment, ce job me convient. Je le félicite sur le talent de son grand-père écrivain. Avec lui, je suis autre chose qu’une jolie fille. Même si je suis aussi son genre.

– Tu es le genre de deux mecs qui ne sont pas du tout du même genre, constate Claire en parlant de lui et de Ryan.

Sûr que Léonard n’a pas de tatouage, qu’il ne titube pas en rentrant à six heures du mat avec sa chemise déchirée et qu’il n’aurait jamais jeté sa culotte en pâture au cours d’une soirée.

Sa main enlace ma taille tandis que nous remontons Broadway et que nous traversons le campus jusqu’à la Low Memorial Library.

– Retour à la case départ, murmure-t-il en m’embrassant doucement sur la bouche.

– J’ai un travail de ouf. Rien que d’y penser, je panique.

– Je passe te prendre après le Markus, vendredi soir ! crie-t-il en s’éloignant.

– Je...

Mais il a déjà tourné la tête, il ne veut pas entendre ma réponse.

Ce soir, j'ai râlé en enfilant ma petite robe noire pour aller bosser. Le parfum de Claire est imprégné partout dans nos placards. J'ai beau lui répéter qu'elle doit cesser d'asperger les fringues comme une dingue, elle ne m'écoute pas ! Même après le nettoyage, l'odeur persiste.

Au Markus, c'est très calme. Deux hommes prennent un verre au bar et un couple d'amoureux discute dans un coin de la salle.

– T'es de plus en plus mince, me fait remarquer Sylvain d'entrée.

Je grogne. Fenella me sourit.

– Il aime les rondes, comme moi !

Le chef barman dément et, signe de sa discrétion, me chuchote à l'oreille :

– Ryan Reed t'a encore fatiguée ?

Je ne relève pas, mais je m'interroge quand même sur la façon dont Kim Brood a géré mon autorisation de week-end.

Après une heure de calme, la soirée s'anime. Un groupe de Néo-Zélandais a pris place sur les banquettes. Ils sont bruyants et consomment un maximum. Pas facile de les suivre.

– Ils vont assécher nos réserves de bière, dit Fenella en voyant se vider les verres à peine servis.

Même si j'ai fait pas mal de progrès ces derniers temps, je ne suis pas à l'aise pour slalomer entre les maladroits et les étourdis qui risquent de ne pas me voir.

– Imagine la difficulté pour les nanas transparentes ! dit Sylvain qui a toujours le mot pour rire.

Personne ne me bouscule ni ne se met en travers de mon chemin et pourtant, soudain, mon plateau tangué et mon cœur s'emballe à mille à l'heure. Alan, avec son blouson étriqué et sa tignasse poivre et sel, a l'audace de se pointer sur mon lieu de travail après ce qu'il m'a fait. Et il n'est pas seul, il est accompagné de Saad. Je crois que je vais me sentir mal. La nausée me monte à la gorge. Ils s'asseyent à une table ronde qui vient de se libérer. J'ai un mauvais pressentiment.

– Va servir ton pote, c'est pour toi qu'il vient. Avec le prince de la nuit, en plus !

Je sais que toute récrimination sera inutile. Ouf, le jeune serveur du bar est déjà sur place. Mais c'était trop beau, Sylvain l'interpelle :

– Prépare leur commande, Mélodie servira.

Je m'exécute en tremblant. Rien ne pouvait me déstabiliser plus que la présence de ces deux types. Je me revois dans la chambre du Carlyle en train de me battre avec Alan. Je revois la culotte rouge entre les doigts de Ryan sous le nez de Saad. Mais le pire arrive après que je les sers avec mon sourire le plus commercial.

– J'ai quelque chose dans la poche qui vous appartient, me susurre Saad d'un air innocent, en sortant un morceau de culotte de la poche intérieure de sa veste.

Je déglutis. J'ai dû pâlir, ça doit se voir même avec la lumière tamisée. Il la remet en place et me teste :

– Je ne vais pas vous donner ça ici. Après ?

Alan ne dit pas un mot. Il regarde son portable avec un sourire amusé puis me jette un regard d'une méchanceté rare. Je réponds le plus calmement possible :

– Non, après je rentre chez moi.

Je tourne les talons et fonce aux toilettes pour me remettre de mes émotions. Dans le miroir, je vois la honte sur mon visage. Détends-toi, détends-toi... je me répète ça en retournant dans la salle. Les Néo-Zélandais s'apprêtent à partir et me saluent avec gentillesse. Sylvain me regarde bizarrement, il sent qu'il se passe quelque chose de pas net.

– T'es un cas, toi ! Tu vas me dire maintenant que tu sais pas qui est Saad Bentraqui ?

Je réponds sèchement :

– Si, je sais, c'est un milliardaire.

– Ouais, c'est aussi un drôle de coco. Je commence à me poser des questions sur toi. Tu travaillerais pas dans le renseignement ?

Je me dirige sans répondre vers un couple de clients qui attendent qu'on s'occupe d'eux. Nous échangeons quelques mots, ils me parlent de Paris.

– On aime beaucoup New York, mais pas plus d'une semaine par an, c'est trop dynamique pour des gens de notre âge.

Pourtant, ils sont plus jeunes que ma grand-mère qui adorerait s'installer ici quelque temps si elle en avait les moyens. Quand je gagnerai ma vie convenablement, je lui paierai le voyage. Mais il faudrait d'abord que j'obtienne mon diplôme. Pour le moment, je me prépare plutôt le destin de Perrette dans la fable de La Fontaine : « Adieu veau, vache, cochon, couvée », qui me rendait si triste quand j'étais petite.

Alan me fait un signe pour une nouvelle tournée. Une manière un peu cavalière de passer commande. Je garde mon sang-froid, même si l'inquiétude ne me quitte pas. Ce type est forcément ici pour me nuire. Je ne crois pas au hasard. J'interroge Sylvain :

– Dis-moi, Saad Bentraqui vient souvent au Markus ?

– Je l'ai vu au bar du Carlyle où j'ai un pote qui est barman, mais ici c'est la première fois. C'est bien, tu nous as ramené Reed et ça fait boule de neige... avant même qu'elle tombe.

Hi, hi, hi... Sylvain se croit drôle. Je voudrais bien rire pour lui faire plaisir mais je ne suis pas d'humeur.

Une demi-heure plus tard, Léonard entre dans le bar. Je me sens déjà beaucoup mieux.

– Salut, Mélo, je ne suis pas trop en avance ?

– Non, le timing est parfait.

Je lui sers un black russian pour le faire patienter. Les deux autres continuent leur bavardage en regardant d'un mauvais œil le nouvel arrivé. Au moment de payer l'addition, Saad laisse un pourboire démesuré. 200 dollars. C'est Fenella qui les brandit sous mon nez.

– Ça marche, tes petites tenues affriolantes ! dit-elle, amusée.

Moi, tout ce qui m'intéresse pour l'instant, c'est qu'ils ont quitté les lieux. Je respire mieux.

Trente minutes plus tard, Léonard m'attend devant la sortie de l'hôtel. Je m'engouffre dans la voiture sans regarder autour de moi. Je crains terriblement les deux autres, surtout Alan. Ce type me terrorise, rien ne l'arrête !

– T'es bizarre, pourquoi voulais-tu absolument que le taxi soit devant ? Tu as la police aux trousses ? me demande Léonard.

– Non, mais comme il fait froid...

Il n'insiste pas, passe à autre chose.

– J'ai trois propositions.

Je réponds tout de go :

– La numéro trois.

Il me regarde dans les yeux avec un air coquin.

– Un verre chez moi !

– Alors, la deux.

– J'aime beaucoup le bar de l'hôtel Dolmano à Brooklyn.

– Ah non, j'ai bossé toute la soirée dans un bar d'hôtel !

– Rien à voir, c'est beaucoup plus authentique, tu vas adorer.

Je cède car, en fait, je m'en fous. Je ne pense qu'à cette histoire de culotte et ça me perturbe. C'est bizarre qu'elle se retrouve dans la poche de Saad. Si Ryan l'a donnée à ce type, c'est vraiment moche. À nouveau, je doute de lui. Je m'énervé toute seule. Je m'en veux de l'aimer comme une idiote, alors qu'il m'a peut-être déjà oubliée.

– Tu as l'air contrariée, me dit Léonard.

Je mens :

– Non, juste un peu fatiguée.

Nous nous arrêtons dans une rue de Brooklyn. Une rue un peu glauque, comme le bâtiment dans lequel nous entrons. À l'intérieur, c'est une agréable surprise. Rien à voir avec la déco hyper design du Markus. Ici, des lustres anciens descendent du plafond, des portraits d'aïeux en noir et blanc décorent les murs, le bar ressemble à celui d'une brasserie parisienne avec ses tabourets en bois et ses miroirs enfumés.

– Tu vas prendre un rattlesnake, ça te détendra, me conseille Léonard.

– Qu'est-ce que c'est déjà ?

– Super, la serveuse ! me dit-il en m'embrassant sur le bout du nez avec tendresse. Alors, dans le rattlesnake, il y a du whisky, de l'absinthe, du blanc d'œuf, et le reste j'ai oublié...

– Du jus de citron ?

– C'est ça !

– Tu vois, je ne suis pas complètement nulle !

Léonard est un garçon qui gagne à être connu, comme dirait ma grand-mère. Il est moins snob et moins superficiel que je ne l'avais imaginé à nos premières rencontres. En fait, il est comme la plupart des garçons de son âge. Devant les copains, on fait l'intéressant. On se vante de ses exploits

et on parle des femmes avec une pointe de misogynie.

– Quand on s’est rencontrés à Paris, je t’ai trouvée hyper distante, hyper froide. Tu sais qu’avec mon pote de l’époque on t’avait surnommée « Miss Glaçon » ?

J’étais juste timide et impressionnée par la maison de Juliette, dans le 16^e arrondissement. Pas sûre de moi. Mais je me garde bien de lui faire savoir. Nous rions, échangeons des confidences qui nous rapprochent. Il me chuchote des mots tendres.

– Tu me plais, Mélodie.

Le rattlesnake me tourne la tête. Le doux regard bleu de Léonard m’apaise. Nous sommes deux étudiants de Columbia, dans des sections différentes, mais nous parlons le même langage. Nous avons énormément de points communs en dehors de notre milieu social. Léonard est issu d’une famille d’aristos cultivés. Il a vécu dans le 7^e arrondissement de Paris, a fréquenté l’école bilingue, puis Stanislas. Rien à voir avec moi qui sors de l’école publique et du 20^e arrondissement. Et rien à voir avec Ryan non plus, qui a grandi dans un quartier populaire de Los Angeles et a quitté l’école à seize ans. Pourquoi je ne peux pas m’empêcher de revenir à lui à chaque instant ?

– Tu as l’air ailleurs, dit Léonard qui perçoit mon décrochage.

– Je vais rentrer, j’ai un boulot de dingue toute la semaine.

Il ne discute pas. Une fois de plus, nous avons les mêmes préoccupations, des examens à préparer. Sa bouche cherche la mienne qui reste indécise. Ses mains s’attardent sous ma robe noire trop courte, mais avec retenue. Léonard me rassure, sa présence, ses mots. Alors je m’abandonne à un baiser plus intime avant de le quitter sur le trottoir.

– La troisième proposition tient toujours, un verre chez moi... ou chez toi ? dit-il, encouragé par ce flirt nocturne.

Je lui fais un clin d’œil.

– Mon appart est beaucoup moins spacieux que celui d’Aurore !

– Arrête avec Aurore, c’est toi qui me plais !

Je ne suis pas très fière quand je monte dans l’ascenseur supersonique, après avoir embrassé longuement Léonard. Pas très fière non plus quand, dans mon lit, je me repasse les sales moments de mon week-end à LA. Ryan me rend dingue. J’ai eu un coup de foudre quand je l’ai vu la première fois et je n’arrive pas à m’en remettre. Léonard est le seul qui puisse m’aider sans le savoir. Après cette conclusion, je suis encore moins fière de moi.

Le lendemain, comme un signe du destin, je croise à nouveau le travesti du métro. Incroyable ! Bon, peut-être pas tant que ça puisque nous prenons régulièrement la même ligne aux mêmes heures. Il me sourit mais ne dit rien. Son regard amusé m'inquiète. Que voit-il ? Que sait-il ? Rien que des bêtises sans doute, mais je décide de l'appeler un jour pour un rendez-vous. Je ne sais plus où j'en suis, j'ai besoin de conseils. C'est un peu limite, comme référence, mais je suis tellement perdue que je suis prête à tenter l'expérience. Avec sa perruque bouclée, il a tout d'une madame Irma. Son regard perçant me poursuit jusque dans le vestiaire du Markus. Il faut absolument que je voie ce médium.

En salle, Sylvain prépare un cocktail à étages, sa spécialité. D'abord le sirop, ensuite la liqueur et en dernier le jus de fruits. Tout ça avec l'aide de sa cuillère à mélange. Je le félicite pour l'harmonie des couleurs et le dosage au millimètre.

– Ça me plaît bien, ce truc. Tu m'as dit que tu m'apprendrais.

– Toi, c'est ta robe qui me plaît mais je vais avoir du mal à défendre ton dossier. Au ras du pompon, ça frise, mais les volants volants, ça passe la ligne blanche. On n'est pas au...

Je le coupe :

– Au Costes, je sais.

– Non, au Crazy Horse !

– On ne prononce pas « cra » mais « crai ». « Craizy ».

– Quand je parle français, je parle français, ma belle !

Je ne discute pas avec lui, il a toujours le dernier mot. Quitte à se ridiculiser.

Je crains toute la soirée qu'Alan et Saad ne se pointent ici. Mais, heureusement, il est bientôt minuit et rien en vue. Fenella a la larme à l'œil, elle vient encore de se disputer avec John, le concierge de nuit qu'elle n'arrive pas à quitter définitivement. Quelques tables se succèdent à un rythme cool, mais rien qui justifie la proposition de Sylvain.

– Tu peux y aller si tu veux, on se débrouillera. Pas la peine que la petite étudiante traîne.

C'est la première fois qu'il me fait ce genre de cadeau. Je me méfie.

– C'est gentil, Sylvain, mais... je ne suis pas renvoyée, au moins ?

Il ne me regarde pas dans les yeux, je panique.

– Tu es sûr ?

– Mais oui, la belle, aucun problème. Bon, pour les tenues, fais un effort mais rien à voir.

– Tu t'en vas déjà ? demande Fenella que je croise en train de se moucher dans le vestiaire.

– Euh... oui.

J'attrape mon sac rapidement avant que le chef barman ne change d'avis. Je ne prends même pas le temps d'ôter mes escarpins et d'enfiler mes ballerines.

Shit, dehors, il commence à pleuvoir ! Novembre est le mois le plus pluvieux de l'année. Heureusement, ma capuche protège mon brushing. Ce n'est pas tous les jours que je lisse parfaitement mes cheveux. J'avance le long de Madison. Je suis ravie de rentrer plus tôt chez moi.

En arrivant, je remarque à peine l'homme qui fume devant la résidence. C'est quand il m'appelle par mon prénom que je réalise. Saad. Comment a-t-il eu mon adresse ? Je suis tellement surprise que j'en reste bouche bée.

– Mélodie, il faut qu'on se voie.

Il m'invite à monter dans sa voiture. Pas question, je le préviens.

– Je ne monte jamais dans la voiture d'un étranger, c'est une règle.

– Je ne suis pas un étranger... enfin, nous avons un ami commun !

J'ai envie de le planter là, mais il a l'air sincère et mon éducation m'empêche de l'envoyer au diable. Et surtout, je suis incorrigible. Savoir pourquoi ma culotte rouge est entre ses mains m'intrigue terriblement, je n'arrête pas d'y penser.

– On peut s'asseoir cinq minutes dans le hall de ma résidence, si c'est important. Il y a des canapés confortables.

À ma grande surprise, il prévient son chauffeur et entre avec moi.

Le gardien de nuit me salue. Avant que je n'aie le temps de réagir, Saad lui glisse un gros billet dans la main et lui demande de nous commander quelque chose à boire. Très malin ce Saad, maintenant je me sens obligée de dépasser les cinq minutes accordées. Et moi qui voulais me coucher tôt !

– Qui vous a donné mon adresse ?

– C'est un secret !

Un secret dont la ficelle est grosse. Je sors plus tôt du travail et il est là en même temps que moi. Sylvain est décidément très conciliant avec ses VIP. Permission de minuit, plus coordonnées du personnel. Le salaud !

– C'est le chef barman ?

– Je ne m'adresse jamais au petit personnel, dit-il, ironique.

– Ça ne peut être que lui.

Il sourit.

– Ce n'est pas important !

– Alors qu'est-ce qui est important pour que vous poireautiez devant chez moi ?

– « Poireautiez » ? Je ne parle pas l'argot !

Sa lèvre supérieure tremble un peu, il n'apprécie pas ma façon de le traiter. J'ai oublié que c'était un milliardaire, le roi de la nuit.

Il parle très bien français et je suis certaine qu'il a compris. Je me demande surtout ce qu'il me veut vraiment. Pourvu que je ne sois pas son genre. Zut, c'est la connerie qu'il me sort.

– Je n'aime pas votre langage familier mais je vous trouve charmante, plus que charmante, Mélodie !

Quelque chose me dit qu'il ment, mais mon inquiétude est vite balayée quand il m'énonce son CV. C'est un jeune homme qui a fait ses études de droit international à Harvard et qui s'intéresse à mon parcours.

– Columbia est l’une des meilleures universités américaines !

Le ton de notre conversation s’est nettement amélioré. Nous ne parlons pas culotte, mais études. Il a beaucoup écrit dans des revues de droit réputées ainsi que dans *The Record*, le journal étudiant de sa prestigieuse université.

Le gardien nous sert un jus de fruits et s’excuse de n’avoir que des verres en plastique. Saad saute sur l’occasion.

– Laissez-moi monter chez vous, ce sera plus agréable.

Mais là, rien à faire, je ne cède pas ! Nous ne sommes pas intimes à ce point.

– J’ai une coloc et... nous n’invitons aucun homme. C’est la règle.

L’excuse est un peu énorme mais il n’insiste pas.

La conversation se poursuit pendant plus d’une heure et je ne regrette pas de lui avoir consacré de mon temps. J’en apprends de belles ! Ryan lui a vendu ma culotte. La transaction s’est faite quelques minutes après mon départ de la soirée hollywoodienne. Elle a servi à racheter la dette de jeu d’Alan.

– Alan me devait 50 000 dollars, j’étais sûr que Ryan ne refuserait pas le deal.

Je sursaute.

– Vous avez racheté ma culotte 50 000 dollars !?

– Exactement.

– Mais pourquoi ?

– Contrairement à ce que prétend Alan, Ryan ne tient pas à vous.

Sa conclusion est sans appel. On ne peut pas revendre la culotte d’une femme que l’on estime et encore moins que l’on aime.

Ai-je pâli ?

– Je ne voulais pas vous faire de peine, Mélodie.

Domage, c’est déjà fait.

Ryan ne m'a envoyé aucun message depuis mon week-end à LA et j'apprends par Saad qu'il a agi comme un gros connard qu'il est. 50 000 dollars, ce n'est pas une somme importante pour un acteur comme lui, m'a dit Saad, il touche d'énormes cachets. Ça signifie surtout que je compte bien moins qu'Alan. Mais je le savais déjà. Ce que je ne sais pas, c'est la raison de cette amitié à toute épreuve. De quoi Ryan lui est-il redevable ? Quand j'ai cherché à savoir, Saad s'est contenté d'attiser ma curiosité en déclamant cette citation :

– Comme l'a écrit Richard Brinsley Sheridan : « Le crime comporte son propre châtimement. »

Une citation un peu effrayante que je tente d'interpréter. Sans succès. Sur Google, je découvre que c'est une phrase tirée de *L'École de la médisance* et l'auteur, un dramaturge et homme politique britannique du XVIII^e que je ne connaissais pas. Dans mon élan, je cherche Alan Ochoa. La même chose que la dernière fois, quelques lignes sur des seconds rôles dans des séries télévisées et d'autres sur son premier rôle dans des histoires qui ont mal tourné. J'insiste et, bizarrement, ce n'est que quatre pages plus loin que je trouve ce que je n'avais pas vu, un article du *New York Times*. « Quatre ans de prison pour Alan Ochoa. » Quatre ans dont une partie à Rikers Island pour avoir renversé, en état d'ivresse, un certain Alvin Plumers, la nuit du 4 décembre 2011, à Harlem.

Je tape « Alvin Plumers ». Hémiplégique après un grave accident, etc., il a créé une association qui porte son nom, etc.

Cette empathie dont Ryan fait preuve à son égard me paraît encore plus déplacée. Ce type n'est vraiment pas fréquentable, c'est un délinquant, pire, un criminel. Quand je referme la page, je reste perplexe. Je me recentre sur mon week-end à LA, me repasse en boucle nos étreintes, ses mots tendres, Alan, ma culotte...

J'en parle à Claire, le lendemain :

– T'as raison, il est chelou, le Alan, mais le truc dingue c'est la culotte ! 50 000 dols. T'es sûre que l'autre n'est pas mytho ?

– Je ne sais plus !

– Envoie un message à Ryan. Comme ça, tu sauras s'il raconte des conneries.

Je suis fatiguée, j'ai mal dormi, j'ai à peine travaillé ce week-end et la perspective de mes exams début décembre me déprime.

– Ou alors appelle-le ? insiste Claire.

– Ton black tea est délicieux.

– Si je comprends bien, tu préfères ne pas savoir.

Je soupire.

– Saad a dit la vérité, voilà.

Elle attrape mon smartphone et me menace :

– Ou tu lui écris ou c'est moi qui le fais !

Je m'énerve, je lui crie dessus et je me mets à pleurer. Elle me rend mon portable.

– Finis ton thé, Mélo. Après, on va s'acheter le même parfum, comme ça tu arrêteras de dire que ça pue dans les placards. J'ai senti Intimately de Beckham, pas mal, tu l'essaieras.

Je bois un peu de thé. Je réfléchis. Lui écrire, ne pas lui écrire. Lui écrire, mais quelque chose qui le blesse.

– « Une culotte à 50 000 dols, je ne savais pas que ça existait ! »

Claire fait la grimace.

– Bof !

– « C'est du vol, ma culotte ne valait que 15 dollars ! »

Claire fait encore la grimace.

– Ça fait pauvre, la culotte à 15 dols, pour un type comme ça. Ses ex portent des culottes en soie dix fois plus chères.

J'ai retrouvé le sourire. On s'amuse à chercher la phrase la plus méchante. Je préfère me la jouer garce :

– « Si tu veux t'enrichir, j'ai une réserve de culottes ! »

Grimace.

– Il est déjà riche !

– Ou alors, écoute, écoute : « Ravie d'avoir contribué à rembourser la dette de ton meilleur ami. Saad m'a fait beaucoup rire. »

– Ah, ça, c'est pas mal !

Envoyé !

Une heure plus tard, la réaction de Ryan dépasse toutes mes attentes. Il m'appelle. Boum... boum... boum...

– Tu as vu Saad ?

Je reprends ma respiration, je maîtrise mon timbre de voix.

– Quelle importance ?

Et ce sont des hurlements qui traversent les ondes.

– Je ne comprends pas, Ryan. Tu lui as vendu ma culotte, il est venu me la rendre, c'est un gentleman.

Il redouble de colère :

– Ce type est un malade, et toi tu es naïve ! Il veut se faire toutes les filles avec qui j'ai couché. Le plus gros boudin ferait l'affaire.

Je ravale ma salive, un blanc occupe la ligne. Je comprends à cet instant qu'il a raison. Un milliardaire qui a toutes les filles à ses pieds n'accepte pas de se faire rabrouer par une fille comme moi si quelque chose de plus vil ne le motive pas.

– Il sortait avec une actrice et... elle l'a quitté... elle est tombée amoureuse de moi, avoue Ryan d'une voix radoucie. Il ne m'a jamais pardonné. Il attend sa revanche.

Ryan m'appelle de Chicago. Son tournage se termine dans dix jours. Il sera de retour à New York pour une semaine et, il le promet, nous nous reverrons.

– En attendant, je ne veux plus que tu adresses la parole à ce type, me prévient-il sur un ton menaçant.

– Mais...

– Jure-le-moi ! Jure-le-moi !

Il recommence à crier.

– D'accord, je le jure.

S'ensuivent des paroles tendres. Il me reparle de notre week-end à LA. De ma façon de sourire, de rire, de jouir. Je craque complètement. Je suis folle de lui et je me retiens de le crier.

Pourtant, quand je raccroche, un sentiment de frustration me gagne. Je ne pose jamais les questions que j'avais prévu de poser. Pour la culotte, par exemple, je n'ai eu aucune explication de sa part. C'est ma faute, j'ai peur de l'affronter. J'ai peur qu'il raccroche brutalement, alors j'accepte ses caprices. J'ai juré que je n'adresserais plus la parole à Saad mais n'ai-je pas commis une erreur en cédant une fois de plus ? Pourquoi ne m'a-t-il pas rappelée depuis tout ce temps ? Comme chaque fois, je dois mon salut à de tierces personnes. Sans le comportement minable d'Alan, pas de week-end à Los Angeles. Sans Saad, pas de rendez-vous avant les fêtes de Noël.

– Alors ? demande Claire en pointant le bout du nez dans ma chambre.

– Tu écoutes aux portes ?

– Quand j'ai entendu ta voix de chatte en chaleur, j'ai compris que c'était lui... Et puis, se moque-t-elle en tapant du poing sur la cloison qui nous sépare, on entend tout à travers !

– Ah, ça, tu peux le dire, quand tu baisais avec ton Argentin, j'ai mis mes boules Quies !

Elle me balance la serviette qu'elle a dans les mains, je lui cours après mais elle s'enferme dans sa chambre. J'insiste :

– En plus, c'est faux, je n'ai pas mis de boules Quies, j'ai tout entendu !

Elle ressort, inquiète.

– C'est vrai ?

À mon tour de m'enfermer dans ma chambre. Mais cette fois pour la bonne cause. Je vais skyper mon père et ma grand-mère, comme je suis censée le faire chaque dimanche. Ensuite, je plonge dans mon taf jusqu'au soir. Avec un zèle tout neuf. La perspective de revoir Ryan dans quinze jours me galvanise. Mon cœur est à la fête. J'attends son retour. Et je préfère oublier que Saad, en ranimant leur combat de coqs, est à l'origine de ce bonheur dominical.

Comme si la transmission de pensée fonctionnait, je décroche sans réfléchir au numéro inconnu qui m'appelle.

– Pourrions-nous prendre un verre à Columbia ? J'y passe dans la semaine, j'ai un ami enseignant là-bas et...

Je le coupe :

– Je préfère que nous en restions là, Saad. Ce n'est pas correct vis-à-vis de Ryan.

Il me rit au nez. D'un rire sarcastique. Je ne vais pas discuter avec lui, je vais raccrocher pour tenir ma promesse. Mais il est plus rapide que moi :

– Tu ne comprends pas que Ryan n'en a rien à faire de toi. En ce moment même, il baise la fille d'un célèbre businessman. Regarde la couverture de *In Touch Weekly*.

Et badaboum ! Il vient de casser ma joie toute neuve. Je garde mon sang-froid en lui répondant :

– Alors c'est elle que tu dois draguer pour prendre ta revanche. Avec moi, tu n'as aucune chance !

Je raccroche comme j'aurais dû le faire une minute plus tôt. Avant d'entendre des mots qui brisent à nouveau ma confiance. En moi, mais aussi en Ryan.

Je trouve très vite la couv fatale du tabloïd. La photo est moche mais lui, non. Elle non plus. Une certaine Kylie, mannequin de dix-neuf ans dont les parents sont très riches. Elle lui tient la main devant The Venetian Palazzo, à Las Vegas. La légende est parlante : « *Kylie probably lost her virginity to Ryan for her nineteen years old birthday.* »

Je continue à me faire mal en visionnant d'autres photos de la fille. Elle est grande, elle est brune et elle a de magnifiques yeux bleus. Puis elle est blonde, toujours aussi jolie... Dans une Rolls au bras d'un rappeur. Dans un défilé de Victoria's Secret. Un calvaire de la voir avec lui. Je ne peux même pas pleurer. C'est comme un coup de poing dans l'estomac.

– Viens avec moi à Tribeca. William est un type super et ses soirées sont démentes, me propose Claire qui ne sait plus quoi faire pour me remonter le moral.

William est un étudiant américain de Saint John's. Je ne le connais pas mais j'ai entendu parler de ses soirées. Ce n'est pas raisonnable de sortir un dimanche soir alors que j'ai un taf de dingue, alors que j'ai bientôt des exams, alors que je suis en retard, mais j'ai le moral dans les chaussettes et je ne me sens plus capable d'enregistrer une phrase de mes cours. J'ai besoin de bouger.

La terrasse du building tout près de Battery Park offre une vue exceptionnelle sur les gratte-ciel du New Jersey. Un paysage attendu mais toujours féérique. Les lumières blanches, jaunes se reflètent sur les eaux sombres d'Upper Bay. L'alcool coule à flots. On s'extasie en chœur. Un grand mec plutôt pas mal me propose une potion verte. Il m'en décrit le contenu, le mot vodka me suffit. J'accepte et je bois cul sec. Ça l'amuse.

– Enchanté ! Moi, c'est William !

Il est américain et vit dans cet appartement.

– Moi, c'est Mélodie. J'ai beaucoup entendu parler de toi !

Son regard s'allume.

– Tu es la coloc de Claire ?

Il a tout du mec séduit par mon amie. J'essaie de lui tirer les vers du nez mais il reste discret.

– Claire est une fille timide, un peu mystérieuse, dit-il très sérieusement.

Si je n'avais pas un coup de déprime, cette description me ferait pleurer de rire. Mais je ne suis pas d'humeur festive malgré l'ambiance autour de nous.

– J'adore ta tenue, me complimente le jeune homme en me regardant avec bienveillance.

Je porte un leggings imitation cuir très réussi, que j'ai acheté 40 dollars chez Topshop, avec un petit haut en dentelle.

– Les fringues, c'est mon péché mignon !

Mignon pour le look, mais pas pour la bourse. Un de ceux que je partage avec ma meilleure amie qui râle toujours quand je m'habille.

– Pas juste, ce leggings te va mieux qu'à moi !

Comment lui faire comprendre qu'elle est super jolie et qu'elle n'en a pas conscience ? La preuve encore ce soir, si j'en juge par l'effet qu'elle produit sur William.

Juliette vient d'arriver et raconte à chacun une histoire qui leur arrache un cri ou des yeux ronds. Plusieurs étudiants s'attroupent autour d'elle. Je résiste. Cette mauvaise langue ferait n'importe quoi pour se rendre intéressante.

William m'apporte un autre verre. Un début de vertige m'oblige à être plus prudente. Ma tête commence à tourner. Mon CV l'étonne.

– Columbia, ouah !

Je suis moins admirative de mes performances quotidiennes mais je garde ce secret pour moi. Mon rythme de travail manque sérieusement d'ambition. J'avale une gorgée de vodka pour oublier... citron vert... menthe... La serveuse débutante cherche les saveurs en tapotant son palais de la langue. Mais la serveuse est nulle. JE suis nulle.

J'interpelle Claire, agglutinée au groupe qui entoure Juliette sur la terrasse.

– Ça caille, dit-elle en rentrant.

– C'est quoi, la nouvelle du jour ?

– Solène s'est suicidée.

Je hurle.

– Quoi ?

– Mais elle s’est ratée.

Ouf ! Solène, c’est l’étudiante française qui pèse plus de 90 kilos. Elle vient d’être hospitalisée après avoir avalé un mélange de médicaments.

Le petit effet passé, tout le monde reprend le cours de la fête. William s’en fout, il ne la connaît pas. Pour moi, je ne sais pas pourquoi, elle existe. En y repensant bien, ce qui me fascine chez elle, c’est la couleur de ses yeux. Un dégradé de bleu étonnant.

La musique m’explose dans les oreilles et j’ai la vodka de plus en plus triste. Je n’ai pas le courage d’attendre Léonard qui n’était même pas sûr de venir.

Sans rien dire, je reprends l’ascenseur dans l’autre sens. Je salue le portier et je cherche un taxi. Je suis gelée, je suis tétanisée. Je n’ai pas acheté de doudoune car mon budget est serré, mais je ne pourrai pas y couper. Un quart d’heure d’attente dans ce coin perdu où les rues sont désertes, et 20 dols de taxi pour remonter à Chelsea avec un goût amer dans la bouche. À peine dans l’appart, Léonard m’appelle :

– Où es-tu ? Je te cherche partout.

Il vient d’arriver chez William.

– On s’est croisés.

– Je suis là dans quinze minutes.

Il a raccroché. Je n’ai pas protesté. Ni oui, ni non. Depuis le début, c’est mon comportement avec lui. Il me plaît mais je suis amoureuse de Ryan. Ma soif de vengeance me pousse dans les bras de Léonard et je sais que c’est nul. Pour bien me torturer, je retourne sur le site de la feuille de chou *In Touch Weekly* et la même injure me vient à la bouche : connard, connard, connard ! En plus, je le sais depuis le premier jour que c’est un connard !

Léonard frappe à la porte. Je jette vite un regard dans le miroir, replace mes cheveux et tire sur mon top qui me découvre le nombril.

– Tu es un passe-muraille, Mélo, lance-t-il, souriant. Personne ne t’a vue partir !

Une petite allusion à Marcel Aymé. C’est un garçon cultivé et c’est aussi ce que j’aime chez lui : son érudition.

– Tu m’offres un verre ? demande-t-il en me voyant muette.

Muette parce que maintenant je suis inquiète. Comment lui avouer que j’ai besoin de tendresse, d’être dans les bras d’un garçon gentil mais qui n’attend rien d’autre de moi. Je crains que nous ne soyons pas sur la même longueur d’onde. Son regard sur mon épaule dénudée n’a rien d’amical. D’ailleurs, il se penche et m’embrasse doucement au creux du cou.

– C’est bizarre ce que je ressens pour toi, Mélodie. Je connais plein de jolies filles mais tu as quelque chose en plus.

Parfois, je me dis que les garçons sont vraiment de gros baratineurs mais je sais aussi que les filles aiment bien les croire. C’est agréable. Surtout pour moi, aujourd’hui.

– À part une bière ou un thé, je n’ai pas grand-chose à t’offrir.

– Ta présence me suffira.

Nous discutons un moment autour du petit bar. De nos études d’abord, et je lui avoue mes inquiétudes.

– Arrête de douter de toi, Mélo, tu es parfaitement capable d’y arriver, il suffit d’avoir de la discipline. Regarde Vanessa, c’est une bosseuse, rien de plus.

Vanessa ! Mais je ne suis pas Vanessa. Mes amours ne sont pas planifiées et gérées d’une main de fer, je me brise vite en mille morceaux.

– Viens habiter avec moi et tu verras que tu travailleras.

J’écарquille les yeux. Est-ce qu’il plaisante ? Non, il ne plaisante pas.

– Bibliothèque tous les jours, on rentre, on dîne, on se fait une série puis dodo. Et je t’avoue que ça m’aiderait aussi.

Je n’en reviens pas. Léonard me propose de vivre avec lui. Je tourne la tête à la recherche d’une réponse intelligente mais pas blessante.

– Je partage cet appart avec Claire et...

Il se lève du tabouret, passe derrière moi et m’enlace. Je frissonne. Je ne suis pas indifférente à son contact. Si Ryan n’existait pas, je peux même dire que je serais heureuse d’être à cet instant dans ses bras. Je tente de lui échapper sous prétexte de mettre un verre dans le lave-vaisselle, mais il m’entraîne dans la chambre.

– Écoute, Léonard...

– Arrête, Mélo, on n’est plus des gosses !

Au même moment que lui, j’aperçois sur l’écran la page que je n’ai pas fermée. Ryan Reed en gros plan, Ryan Reed et la fameuse Kylie.

– J’y crois pas ! dit-il en se détachant de moi. Alors c’est vrai, ce que raconte Juliette, tu fais une

fixette sur cet acteur et tu flirtes avec ses sosies.

J'ai dû rougir jusqu'aux oreilles, je bredouille, je ne sais pas quoi lui répondre.

– Mais... mais... mais non, elle raconte n'importe quoi.

Il me regarde méchamment.

– Je ne voulais pas la croire, mais là, je suis bien obligé !

Il hausse les épaules et soupire.

– Toi, une groupie de star, incroyable !

Il sort de la chambre. Je le rattrape par le bras.

– Léonard, laisse-moi t'expliquer !

Il me repousse.

– M'expliquer quoi ? Il n'y a rien à expliquer. Tu rentres chez toi pour te plonger dans des tabloïds débiles qui parlent de Ryan Reed. Je te laisse à tes fantasmes !

Il part en claquant la porte. L'humiliation est totale. Je passe pour une dingue qui fait une fixette sur un acteur de cinéma. Une midinette de bas étage, bref, quelqu'un dans lequel je ne me reconnais pas.

Je fonds en sanglots sur ma couette, tout explose autour de moi. Je me sens plus nulle que jamais. J'en veux à Claire d'avoir parlé de cette histoire à Juliette. Pour lui clouer le bec, pensait Claire, mais elle ignorait toutes les ressources d'une personne aussi nuisible. Ryan et Léonard me méprisent et je me méprise de mettre en péril tous les espoirs que ma famille a misés sur moi. Je ne suis pas à la hauteur. C'est le constat que je fais aujourd'hui, à minuit vingt-cinq, alors que la température est descendue en dessous de zéro pour la première fois. Comme moi. Je suis en dessous de zéro. La honte et la vodka ne passent pas. Je vomis dans les toilettes.

Je ne suis plus moi-même, j'ai peur de me regarder dans le miroir. Il faut absolument que je fasse quelque chose pour ne pas sombrer dans la tristesse. Je me fais couler un bain. Un bain chaud et parfumé « sensual roses » qui apporte de la nostalgie à la nostalgie. Je revis les mois qui ont précédé mon arrivée à New York. Ma joie, ma fierté, ma certitude d'être armée pour le combat à venir. Rien ne me semblait insurmontable. C'était compter sans ce maudit voyage qui a bouleversé ma vie et mes convictions, empoisonnant mon sang d'un sentiment de dépendance.

Je délire, titube jusqu'à mon lit. L'alcool plus le bain chaud m'ont mise dans un état comateux. Je m'endors comme une masse. Ryan m'obsède jusque dans mes rêves. Ses photos sont partout autour de moi, avec des femmes chaque fois différentes. Le rire amer de Léonard me déchire les tympans. Solène me prend par la main et m'emporte dans sa souffrance...

Je me réveille en sueur, et pourtant j'ai froid. Je grelotte. Quelle heure peut-il être ? Six heures. Je me lève pour enfiler un peignoir par-dessus mon pyjama. Pas un bruit. La chambre de Claire est vide. Je suis seule. J'ai de plus en plus froid, je crois que j'ai de la fièvre. Je cherche partout ma trousse de médicaments. Celle que ma grand-mère avait préparée avant mon départ. J'avale un Doliprane et me recouche, tremblante. Je me rendors. Et je me réveille deux heures plus tard. Cette fois, j'ai chaud, je meurs de chaud. C'est horrible. Je me sens fébrile, anéantie, abandonnée. Ici, pas de SOS médecins. Et je n'ai jamais envisagé d'autre solution car la maladie, comme l'amour fou, n'était pas ma préoccupation. Je me croyais à l'abri de ces contingences humaines, pour mieux m'en protéger sans doute, mais ça ne marche pas comme ça.

Je passe un peu d'eau sur mon front. Claire n'est toujours pas rentrée, je lui emprunte sa couette car, à nouveau, je suis prise de frissons. Rien de grave, une rhino ou une gastro, dirait ma grand-mère. Il est bientôt huit heures du mat. Pas question d'aller en cours, je n'ai plus la force. Je me rendors,

épuisée.

Je reste deux jours à dormir et à avaler des potages. Claire m'a dorlotée comme un bébé. Elle a même appelé un copain qui est en fac de médecine à Paris.

– Une gastro, me confirme-t-elle, et en plein Thanksgiving ! C'est vraiment pas de chance.

Ici, Thanksgiving est la fête la plus importante de l'année. Avec les amis, nous avions prévu une nuit blanche près du musée d'Histoire naturelle pour ne pas rater le départ du défilé des chars. Mais je suis restée couchée avec ma fièvre et le froid a découragé la plupart de la bande. C'est sur le petit écran que j'ai pu admirer les énormes ballons Pikachu, Spiderman et Buzz l'Éclair qui m'ont ramenée en enfance. Cette enfance qui me paraît si loin aujourd'hui. Plus loin encore depuis ma rencontre avec Ryan. Comme si cette aventure m'avait fait basculer dans le monde des grands.

Dès que je reprends des forces, je m'amuse à inscrire sur un tableau Excel les points positifs et les points négatifs de ma relation avec lui. Les moins sont largement majoritaires. Ce type me détruira si je ne fais aucun effort pour lui échapper.

Tout ça n'est peut-être pas équitable. Je reprends mon tableau pour le corriger. J'ai oublié d'y mettre des coefficients. Pour jouissance, coef maximum, 10. Pour absences prolongées, coef 8, et il y en a eu plus que d'orgasmes. Pour tendresse, caprices, beauté... Pour cruauté, infidélités (enfin, celles que je soupçonne à travers les médias), pour amis et faux amis... Je décide de clore la liste, et là, ça s'équilibre plus ou moins.

Vanessa est passée me voir le troisième jour de mon absence.

– Il faut que tu manges, sinon tu vas dépérir.

Il fait un froid de gueux depuis quelques jours. Dans la rue, les gens marchent très vite, emmaillottés de la tête aux pieds. Le thermomètre est descendu à moins dix. Des températures auxquelles nous, petits Français de la capitale, ne sommes pas habitués.

– Il faut te reprendre, Mélo, tu ne vas pas te laisser aller pour un mec, me dit Vanessa.

Je sursaute. Comment sait-elle qu'en plus d'une gastro je suis obsédée par un homme qui me fait souffrir comme je ne l'aurais jamais imaginé ?

– Je... je ne sais pas de quoi tu parles.

– Mais si... Léonard t'a quittée. Je vais te préparer un bon sirloin steak, c'est ma spécialité.

Je bredouille.

– Léonard...

– Tout le monde sait que tu le kiffes grave ! dit-elle en s'amusant de son langage gentiment transgressif.

Je n'ose pas la contredire ni même lui demander d'où elle tient ses informations vaseuses, mais je m'autorise tout de même une réponse ambiguë :

– Tu sais, avec Léonard, il n'y avait rien de sérieux...

Je n'entends pas la sienne parce que l'horrible sonnerie nous en met plein les tympans. La fumée dégagée par la cuisson de la viande a déclenché une fois de plus l'alarme incendie. Je m'énerve.

– Marre ! Ça craint, ce truc !

– Bon, en tout cas, il faut te reprendre ! me conseille Vanessa en me voyant perchée sur la pointe

des pieds pour fermer l'interrupteur.

Je ne sais pas si elle parle de ma santé ou de mes études. Je comprends vite qu'il s'agit de mes études.

– Je t'ai envoyé un PDF des derniers cours de *Central issues in American foreign policy*, mais tu devrais aller sur Slides ou Canvas.

Je soupire.

– Merci, j'ai essayé...

– Après le déj, tu t'y mets parce que les *finals*, c'est bientôt.

– Oui, dans une semaine mais...

Je n'ose pas poursuivre. Mes points de suspension qui dissimulent un « c'est un peu tard », je les ressens comme un électrochoc. À moins que ce ne soit le regard de Vanessa, mélange de commisération et de mépris qui me rappelle à mon devoir. J'avale péniblement la viande cuite à point, car elle ne lâche pas le sujet. Oubliés Alexis, Léonard et le reste. À l'entendre, rien n'est plus important que le diplôme qui nous attend.

Dès le lendemain, son lavage de cerveau a eu des effets bénéfiques. Cours, cafète, bibliothèque toute la semaine. Bibliothèque plus Markus le week-end.

– Il vaut mieux que tu réussisses tes études parce que, comme barmaid, t’es pas douée, me dit Sylvain qui m’accorde une soirée off avant la série d’exams.

Ses faveurs sont souvent suivies de propos cassants mais je commence à en avoir l’habitude. C’est son côté chefaillon-qui-veut-toujours-avoir-le-dernier-mot.

Vitamines et Red Bull sont là pour accompagner mes efforts quotidiens. Les yeux me brûlent, je ne supporte plus les lentilles. J’ignore les réseaux sociaux. Je ne réponds plus aux messages. Le message de Léonard qui s’excuse de m’avoir malmenée mais qui s’étonne toujours de mon addiction aux célébrités. J’ignore Saad qui insiste pour me revoir dès qu’il rentrera de Dubaï. Je n’ignore pas mes amis, mais mes réponses sont laconiques.

Et boum... boum... boum... Je n’ignore pas le message de Ryan... qui veut me voir le soir même. Il m’avait promis de m’appeler à la fin de son tournage, mais le tournage est fini depuis dix jours et c’est aujourd’hui qu’il se réveille. Mes mains tremblent sur le clavier. Que lui répondre ?

– Il te siffle comme un chien ! dit Claire qui commence à comprendre que son statut de star ne justifie pas mon naufrage.

Elle m’a vue malade, physiquement et moralement. Sa prise de conscience me soulage.

– Réponds que tu as plus urgent. C’est vrai, d’ailleurs !

Je reste diplomate. C’est plus fort que moi.

« Désolée, impossible. Des exams très importants toute la semaine. Kisses. »

Et bien sûr, comme à chaque fois que je résiste, il m’appelle. Je commence à connaître le mode d’emploi. Et je décide de ne pas répondre. Je coupe même mon téléphone. Ma grand-mère, avec qui j’ai longuement parlé sur Skype, m’a aidée sans le savoir à retrouver mes marques. Les affaires de mon père sont plus difficiles depuis la crise et elle doit parfois l’aider à payer le loyer de son atelier.

– Mais ne t’inquiète pas, m’a-t-elle assuré, il va avoir une commande importante de luminaires pour un hôtel de luxe dans le Sud... et un gros chèque arrivera bientôt.

Ryan est bien loin d’imaginer mes préoccupations. Il ne sait rien de moi et ne veut rien savoir. C’est un enfant gâté qui m’utilise comme un jouet. Quand il en a envie. J’en ai conscience, mais combien de temps résisterai-je à ses appels sans une raison aussi cruciale que celle d’aujourd’hui ? J’ai beau me persuader, je n’ai jamais renoncé à lui. Et c’est les larmes aux yeux que je me plonge dans mon travail. Le cœur n’y est pas. J’avale une nouvelle poignée de vitamines pour tenir le choc.

– Encore une semaine, tu vas y arriver, me dit Claire qui elle-même a du mal à tenir le rythme.

Je passe plusieurs nuits à rédiger mon *final paper*, dont trois à la Butler Library. Ce soir, je suis à l’appart, je finalise ma dissert de presque trente pages sur un sujet chiant. Je la lis et la relis avec une angoisse grandissante. J’aurais pu faire mieux, mais je suis exténuée. Il est quatre heures du mat et je suis cassée. Je cherche dans le frigo un truc à grignoter. Claire sort de la chambre.

– J’arrive pas à dormir, je suis stressée de te voir stresser.

– Désolée, moi je ne suis même plus stressée, je suis vidée.

On rit, on mange un yaourt, on recrache des morceaux de muffin au maïs complètement desséchés. On décide qu'on en a marre des mecs et je propose à Claire de m'allonger près d'elle.

– Toi, je te connais, je sais pourquoi tu veux dormir dans ma chambre.

Parce que je suis mal, mais surtout pour ne pas répondre aux messages de Ryan. Il en a envoyé quatre depuis le début de la semaine. Et j'ai encore trois jours à tenir avant la fin des exams du semestre. Je crains de ne valider qu'une moyenne médiocre.

C'est sur ces constatations désastreuses que je m'accorde quelques courtes heures de sommeil avant d'avaler des tonnes de café et du Modiodal, de foncer dans le métro direction le bâtiment SIPA (*School of International and Public Affairs*) où je vais passer la journée à plancher.

Ici, personne pour surveiller les élèves parce que personne ne triche, ce n'est pas dans les mentalités. Plusieurs fois, j'ai l'impression que je vais m'effondrer sur ma table, plusieurs fois le visage de Ryan me détourne de mon sujet.

Vanessa m'attaque dès que je pose un pied dans la cafète pour avaler autre chose que de la caféine ou des vitamines.

– Alors, ça s'est bien passé ? me demande-t-elle.

– Parlons du temps, please... ou d'Alexis, si tu préfères.

Elle meurt d'envie de me raconter comment elle a réussi grave. Tout ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Dire et ne pas dire. Et j'avoue qu'à cet instant précis, je l'envie. Même si l'envie est un vilain défaut !

– Je vais voir l'expo de Magritte au Moma cet après-midi, dommage que tu sois fatiguée. Je bâille.

– Oui, dommage, j'adore ce peintre. D'ailleurs, s'il n'était pas mort avant ma naissance, il aurait écrit sur mon front : « Ceci n'est pas une étudiante. »

Vanessa soupire.

– Bon, va te coucher avant de faire un burn-out. Voilà ce que c'est de bosser au dernier moment.

Je me moque d'elle, de moi :

– Oui, madame la professeur, vous avez raison !

Et je ne me fais pas prier pour quitter le campus. Le bruit infernal du métro me berce jusqu'à Penn Station. Et par un hasard sans intérêt, je croise Juan dans le hall de mon building. Il s'étonne :

– T'es toute blanche ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Je ne le calcule pas, je ne lui réponds pas, je fonce, je l'entends maugréer. Et j'éclate de rire dans l'ascenseur. Deux nanas et un grand maigre évitent de me regarder. D'abord, j'essaie de me contrôler, mais impossible. J'ai à l'esprit le spectacle d'une séance de bondage où je vois le musclor argentin ligoté de la tête aux pieds. Mon rire n'est pas communicatif, ce qui est encore plus drôle. Et je ris à gorge déployée, je suis au bord de faire pipi. Les trois autres descendent vite fait au douzième étage. J'ai abusé des stimulants et je pète les plombs. Je ris encore quand j'ouvre la porte du 17K, encore quand je m'installe sur la cuvette des W-C, encore quand je me déshabille, encore quand je m'effondre sur le lit. Ensuite, je ne sais plus.

Depuis que j'habite à New York, je manque de sommeil. Et avec les journées que je viens de passer, je plane dans un brouillard total. Mais je ne voulais pas rater SantaCon. La bande se retrouve sur le rooftop du 230, le QG des Français de Saint John's. Tous et toutes en Pères et Mères Noël.

– Et mon cadeau, il est où ? demande Claire en arrivant là-haut.

– Dans la hotte, répond Alexis, avec l'œil coquin et en louchant vers mon décolleté.

Si je n'étais pas si crevée, j'apprécierais mieux ce rassemblement de Pères Noël. Tout le monde se déguise dans la ville, du costume à la barbe blanche. Et on chante, et on rit. Il y a un bébé Père Noël dans les bras de sa maman, et un grand-père Père Noël en short, un autre qui joue de la trompette.

Même William vient d'arriver dans un habit de Père Noël... vert. Original ! Il se précipite vers nous.

– Il ne fait rien comme tout le monde, affirme Claire en le félicitant sur sa tenue.

Il est beau garçon, mais pas vraiment le style habituel de Claire. Trop clean, trop sage. Pourtant, je sens qu'elle n'est pas indifférente. Je dirais même qu'elle minaude un peu beaucoup. Ça m'amuse.

L'ambiance m'incite à boire plus que de raison. Des cosmos, dont Alexis me gave. Au bout de trois, je craque. Les Pères Noël et les barbes se dédoublent, l'Empire State Building sur son pic fait la toupie dans le ciel. Comme mes intestins. À peine le temps d'arriver aux toilettes que je vomis mon mélange vodka-Cointreau.

Alexis, qui se sent coupable, décide de me raccompagner à la maison.

– C'est sympa, Alexis, je serais bien restée plus longtemps avec vous mais... je suis morte, je ne dors que trois heures par nuit depuis dix jours !

– Tu n'aurais pas dû boire, dit-il en me claquant la bise en bas de mon immeuble. Bon, tu es sûre... tu ne veux pas que je te borde ?

– Sûre !

Je vois des papillons autour de lui, mais il y en a aussi dans l'ascenseur, dans la douche... des papillons partout ! Et même, accrochés en guirlande à la couette rose sur laquelle je m'effondre.

Quand un roulement de tambour résonne de plus en plus fort à mes tympans, je ne sais pas si je viens de m'endormir ou si ce bruit me sort d'un sommeil profond. J'ai perdu la notion du temps. Il fait nuit noire ! Le roulement de tambour m'explose la tête... il ne s'arrête pas... Je comprends soudain, c'est quelqu'un qui frappe comme un dingue à la porte d'entrée !

Dans mon coma somnambulique, j'arrive enfin à trouver la serrure. J'ouvre et je fais demi-tour, à tâtons dans le brouillard. Pressée de retourner à mon hibernation.

– Bonsoir, Mélodie !

La voix est douce mais ce n'est pas celle de Claire. Elle arrive de loin. Une voix que j'aime.

– Mélodie !

Je n'en crois pas mes oreilles. Je me retourne. Il y a un Père Noël devant la porte. Un Père Noël qui a la même voix que lui ! Je m'appuie sur le mur et me frotte les yeux. Les nuits blanches conjuguées à l'excès de Red Bull, de Modiodal toute la semaine, plus trois cosmos durant la soirée,

c'est trop pour mon cerveau. J'ai des hallucinations, maintenant !

– Pourquoi tu ne réponds pas à mes appels ?

J'ai beau frotter et refrotter mes paupières, un Père Noël play-boy est vraiment là, devant moi. Son manteau rouge négligemment retenu sur une épaule. Même dans cette tenue, on dirait un mannequin de *Men's Vogue*. J'ai besoin de le toucher pour être sûre que je ne suis pas en plein délire.

– Ryan, c'est toi ?

Il sourit, tire sur sa barbe blanche.

– C'est moi !

Je suis devant lui, avec un marcel trop grand, mes yeux bouffis sans doute et mes cheveux partout, sauf sur ma tête. Il entre et ferme la porte.

– Mélodie, tu te rends compte de ce que tu me fais ?

Je ne sais pas de quoi il parle. Je suis groggy, immobile, les mots ne sortent pas. Je parviens juste à bredouiller :

– Il est quelle heure ?

Il s'approche tout près de moi, lève mon menton et frôle mes lèvres.

– L'heure de faire l'amour.

Je le touche encore, son front, son torse. Son regard vert m'enveloppe et me ramène à la vie. Mes excès se volatilisent, la flamme s'allume. Ses bras me soulèvent, il entre dans ma chambre et nous jette sur le lit. Je ne comprends toujours pas ce qu'il fait là, comment il est arrivé là.

– Tu crois que Saad est le seul à savoir où tu vis ?

Saad, ah oui ! Mais pourquoi me parle-t-il de Saad ?

– Saad n'est jamais venu chez moi.

– Tu es sûre ?

Son regard lance des étincelles.

– Oui, je suis sûre.

Ses lèvres s'écrasent sur les miennes et il murmure :

– Tu es à moi.

Malgré cet échange, je ne suis pas encore certaine d'être bien réveillée. Ryan ! Dans mon appart !

– Tu es à moi, n'est-ce pas ?

Je meurs d'envie de lui répondre : « Oui, je suis à toi », car c'est ce que mon corps tout entier ressent, mais je me fais violence et me redresse brusquement. Il est bien là, en chair et en os, je le touche encore, encore, encore, encore... boum... boum... boum... Une bouffée d'adrénaline à retardement me plonge pour de bon dans la réalité.

– Ryan, tu m'avais promis de m'appeler et de venir me voir, et puis rien !

– Ma panthère parisienne est prête à mordre.

Son sourire aux dents blanches et alignées, ses lèvres charnues qui se relèvent légèrement sur le côté droit parviennent à m'attendrir malgré moi. Il me fait des reproches, incroyable !

– Oui, mais je t'ai appelée plusieurs fois cette semaine, Mélodie, et tu n'as pas répondu !

Il a l'air fâché. Je suis ravie.

– Parce que j'avais autre chose à faire ! J'avais beaucoup d'exams, je ne pouvais pas te voir et...

Avant que je ne termine ma phrase, sa bouche se colle à nouveau sur la mienne. Tant mieux, j'étais prête à lui avouer que je ne pouvais pas lui répondre, que le son de sa voix aurait anéanti mes bonnes résolutions, que j'aurais perdu le contrôle. Que je le perds à l'instant même où sa main caresse mes seins, glisse le long de mon ventre et arrache ma culotte. Je pousse un petit cri étouffé. Il se redresse, ôte son pull et regarde autour de lui. Il est trop beau pour ce décor qui m'apparaît soudain misérable. Il doit trouver ma chambre ridiculement petite. Le lit occupe la moitié de la pièce.

– C'est mignon, chez toi ! conclut-il comme pour contredire mes pensées.

Puis il repousse sa mèche blonde d'un geste viril.

– Miss Columbia a un très joli cul et j'aimerais le voir.

Il n'attend pas que je réagisse et me retourne comme une plume. Sa main effleure la courbe de mes reins, descend le long de mes fesses.

– Non, j'aimerais qu'elle me l'offre, continue-t-il. J'aime quand tu es un docile petit félin.

Sa langue suit le même parcours, je frissonne, je gémiss. Une onde de désir me submerge, je voudrais qu'il me prenne à l'instant même. J'aimerais lui appartenir physiquement, qu'il habite mon

corps comme il habite mes pensées. Avec la même intensité, proche de la folie parfois. Mais je ne dis rien, j'ai peur des déclarations que je pourrais faire.

Ses doigts me pénètrent, d'abord doucement, puis accélèrent leur va-et-vient à l'intérieur de mon sexe brûlant. Je retiens ma respiration, je retiens mon plaisir.

– Tu veux que je te baise, Mélodie ?

Ses mots me font rougir autant qu'ils m'excitent, pourvu qu'il ne m'oblige pas à répondre. Je serre les dents. Son souffle chaud se répand dans mes cheveux, dans mon cou. Il est là, derrière moi, l'homme que j'ai vu sortir du Venetian Palazzo, à Las Vegas, avec Kylie. Une boule de jalousie contracte ma gorge, je me cabre, me tourne vers lui, je le repousse... Il s'étonne... Nos regards se défient. Ses prunelles tirent sur le vert obscur, les miennes, forcément noires. Je me remémore cette image cruelle. Elle, lui, à la sortie du palace.

– Tu crois que tu peux faire ce que tu veux avec moi ?

Il répond avec un aplomb insensé :

– Oui.

Je frappe son torse à coups de poing.

– Connard, connard...

Il éclate de rire.

– Oui, je suis un connard mais je vais te baiser.

Quel culot ! Je devrais le jeter dehors mais je n'en ai pas la force. Comme la chèvre de M. Seguin, je résiste. Je le défie :

– Je crois que tu ne devrais pas être si sûr de toi, Ryan Reed. J'ai beaucoup de soupirants, moi aussi.

Je sens que je l'ai touché.

– Miss Columbia a beaucoup de soupirants ? Et moi, tu crois que j'ai besoin de venir jusqu'à Chelsea pour me vider les couilles ?

Sa grossièreté me choque, mais je réalise à cet instant que mon agressivité l'a blessé. Il a raison, il n'a pas besoin de venir jusqu'ici. Il s'est levé et me tourne le dos. Les lumières de New York au milieu de la nuit se reflètent sur Farley Post Office, juste en face. Un monument qui se démarque au milieu des buildings modernes. Il ne dit rien. J'ai peur qu'il s'en aille.

– Ryan, je suis désolée.

J'ai envie de lui, il a envie de moi, le reste ne compte pas. Je surveille chaque frémissement de ses muscles, mais rien ne bouge.

– Excuse-moi !

Je lui ai parlé en français. Il se retourne, sourit, m'attire vers lui. Ses longs cils caressent ma joue. Ses paroles me font frémir :

– Je ne sais pas pourquoi tu m'excites comme ça, Mélodie. Ton cul, tes seins, ta chatte... ta bouche...

Je le regarde mais je souffre de soutenir ce regard. Ce même regard que celui de l'avion, un regard de vainqueur.

– Tu as envie que je te baise, alors arrête de tout compliquer, dis-le-moi.

– Ryan !

– Je veux que tu te comportes comme une femme, pas comme une petite fille.

Je baisse les yeux. Il attrape ma chevelure et m'oblige à les relever. Je suis gênée d'aimer cette domination. Je gémis à nouveau. J'essaie de calmer ma respiration mais c'est impossible, je me sens prête à tout pour lui plaire.

– Ryan, j'ai envie de toi...

Il tire plus fort, il me fait mal, je hurle. Ses yeux brillent de violence et de désir. Je chuchote :

– Ryan, prends-moi, baise-moi !

– D'abord, tu vas me sucer... avec cette gourmandise que j'aime tant.

Il se lève et m'attire, claque la porte de ma chambre restée entrouverte et s'y adosse. Je m'agenouille et détache sa ceinture.

– Continue, bébé, vite.

Son jean glisse le long de ses jambes, je descends son boxer. J'admire son membre, viril et triomphant. Je l'engloutis.

– Oui, comme ça... C'est bon, bébé.

Son gland durcit sous ma langue, je sens son odeur, le goût de son sperme prêt à jaillir. Je le

ressors, je le masturbe, je le caresse, je l'avale à nouveau. Je m'étonne de ma propre audace.

– C'est dingue, bébé, c'est tout ce que j'aime. Tu me rends fou... Doucement... doucement... je vais partir.

En même temps qu'il me parle, il sort son sexe de ma bouche et introduit son doigt à la place, je continue à le sucer.

– Maintenant, je vais te baiser, Mélodie. Allonge-toi, écarte les jambes.

Mais il n'attend pas que j'obéisse, il écarte mes cuisses et me pénètre violemment. Je jouis presque à l'instant même en poussant un cri qui résonne sans doute dans la pièce et à l'extérieur, mais plus rien d'autre ne compte que mon plaisir d'être à lui. Il écarte mes jambes plus loin encore et me remplit tout entière. Cette fois, je pousse un cri de douleur.

– Tu es à moi, Mélodie, à moi !

Je ne m'habitue pas à sa beauté parfaite. Chaque fois c'est un choc, un choc que je dois maîtriser.

Son corps qui s'agite au-dessus du mien, à l'intérieur du mien, me rend folle, même après l'orgasme. Et je redoute l'instant où il se retirera.

– Encore, Ryan, encore !

– Oui, je vais te baiser, encore et encore, petite insolente !

Il jouit à son tour sans attendre, agrippé à mes hanches.

Pendant combien de secondes, de minutes contemple-t-il le spectacle de nos corps joints avec cet air mystérieux que je lui connais bien ? Je ne sais pas, j'ai perdu la notion de moi comme la notion du temps.

La sonnerie de son téléphone nous ramène sur la planète Terre. Celle que je quitte chaque fois que je suis dans ses bras.

– OK, j’arrive dans... Non, ne monte pas...

Et puis, sur un ton résigné :

– OK, monte !

Il saute dans ses fringues de Père Noël en quelques secondes.

– Tu pars ? Maintenant ? Déjà ?

– J’ai une grosse émission demain, je dois me préparer... Et puis ta coloc rapplique.

– Et alors ?... Et puis comment tu sais ?

Il me lance un tee-shirt qui traînait sur la chaise de bureau, s’assied sur le bord du lit, puis prend mon visage dans ses mains.

– Je sais tout, Mélodie, et je te préviens... je ne veux plus jamais, jamais, que tu adresses la parole à Saad.

J’ai toujours l’impression d’être une enfant alors que nous avons presque le même âge.

– Mais arrête de me parler de ce type, je m’en fous !

Il n’a pas le temps de réagir à ma colère. Claire rapplique et elle n’est pas seule. Sa voix résonne derrière la cloison.

– Vous êtes qui ? Vous voulez quoi ? demande-t-elle, énervée, à je ne sais qui.

Ryan enfle son pull et sort de la chambre. Je le suis. Claire pousse un cri.

– Ryan...

Il lui colle une bise sur le front.

– Lui-même, enchanté. Permettez que mon garde du corps patiente devant chez vous.

C’est donc avec lui que Claire se disputait. Elle bredouille en désignant le grand costaud derrière la porte.

– Je... je ne savais pas que...

Ryan demande à l’homme de descendre, affirme qu’il sera là dans trois minutes, mais rien à faire, l’autre ferme la porte et précise qu’il attendra derrière.

– Et n’oublie surtout pas de remettre ta barbe blanche et ton bonnet à pompon, lui ordonne-t-il avec un sourire taquin.

Claire, d’habitude si loquace, n’ouvre pas la bouche. Elle ose à peine regarder le célèbre Ryan Reed chausser ses boots et attraper son manteau de Père Noël sur le bar.

– Les filles, je vous laisse... Claire, content de vous avoir rencontrée, vous avez la voix de votre physique.

Il m’embrasse rapidement sur la bouche, remet en place les accessoires qui le déguisent, et disparaît comme il était apparu. Sans laisser trace de son passage. Si ce n’est à l’intérieur de moi. Et aussi sur le visage de ma pote, qui ne s’en remet pas.

– Putain ! Pourquoi tu m’as pas dit qu’il était là ?

– Parce que je ne savais pas...

– Tu ne savais pas qu’il était là...

Elle a l’air complètement perchée. Ou elle a pris des trucs ou Ryan est un stupéfiant qui s’absorbe par les yeux. Par les miens, en tout cas, c’est sûr.

– Il dit que j’ai la voix de mon physique, ça veut dire quoi ?

– Tu as une jolie voix et tu es une jolie fille.

Je reconnais que c’est une phrase un peu bizarre, mais c’est comme ça que je l’interprète.

– Pince-moi pour voir si je rêve.

Je la pince avec plaisir sur le haut du bras.

– Aïe... s’écrie-t-elle en grimaçant. Aïe, aïe, aïe... ajoute-t-elle en riant. Il est trop beau, encore plus beau qu’au cinéma. J’en reviens pas, tu as vraiment baisé avec lui ?

– Non, on a joué au quizz !

Il est trois heures du matin, je suis encore sur les nerfs après mes deux semaines de travail intense et je me rends compte, malgré mon état second, que Claire croyait à ma romance sans y croire.

– Je te croyais, mais...

Le « mais » est de trop, pourtant je ne lui en veux plus.

– OK, il est trop beau pour moi mais comme tu dis... je suis son genre !

Soudain, elle veut tout savoir. Même si ses attributs masculins sont à la hauteur du personnage. Je réponds en mimant quelque chose de très grand.

– À la hauteur du personnage, oui...

En dehors de ce détail amusant qui fait toujours parler les filles, je n’ai pas envie de me confier sur nos rapports amoureux. Je n’ai aucune distance, je suis dans ma passion et la garde jalousement pour moi. Les mots, rien que les mots pourraient abîmer mes sentiments intenses. Si intenses et si beaux que, si je n’avais pas lu autant, de *Roméo et Juliette* au *Vaisseaux du Cœur* en passant par *Belle du Seigneur*, j’imaginerais être la première à les ressentir.

– Bon, tu n’es pas partageuse, dit Claire, navrée par ma retenue.

L’euphorie passée, je réalise qu’il est parti, comme d’habitude, sans me laisser le moindre espoir d’une prochaine rencontre.

– Ça, c’est pas cool, mais bon, il revient toujours, me rassure mon amie en croquant dans sa pomme à pleines dents.

Je lui fais une bise, comme lui, sur le front, puis bâille et retourne me coucher avant de déprimer en ressassant, comme d’hab, tout ce que j’ai dit que j’aurais dû dire autrement, tout ce qu’il m’a dit que je n’ai pas su interpréter.

Les draps ont gardé son odeur, je m’y vautre avec un plaisir charnel, espérant m’enfoncer dans des rêves sensuels dont il sera le maître. Le corps parfait de Ryan, son sexe tendu vers moi, son sourire insolent, son assurance qui tient plus du bluff que d’une véritable maîtrise. J’apprends peu à peu à connaître mon amant. Ses forces et ses faiblesses. Of course, ce n’est pas glorieux mais c’est sa fragilité qui me rassure. Parce que je sais, au moment où je sombre dans le sommeil, que je ne peux plus imaginer ma vie sans lui mais qu’il me faudra me battre pour le garder. Et on ne sort pas forcément vainqueur d’une bataille. Napoléon en a fait l’expérience avant moi... Qu’est-ce qu’il fout là, Napoléon ? Tout se brouille. Même Waterloo morne plaine...

Quand j'ouvre les yeux à midi, je ne sais plus si Ryan est vraiment venu ici, dans cet appart au dix-septième étage, ou si ce n'était qu'un mirage. La réponse ne vient pas de moi mais de Claire, en train de se maquiller dans la salle de bains.

– Marre de ce Rimmel qui colle, tu peux me prêter le tien ?... Quand je pense à Ryan, j'ai du mal à y croire. Pince-moi encore. Oh, et puis non, tu contrôles pas ta force !

Je lui réponds, encore un peu dans les vapes :

– Tu me demandes trop de choses en même temps.

– OK, ton Rimmel !

– OK, alors bouge tes fesses !

Je la pousse pour atteindre ma trousse de maquillage sous le lavabo et l'interroge :

– Tu vas où, de bon matin ?

Mais elle ne m'entend pas.

– Il est vraiment beau, ce mec ! C'est ouf qu'il te kiffe comme ça et...

Elle se tait car elle sait qu'elle va dire une bêtise. Ce n'est pas rassurant de constater que même ma meilleure amie ne comprend pas ce qu'il me trouve.

– T'es une belle meuf, Mélo, mais c'est pas ça qui manque, les belles meufs.

– Restons-en à tes premières réflexions. Je suis son genre, voilà, ça me convient.

– C'est sûr, c'est la seule explication ! dit-elle en riant avant de décrocher son portable et de s'enfermer dans sa chambre.

Quand elle en ressort, au bout d'au moins trente minutes, je la vois tout excitée.

– J'ai une mauvaise nouvelle...

– Ah bon, on ne dirait pas !

Elle cache sa joie.

– Enfin, une mauvaise nouvelle pour toi.

– Vas-y !

– William veut qu'on passe Noël à Paris. Il me paie le voyage et on logera chez mes parents.

Je ne m'attendais pas à rester seule pour les fêtes. J'accuse le coup mais je la joue cool.

– Alors, ça marche avec William ? Pourquoi tu ne m'as rien dit avant ?

Elle prend un air détaché.

– Tu as été malade, ensuite tu avais tes exams, ensuite j'étais pas sûre de lui plaire vraiment...

Je suis contente pour elle.

– Super, il a l'air adorable, ce mec !

– C'est bien la première fois que tu valides. Madame est snob... surtout depuis qu'elle est avec une reusta...

Je la titille :

– Et alors, c'était comment cette nuit avec ce Père Noël vert ?

– Il ne s'est rien passé. Rien... je le fais attendre.

Elle jette son peignoir au sol et tourne sur elle-même.

– Fini de donner mon corps, ça se mérite.

Puis elle enfle son jogging et s'enfonce un bonnet sur la tête.

– Je descends à Duane Reade, on a besoin d'un nouvel adaptateur pour le sèche-cheveux, il ne fonctionne plus. Tu veux quelque chose ?

– Oui, je mangerais bien un fruit.

– À part les pommes et les bananes, il n'y a pas beaucoup de choix !

Elle exagère mais c'est presque ça. Duane Reade est une chaîne de drugstores. On y trouve tout ou presque : des cosmétiques, des magazines, des médicaments, des produits ménagers et de la bouffe... C'est ouvert tard le soir et parfois toute la nuit, ce qui est très pratique.

– Pommes alors, parce qu'à force d'avaler des bananes je vais me transformer en petit singe !

Je n'en ai jamais mangé autant que depuis que je suis à New York. C'est pratique pour couper la faim quand on travaille. Et ces dernières semaines, j'avais à peine le temps de faire un vrai repas.

Claire cherche son sac en chantonnant. Je sens qu'elle est heureuse d'aller à Paris.

Alexis m'envoie régulièrement des messages, quelle que soit sa situation amoureuse. « T snob depuis que t à CU. » Il m'informe quand même qu'il rentre en France pour les fêtes de fin d'année, comme la majorité de ses potes. Agathe, mon amie parisienne, me pose la question : « On te voit à Noël ? » Ma réponse est immédiate : « Si ton pilote me propose un billet super cheap, même en soute, d'accord ! » La sienne ne se fait pas attendre : « J'ai largué ce bolos, il vient d'avoir un môme ! » Je réalise que je n'aurais jamais eu la place en première, que ma vie aurait été complètement différente si le bolos avait eu un enfant quelques mois plus tôt. Ça donne le vertige !

Il y a une semaine, mon emploi du temps me semblait infernal et le rythme impossible à tenir. Aujourd'hui, c'est le grand vide. Mes cours sont terminés jusqu'à fin janvier. Mais le vide, j'ai de quoi le combler : je vais passer mes vacances en bibliothèque car j'ai beaucoup de retard.

Je m'accorde une semaine de repos avant de démarrer. Au Markus, j'aurai des heures sup pour Noël et le nouvel an. Plus d'argent donc, et ça tombe bien car mon compte est dans le rouge. J'ai dû débloquer 1 000 euros de mon assurance vie.

Je like quelques trucs idiots, j'en retweete d'autres un peu moins idiots et je poste des photos sur Instagram. La déesse Athéna sur les marches de la Low Library, symbole de mon université, avec sa couronne de lauriers, qui me culpabilise quand je la croise. Le Scholar's Lion de Columbia qui me ressemble davantage, un peu maigre, comme moi. Et enfin, mon fameux penseur qui termine ma ligne. #Rodin #art #sculpture #prisedetête.

Je passe du portable à l'ordi. Le doigt sur la souris, je ne maîtrise plus rien. Mon obsession de lui a ses pics. Celui-ci en est un. Le doute revient. Il ne m'a pas rappelée, il ne m'écrit pas. Où est-il ? Que fait-il ? Je succombe une fois encore à la tentation diabolique qui va me retourner les intestins. Maintenant, on le sait, le ventre est notre deuxième cerveau !

Et mes deux cerveaux ne peuvent rien pour m'arrêter. J'ouvre sa page Internet. « In the news. » Me sortent des sites et des magazines online dont je n'ai jamais entendu parler mais qui pullulent d'infos sur Ryan. Une photo à seize ans avec Robert de Niro, je suis tout attendrie. Moins pour les suivantes, dont une avec Kristen Stewart par exemple, surtout quand je m'attarde sur la légende. « Yibaba (c'est le nom du site) vous révèle un début d'idylle tenue secrète. » Date de cette news : toute fraîche, la veille.

Je n'y comprends plus rien. Que me veut ce type ? Ça y est, j'ai réussi, mes intestins sont pleins de nœuds !

– Putain, c'est pas vrai, tu es encore en train de regarder ces conneries, tu vas devenir dingue ! dit Claire qui vient de rentrer avec mes pommes.

Je ferme vite la page et je change de conversation :

– Il n'y avait que des pommes ?

– Non, il y avait des kiwis mais ils n'étaient pas mûrs.

Elle s'assied au bord du lit avec un air désolé.

– Tu ne veux vraiment pas rentrer à Paris ?

– C'est super cher pendant les fêtes.

– Pas si tu voyages les jours des fêtes, justement, regarde.

Elle me présente la liste des prix sur différentes compagnies. Je fais mes comptes. L'espoir renaît, mais il est de courte durée.

– Et je travaille quand ? J'ai pris tellement de retard !

Deux crédits à rattraper. Les résultats arrivent fin janvier et je ne suis pas optimiste. Qu'est-ce que je vais dire à ma famille ? Ils me posent déjà mille questions auxquelles je réponds en esquivant ou en racontant des bobards. Et à leur grand désarroi, je m'arrange pour parler sur WhatsApp plutôt que sur Skype. Au moins, ma grand-mère ne voit pas mon nez. Elle me disait toujours qu'il grandissait quand je mentais. Comme celui de Pinocchio.

Après une discussion acharnée, la conclusion de Claire coupe court à mes états d'âme :

– La nuit porte conseil, tu verras bien demain.

Mon père vient me chercher à l'aéroport avec une vieille voiture pourrie. Il me trouve mauvaise mine. Le paysage défile comme si je le voyais pour la première fois. Autoroute, échangeur, périph, boulevard. Retour dans le 20^e, dans le petit appartement au bout de la voie sans issue. Ma grand-mère cuisine. Elle prépare un gâteau que je mange pour lui faire plaisir. Ils ne disent rien, tous les deux, mais ils sont tellement déçus. Fini New York, fini l'Amérique. J'ai brisé mes rêves et les leurs en même temps. Je pianoterai chaque nuit pour voir exploser la carrière de ma star américaine préférée. Je vivrai par procuration à travers ses nombreuses liaisons amoureuses. Je sais déjà comment il les embrassera, ce qu'il leur chuchotera à l'oreille, comment il les fera mettre à genoux, comment il leur fera l'amour. Je dormirai mal, et puis au petit matin le ciel sera gris, la pluie commencera à tomber, se mêlera à mes larmes et j'irai pointer à Pôle emploi.

Je saute hors de ma couette, un air de salsa traverse la cloison. Je crie :

– Claire !

J'ouvre la porte et j'ajoute :

– Je n'irai pas à Paris.

– Pourquoi ? demande-t-elle.

– La nuit m'a porté conseil.

Par la fenêtre de ma chambre, Farley Post Office n'a pas bougé. Un bruit de marteau-piqueur qui s'acharne sur la chaussée monte jusqu'à moi. Le ciel est bleu, les taxis jaunes font la queue. J'appelle mon père.

– Tu travailles ? Tu ne sors pas trop ? Tu n'appelles pas souvent !

Un fossé s'est creusé entre nous. Chacune de ses remarques est une humiliation qui me rappelle d'où je viens. Une dizaine de minutes sont nécessaires pour que je reprenne mes marques.

– Oui, je sais, papa !

J'appelle ma grand-mère.

Avec elle, c'est autre chose. Elle est plus cool, plus compréhensive.

– Tu t'amuses, au moins ? Le travail, c'est bien, mais il faut aussi s'amuser.

Mon nez de Pinocchio fait le yo-yo.

Je leur dis à tour de rôle que je les aime parce que c'est vrai, qu'ils me manqueront pour les fêtes parce que c'est vrai. Mais je ne leur dis pas que je ne veux pas aller à Paris, parce que c'est vrai. Je n'aurai pas le courage de mentir sur les résultats de mes examens et, pire, je ne veux pas quitter New York. Chaque matin au réveil et chaque nuit avant de m'endormir, j'attends qu'il m'appelle.

– T'es maso de rester seule, me fait remarquer Claire.

– J'irai à la salle de sport tous les jours et je reprendrai mes cours un par un.

Je l'aide à préparer sa valise. Je ne suis plus triste. Les fêtes se feront sans moi. Les lumières, la joie palpable, les vitrines des grands magasins, le Rockefeller Christmas Tree, les patinoires, les marchés, toute cette ambiance joyeuse qui fait la magie de Noël, ont perdu leur saveur. La seule chose qui puisse booster ma confiance aujourd'hui, ce sont mes études. Je ne veux pas tout perdre, lui, mon diplôme... pour me retrouver dans mon cauchemar. Retour à la case départ, dans notre petit

appartement du 20^e. Effacés à jamais, mes rêves d'ado ! Si je veux trouver un summer internship entre mes deux années de master et prétendre à une offre d'emploi valable après ma graduation, je dois rattraper mon retard.

Dans quarante-huit heures, c'est Noël. Pour oublier, oublier que c'est Noël, mon premier Noël seule, pour oublier, oublier que Ryan m'a oubliée, je me plonge dans mon travail. Je vois à peine le jour. Les lettres se dédoublent, les mots... *The changing architecture... architecture of contemporary... contemporary US-EU... EU...*

Je baisse la luminosité de mon ordi.

... *placing this relationship within wider multilateral obligations.*

Je suis fatiguée. Je le ressens car la traduction mentale redevient systématique.

« L'architecture mouvante des relations américano-européennes contemporaines, situant cette relation dans des engagements multilatéraux plus larges. »

« Les relations américano-européennes » ! Même ce cours en *Transatlantic Economy* me ramène à mon histoire d'amour. Il est tard, la nuit tombe, la neige aussi. Les news de Paris affluent sur les réseaux sociaux.

« Je n'étais jamais montée tout en haut de la tour Eiffel en utilisant l'escalier, écrit Claire. William adore ! Demain, je l'emmène au jardin des Tuileries et sous les arcades de la rue de Rivoli... »

Dans un mail, elle m'explique qu'elle découvre la capitale avec lui. Qu'elle y vivait depuis sa naissance sans la connaître. Qu'elle est surprise que Paris soit si beau ! Et elle conclut en citant le titre du récit d'un célèbre auteur américain : « *Paris est une fête.* » Je sens que là, elle devient accro à William, même s'il sort des stéréotypes qui la font craquer habituellement. Rien du bad boy avec tatouages et bijoux. Le bad boy, cette fois, il est pour moi. Et si ses tatouages sont souvent cachés et les bijoux discrets, c'est que son manager et son agent soignent l'image consensuelle de la star.

Dehors, les flocons de neige tourbillonnent comme dans un conte pour cette nuit de Noël au Markus qui s'annonce calme. La clientèle, ce sont surtout des touristes de l'hôtel, des étrangers ou des Américains âgés. Ils sont ici pour réveillonner dans le restaurant étoilé et passent par le bar pour commencer les festivités. Un Français est ravi de pouvoir discuter avec une compatriote.

– Ma femme n'a pas osé prendre sa fourrure.

Il la soupçonne d'avoir confondu le combat de Pamela Anderson avec la législation de l'État de New York.

– Ça m'étonnait qu'on ne puisse pas porter de fourrure au pays de Lauren Bacall et d'Ava Gardner ! dit le vieux monsieur en éclatant de rire. Mais, c'est vrai, vous êtes trop jeune ! ajoute-t-il.

Je fais comme si je trouvais ça drôle et je ris aussi. Je n'ai pas de fourrure et, même si je trouve ça joli, je ne crois pas que j'en porterais. Le massacre des animaux me rend trop triste.

Sylvain a été remplacé pour les vacances par un Américain moins dragueur mais plus chiant, l'ambiance n'est pas la même. On rit moins, on s'ennuie plus.

– Quand il est là, il m'emmerde et, quand il est pas là, je m'emmerde, dit Fenella qui résume bien la situation.

Ma journée du lendemain, je la passe à nouveau devant les écrans. Je travaille mes cours, je regarde des séries débiles, des séries super, je tchatte avec des amis parisiens. Je pense à Ryan... Jusqu'à l'arrivée de mon paquet cadeau. Celui que le Père Noël m'a fait livrer dans la matinée. Un

paquet que j'ouvre fébrilement. Je tremble. Et si c'était lui ? Je veux tellement que ce soit lui.

Dans le coffret, un magnifique bracelet Dinh Van. Un bracelet sur cordon avec les menottes en or blanc et diamants. Je rêvais d'en avoir un quand j'avais quatorze ans. Avec les menottes en argent, c'était déjà le top, mais là ! C'est un signe du destin ! Un carton manuscrit confirme ma folle espérance : « Joyeux Noël. Ryan. » J'enfile le bracelet, je serre très fort le cordon autour de mon poignet. Je prends une photo et la lui envoie, comme une réponse à sa question. J'accepte d'être menottée par lui, j'accepte d'être sa prisonnière.

À chaque instant, j'admire son bijou. Je dormirai avec, je prendrai ma douche avec. Je ne l'enlèverai plus jamais. Il me rassure, il est le lien qui me manquait pour prolonger un peu sa présence trop rare. Je l'érige en porte-bonheur pour mes exams à venir. Il m'encourage à travailler plus durement encore toute la semaine.

New Year's Eve au Markus est un peu plus animé que Christmas Eve mais reste quand même plutôt cafardeux. De vieux couples dansent dans la salle de restaurant, sur des musiques d'un autre temps qui parviennent jusqu'à nous. Après minuit, après les bisous et les best wishes, comme eux, je rentre chez moi.

J'attends qu'il soit neuf heures à Paris. Je skype avec mon père qui demande une visite guidée de mon appart pour trois de ses amis artistes qui ont réveillé avec lui à l'atelier. Un espace magique dans l'ancienne usine Chapal de Montreuil.

MacBook Air en main, je fais un rapide tour de mon appart, sans oublier, à travers les vitres, la vue sur le Madison Square Garden qui ne laisse à l'écran que des traînées lumineuses. Tout le monde s'extasie. Patrick est fier de sa fille. Sa fille a les larmes aux yeux. Meilleurs vœux et bonne année.

Les jours qui suivent sont froids, les semaines sont froides. Dehors et en moi, même si Manhattan revit depuis que les New-Yorkais sont rentrés. Les résultats de mes examens de décembre viennent de tomber. De A- à C+. J'ai obtenu B- et un GPA (moyenne de l'année) à 2,70 sur 4... Je pleure. Il ne me reste plus qu'à bosser.

Claire rentre de Paris avec des cadeaux. Un kit manucure qu'elle est passée prendre chez ma grand-mère, ainsi qu'un collier en cuivre ciselé, fabriqué par mon père, et un petit top en cachemire qu'elle a acheté en solde. Bleu, comme j'aime. Moi, je lui offre des troussees très glamour de chez Victoria's Secret.

– Une pour les sous-vêtements, une pour les produits de beauté, l'autre pour les bijoux ! Tu veux vraiment que je range mes affaires ! dit Claire en me serrant dans ses bras.

– Au moins, tu les retrouveras !

Elle inspecte les lieux, passe ses doigts sur les objets pour y trouver un brin de poussière. En vain !

– Putain, j'y crois pas ! T'as fait le ménage pendant un mois ?

On se raconte des banalités, elle ne veut pas m'éclabousser de son nouveau bonheur. Mais, peu à peu, les confidences arrivent. En pointillé. Je la rassure :

– William est un mec très bien, même s'il n'a pas les jolis tatouages de Juan !

– Je n'ai pas dit mon dernier mot pour le tatouage ! Sur ses bras musclés, ce serait top ! clame Claire. Je vois bien un singe sur son deltoïde. C'est son signe chinois !

Je ris, elle rit, nous rions. Elle s'extasie en admirant mon bracelet.

– Ça vaut une blinde, ce truc ! T'as regardé sur le site ?

J'avoue que je n'ai pas pensé au prix. Que Ryan m'offre un cadeau, c'était déjà miraculeux.

– Enfin, une blinde, j'exagère, rectifie-t-elle. Pour lui, ce n'est pas grand-chose, mais quand même, c'est top d'y avoir pensé !

– Je préférerais qu'il m'écrive ou m'appelle plus souvent.

Je n'ai eu qu'une trop courte réponse à mon « *Happy new year* » : « *Happy new year, baby !* »

Mes vœux à Kim Brood ont été mieux reçus. Elle m'a appelée et m'invite à déjeuner.

– Tu vois ! me dit Claire. Rien n'est perdu.

– Je vois que c'est elle qui m'invite. Pas lui !

Mais je suis de mauvaise foi, ce coup de fil me réjouit.

Plus j'approche de la 60th, plus je m'interroge sur l'objet de ce rendez-vous. Kim ne s'est jamais montrée très amicale ou très protectrice envers moi. Je ne pense pas d'ailleurs que ce rôle lui convienne. Néanmoins, elle a eu la délicatesse de réserver dans un restaurant français. Le Bilboquet. Je la vois immédiatement au fond de la salle, active sur sa tablette. Elle est bronzée, ses yeux paraissent plus bleus et ses cheveux plus blonds. Ses dents plus blanches aussi, bien qu'elle sourie peu.

– Je rentre de Miami, dit-elle, Ryan avait un shooting et quelques émissions à faire là-bas.

Elle m'invite à choisir mon menu, s'efforce d'être aimable.

– Vous savez qu'il a été nommé pour l'oscar du meilleur acteur, il y a quelques jours ?

Je l'ai appris par Claire dès qu'elle est rentrée à New York. Quand j'étais seule, je n'ai rien voulu savoir. J'avais peur de lui découvrir une nouvelle idylle et de péter les plombs.

– La cérémonie aura lieu à Hollywood fin février, dit-elle.

Je ne vois pas très bien où elle veut en venir. Elle tourne en rond et ajoute :

– Ce turbot est délicieux, n'est-ce pas ? J'aime beaucoup la cuisine française.

Je hoche la tête et esquisse un sourire. Le serveur me propose un verre de blanc mais je refuse.

– Vous avez tort, il est très bon. C'est un châteauneuf-du-pape, insiste-t-elle avec un petit accent qui la rend plus aimable.

Elle redresse la tête, me fixe et pose ses coudes sur la table. Je sens qu'elle va me dire quelque chose de méchant. Je ne me trompe pas. Ses paroles fusent comme une rafale de balles meurtrières :

– Vous devez oublier Ryan, chère Mélodie.

Le sol va s'effondrer sous ma chaise, ou alors ce sont mes muscles qui me lâchent. Mon sang ne circule plus. Je faiblis, je dois être blanche comme la moquette du sol. Celle que je m'apprête à rejoindre. Je m'accroche à mon siège. Je suis incapable de prononcer un mot. Elle continue, elle enfonce le couteau dans mon cœur :

– Ryan est une star, je crois que vous ne vous en êtes pas rendu compte. Il y a toute une écurie autour de lui. C'est un nom, c'est une marque, ce n'est pas un homme !

Je reste sans rien dire. Encouragée par mon silence, elle poursuit son monologue :

– Il a deux tournages très importants cette année, un avec Paul Thomas Anderson, un autre avec Tarantino. Ce sont des budgets énormes avec des product placements qui vont du stylo à la voiture en passant par la banque, les armes, le sandwich, la photocopieuse... Enfin, vous voyez ce que je veux dire !

Non, je ne vois pas le rapport avec moi. Lit-elle la remarque que je viens de me faire en silence ?

– Toutes les femmes le veulent ! Les actrices, les tops, les princesses, les héritières, les fans.

Cette fois, je vois le rapport. Et elle m'assène le coup de grâce :

– Vous n'êtes ni actrice, ni top, ni princesse, ni héritière !

Et là, je me rebelle :

– Ni fan ! Mais il me plaît, c'est tout.

Elle sourit.

– Oui, et ce n'est pas original.

– Moi, c'est l'homme que j'aime, pas la star, pas le produit !

À peine ai-je prononcé ces paroles que je me mords la lèvre. Le mot « aimer » m'a échappé, elle ne me rate pas.

– Ce n'est pas un homme pour vous, croyez-moi, Mélodie. Ryan c'est... c'est...

Elle n'arrive pas à finir sa phrase et, dans son regard, je lis soudain quelque chose que je n'avais jamais vu jusqu'alors, ou peut-être quelque chose que je n'avais jamais voulu voir. J'essaie de le lui lancer au visage :

– On dirait que...

Mais je n'arrive pas à finir ma phrase, je n'arrive pas à lui rétorquer : « On dirait que vous aussi vous êtes amoureuse de lui », parce que cette femme m'impressionne.

Une larme roule le long de ma joue. Comme lorsque nous nous sommes rencontrées dans ses bureaux, elle pose ses mains sur les miennes. Je ne sais plus si c'est sincère ou si elle triche.

– Mélodie, ce que je vous dis, je le pense. Vous méritez un homme romantique, comme vous, un homme qui croit en l'amour.

– Je suis sûre que Ryan est romantique, je suis sûre...

La fin de ma phrase est noyée dans un sanglot.

Elle sort rapidement un mouchoir en papier qu'elle me tend. Elle est gênée. Pas parce que je pleure, mais parce que je pleure en public.

– Il ne peut plus se permettre d'être romantique, Mélodie, même s'il le voulait, il est aimanté par la gloire. Il ne sait plus qui il est, il n'est plus que ce qu'on veut qu'il soit.

J'en ai assez de pleurnicher devant elle, de me montrer fragile. Je me lève, furieuse.

– Vous ne croyez pas à l'amour, je comprends mieux pourquoi vous êtes seule !

Pour la première fois, je vois son visage se contracter. Sa voix monte d'un ton :

– Les Français sont des donneurs de leçons, c'est connu, mais vous n'êtes qu'un tout petit pays sans aucun pouvoir. Il va falloir vous y faire.

Je lui tourne le dos et je sors. Dehors, il fait encore plus froid que tout à l'heure.

Ce matin, je décide de me lancer dans le virtuel. Je compose le numéro du médium dont la carte de visite me nargue depuis trop longtemps. Je tombe sur un répondeur. Finalement, ça m'arrange. Cette démarche est un peu stupide mais je me disais que ça pouvait m'aider à y voir plus clair. Parce que là, c'est le brouillard total. Claire, à qui j'ai rapporté chaque mot de mon entretien avec la manager, la soutient.

– Kim t'a dit ça pour ton bien !

– Personne ne sait où est mon bien ! J'aurais préféré qu'elle me laisse mes espoirs.

Et je recommence à pleurer. J'utilise toute ma boîte de Kleenex. Claire soupire.

– Allez, Mélo, le plus important c'est les études. Peut-être qu'il te rappellera un jour, vous avez le temps, vous êtes jeunes... regarde...

Mais rien à regarder. Elle me résume un épisode d'une télé-réalité dans lequel les couples racontent comment ils se sont retrouvés après plusieurs années sans se voir. Mais je ne veux pas rester plusieurs années sans voir Ryan, j'ai besoin de lui, de son odeur, de son sourire, de ses caresses, de son corps. Et tout à coup une expression résonne dans ma tête : « Je l'ai dans la peau. » Je n'ai jamais su ce que ça voulait dire. Maintenant, je sais. Je tape la phrase sur mon iPhone et la page me sort un forum féminin en tête de liste ! Ensuite, il y a Édith Piaf, la chanteuse que Marion Cotillard a interprétée au cinéma. Je n'ai pas vu le film mais, en écoutant *Je t'ai dans la peau* sur YouTube, j'ai les larmes aux yeux. Je respire très fort et je quitte mon lit sur lequel je m'étais abandonnée parce que même mon corps me paraissait trop lourd à porter. C'est à ce moment-là que le médium rappelle. Un peu prise de court, je bégaye :

– La... la... fille du métro.

Je n'ai pas le temps de discuter, j'ai rendez-vous trois heures plus tard, sur la 12th, à l'angle de Greenwich. Je raconte un mensonge à Claire et m'éclipse. Direction le sud. Je trouve ma démarche débile et, plusieurs fois durant le trajet, j'ai envie de faire demi-tour. Ce que je souhaite, c'est qu'il me parle de Ryan, et je ferais n'importe quoi pour qu'on me raconte n'importe quoi. C'est ce que je fais en ce moment, errant dans Meatpacking District comme si on venait de m'y téléporter.

Ce quartier est très différent du mien. La neige est encore accrochée aux pieds des arbres qui bordent les trottoirs. Ici, plus de buildings mais des maisons avec des escaliers pour accéder à leur entrée principale, un peu comme à Londres. 238W, 236... J'approche. Il y a des marches pour descendre au sous-sol et deux petites lanternes au-dessus de la porte. Je sonne. Et là, surprise, c'est un homme qui m'ouvre. Un homme habillé en homme. Il comprend mon air étonné.

– Oui, aujourd'hui, c'est Dylan.

C'est la même déguisée en mec ou plutôt le même pas déguisé. J'ai un doute.

– Vous avez l'air contrariée ?

En effet, je suis contrariée mais je n'ose pas lui poser la question qui me brûle les lèvres.

– Asseyez-vous un instant, j'arrive.

Je m'installe sur un petit canapé sous la fenêtre. Dix minutes. Je tortille mon écharpe dans tous les sens et enfin il revient avec sa perruque rousse, son rouge à lèvres et une robe de bal.

– Lyna reçoit les jours impairs. Aujourd’hui, c’est un jour pair, mais nous ferons une exception, dit-il d’une voix féminine.

Je souris, et pourtant le personnage m’effraie un peu, j’ai l’impression qu’il est schizo et que je devrais partir en courant.

Elle prend ma main gauche et regarde mes lignes à la lumière du jour.

Elle fait de drôles de bruits avec sa bouche.

– Alors ?

– Alors, j’avais senti !

Elle garde son ton mystérieux et m’entraîne à côté, dans une pièce plus sombre, éclairée par quelques bougies, puis bat les cartes d’un jeu de tarot. Son visage est grave et je cherche, derrière son maquillage frais, la trace de Dylan qui a presque disparu. Elle parle, je l’écoute, je choisis des cartes.

– La voie tracée n’est pas celle qui va s’accomplir... dit-elle. Vos amours, un incendie, un feu d’artifice, du feu, du feu, c’est bien... mais...

Un « mais » qui laisse planer une menace.

– Beaucoup de femmes autour de l’homme aimé, trop de femmes, trop de tout...

Je n’avais pas besoin de la voir pour entendre ça. Kim Brood m’avait déjà prévenue.

Je l’écoute, je choisis des cartes.

– Un homme surtout, un homme très jaloux...

Ça, c’est plus intéressant.

– Un traître...

Lyna ferme les yeux, semble très concentrée.

– Pas très grand... qui pourrait être son père...

Elle relève la tête.

– Ça vous dit quelque chose ?

Je secoue la mienne de façon affirmative. Elle me demande de tirer d’autres cartes, de les poser sur les premières.

– Je vois des A... plusieurs... A.

Et moi je ne vois que lui, Alan Ochoa !

Quand je refais surface, sur la 12th, je suis retournée comme une crêpe. Un peu comme si tout ce qu’elle venait de me raconter était vrai. Je n’arrive même plus à douter.

Je cogite toute la nuit et celles qui suivent.

Les cours ont repris mais je n’ai plus la foi. Les prédictions du médium me poursuivent. J’ai beau m’en défendre, me persuader que c’est n’importe quoi, ses paroles me hantent.

J'ai fini par acheter deux doudounes chez Uniqlo, que je superpose l'une sur l'autre. La neige et le froid sont si intenses que j'enroule mon écharpe autour de mon visage, en laissant un espace pour mes lunettes de soleil qui empêchent les lentilles de geler sur mon iris ! Quand je me suis pointée au Markus dans cet accoutrement, le week-end dernier, Sylvain ne m'a pas reconnue.

– Tu m'as fait peur, bibendum ! J'ai cru que t'avais pris cinquante kilos dans la semaine !

C'est bien en bibendum que je parcours désormais les rues de Manhattan. Aujourd'hui, plus que jamais, le froid est mordant. Le mot n'est pas trop fort. Et je ne suis pas mécontente de descendre dans le métro. Direct jusqu'à la 135th, mais après, je dois marcher jusqu'à la 136th. J'ai rendez-vous avec Vanessa. Elle doit me montrer ses dossiers, me donner des conseils et quelques trucs pour mieux m'organiser dans mon emploi du temps et mon travail.

– La méthode te paraîtra peut-être archaïque, mais ça fonctionne.

Au point où j'en suis, je ne risque rien à essayer.

Il paraît que c'est impossible de s'égarer dans ce coin-là. Mais pour moi, rien n'est impossible. J'ai dépassé le numéro de sa rue et je suis arrivée au croisement avec Frederick Douglass Blvd. Je l'appelle, elle soupire.

– Mais non, je t'ai dit entre Malcolm X et Adam Clayton Powell, reviens sur tes pas.

Je n'ai pas voulu insister mais je suis certaine qu'elle m'a parlé de Frederick Douglass. Ce nom est celui d'un ancien esclave noir très célèbre qui a publié des mémoires passionnantes, et ça m'a tout de suite interpellée... Au moment où je peste contre elle, une étincelle s'allume dans mon cerveau congelé par le vent glacial. Et merde ! Je comprends maintenant pourquoi ce nom m'était resté en tête. J'avais lu sur Internet qu'au numéro 2548 du boulevard Frederick Douglass se trouvait l'association d'Alvin Plumers, le type renversé par Alan Ochoa, le 4 décembre 2011. Je suis troublée par cette étrange coïncidence.

Et tout devient clair. Ce n'est pas Alan qui a renversé ce pauvre mec, mais Ryan. Le médium se trompe. Le salaud, le traître, c'est Ryan, même s'il n'y a qu'un seul A dans son nom. Mes jambes flageolent. Il faut que je sache si je suis amoureuse d'un criminel doublé d'un lâche ! Je ne sens plus le froid, je ne sens plus rien. Que l'envie de savoir.

J'avance sur le boulevard. Un alignement d'immeubles en briques rouges va d'un block à l'autre. Au milieu, entre un fast-food exotique et un loueur de limousines, le numéro 2548. Sur l'interphone, le nom de l'assocé. Je n'hésite pas longtemps. Je sonne. Je bafouille, j'explique que je suis une journaliste française, je cite même le nom du journal *Le Monde* que, de toute évidence, ils ne connaissent pas.

Une fois devant l'escalier, je grimpe jusqu'au quatrième étage, le dernier. Le temps de réfléchir. Mon cœur bat très fort. Comme si cette démarche improvisée n'était pas légale, comme si je m'apprêtais à faire une bêtise.

Une femme afro-américaine d'un abord peu avenant m'ouvre la porte. Derrière, une voix plus cool m'invite à entrer. Alvin, sans doute. Un homme blanc aux cheveux grisonnants dans un fauteuil

roulant. J'ai honte des mensonges que je m'apprête à débiter.

Mais la honte passe vite. Il est ravi de parler ma langue. Alvin, d'origine canadienne, était professeur de français dans une école privée de Toronto.

– Et puis j'ai rencontré ma future femme, Daisy, qui vivait à New York, dit-il, c'est pour ça que je suis venu ici.

L'association aide les victimes de condition modeste à mieux se défendre en cas d'accident. Je fais semblant de m'intéresser à ses dossiers en cours, à ses succès, mais la seule chose qui m'intéresse vraiment, c'est lui. Son accident. Et les coupures de journaux que je n'avais pas lues sont là, sous mes yeux.

Je suis hébétée. Ça s'est passé à deux pas de l'ancien appartement de l'acteur, dans Upper West Side. Et là, tout m'apparaît clairement. Les petites phrases de Ryan, sa reconnaissance éternelle envers Alan à qui il doit beaucoup. Quatre ans de prison ? Et la citation insidieuse de Saad : « Le crime comporte son propre châtement. »

J'ai une énorme boule dans le ventre, je vois Alvin dans sa chaise roulante, et j'imagine les deux potes drogués, bourrés... s'amusant à faire vrombir leur nouveau jouet. Une Lamborghini Gallardo jaune, sortie du garage le jour même.

Mais au fur et à mesure du récit, les doutes disparaissent. Alvin et Daisy me le confirment, et je suis certaine qu'ils ne me racontent pas d'histoires : Alan conduisait bien la voiture de Ryan ce soir-là. Alvin a touché beaucoup d'argent pour ne pas faire trop de vagues. Mais surtout parce qu'il en a besoin. C'est un homme bon et sincère, ses mots en attestent :

– Ça ne me rendrait pas mes jambes qu'Ochoa passe la moitié de sa vie en prison.

Daisy, sa compagne, n'a pas la même empathie. Elle voyait bien ce sale type pourrir en taule. Et la somme importante que les avocats ont négociée n'a pas apaisé la rage que je vois encore dans ses pupilles enflammées tandis que nous discutons.

Et quand j'évoque la possibilité que Ryan ait été au volant, elle se moque de moi :

– Vous croyez que j'aurais épargné ce jeune con s'il avait été coupable ? C'est mal me connaître, petite demoiselle.

Elle ne ment pas.

Deux heures plus tard, encore bouleversée, je rallume mon portable sur le trottoir du boulevard Frederick Douglass. J'ai dix messages en absence. Sept de Vanessa, qui est très inquiète.

Au risque de passer pour une cinglée totale, je la rappelle et lui explique que, n'ayant plus de batterie et ne trouvant pas mon chemin, j'ai fait demi-tour. Je n'ai jamais autant menti en si peu de temps. Mon nez de Pinocchio mesure un kilomètre. Heureusement, elle n'a pas prévenu la police.

Pendant le trajet du retour, les affirmations du médium se mêlent au récit d'Alvin Plumers et de Daisy.

« L'homme que vous aimez est victime d'une trahison, d'un mensonge... » Cette phrase tourne en boucle. Je ne sais plus si je fantasme ou si Ryan est vraiment victime d'un chantage. Je suis dans un état d'excitation maximal. Et si je me trompais, s'il y avait une autre affaire ? Une affaire dont je n'ai jamais entendu parler. La seule manière d'en être sûre est de parler à Kim Brood.

Je lui laisse un message sur sa boîte mail. Un message qui l'oblige à me rappeler.

« Kim, il faut que je vous voie, c'est à propos d'Alan, c'est urgent. Mais surtout, ne dites rien à Ryan. »

Je tourne et retourne cette histoire dans tous les sens, je vérifie à nouveau sur le Net, rien de plus ! C'est sûr, mon intuition est la bonne. Mais cinq minutes plus tard, je me dis que je délire complètement. Le jour décline, j'ai les idées et le cœur en vrac. Claire est chez son mec à Tribeca. C'est un grand moment de solitude pour moi, et le doute s'installe de plus en plus sérieusement. Mon seul compagnon, mon Mac, m'aide à me sortir de mes idées qui, comme la nuit tombante, deviennent de plus en plus noires. À tel point que, deux heures plus tard, quand Kim Brood m'appelle, je ne sais plus quoi lui dire, je me sens même complètement stupide.

– Je... je ne peux pas parler au téléphone.

Je peine à la convaincre. Il faut avouer que je n'ai peut-être plus tellement envie de la convaincre. Mais je la rassure, je ne veux pas revoir Ryan.

– Je dîne au restaurant français de mon amie Maggy, Le Bernardin. Rejoignez-moi dans une heure.

Je ne sais pas si elle aime les Français, mais elle aime la bouffe française. Le ton de Kim était sec. Je sens qu'elle commence à en avoir marre de moi. Elle doit se demander ce qui m'est encore arrivé. Est-ce que ce crétin d'Alan a encore essayé d'abuser de ma naïveté ? Mais cette fois, ce que j'ai à lui dire n'a rien de concret. C'est une intuition, juste une intuition. Elle risque de me rire au nez. Je l'ai contactée trop rapidement, j'aurais peut-être dû dormir sur ce pressentiment puis l'analyser au grand jour. Mais c'est trop tard. J'ai tout juste le temps de vérifier l'adresse sur le Net. Ouah ! Le resto a trois étoiles au Michelin. Je soigne mon look. Et je me paie un taxi pour ne pas mourir de froid. Je vis comme si j'étais riche depuis que je suis à New York. Et chaque jour je me répète que je dois arrêter le massacre des dollars.

Le restaurant est situé sur la 51th, au niveau de la 7th Avenue. Dès que l'on y entre, on se sent bien. Et même si le cadre m'impressionne, je n'en montre rien. J'aperçois immédiatement Kim, installée non loin du bar sur une banquette. En face, la salle principale est pleine.

– Prenez ma place, mademoiselle, je vous laisse toutes les deux, me dit Maggy, la patronne de l'établissement, une jolie femme brune qui me salue avant de s'éclipser.

Kim se force à sourire. Le garçon me sert une coupe de champagne que je ne refuse pas. Il m'en faudrait même plusieurs pour que le ridicule ne me tue pas avant que je sorte. Je ne crois plus du tout à mon histoire maintenant que je suis là. Je me suis fait du cinéma, c'est évident !

La chevelure de Kim est ramassée en chignon tressé dans sa nuque. Elle porte une robe Chanel. Ce n'est pas le genre à porter une copie, même une bonne.

– Vous êtes contente des résultats de vos examens ? demande-t-elle, à mon grand soulagement.

– Eh bien, moyen...

– Vous vous rattraperez au prochain semestre, dit-elle sans conviction.

J'avale une grande gorgée de champagne.

– Oui, je vais essayer.

Hélas, la question que je redoutais tombe vite. Elle porte son verre aux lèvres, le repose élégamment sur la table, et me fixe.

– Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ?

Pas un sourire, juste un regard hautain. Il me semble loin le temps où elle serrait chaleureusement mes mains dans les siennes quand je lui expliquais qu'Alan avait voulu abuser de moi.

– Vous avez l'air d'aller très bien, soupire-t-elle.

– Oui, enfin... c'est...

Je bégaye, je ne sais pas par où commencer. Je voudrais l'embrouiller mais ce n'est pas le genre de femme à se laisser embrouiller. Je ne fais pas le poids. Je décide de lui dire la vérité.

– J'ai pensé qu'Alan s'était accusé à la place de Ryan dans l'accident et qu'il avait pris quatre ans de prison à cause de lui.

Les yeux de Kim me lancent des flammes, comme sa langue. Elle se transforme en dragon.

– Vous êtes complètement folle !

Je me montre autoritaire.

– Écoutez-moi jusqu'au bout, au moins !

– Alors faites vite, je ne vais pas écouter très longtemps vos divagations de groupie humiliée.

Le terme me blesse, mais je ne suis pas là pour parler de moi. Je résume aussi brièvement que possible ma visite à l'association, chez le couple Plumers. Heureusement, j'ai l'habitude des exposés oraux. Ça m'aide. J'entre tout de suite dans le vif du sujet. Et à nouveau, j'y crois.

– Quand j'ai demandé à Daisy si Alan était vraiment le chauffeur de la voiture qui a renversé Alvin, elle a pris un air étonné. Normal, je venais de lire toutes les coupures de presse devant elle. J'ai alors affirmé que c'était Ryan qui conduisait la Lamborghini Gallardo.

Je raconte en détail à Kim comment Alvin a levé les yeux au ciel, surpris par mes propos. Comment Daisy s'est moquée de moi et m'a prise pour une arnaqueuse qui cherchait à faire le buzz en mettant en cause une célébrité. Comment elle a affirmé ensuite qu'aucune somme d'argent ne l'aurait empêchée de dénoncer Ryan Reed s'il était coupable.

– Je la crois.

Kim n'a pas bougé un sourcil de son visage parfaitement maquillé, mais son regard me parle. Elle me prend pour une fille qui cherche par tous les moyens à garder les faveurs de la star. Mais je poursuis. J'émetts mon hypothèse :

– Ce soir-là, ils étaient défoncés tous les deux et Alan a laissé croire à Ryan qu'il conduisait.

Elle ne répond pas. Elle ne m'interroge pas. Son visage reste impassible. J'ai la gorge sèche. Heureusement, le sommelier me propose une deuxième coupe de champagne. J'avale mon verre d'un trait. C'est à mon tour de poser une question :

– Qu'en pensez-vous ?

Elle se lève et me toise.

– Rien.

Les nuits qui suivent cet entretien, je me réveille plusieurs fois. Je crains que Ryan ne m'appelle pour me hurler dessus. J'aimerais tellement entendre sa voix que j'en viens presque à le souhaiter. Et qu'on en finisse. C'est son silence qui m'inquiète. Kim est restée tellement froide après ma brillante tirade shakespearienne.

Le cœur serré et les jambes en tailleur sur mon lit, je croque du bout des dents quelques céréales, en regardant un épisode de *Gossip Girl*. Je reconnais parmi ces étudiants américains privilégiés quelques-uns de mes amis français de Saint John's. Aurore ressemble beaucoup à Serena. C'est une blonde aux cheveux longs, ses parents sont riches. Je l'imagine moins rebelle que l'héroïne de la série, mais je n'en suis pas sûre, je la connais à peine. Son antipathie pour moi vient de l'intérêt que me portait Léonard. Dans son grand appart, dix étages plus haut que le mien, elle doit se réjouir aujourd'hui de tout le mal qu'il pense de la groupie stupide que je suis.

– Hello girl, je t'apporte des croissants tout chauds de chez Ceci-Cela, un délice, dit Claire en entrant dans l'appart.

Je me jette dessus. Non pas parce que j'ai faim, mais parce que ce goût de France me manque terriblement.

– Pour être franche avec toi, c'est William qui les a achetés « spécialement pour Mélodie ». Il faut dire qu'il y a pris goût, à Paris !

– Tu le remercieras, dis-je en croquant goulûment dans la pâte croustillante.

– T'en mets partout mais pas grave, je sais que tu feras le ménage.

– À propos de ménage...

– J'arrive, lance-t-elle en s'enfermant dans la salle de bains.

Ménage, c'est un mot tabou pour Claire. Heureusement qu'elle a d'autres qualités. Elle change tout de suite de conversation en sortant de la douche.

– Raconte-moi ce qui t'est arrivé, hier. Vanessa voulait appeler Interpol pour déclarer ta disparition, se moque-t-elle.

Quand je lui raconte ma visite à l'asocce, elle n'en revient pas. Non pas de ce que je crois avoir découvert, mais de mon audace.

– Putain, tu te prends pour Sherlock. J'ai quelques épisodes d'*Elementary* saison 2 si tu veux te perfectionner.

– Arrête de rire, je suis sérieuse !

Et là, quand je lui avoue que j'ai prévenu Kim Brood, elle s'inquiète. Qu'Alan se soit fait accuser à la place de Ryan, elle adhère.

– Ça explique sa dette envers l'autre tache !

Pour le reste, elle est dubitative, trouve mon explication très subjective.

– Tu ne veux pas admettre que Ryan est coupable parce que tu es amoureuse.

La langue me brûle d'évoquer ma consultation chez Mrs Lyna, qui n'est qu'un argument supplémentaire pour appuyer mon sixième sens. Mais ce personnage qui lit dans les cartes et change d'apparence selon les jours pairs et les jours impairs ne ferait qu'aggraver mon cas.

– Écoute, pense à autre chose, maintenant que c'est fait ! Je t'emmène voir Ryan Reed pour oublier cette histoire sordide.

Je hausse les épaules. Elle me tend la main.

– Tu paries ?

– Arrête, c'est pas drôle, Claire !

– Je te jure ! Tu le verras comme tu me vois.

Le petit jeu dure plusieurs minutes. Elle me donne quelques indices. Je devine.

– Le musée Grévin...

– Ouais, sauf qu'ici c'est Madame Tussauds.

J'ignore que sa statue de cire a été inaugurée avant que nous n'arrivions à New York.

– Heureusement que je suis là pour t'informer ! On y va ?

Mon hésitation ne dure pas longtemps. L'idée de le revoir, même en cire, me donne déjà des frissons.

– Et là, au moins, on pourra prendre une photo avec lui, ajoute Claire avec un petit clin d'œil.

Nous ne sommes pas les seules à patienter. Il y a au moins une heure de queue pour entrer dans le musée qui est situé en plein cœur de Times Square. Ça court de partout, les gens se bousculent, parlent fort, les voitures, les sirènes, les lumières qui clignotent. Il y a même un concert de rue avec trois musiciens qui tapent comme des dingues sur leurs batteries. Des animations diverses qui font patienter les bolos comme nous, debout pendant deux heures. Car c'est seulement au bout de deux heures que nous commençons à grimper les marches. J'ai tout de même gardé le sens de l'humour.

– Léonard n'a pas tort, je suis une groupie grave !

À l'intérieur, c'est gigantesque. Hollywood et Broadway comme si on y était. Musique techno à fond, éclairages stroboscopiques et personnalités de tous horizons. Des leaders mondiaux, des stars de cinéma, de télé, des sportifs mondialement connus. Il y en a pour tous les goûts. Claire reconnaît la plupart d'entre eux. Elle sèche sur une certaine RuPaul, drag queen célèbre il y a plus de vingt ans, d'après Wiki. Elle ressemble à mon médium, en plus féminin, certes, mais il y a quelque chose. Claire hésite aussi sur le nom du numéro 7 des New York Knicks ou sur un joueur de base-ball en pleine action.

– Ça, c'est des trucs de mecs ! argue-t-elle.

Justin Bieber, Beyoncé, Rihanna, Shakira. Là, pas de problème ! À son jeu de devinette, forcément je ne suis pas au top. Et ça m'énerve qu'elle me pose des questions.

– Tu es la plus forte, OK !

Et pour les stars de cinéma, pareil. Elle me devance, et de loin. Sauf pour Ryan Reed. Je le vois la première, bien qu'il soit très entouré. Normal, je ne cherche que lui. Il porte un costume noir et une chemise blanche entrouverte. Je suis déçue. Il est beaucoup moins beau que dans la réalité. Et avec toutes les pétasses qui le collent, je dois attendre un moment pour m'approcher.

– Allez, vas-y, insiste Claire, on va pas taper l'incruste devant jusqu'à la fermeture.

Dès que je m'approche de la statue de cire, elle me mitraille comme un paparazzi.

– Un selfie à trois, maintenant ! En attendant le vrai.

Je ne fais aucun commentaire. Pour le vrai, je n'y crois plus beaucoup. J'ai peur de m'être complètement grillée après ma démarche à l'assocé et l'interprétation farfelue que j'ai donnée à Kim.

Le reste de la visite me laisse indifférente, le Hulk tout vert et même les firefighters du 11 Septembre n'arrivent pas à éveiller mon intérêt.

– Bon, on s'arrache, je vois que ces retrouvailles, c'était pas top.

Elle a raison, cette visite au musée m'a fait comprendre que la distance qui me sépare de Ryan est bien plus grande que l'océan Atlantique entre la France et les US. La distance qui nous sépare, c'est l'infini. Une notion que j'ai eu du mal à envisager pendant les premiers cours de maths.

En rentrant, plus triste encore, j'ai tout juste le temps de me préparer pour le Markus où les clients se succèdent. Les VIP, occasionnellement. Ce soir, c'est Alicia Keys qui prend un verre avec son manager.

– C'est du lourd ! fanfaronne Sylvain.

Il parle tout seul :

– Elle a une robe à ras du bonheur, comme toi, mais elle, c’est après un accouchement. La classe !

Je le taquine un peu :

– Tu lis la presse people, toi ?

– C’est mon boulot ! Imagine que je sois nul, comme qui tu sais, que je reconnaisse personne, les gens se vexent.

La nulle, c’est moi, encore un petit mot tendre. J’acquiesce en souriant. Ce qui l’encourage.

– Il ne faut pas trop en faire, mais il faut ce qu’il faut. C’est ça être un pro !

Fenella se marre. Inutile de le contrarier, il a toujours le dernier mot.

Quelqu’un me frôle quand je dépose mon plateau sur le bar. Je tourne la tête. Alan. Je suis stupéfaite d’abord, terrorisée deux millièmes de seconde plus tard. Il est avec un type que je n’ai jamais vu mais qui lui ressemble. La même tronche antipathique. Je respire fort. Ils me dévisagent tous les deux, je sens qu’ils parlaient de moi.

– Ton pote, m’avertit Sylvain à voix basse, au cas où je serais encore plus miro que je ne le suis.

– C’est pas mon pote !

Non, ce n’est pas mon pote ! Le regard haineux qu’il me lance ne fait aucun doute. Je crois qu’il sait quelque chose. Il n’est pas venu là par hasard. Mes mains tremblent, je ne contrôle plus mes gestes. Il est plus d’une heure du matin. Je vais partir dans quinze minutes, vingt tout au plus. Et peut-être me retrouver nez à nez avec lui, dans la rue. Ou devant chez moi. Il sait où j’habite. Et Claire dort chez William après son travail. Je me sens démunie. Je me cache dans le vestiaire, j’essaie de la joindre. Elle ne répond pas. Trop de bruit dans son bar de dingues. La panique me gagne. Je reviens dans la salle.

Il boit son whisky cul sec en me regardant. Il m’interpelle.

– Je te présente Mélodie, dit-il à son copain avec un sourire vulgaire, c’est une pute de Ryan, une fouille-merde.

Ses mots me frappent au ventre comme un coup de poignard. Je m’éloigne, blême sans doute. Le pire, c’est qu’il doit être content de lui. Je me réfugie dans les toilettes et je réfléchis. Qui pourrais-je appeler ? Qui pourrais-je appeler ? Mêler Alexis ou Vanessa à ces histoires ne serait pas leur rendre service. On ne sait jamais, avec ce malade. Et puis il faudrait que je leur explique tout depuis le début. Ce n’est pas possible. Je tente à nouveau le numéro de Claire. Sur répondeur. Mon cœur bat très fort. Je suis seule. Une larme roule sur ma joue.

« Je vous envoie une voiture, elle sera là dans quinze minutes. Vous resterez chez moi cette nuit. »

Mes mains tremblent de joie. Kim a répondu à mon message, je n'y croyais pas. Mais sa réponse n'est pas rassurante. Si elle m'invite à dormir chez elle, c'est qu'elle craint vraiment quelque chose.

Le portier de l'hôtel m'avertit qu'on m'attend. Sylvain se met à siffloter avant de lâcher son petit commentaire :

– Une voiture pour madame... T'es un mystère, ma parole !

Je m'amuse pour calmer mes angoisses :

– C'est le directeur du bureau fédéral of investigation qui l'envoie.

– James Comey, tu rigoles, mais il venait ici avant d'être là-bas.

Je ne sais pas qui est James Comey, mais j'imagine que c'est le nom du directeur. L'idée de mettre en doute son érudition sur les VIP ne m'effleure pas. Un expert !

– T'arrives à être sexy avec des moonboots ! Une vraie James Bond girl. Mais la doudoune, oublie !

Une James Bond girl en beaucoup moins audacieuse. Pourtant, comme elles, je vérifie que personne ne me suit. Ma nervosité m'incite à entretenir la conversation avec le vieux chauffeur mais il n'est pas bavard. Je garde les yeux rivés à la vitre pour calmer ma parano.

La voiture se gare au 27W 86th Street, tout près de Central Park. L'homme m'accompagne au quinzième étage.

Une personne, que manifestement j'ai sortie du lit, me guide jusqu'à la chambre d'amis. J'ai à peine le temps de voir le lieu que je traverse. Un vaste appartement luxueusement décoré.

– Kim n'est pas là ?

– Non, madame rentrera demain. Vous désirez quelque chose ?

La jeune femme semble soulagée que je n'aie besoin de rien. J'actionne le verrou pour m'enfermer dans la petite suite qui est aussi grande que mon appart à The Olivia. L'emplacement du lieu et le confort intérieur dans lequel je vais passer la nuit confirment la réussite de Kim Brood dont je ne doutais pas. Je regarde par la baie vitrée de ma chambre qui donne sur une terrasse. Nous sommes sur le toit de l'immeuble. Le ciel nocturne se décline dans les sombres. Anthracite entre les rares flocons qui tourbillonnent devant moi, pour partir dans des gris froid, plus loin vers l'horizon qui se heurte aux tours dorées.

Je finis par m'endormir dans le lit recouvert d'une couette tachetée de panthère colorée. Il est presque midi quand le portable me réveille.

– T'as pas dormi là ?

C'est Claire qui vient de rentrer à l'appart et s'étonne de ne voir aucune trace de ma présence depuis la veille. J'essaie de remettre mes explications à plus tard car mon cerveau est encore dans les vapes, mais elle insiste :

– J'ai vu que tu m'avais appelée trois fois vers une heure du mat.

Parler d'Alan et de la trouille qui m'a saisie quand il s'est pointé au Markus me gave un peu au

réveil mais l'amitié passe avant tout.

– Putain, j'y comprends rien à tes histoires, répond Claire, mais tu m'inquiètes, quand même. Tu fais n'importe quoi. Tu dors dans un appart vide et rien ne te prouve que c'est chez Kim Brood. Donne-moi l'adresse au cas où.

Je la connaissais hier, mais là j'ai oublié. Au moment où je parle, quelqu'un tente d'entrer dans la chambre fermée de l'intérieur.

– Mélodie, ouvre-moi.

Boum... boum... boum... c'est la voix de Ryan. Je chuchote :

– C'est Ryan, je te laisse, Claire.

– Non, donne-moi...

Mais j'ai déjà raccroché.

– Mélodie, ouvre cette porte !

J'ouvre la porte et je pars en courant sous la douche.

– Mélodie, tu es insupportable ! dit-il en entrant dans la salle de bains.

J'écrase mes lèvres sur la porte de verre.

– Tu ne t'en sortiras pas comme ça, sors de là.

Le jet de l'eau me cache en partie, je m'enhardis, lui tire la langue.

L'eau chaude qui glisse sur mes cheveux, le long de mon corps, me rassure. Les vapeurs de jasmin laissées par le gel dont je me barbouille, là, si près de lui, donnent à cet instant un parfum érotique. J'analyse le son de sa voix, douce. J'ose croire qu'il ne m'en veut pas. Mais de toute façon, je dois faire face.

Enroulée dans la serviette aux motifs panthère multicolores, comme le drap du lit, je m'approche de lui. Il a ôté ses boots et s'est allongé. Le regard perdu vers le plafond. Je m'assieds.

– Je suis désolée, Ryan, je n'aurais pas dû appeler Kim.

Contrairement à mes inquiétudes, il ne répond rien, glisse autour de mon cou l'écharpe qu'il avait autour du sien et me tire vers lui. Sa bouche se colle à la mienne. Sa langue joue avec la mienne.

– Mélodie, tu me rends dingue.

Est-ce vraiment le modèle incarné de Madame Tussauds ? Celui de la star contre laquelle toutes les filles se frottent, se photographient, se pâment. Ces pensées flashent dans mon cerveau comme si le bonhomme de cire venait de sortir du musée pour me retrouver dans cet endroit irréel, au-dessus des toits de Manhattan, sur un lit de velours. Les baisers de Ryan se font plus intenses, je sens son désir animal. Si Claire ne l'avait pas vu l'autre soir dans notre appart à The Olivia, je douterais. Mais je ne suis plus seule à savoir. C'est vraiment lui, Ryan Reed, le beau Ryan, là, dans mes bras. Ressent-il toutes ces idées étranges qui se bousculent et se contredisent ?

– Mélodie, tu n'es pas heureuse de me voir ?

Si, je suis heureuse de le voir. Heureuse de savoir qu'il n'est pas fâché. Kim ne lui a pas encore parlé de ma visite chez Alvin Plumers. De mes conclusions, et surtout de mes accusations hasardeuses. C'est mieux ainsi. Je respire et je m'abandonne à ces instants magiques. J'aime le mouvement de nos corps qui agitent les draps, le silence de ses mains qui caressent mes seins, se glissent de force entre mes cuisses qui résistent. Je mords sa lèvre comme un petit chat qui n'ose pas griffer. Il sursaute. Ses yeux virent au vert sombre un peu fou. Je me sens apeurée et ça m'agace. Mon air effrayé l'amuse, l'attendrit. J'ai terriblement envie de lui. Ne faire qu'un avec lui.

Il met son écharpe sur mes yeux. Je ne comprends pas pourquoi. Je résiste.

– Non, Ryan, je veux te voir !

– Je ne veux pas que tu me voies, je veux que tu me sentes. Partout, dans ta bouche, dans ton corps.

Il fait un nœud derrière ma tête, j'essaie de le desserrer.

– Arrête ou je t'attache les mains ! dit-il, autoritaire. Que préfères-tu ?

Je ne sais pas ce que je préfère. Ce que je préfère, c'est le voir et le toucher. Pourtant, cette situation inhabituelle m'excite terriblement.

– Réponds, Mélodie !

– Non, pas les mains.

– D'accord, mais tu n'y échapperas pas toujours...

Chaque fois qu'il me laisse entendre que nous nous reverrons, une joie intense me submerge. Parce que je vis chaque instant avec lui comme si c'était le dernier. Je vis avec cette frayeur. Que c'est trop beau, qu'il va se lasser, qu'il y a tellement de jolies femmes autour de lui. Et riches, et célèbres, et adulées, comme dit Kim.

Il me met à genoux au pied du lit. J'entends qu'il décroche sa ceinture, le zip de sa fermeture Éclair. Je reste immobile, sans bouger. Je prononce son nom doucement.

– Ryan...

Mais il ne répond pas. Il s'assied. Je suis entre ses jambes ouvertes. J'ai peur de cette obscurité. Sa main s'accroche à mes cheveux et me guide sur son sexe. Il frotte mes lèvres du bout de son gland.

humide.

– Lèche-moi... doucement.

Je sors ma langue et je lèche.

Le temps s'est arrêté. Pourquoi est-il si calme, si silencieux ? Ma peur augmente avec mon désir. Je l'engloutis.

Il tire très fort mes cheveux, m'écarte de lui. Je geins.

– Je ne t'ai pas encore dit de me sucer... Tu n'es pas très obéissante, Mélodie... lèche-moi.

Il me rapproche en douceur de son sexe.

– Encore, bébé, encore...

Je sens ses doigts sur mon visage, sur ma nuque. Sans doute m'observe-t-il. L'écharpe sur mes yeux me laisse dans le noir complet. Je lui demande s'il peut la desserrer. Il répond sèchement, comme s'il était fâché :

– Non !

Et enfonce son sexe dans ma bouche. Son sexe dur, son sexe de vainqueur, arrogant, comme lui. Je l'aspire, je l'avale avec délice. Je n'en peux plus. Je suis prête à tout pour lui plaire.

– Personne ne sait faire ça comme toi, Mélodie.

Je ne comprends pas ce qu'il veut dire, mais j'aime qu'il le dise. Parce que je l'aime. J'aime Ryan, j'aime l'homme et j'essaie d'oublier la star qui vient parfois parasiter mon plaisir. Quelques secondes. Est-ce pour cela qu'il ne veut pas que je le voie ? Est-ce qu'il veut que j'oublie son visage pour me concentrer sur tout ce qu'il me demande ? Je sens son plaisir s'accroître, sa verge se gonfler entre mes lèvres. Il m'arrête brutalement.

– Maintenant, lève-toi et penche-toi en avant, je veux voir ton sexe ouvert, offert.

Je ne peux pas, je ne peux pas. Il me voit dans toute mon intimité, et moi, je suis aveugle.

– Ryan, s'il te plaît.

Mais il ne veut rien savoir. Je me penche en avant, il écarte mes jambes.

– Laisse-moi te regarder avant que je te baise.

J'en meurs d'envie, je le veux, je le veux tellement que j'en ai mal partout dans le ventre, je me contracte.

Il ne parle plus, il ne me touche plus, je ne sais plus quoi penser.

– Ryan, parle-moi.

Pour toute réponse, il m'attrape les hanches et me pénètre, doucement d'abord, puis de plus en plus fort.

– Tu es à moi, Mélodie, tu es à moi, dis-le.

– Oui, je suis à toi, Ryan.

– Encore, Mélodie...

Mon corps se cabre, mon sexe se resserre sur le sien. Les mots se perdent au milieu de mon plaisir. Du sien. De cet instant merveilleux que nous partageons.

Ce n'est jamais lui qui décide de me quitter. Il y a toujours quelqu'un pour le rappeler à l'ordre. Une fois, deux fois, trois fois... le portable se manifeste. Ses bras me serrent plus fort. Il sait qu'il doit partir.

– Je suis tellement bien avec toi, Mélodie ! Je suis hors du monde.

Comment interpréter ses paroles ? J'embrasse sa poitrine sur laquelle repose ma tête. Mais, dix minutes plus tard, les vibrations reprennent, encore et encore. Il soupire, regarde l'heure. Je le sens nerveux. Ce sont des coups, suivis d'une voix autoritaire derrière la porte, qui l'oblige à réagir.

– Ryan ! Paulo n'arrête pas d'appeler. Prépare-toi ! crie Kim Brood.

Elle ne plaisante pas.

– J'ai une conférence de presse dans les studios de Brooklyn, j'ai négocié dur pour rester quelques instants avec toi quand j'ai su que tu étais là. Je dois y aller, me dit-il en se levant.

Puis il répond à celle qui s'impatiente :

– OK, OK, je prends une douche et j'arrive.

– Tu es déjà en retard, tes vêtements sont dans ma chambre, l'avertit-elle.

Cette dernière phrase me trouble. Il va aller se changer dans la chambre de Kim. C'est effectivement ce qu'il s'apprête à faire après m'avoir embrassée brièvement.

– *Take care, baby...*

Son drap de bain sur les hanches, il claque la porte. Je reste seule avec ses fringues éparpillées autour du lit. Une fois de plus, nous avons fait l'amour, mais rien n'évolue dans notre relation. Il ne me questionne jamais sur mes études, ma famille. Il ne s'intéresse pas à moi en dehors du sexe.

Et Kim, pourquoi lui a-t-elle dit que j'étais là après m'avoir clairement demandé de l'oublier ? C'est la question que je lui pose en partageant avec elle son déjeuner.

– Je préfère contrôler la situation.

– Quelle situation ?

Elle répond à côté de la question :

– Votre candeur et votre innocence lui plaisent. Il joue avec vous. Il se lassera.

Je suis surprise par son revirement, et par ce vocabulaire dans lequel je ne me reconnais pas.

– Ma candeur, mon innocence ?

– Vous êtes comme un animal. Vous foncez sans réfléchir. Et c'est votre animalité qu'il aime. Mais les animaux sauvages aussi se domestiquent. Alors, ils perdent leur charme.

Je suis estomaquée par ce qu'elle raconte. Quel culot elle a, cette bonne femme ! Je serre les dents pour ne rien dire. Elle mâche avec application sa salade puis se sert un peu d'eau pétillante.

– Vous en voulez ?

– Non, merci.

Ou je m'en vais, ou je l'écoute me parler de lui, me parler de nous, même si cela me fait mal. C'est une femme redoutablement rusée, elle interprète mon silence.

– Vous voyez, vous commencez à maîtriser vos réactions impulsives !

– Vous m'avez gentiment hébergée, alors je suis polie.

Elle sourit.

– Bravo, Mélodie. Vous avez de la repartie. Vous êtes une fille intelligente. Il le sait.

– Non, il ne sait même pas qui je suis, il ne sait rien de moi !

Elle regarde son blanc de poulet qu'elle découpe en petits dés.

– Et vous, vous savez qui il est ? Vous lui parlez de sa vie, de sa famille, vous connaissez ses passions, ses hobbies ?

C'est vrai, je ne lui pose jamais de questions sur son métier, sur lui, mais c'est par pudeur, pour ne pas avoir l'air d'une groupie, justement.

Ma réponse est agressive :

– Vous savez très bien que je m'intéresse à lui, sinon je n'aurais pas commis la bêtise d'aller à l'assoce, par exemple.

Je me radoucis :

– D'ailleurs, merci de ne pas lui avoir répété.

– J'ai préféré en parler à mon avocat.

Je m'étouffe avec le gressin dans lequel je viens de croquer.

– Votre avocat ?

Je la regarde avec des yeux exorbités. Qu'insinue-t-elle ?

– Oui... mon avocat.

Je sais que dans ce pays tout le monde a un avocat et un psy. Enfin, tous les gens riches. Pour elle, rien n'est plus naturel. Pour moi, c'est différent. Est-ce qu'elle va raconter à cet avocat qui je suis, ce que je fais ? Je l'interroge, mais elle ne m'en dit pas plus.

Elle vient de lire un message sur son portable. Je la sens contrariée. Je ne pense pas que ce soit à cause de moi. Elle a sans doute mille raisons d'avoir des soucis, elle gère la carrière de quelques stars et ce ne doit pas être simple.

– Votre appartement est vraiment très joli.

– Merci, Mélodie. Une voiture va vous ramener chez vous.

Une manière brutale de me faire comprendre que je dois partir.

– OK, désolée de vous avoir dérangée.

Cette femme a tellement de classe, elle semble tellement au-dessus de tout que je me sens à nouveau toute petite. Ridicule. Elle attend quelques secondes puis me sourit.

– Alan ne vous importunera plus.

Je secoue la tête en me levant de table. Je voudrais qu'elle ait raison.

– Faites-moi confiance, ajoute-t-elle. Mais...

Je sens qu'elle veut me dire quelque chose. Elle hésite, elle paraît gênée cette fois.

– Vous n'irez plus travailler au Markus.

Je sursaute.

– Comment ça ? Ils m'ont virée ?

– En quelque sorte.

– Mais pourquoi ?

Elle est mal à l'aise, mais ne se défile pas.

– Peut-être que votre petit séjour dans la suite de l'hôtel pendant votre travail a été ébruité.

Je suis au bord des larmes, le souffle coupé. Elle essaie d'être rassurante :

– Ne vous inquiétez pas, nous vous aiderons pendant vos études.

Encore ce « nous » qui vient de nulle part.
Je vais chercher mon sac et la salue brièvement.

Un chauffeur ouvre la portière de la voiture quand je sors du hall. Je lui fais signe que non, que ce n'est pas moi qu'il attend. Il attendra longtemps. Je tourne à gauche sur l'avenue de Central Park West, un double bus me rase dans le virage. Il fait un froid sec, le ciel est bleu. Deux voitures de police m'assourdissent de leurs sirènes hurlantes. Je marche le long du large trottoir. Ce quartier de Manhattan, c'est un peu le 7^e arrondissement avec le Champ-de-Mars, mais en quinze fois plus grand. Le même calme, la même classe. Chelsea, où j'habite, c'est plutôt le boulevard Haussmann vers les Galeries Lafayette, agité, bruyant, avec son flot de passants incessant.

Je tremble, je camoufle mon visage sous l'écharpe de soie que j'ai gardée. Celle avec laquelle Ryan m'a bandé les yeux. Je vis et revis ce moment avec plaisir, gêne aussi. Je ne me reconnais plus. Si je n'ai pas changé en apparence, quelque chose en moi a changé. Mes repères sont bouleversés par mon American Lover. J'ai presque peur que mon plaisir récent, mes pensées érotiques se lisent dans mon regard. Heureusement, il y a peu de gens dans la rue. De l'autre côté de l'avenue, sur une partie des rochers et sur les arbres dépouillés du parc, la neige résiste et s'installe. Je marche droit devant. Je salue la statue de Theodore Roosevelt à cheval devant le musée d'Histoire naturelle. Un des plus beaux musées de New York, m'a dit Léonard. J'ai une pensée émue pour mon père qui m'inciterait à m'y précipiter pour admirer l'une des plus belles collections de mammifères au monde, comme la baleine bleue grandeur nature dont on parle souvent. Mais j'ai la tête ailleurs, sur le torse de Ryan que je ne parvenais plus à quitter. Son odeur me poursuit à travers l'écharpe. Un désir violent monte en moi. Il est parti si vite, sans rien dire. À chaque dose de lui, je me sens un peu plus accro, attendant la prochaine.

Au niveau de la 72nd, je traverse pour entrer dans Central Park. Quelques personnes font du jogging, d'autres promènent leur chien. Une vieille dame a revêtu son caniche d'un manteau Burberry comme le sien, et de petits chaussons assortis. C'est très amusant. Mon premier réflexe est de prendre une photo pour la poster sur Instagram. Mais je me dis que ce n'est pas gentil de voler l'image de cette personne âgée qui n'a rien demandé. Je la regarde marcher avec difficulté, le dos courbé. Elle est très élégante, a dû être jolie, connaître comme moi l'amour fou. Et j'ai les larmes aux yeux.

À Columbus Circle, j'avais décidé de prendre le métro mais je le contourne. Je marche, je marche, impossible de m'arrêter. Je croise l'immense building du New York Times, sur la 8th, dont l'entrée est coincée entre Dean and DeLuca et Schnipper's, deux restaurants de bouffe rapide. À vomir, car je digère à peine les toasts au cheddar de chez Kim Brood. Ils me restent coincés dans la gorge.

Le Markus m'a virée, j'aurais dû m'y attendre. C'est sûr que je ne suis pas très pro. D'abord, parce que je suis assez nulle comme serveuse, en plus, j'ai eu des rapports intimes avec un client sur mon lieu de travail. Sylvain a joué double jeu dans cette affaire, mais je ne peux pas lui en vouloir.

Il me faut un peu plus d'une heure pour rentrer à l'appart. Claire semble tout excitée.

– J'ai une super bonne nouvelle à t'annoncer !

Elle s'approche et me prend dans ses bras en jubilant.

– Quelqu'un a payé un an de loyer pour nous. C'est un type de la direction qui m'a appris la nouvelle... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Kim Brood n'a pas perdu de temps.

La journée est bof. Comme mon moral. Vanessa, pas rancunière, m'a forwardé sa technique de travail avant les exams et j'avoue que ça m'aide. Elle fait des tableaux Excel très pro pour chaque matière. Nous n'avons pas eu le temps de nous voir ces quinze derniers jours.

Elle apprécie mes remerciements téléphoniques mais, chose rare, elle a d'autres préoccupations que Columbia aujourd'hui. Elle est surexcitée par le Saint Patrick's day. Depuis qu'elle sort avec un descendant d'immigrants irlandais de cinquième génération, elle devient dévote.

– La messe dans leur cathédrale, c'est tout simplement génial !

Son boyfriend, Jack, portera même un kilt pour l'occasion.

– C'est la première fois que je sortirai avec un mec en jupe ! s'amuse-t-elle.

Elle semble très emballée par une fête dont elle ignorait tout un mois auparavant. L'amour fait vraiment des miracles.

– Les pubs seront pleins à craquer. On dansera et on chantera au son des cornemuses !

Elle a rencontré Jack pendant les happy hours du jeudi soir, à la cafète de Columbia, et l'a dragué dans une soirée organisée qui suivait.

– Tu devrais venir de temps en temps, il y a des beaux mecs !

Un seul m'intéresse. Même s'il me donne des news au compte-gouttes et ne me voit que pour me faire l'amour. Parce que je suis... crazy in love. C'est ça, *Crazy in Love*. Comme la chanson de Beyoncé qui s'invite à travers la porte entrouverte.

– Tu m'entends ? insiste Vanessa qui s'étonne de mon silence.

– Oui, je disais, déjà que je n'arrive pas à bosser !

– Tu penses toujours à Léonard ?

Elle recommence avec Léonard. Et je ne peux pas lui avouer que l'objet de mes tourments, ce n'est pas lui mais Ryan Reed. Déjà qu'elle me trouve borderline, là, elle risque de me traiter de mytho comme Juliette, ou de groupie débile comme Léonard, justement !

– Non, je ne pense plus à lui, d'ailleurs je n'y ai jamais trop pensé, je suis un peu contrariée de ne plus le voir, c'est tout. Mais ce soir il sera sûrement là.

– Où es-tu ? demande Vanessa.

– Chez Alexis, je suis arrivée en avance, avec Claire, pour les aider à préparer leur soirée. Tu vas passer ?

– Alexis m'a invitée mais je ne peux pas y aller avec mon mec. Ce serait pas cool pour Jack, glousse-t-elle.

Les copains arrivent presque tous au même moment. Vanessa a eu raison de ne pas venir. Un verre, un exta... un rail pour certains... Ils sont vite déchaînés. Il vaut mieux que Jack les rencontre dans d'autres circonstances. Quelques allusions lourdingues auraient pu fuser pendant ces beuveries. Ça discute fort, ça danse sur une musique qui explose les tympans. Alexis sert les mini-sandwichs que nous avons préparés pendant deux heures dans la cuisine. Il y a des visages que je ne connais pas. Deux garçons qui se moquent de Juliette. Elle se vante de danser comme Maddie Ziegler mais elle est loin de la performance. À côté d'eux, Charles drague deux filles, une Russe et une Colombienne,

swipées sur Tinder. Pas franchement délicat de les inviter ensemble. Sur la table basse, l'énorme boîte de macarons d'Aurore est presque vide. Elle l'a déposée et s'est éclipsée peu de temps après, sans rien dire. Je crois deviner la raison de son départ précipité. Léonard est accompagné d'une Américaine qui s'amuse beaucoup sans comprendre un mot de français.

– Bonsoir, Mélodie, me dit-il alors qu'il est arrivé depuis quinze minutes.

– Bonsoir, Léonard.

Nous nous regardons. Je sens qu'il ne me pardonne pas les images de Ryan sur mon écran d'ordi, et pourtant il n'est toujours pas indifférent à ma présence. Moi non plus, je ne suis pas indifférente. Il m'attaque directement sur mes piteux résultats universitaires.

– Tu n'as pas validé beaucoup de crédits, ce semestre !

Je préfère être franche :

– Non, et mes notes sont très moyennes. Toi, par contre, c'est A+ à tous les étages !

– N'exagère pas, mais oui, ça va.

Il prend son sourire ironique.

– J'ai entendu dire que Ryan Reed s'était fait griller par Eddie Redmayne. J'ai pensé à toi.

Léonard sait bien faire le connard aussi, quand il veut. Je savais que Ryan était nommé pour l'oscar du meilleur acteur mais qu'il ne serait pas présent à la cérémonie, et je n'ai pas regardé la télé. D'après les médias, il est surmené. Il va jouer le rôle d'un militaire en Afrique dans son prochain film et doit beaucoup s'entraîner.

L'Américaine nous tourne autour. J'en profite pour m'approcher d'elle en le regardant.

– Tu ne m'as pas présenté ton amie.

Je fais la bise à la fille. Je la félicite pour sa tenue super sexy. Elle est ravie, moi aussi. Léonard, pris de court, s'immisce dans notre conversation. Il n'aime pas que les choses lui échappent, même une discussion banale. C'est un autre point commun de connard qu'il a avec Ryan. Mais dommage pour lui, et pour moi peut-être, il n'est pas mon connard préféré.

– Mélo, ton tél a sonné plusieurs fois, me dit Claire en me donnant mon iPhone avec une moue complice. Tu devrais vérifier.

Je l'avais laissé sur la table de la cuisine après avoir raccroché avec Vanessa.

Boum... boum... boum...

Je cours m'enfermer dans la chambre d'Alexis. Ryan a essayé trois fois de me joindre, il m'a laissé un message.

« Putain, tu fais quoi ! »

Incroyable ! Je ne réponds pas dans la seconde à ses appels et il s'énerve. C'est sûr, dans le genre connard, il est imbattable !

J'allais lui envoyer un message au moment où il rappelle.

Boum... boum... boum...

– Mélodie...

Il n'a pas l'air en colère.

– J'ai envie de te voir, continue-t-il. Tu viens demain à LA.

– Demain, je ne peux pas, Ryan.

– J'ai envie de te voir, tu peux manquer quelques cours.

Comment lui dire que non, que ce n'est plus possible ? Comment le convaincre que je ne peux pas continuer comme ça, que je vais droit dans le mur ? Que je me trahis et que je trahis ma famille ?

Pourtant, j'ai tellement envie de le retrouver. La porte de la chambre s'ouvre, la musique s'engouffre dans la pièce.

– Ferme, Alexis, je suis au téléphone !

Il ressort en grimaçant.

– OK, OK, je suis de trop dans ma piaule !

Ryan n'est pas content.

– J'ai entendu la voix d'un homme.

– Oui, je suis à l'anniversaire d'un copain.

Il demande des explications, c'est vraiment absurde ! Et, en plus, il insiste pour me voir demain. Je tiens bon. Demain, impossible ! C'est la semaine des *midterms* de mars qui commence bientôt. Je n'étais pas sortie depuis dix jours avant ce soir. Je cherche une autre solution.

– Je peux venir le week-end prochain.

– Je serai pas vraiment dispo, répond-il après avoir réfléchi.

Il tente pendant plusieurs minutes de me persuader, il me parle d'argent, il mélange tout.

– Je n'ai pas besoin de ton argent. Tu as déjà payé mon loyer sans me demander mon avis !

Je lui explique sérieusement que mes examens en milieu de semestre sont importants. Il m'écoute. Sa voix s'est radoucie.

– Alors viens samedi, mais on ne pourra se voir qu'après dix heures du soir.

Je soupire.

– Laisse-moi réfléchir.

– Je t'envoie un billet... tu me manques.

Il n'entend pas mes derniers mots : « Toi aussi. » Il a déjà raccroché.

Ma semaine de *midterms* m'a mise sur les rotules mais l'idée de revoir Ryan a balayé ma fatigue. Mieux qu'un pack de Red Bull ou un Modiodal. Et dans l'aéroport de LAX, j'éprouve les mêmes inquiétudes, et toujours le même bonheur intense à l'idée de le revoir. Il est presque dix heures du soir. Je porte une robe turquoise à manches longues et un gilet sans manches par-dessus. J'ai enfilé une paire de sandales et recoiffé mes cheveux qui, vu le taux d'humidité, commencent à boucler. Le garde du corps-chauffeur m'attend.

– Mademoiselle Mélodie, je vous emmène.

Je suis sur la défensive.

– Où ça ?

– C'est une surprise !

Il me regarde de la tête aux pieds, je sens que quelque chose le dérange. La robe trop courte ? Non, ce sont mes chaussures qui le perturbent.

– Elles sont un peu hautes pour l'endroit où nous allons.

– Nous allons à la plage, à cette heure-ci ?

– Non, mais...

Pas question de céder, je garde mes shoes. Sur les magazines et les tabloïds, Ryan est souvent accompagné de tops d'au moins un mètre quatre-vingts qui ne se gênent pas pour porter des talons.

– Je marche très bien avec !

– Comme vous voulez.

La nuit est tombée depuis longtemps. Je m'installe dans la limousine qui s'apparente plutôt à un camion réfrigéré. La clim fonctionne malgré une température normale à l'extérieur. Cette fois, je m'en plains. Jouer les capricieuses est un début d'intégration dans le monde des people.

World Way, Center Way... Nous empruntons à gauche La Cienega Boulevard. Il n'y a aucune chance pour que nous allions chez Ryan. Sa maison, dont Madaleno a parlé à demi-mot, est située dans le même coin que celle de Corsey. Nous n'allons pas dans cette direction. Autant que la déception envisagée, le paysage me rend mélancolique. Une route à six voies, divisée par un terre-plein d'herbe rabougrie, bordée de pavillons de banlieue, d'arbres solitaires et de pylônes où se rejoignent des rangées de fils. Tout est grand, immense.

Mon stress me rattrape. Pourvu que Ryan ne me plante pas avec des gens que je ne connais pas. Pourvu que nous soyons seuls. Pourvu que, pourvu que pas... Le seul point rassurant, c'est qu'il m'a demandé de porter une tenue cool. La destination : une surprise ! C'est tout ce que j'ai pu tirer du chauffeur. Sauf qu'avec Ryan, les surprises ne sont pas rares. Mais elles sont souvent très déstabilisantes.

Nous prenons une bretelle en direction de Sacramento. Dix minutes plus tard, des lumières plus intenses, des palmiers alignés, des bâtiments blancs nous accueillent dans la nuit mystérieuse.

– *Do you guess ?* me demande soudain l'homme qui conduit en se tournant vers moi avec un large sourire.

– Non, je ne devine pas.

Je me contente de regarder le nom des rues et des avenues, avec une vague idée du plan que j'ai relu avant de quitter New York. Universal Studios Boulevard. J'ai l'impression que nous sommes à Hollywood. Ouah !

Ma joie est brève. La voiture tourne rapidement sur la droite et s'éloigne de la lumière pour une route plus sombre, plus inquiétante. Jusqu'à ce que nous ralentissions devant une barrière. Le chauffeur montre son badge. Ici, rien à voir avec une villa luxueuse, ça ressemble plutôt à des bâtiments industriels, bon, j'exagère, des dépôts ou des bureaux. Je panique un peu. Ces décors très américains me ramènent à l'Amérique fantasmée, avec sa mafia et ses serial killers dans chaque coin d'ombre.

– Nous sommes passés par l'entrée des artistes.

Le mystère s'épaissit. J'ai bien une petite idée mais je n'ose pas y croire. Boum... boum... boum... J'aperçois Ryan, à califourchon sur une énorme moto. Il discute avec quelqu'un. Bien qu'il soit de dos, j'ai reconnu sa chevelure blonde et surtout sa manière d'y glisser la main pour relever la mèche que je ne vois pas.

Il m'accueille avec son irrésistible sourire et j'oublie presque mes appréhensions.

– *Come, baby. Come.*

Son engin posé sur les béquilles, il prend ma main. Ici, pas de people, pas de journalistes. Juste un homme d'une cinquantaine d'années qu'il me présente.

– *Mélodie, my french girlfriend !* John, le responsable technique d'Universal Studios.

Boum... boum... boum... Le ciel noir devient rose et je vois des étoiles partout dans ma tête. « *My french girlfriend.* » Il l'a dit avec son sourire radieux, ensorceleur... comme un clin d'œil. Surtout, ne pas délirer sur la nationalité d'autres girlfriends éventuelles.

– Toute la magie d'Hollywood est là ! dit John en tendant le bras devant lui pour m'indiquer l'immensité de l'espace.

Je ne rêve pas, je suis dans les coulisses d'Universal Studios. Je ne saisis pas très bien tout ce qui se trame, mais, en raison d'essais sur le site de Jurassic Park, nous avons droit à une visite privée. John nous promet une aventure nocturne inoubliable. Une complicité amicale semble lier les deux hommes. Ryan est tout excité.

- Tu ne peux pas savoir comme ce film m'a terrorisé quand j'étais petit, dit-il en s'adressant à moi.
- Moi, je ne l'ai vu que quand j'étais ado, c'est sans doute pour ça que j'ai eu moins peur.
- Je sais, tu n'es pas cinéphile, me taquine-t-il.

J'avoue, un peu ironique :

- Je suis tellement désolée de ne pas avoir reconnu la grande star dans l'avion d'Air France !

Il raconte l'anecdote à John qui lève le pouce, accompagnant son geste d'une onomatopée très ricaine, genre « génial ! ».

Et c'est dans une étrange voiturette que nous empruntons une large voie, entre des bâtiments très hauts. Quand nous tournons sur la droite, John m'indique que nous croisons les attractions Transformers et Revenge of the Mummy. Ouah ! Mon âme d'enfant se réveille. Je suis une petite fille qui tient la main d'un petit garçon dans le paradis endormi. Plus loin sur la gauche, l'arche majestueuse aux lanternes de feu annonce l'entrée de Jurassic Park.

– *Steven Spielberg Road ! Here we are !* lance notre chauffeur en nous déposant à l'orée d'une forêt d'un conte légendaire.

J'interroge Ryan qui s'amuse de mes sourcils inquiets :

- Qu'est-ce qu'on va faire ?

Il prend une voix grave pour me répondre :

- Partager le monde dangereux des géants de la préhistoire.

Je n'arrive pas à y croire.

- À cette heure-ci ?

– Disons alors que nous allons faire ce que ne font jamais les visiteurs ! Nous allons pénétrer l'enclos mystérieux de Jurassic Park... en pleine nuit... tous les deux... seuls... avec les monstres !

Je ris.

- J'ai trop peur !

- Moi aussi ! poursuit-il, amusé.

C'est un autre Ryan, prêt à rire de tout. Je le sens enthousiaste à l'idée de cette promenade en pleine nuit, rien que pour nous.

Un employé nous installe sur le bateau jaune et noir, qui ressemble à un canot pneumatique.

– Ce n'est pas une Jeep comme dans le film mais c'est normal, nous empruntons la rivière féerique, me chuchote Ryan.

– Vous avez de la chance, c'est la première fois qu'une telle chose arrive. C'est bien parce que les dinosaures ont insisté ! dit l'homme en tendant son programme à mon célèbre petit ami.

Il fait un clin d'œil à Ryan et continue son monologue :

- L'un d'eux réclame un autographe d'ailleurs, c'est celui que vous verrez tout de suite en entrant,

avec son long cou. Il est un peu nerveux mais très gentil !

– Et quel est le petit nom de ce grand dinosaure ? demande Ryan, souriant.

– Pipo, tout simplement, comme moi...

Après avoir récupéré son programme signé, Pipo nous sécurise dans notre siège et nous fait un grand signe, comme si nous partions pour un long voyage.

Les vantaux d'une lourde porte s'ouvrent et nous entrons dans le royaume de la jungle. Ryan enlace mes mains fébrilement.

– Pipo, dit-il en me montrant le cou géant surmonté d'une tête animée qui semblait nous attendre.

Une voix nous accompagne et résonne au milieu des cris d'oiseaux et des grondements infernaux. Je ne suis pas rassurée, j'ai même une petite frayeur quand nous passons devant la bête qui mâchonne des herbes.

– Celui-là n'est pas carnivore. Pour les autres, je ne te promets rien.

Je l'écoute, je le regarde, admirative. Il est beau, attendrissant. Je suis émue par cette initiative. Je n'arrive pas à savoir qui est cet homme à la mèche rebelle et au regard plus brillant que l'émeraude. Mais je n'ai plus le temps de réfléchir, le voyage monopolise toute mon attention. Je me surprends à avoir vraiment peur, avec le cœur qui bat très fort. Pas une minute de répit dans ce paysage de rochers, de chutes d'eau éblouissantes, de collines avec une végétation luxuriante. La musique énigmatique et les hurlements des bêtes nous surprennent et nous accompagnent partout.

– Le diplodocus, le tyrannosaure, le stégosaure, l'albertosaure...

Ryan connaît leurs noms par cœur. Il collectionnait les figurines quand il était petit. Je partage ces moments de bonheur avec lui mais c'est parfois difficile. Je crains trop de voir sortir un monstre de nulle part. Un petit qui nous saute dessus, un grand avec ses mâchoires dantesques. Sous la grotte, l'un d'eux est prêt à nous dévorer. Je me prends au jeu, j'ai vraiment la trouille, c'est ça qui est incroyable.

– Regarde, regarde, il est énorme...

Des vapeurs d'eau s'échappent des parois, troublent notre vision, surtout la mienne, et humidifient nos visages. Instant étrange, magique... érotique. Je tiens fermement sa main, nous sommes au bout du monde, tous les deux. Adam et Ève expulsés du paradis pour affronter un univers impitoyable. Je ne croyais pas si bien dire, ou plutôt si bien penser, notre radeau s'arrête brusquement près d'une grande cascade. La musique et la voix off se taisent, les cris des animaux se font plus menaçants.

– Je crois que nous sommes en panne, dit Ryan gravement.

Le décor devient lugubre, hostile. Nous sommes prisonniers à l'intérieur du parc géant.

– Je ne suis pas certain qu'ils se soient aperçus du problème, grogne Ryan en regardant de tous les côtés.

Pas très loin, un allosaure plutôt antipathique remue la queue méchamment.

– Il faut qu'on descende ! m'ordonne-t-il, visiblement inquiet.

Je proteste un peu :

– Non, il vaut mieux attendre, ou alors, appelle John !

– Bonne idée !

Il tente de joindre son ami mais celui-ci ne répond pas. Il laisse un message en pestant. Je ne sais pas s'il est sérieux.

– Descendons, il ne faudrait pas que ce truc s'emballé ou se retourne quand il redémarre. Nous sauterons dans le prochain, grogne-t-il en repoussant nos hayons de sécurité.

Il saute dans l'herbe et m'aide à faire de même. C'est à ce moment-là que mes chaussures posent problème.

– Enlève-les, tu vas te tordre les chevilles, ordonne Ryan.

Un rugissement terrifiant fend la nuit et je me serre très fort contre lui, un peu gênée.

– Je sais que ce sont des faux, et pourtant... ça m'effraie.

– Même avec moi ?

Je fais un grand geste qui englobe l'environnement menaçant.

– Toute cette technique... ça peut se dérégler et faire n'importe quoi.

– Tu as raison, asseyons-nous sagement en attendant qu'ils s'aperçoivent du problème.

L'herbe est humide, ma robe déjà mouillée par les vapeurs d'eau me colle à la peau. Heureusement, la nuit est douce. Où suis-je ? Dans l'endroit le plus improbable du monde, avec le garçon le plus craquant du monde. Tout me paraît surréaliste, méga bizarre, mais il est là. Et rien d'autre n'a d'importance.

Et bien que les dinosaures continuent leurs braillements à tour de rôle, la bouche de Ryan se colle à la mienne et m'empêche de craindre le pire. J'oublie que quelques jours auparavant je le traitais de connard capricieux.

Nous avons franchi les barrières du temps pour nous retrouver à la préhistoire. Ses mains malaxent ma poitrine et son désir se fait plus pressant. Je ne sais plus quoi penser. Il m'oblige à m'allonger sur ce sol étrange. Quelques herbes folles me caressent le front. Il enlève son tee-shirt et me déshabille. Je me raidis.

– Quelqu'un pourrait arriver !

– Une meute de vélociraptors ! dit-il en riant.

Il sourit, reprend ma bouche pour me faire taire. Et je me tais. Je suis trop bien dans ses bras. Ses baisers sont si sensuels qu'ils suffiraient presque à me faire jouir. Je sens déjà mon ventre qui me brûle.

Et quand il décide d'ôter ma culotte, je proteste un peu :

– À qui vas-tu la vendre, maintenant ?

– Au premier type qui te drague. Qu'il sache que tu es à moi. Qu'il n'aura que ça !

Cette phrase m'excite autant qu'elle me dérange. Mais l'excitation gagne mon combat intérieur. Je le laisse mettre ma culotte dans la poche de son pantalon. D'étranges lueurs traversent notre ciel et colorent nos corps amoureux. Sa bouche humide suce mes tétons tendus, ses dents les mordent. Je gémiss. Il écarte doucement mes jambes, se penche entre mes cuisses ouvertes. Sa langue effleure mon sexe, à l'extérieur d'abord, puis s'infiltre avec habileté. Il me lèche, doucement, longuement, intensément. Il connaît par cœur mon intimité. Un doigt me pénètre et m'explore tandis qu'il s'acharne à me dévorer. Je ne peux pas retenir ma respiration qui s'accélère. Il s'écarte un instant pour me regarder.

– Tu vas jouir. Ensuite, je te prendrai à quatre pattes...

Il revient vers moi, m'aspire. Je crie. Un dinosaure gronde. Des faisceaux lumineux balaient l'espace autour de nous. Je ne sais plus où je suis. Je suis entièrement nue. Mon ventre se contracte sous sa langue habile et ses doigts qui accélèrent leur pénétration. Les vapeurs d'eau s'échappent de la roche à côté et enduisent nos corps d'embruns enivrants. C'est un moment merveilleux. Sa mèche blonde caresse mon ventre en feu. Il écarte mes jambes davantage. Je mords mes lèvres. Je n'en peux plus. Sa bouche et l'adresse de ses mains m'arrachent un long cri de plaisir.

Mes cheveux collent à mon front. Mes genoux sont légèrement repliés, ma respiration se régule peu à peu. Ryan tire mes bras et m'oblige à m'agenouiller. Rien n'a bougé autour de nous, le canot est sur l'eau, les animaux continuent leur farandole et leur concert de cris au milieu du silence de Jurassic Park. Il déboutonne sa braguette sans me quitter des yeux. Il bande, prend son sexe dans la main.

– Retourne-toi, maintenant.

Je lui tourne le dos, à quatre pattes comme le dinosaure sur le rocher qui nous observe. L'herbe haute devant moi englobe la moitié de mon visage. Mes genoux s'enfoncent dans le sol meuble. Je sens monter en moi un désir indicible. Il s'agrippe à mes hanches et son sexe s'enfonce. Lentement d'abord. Puis se déchaîne.

– Tu es bonne, Mélodie...

La rosée échappée de la roche vaporise mon visage de plein fouet. J'ai peine à respirer, je suffoque. De ses deux mains puissantes, il force ma cambrure.

– Tes fesses sont si belles, Mélodie. Si je ne me retenais pas...

Son sexe est sorti de moi et se frotte tout autour. Je serre les dents, je n'ose pas protester, je me sens complètement à sa merci et j'aime ça. Mais il revient en moi avec violence.

– Tu aimes que je te baise, Mélodie, tu aimes ça, hein...

Je sais qu'il attend ma réponse et qu'il ne cédera pas. Je murmure un petit « oui » qui évidemment ne le satisfait pas.

– Mélodie, attention, si tu ne réponds pas...

– Oui, j'aime ça !

– Dis que tu aimes quand je te baise, Mélodie.

Puis il murmure en français avec son accent merveilleux :

– Mon amour...

Je craque, j'abandonne toutes mes inhibitions pour répondre à ses fantasmes qui deviennent les miens.

– Oui, j'aime quand tu me baisses.

Ses coups s'accélèrent, il laboure mon ventre, il est en moi. Un orgasme aussi puissant que le diplodocus électrise mes reins et mon corps tout entier...

Ryan s'effondre près de moi sur l'herbe humide et enfouit son visage dans mon cou. Jusqu'à ce que le souffle chaud d'un dinosaure volant, que j'imagine ou qui a vraiment existé, m'oblige à lever la tête. Mais je ne vois rien d'autre qu'une faune artificielle et des créatures réinventées pour faire peur aux enfants. Ryan, sourire de vainqueur aux lèvres, brandit ma petite culotte qu'il vient de sortir de sa poche.

– Je te la rends si tu la prends avec les dents. Sinon...

Il fait mine de la jeter dans l'eau, alors je fais ce qu'il me dit en pestant.

– Je me vengerai...

Pas question de me retrouver cul nu avec cette robe qui risque de s'envoler au premier courant d'air.

– Tu vas te venger ? Comment ?

Je lui tire la langue.

– Tu verras bien. En France, on dit : « La vengeance est un plat qui se mange froid. »

Je traduis au mieux, mais je ne suis pas sûre de moi. Beaucoup d'expressions sont si différentes dans les deux langues.

– Vous ne parlez que de bouffe dans votre pays... Vous ne pensez qu'à ça... Manger... sucer... avaler !

Je le frappe, fâchée.

– On dit comment en anglais ?

– « *Revenge is a dish best served cold.* »

– Mais... c'est exactement la même chose !

– C'est forcément un souvenir des Français !

Il est content de sa repartie.

– Je vérifierai l'origine de ce proverbe... Mais n'oublie pas, la vengeance est un plat qui se mange froid, lui redis-je en enfilant ma culotte. Et qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

– On continue notre promenade, répond Ryan en m'attirant vers le canot. Installe-toi.

Il compose un numéro de téléphone et, à peine deux minutes plus tard, nous repartons comme si de rien n'était.

– Alors tout ça, c'était prévu !

Il rit à nouveau.

– J'ai l'impression que tu as beaucoup aimé « le coup de la voiture sans essence » !

J'aimerais passer le reste du voyage à faire semblant de boudier mais le show continue. Dans un tunnel sombre et mystérieux, des gueules monstrueuses nous menacent. Je préfère tenir la main de Ryan.

Le rythme s'accélère jusqu'au final époustouflant. Plus de jungle mais un monde d'acier, de piliers métalliques, de rouages. Des panneaux « Danger » partout, comme si on y était. Une épave de voiture qui s'écrase à un mètre de nous, et puis l'arrivée dans une descente précipitée autant qu'éclaboussée. Je hurle. Ryan est content. Content de m'avoir fait cette jolie surprise et content de me narguer en me

chuchotant à l'oreille :

– Je t'ai prise par-derrière sous le regard envieux des demoiselles dinosaures. Je suis sûr qu'elles en crèvent de jalousie.

Un autre employé, présent à notre arrivée, réclame aussi son autographe et s'inquiète de savoir si nous nous sommes bien amusés. Heureusement qu'il fait un peu sombre, je crois que je rougis. Ryan, par contre, est très à l'aise.

– C'était génial !

Nous repartons dans la même voiturette mais John n'est plus là, c'est le garde du corps qui nous attend.

– J'ai très faim, dit Ryan. Allons manger un truc au Torung !

L'homme n'est pas d'accord.

– Non, pas possible !

Puis il ajoute gentiment :

– Madaleno vous a préparé quelque chose à manger, je te suis en voiture.

Je ne sais pas comment interpréter les mots de son protecteur. Si le Torung est un endroit infréquentable pour la star ou s'il est impensable de s'y montrer avec moi. La question me brûle les lèvres mais la sagesse me rattrape. Je dois rester à ma place. C'est-à-dire sans place. Si, il m'en propose une pour le trajet, sur son engin à deux roues. Sa superbe moto à la ligne futuriste.

– Mets ce casque.

J'ai trop peur de ce genre d'engins mais je n'ose pas lui dire. J'enfile mon casque, il attache les sangles de rétention et je m'installe derrière lui. Que d'émotions, ce soir ! Cette virée à moto, c'est pire que les dinosaures. Eux, ils étaient faux !

Je m'accroche à sa taille.

– Serre-moi fort, my love ! dit-il en démarrant comme un dingue.

Il roule trop vite, rase le sol dans les virages. Je suis terrorisée. Mais, peu à peu, l'ivresse de la vitesse, le bruit du moteur et la proximité de son corps me font planer. Après une dizaine de minutes, je suis prête à aller au bout de la galaxie avec lui, à des milliards de kilomètres, là où personne ne connaît mon homme-star.

De temps en temps, les accélérations brutales de son moteur vrombissent dans la nuit. Je ris. Je vis, à deux cents à l'heure, ma joue contre son dos. Son dos dont je sens les muscles à travers son blouson de cuir. Toutes mes frayeurs de petite fille explosent les unes après les autres.

Le plus drôle, quand j'ôte mon casque, c'est qu'il murmure à mon oreille :

– Ce que j'aime avec toi, c'est que tu n'as peur de rien !

Je redresse le buste, très fière.

Malheureusement, nous ne sommes pas chez lui mais dans la villa de Corscy.

– Passe me chercher vers cinq heures ! dit-il à Steve.

Je viens juste de comprendre que son garde du corps s'appelle Steve.

Mais Steve n'est toujours pas d'accord. Pourtant, il n'est pas comme Alan, il ne me déteste pas. Ses préoccupations sont purement professionnelles, je devine qu'il est payé par la prod. Il ne lâche rien.

– Il faut que tu te reposes, le jet part dans (il regarde l'heure)... bientôt.

Ryan doit se rendre à Miami pour son film publicitaire. Il finit par abdiquer.

Steve attendra qu'il déguste avec moi les ailes de poulet au Coca que Madaleno a cuisinées et

qu'elle nous sert avec une salade d'épinards et des beignets fondants. Ryan mange avec appétit, moi, c'est lui que je dévore des yeux. C'est comme ça que je l'aime, quand il est lui-même, qu'il ne joue aucun rôle.

Mais le rôle reprend peu à peu sa place. Il rit moins, il n'est plus aussi détendu. Il regarde plusieurs fois son portable qui regorge de messages, si j'en crois les numéros affichés sur les icônes. Sa récréation est terminée. La mienne aussi, d'ailleurs. Ma courte nuit sera pourtant bien longue sans lui. Demain, je m'envole, je rentre à New York.

Il ne dit pas quand nous nous reverrons, si nous nous reverrons. Une énorme boule gonfle dans ma gorge et descend faire des nœuds dans mon ventre. Des entrelacements que je voudrais jolis, pour oublier qu'ils font mal.

Claire est là quand je rentre. Je suis heureuse de la voir car, depuis quelques jours, elle passe beaucoup de temps chez William qui vient de louer un deux pièces dans l'immeuble où habitent ses parents.

– Tu as de la chance, tu as un grand appart pour toi toute seule, maintenant ! me dit Claire pour se faire pardonner.

Je suis heureuse de son bonheur mais je préférerais qu'elle dorme plus souvent ici. On se marre bien toutes les deux, et puis elle est la seule à qui je puisse me confier. Personne d'autre ne connaît l'existence de Ryan.

– Jurassic Park, fallait y penser ! s'exclame-t-elle quand je lui conte ma nuit à LA. Finalement, il est génial, ce mec !

Heureusement ! Ce n'est pas toujours un connard, sinon je ne serais pas amoureuse.

– Regarde mon cadeau.

Je sors de mon sac un dinosaure en peluche qu'il a laissé sur le lit avant de partir avec Steve.

– Ouah, c'est trop chou !

C'est vrai ! Je garde de cette nuit-là un souvenir ému. En sortant de mon épisode préhistorique, la civilisation m'a paru bien fade !

– Moi aussi, j'ai un cadeau pour toi, dit Claire en me lançant un magazine. Je suis sûre que tu ne connais pas.

C'est un numéro de *Empire* qui est sorti il y a deux semaines. Un mensuel anglais et australien. Je m'instruis sérieusement dans le domaine du septième art. Ryan a reçu un prix dont j'ignorais l'existence. L'Empire Award du meilleur acteur, décerné par les lecteurs. Il est trop beau sur la couverture, avec sa chemise blanche ouverte et son nœud pap dénoué. Ses yeux sont verts comme je les ai vus au soleil de LA. Rien qu'en le regardant, j'ai des frissons. Je suis dingue de ce mec, je pourrais le regarder pendant des heures.

– Tu sais que Solène partage la même passion que toi ? me taquine Claire en préparant un thé.

– Solène ? Comment va-t-elle ?

– Ses parents sont venus la chercher après sa tentative de suicide, mais elle est rentrée à New York il y a deux semaines.

Ça me rassure qu'elle soit de retour parmi nous. Ça veut dire qu'elle va beaucoup mieux.

– Tu ne veux pas savoir quelle est votre passion commune ? insiste Claire.

– Je n'ose pas le croire !

– Si... Ryan Reed !

Il paraît qu'elle a des posters de lui partout sur les murs de son studio, à Brooklyn. Claire l'a su par un copain de la bande qui a aidé Solène à monter ses valises à son retour. J'apprends aussi que Juliette est au courant et qu'elle a ri comme une tarée. Elle a même proposé de créer un fan-club des Ryan's french girls à New York, avec moi comme présidente. Je peste :

– Quelle connasse, celle-là !

Cette Juliette est de plus en plus détestable. Par contre, savoir que Solène craque pour Ryan me la

rend encore plus sympathique.

– Invitons-la à dîner un soir.

– Je vais essayer mais elle ne sort jamais, répond-elle en embarquant une robe qu'elle vient d'acheter à Aurore et un sweater qui m'appartient.

Je l'arrête :

– Pas celui-là, je ne l'ai pas encore porté.

– Justement, rit-elle.

N'ayant pas les mêmes goûts ni le même odorat, nous n'avons toujours pas choisi de parfum commun.

– Franchement, Mélo, tu as un flair de chien de chasse. On dirait le setter de mon père. Pour moi, quand c'est lavé, il n'y a plus d'odeur !

– Bon, je te le passe mais tu me prêtes ta nouvelle robe, la prochaine fois !

– D'accord ! William m'attend, il faut que j'y aille.

Elle aime beaucoup la vie qu'elle mène avec William. Ils ont les mêmes goûts, ils adorent danser en boîte jusqu'à pas d'heure, aller à des concerts de musique électro, genre Excision, Downlink... Moi, c'est pas trop mon truc.

Elle part comme un ouragan dès qu'elle a bu son thé.

Ma solitude m'oblige à bosser. Je suis assez contente de moi ces derniers temps, j'assiste aux cours régulièrement et je rattrape les deux crédits qui me manquaient pour faire une année standard. Mes notes de *midterms* oscillent entre B– et A–. Ce n'est pas super confortable mais c'est correct.

À SIPA, l'ambiance m'a paru plus agréable, ce second trimestre. Sans doute parce que je reprends confiance. J'appelle plus souvent mon père et ma grand-mère depuis le début de l'année. Et comme si les bonnes nouvelles ne venaient jamais seules, mon père a signé son contrat avec l'hôtel de luxe. Il doit fabriquer plusieurs dizaines de luminaires. Je suis trop contente. Comme dans *Candide* : « Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. » En fait, non ! Ryan me manque déjà.

Je n'ai plus remis les pieds au Markus depuis que j'ai été salement remerciée par texto. Fenella m'a proposé plusieurs fois de passer prendre un verre mais ça me rend trop triste de m'être fait jeter comme ça. Sylvain a fini par m'appeler pour s'excuser.

– Ça ne vient pas de moi, m'a-t-il juré, c'est une décision de la direction. Je te promets, j'ai insisté, rien à faire.

Et pourquoi avoir attendu si longtemps avant de me rappeler ?

– J'attendais que tu passes chercher ton chèque. Je serai content de te revoir.

Personne ne m'a prévenue qu'un chèque m'attendait, je ne sais pas si c'est un solde de tout compte ou une prime de licenciement. Je lui promets de passer en fin de semaine.

– On t'attend vendredi avec tapis rouge. Et carte blanche pour la robe ! Tu seras traitée comme une VIP. Alcool à volonté.

Au Markus, on m'accueille avec des effusions de joie. Tout le monde me claque la bise. J'ai droit à la table d'honneur dans un coin de l'allée à gauche.

– Super, le pantalon de cuir, on dirait Catwoman, dit Sylvain, égal à lui-même.

Il me donne quelques molles justifications concernant la décision de la direction.

– On a besoin d'une pro... Toi, t'es étudiante, t'es amenée à partir... et patati et patata...

– Te fatigue pas, Sylvain, je sais que j'étais nulle !

– Bon, ben on va fêter ça !

Décidément, il ne réfléchit jamais avant de parler. Fenella se montre chaleureuse.

– Quelques habitués du week-end ont réclamé la jolie Française, dit-elle.

Elle étouffe son rire en posant la main sur sa grande bouche. Si grande qu'il me paraît impossible qu'elle n'ait que trente-deux dents. Le jeune Irlandais derrière le bar s'approche timidement pour me saluer. D'autres s'étonnent de me voir attablée comme une star. J'interroge Sylvain :

– Tu es sûr que c'est pas gênant ?

– Qui c'est le chef, ici ? dit-il en m'apportant un troisième cocktail dont il a le secret. Goûte ça ! ajoute-t-il, fier de lui.

– Non, j'en peux plus, Sylvain, je vais être...

C'est à ce moment que Saad entre dans le bar, accompagné d'un homme plus âgé que lui et d'une jeune femme blonde, très jolie.

– Bonsoir, Mélodie, quelle bonne surprise !

Pas si bonne pour moi, je ne sais plus où me mettre. Et en plus Sylvain les installe à la table d'à côté. Était-il au courant de leur venue ? Au moment où Saad m'adresse la parole, je songe à la promesse que j'ai faite à Ryan. Mais c'est impossible de ne pas lui répondre, j'aurais l'air stupide. Et puis, après tout, de quel droit Ryan me donne des ordres alors qu'il ne m'a pas appelée depuis des siècles, enfin... des jours ? C'est vraiment un connard ! J'ai la tête qui tourne et la larme à l'œil. Je n'aurais pas dû avaler les cocktails de Sylvain comme des jus de fruits. Heureusement, Ava se montre très sympathique. Nous parlons d'abord de New York, de Paris, puis elle fait défiler devant moi, sur son smartphone, ses photos de modèle pour la dernière collection de Calvin Klein. Elle rêve de devenir un top international et de faire la couv de *Vanity Fair* et de *Vogue*. Je n'arrive pas à savoir si elle est la petite amie de Saad ou de son copain Azad. Ni l'un ni l'autre ne se montre possessif. Le champagne coule à flots pour les hommes. Ava boit des mojitos et j'évite de regarder mon verre plein.

– Tu sais, tu pourrais faire des photos toi aussi. Il faut juste te trouver un style.

Je n'ai pas de maquillage et mes cheveux tombent négligemment sur mes épaules. Il est vrai que mon look est beaucoup moins sophistiqué que le sien. Aujourd'hui, je porte des bikers et pas des talons de quinze centimètres comme elle.

– Il faut aussi apprendre le milieu ! continue-t-elle en me parlant avec passion des derniers créateurs en vogue.

Elle m'en cite deux ou trois à qui je pourrais plaire. Je n'ose pas lui dire que ce n'est pas mon

souci. Je dois avant tout réussir mes exams.

Les hommes discutent entre eux en arabe. Saad se tourne parfois vers moi et sourit.

– Alors les filles, on dirait que vous êtes faites pour vous entendre.

Ava s'exclame d'admiration, vantant ma gentillesse, mon parfait anglais et mon physique exceptionnel. Elle en fait un peu trop.

– Après, on va dans une soirée très très privée, tu nous accompagnes.

Ce n'est pas une question qu'elle me pose, mais une affirmation. Je proteste :

– Non, je vais...

Elle ne me laisse pas finir ma phrase.

– Impossible, je ne te lâche plus. Je te présenterai à mon agent, je suis sûre que tu vas lui plaire...

Finalement, j'ai vidé mon verre. Comme au 230, j'ai des étincelles dans la tête et dans l'estomac. Tout me paraît possible. Ryan n'est plus inaccessible. Les compliments d'Ava et l'alcool me rendent invincible.

– C'est où, les toilettes ? demande-t-elle alors qu'on s'apprête à partir.

Saad lui répond :

– Mélodie va t'y emmener, elle connaît bien l'endroit.

Elle n'avait pas envie de pipi, elle avait juste envie d'une ligne de coke qu'elle sniffe sur le miroir de son poudrier.

– Tu vas goûter, elle est top !

– Non, non, je...

Elle insiste tellement que je lui mens :

– Je viens juste de... tout à l'heure.

Je ne sais pas si elle m'a crue. Elle soulève mon menton, me dépose un léger baiser sur la bouche et referme son sac.

– On y va !

J'hésite à la suivre dans son monde qui n'est pas le mien. Mais l'euphorie de l'alcool apaise mes craintes. Et surtout, je n'ai pas envie de me retrouver seule chez moi.

Ava ne me lâche plus, commence même à avoir des gestes déplacés, Saad est ravi. Les photographes nous matraquent dès que nous sortons de la limousine. Je m'inquiète.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Saad a organisé une soirée dans la suite Ty Warner, génialissime.

Je ne sais pas du tout de quoi elle parle mais je fais comme si j'avais compris.

Nous sommes sur la 57th dans un hôtel prestigieux dont je n'ai pas eu le temps de voir le nom. Je m'efforce de garder les idées claires. Le directeur nous accompagne au cinquante-deuxième étage. En haut, le personnel ressemble plutôt à une garde rapprochée de Saad.

On nous débarrasse de nos manteaux. Je me sens comme une pauvre fille avec mon leggings en faux cuir et mes bottes plates. Ma nouvelle copine me dit que tout est prévu. Elle m'entraîne dans un couloir. Nous traversons un petit salon avant d'entrer dans une chambre immense avec un lit à baldaquin version moderne. C'est trop beau, mais pas le temps d'apprécier.

– Choisis celle qui te plaît, c'est pour toi, me dit Ava.

Il y a deux robes de cocktail sur le lit. Tout me semble irréel : ces tenues, les tableaux coquins sur les murs et le morceau de musique classique qui me parvient aux oreilles.

Je cherche la salle de bains pour me changer, mais pas question. Ava veut m'aider. Je refuse :

– Merci, je vais m'habiller toute seule.

Elle ouvre son sac à main, semble nerveuse, me regarde avec admiration en suçant le bout de ses doigts plein de poudre.

– T'es trop belle à poil, je suis sûre que tu plairas à mon agent. Tu fais un peu Kate Moss en brune.

C'est la deuxième fois qu'on me dit ça !

J'ai choisi la robe blanche. Elle me tend les chaussures Saint Laurent assorties que j'enfile avec délicatesse.

– Ça change tout, bafouille-t-elle en rectifiant son gloss devant le miroir.

Puis elle s'approche de moi. Son regard est vide. Je suis soudain émue de compassion. Je ne sais pas ce qu'elle fait là. Moi non plus, d'ailleurs.

– C'est pour toi que je suis ici, dit-elle.

– Pour moi !

Alors tout était programmé. Le Markus, elle, mais aussi les robes sur le lit pour la pauvrete. Mon ébriété ajoutée à ma naïveté m'ont aveuglée complètement. Je commence juste à réaliser que tout est bizarre.

– Pourquoi ?

Ava ne se pose pas de questions, elle a l'air sincère. Elle me prend la main.

– On s'en fout. Allez, viens !

Une vingtaine de personnes sont là, il y a des bouteilles d'alcool partout. Saad est arrivé après ses invités. Le comble de l'impolitesse. Le jeune homme est maintenant affalé sur un canapé, entre une grande Black très sophistiquée et une blonde outrageusement sexy. Je ne reconnais pas celui qui me parlait de ses études à Harvard sur un ton un brin intello. Là, c'est un fils à papa arrogant. Certains

amis de Saint John's qui me paraissent très privilégiés n'ont rien à voir avec ces gens-là. Ici, c'est une autre planète. Je devine que l'on courtise ce type richissime. Des personnalités se pressent à ses soirées et se font parfois payer pour s'y montrer. Ava me désigne un homme d'une quarantaine d'années, un photographe. Ses photos se vendent plusieurs milliers de dollars. Saad est son meilleur client. Il se doit d'être là. Même le musicien qui joue sur le piano à queue est, dit-elle, une sommité dans le métier. Je m'approche de lui, sa musique m'enchant. Derrière l'instrument qui occupe l'espace du bow-window, la vue est merveilleuse. Je m'extasie devant Manhattan à mes pieds.

– Cette robe te va à ravir, Mélodie, murmure Saad en passant sa main autour de ma taille. J'en étais sûr.

Je ne l'ai pas vu arriver. Je voudrais enlever cette main qui me dérange mais c'est stupide, je suis là, j'ai accepté de porter une robe qu'il a payée. Je me raidis, me persuade que c'est une accolade amicale. Rien de compromettant.

– Tu es à 222 mètres au-dessus de la ville, dans la plus jolie suite de New York. C'est grisant, n'est-ce pas ? Je te fais visiter ?

Lui aussi a les yeux bizarres. Jusque-là, j'ai refusé de boire le Dom Pé comme tout le reste, mais je ne peux pas encore bouter le verre qu'il me tend.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Goûte, c'est autre chose que le champagne ! C'est bizarre, d'ailleurs, une étudiante qui boit du champagne.

Je ne vais pas lui dire que je n'en avais pratiquement jamais bu avant de prendre l'avion pour les États-Unis, que, d'ailleurs, je ne buvais que très peu d'alcool. Et que je reste bluffée par les bulles qui, dans mon pays, sont le must !

Je baisse les yeux. Central Park vu d'en haut, Central Park dans la nuit. Quand je me retourne, il m'enlace et le flash d'un photographe se déclenche. Je rougis. Soudain, j'ai peur.

– Excuse-moi un instant, je dois aller à la salle de bains.

Il fait un signe comme pour me dire qu'il accepte. C'est dingue ! Puis, dès que je m'éloigne, il crie mon prénom. Très fort.

– Mélodie !

Il rit. Regarde autour de lui pour être sûr que tout le monde va l'entendre.

– Mélodie ou une petite Française au pays des merveilles, Walt Disney s'en inspirera pour son prochain film.

Tout le monde éclate de rire. Je ne sais pas s'ils se moquent de moi ou s'ils se croient obligés d'applaudir la vanne du milliardaire.

Je m'éloigne, me perds dans cet endroit immense. Des salons se succèdent. Une fille chevauche un homme sur un canapé. Ils m'ignorent tous les deux. Je deviens fébrile. Je trouve enfin la chambre. Sur le lit, mon leggings et mon top ont disparu, remplacés par deux femmes qui s'embrassent à pleine bouche.

Heureusement, j'avais dissimulé mon sac à main dans un angle sous le matelas. Il est toujours là. L'une des filles m'attire vers elles en attrapant mon bras. Je lui échappe. Ava me croise quand je sors de la chambre. Elle semble inquiète.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je cherche mes fringues.

– On les a jetées, dit-elle comme si c'était normal. Saad en a acheté d'autres pour toi.

Ma mine déconfite ne lui échappe pas. Elle comprend que je veux m'éclipser discrètement.

– Si tu pars, j'aurai des problèmes.

Je lui mens :

– Il faut que je descende dans le hall. Cinq minutes seulement.

– Je t'accompagne.

Je n'ai pas le choix. Impossible de demander mon manteau au vestiaire. Je porte une robe Elie Saab en dentelle près du corps, sans manches. Dehors, il fait trente-deux degrés Fahrenheit, c'est-à-dire proche de zéro ou moins.

Jusqu'à ce que nous soyons dans l'ascenseur, je tremble, pas encore de froid, mais seulement parce que je panique. Si Saad donne des ordres pour nous empêcher de descendre, tout le monde lui obéira.

Dès que nous sommes dans le hall de l'hôtel, je respire mieux. Je me tourne vers Ava.
– Je suis désolée, Ava. Vraiment désolée. Pour la robe...

Je cours avant qu'elle n'essaie de répondre et saute dans un taxi qui attend devant l'entrée.

– *No clothes !* me dit le chauffeur avec un accent très marqué.

No clothes. Non, pas de vêtements. Enfin, presque pas. Mon cœur tape contre ma poitrine. Ce n'est qu'en arrivant à Chelsea qu'il se calme.

Je claque des dents, de stress et de froid en entrant dans mon appart. Je fais couler un bain chaud. Mon portable sonne. J'hésite à répondre. Deux fois, trois fois. J'écoute le message. Kim Brood me demande de la rappeler au plus vite. Il est deux heures du matin. Elle veut savoir où je suis, avec qui. Ryan a déjà reçu les photos. Je le redoutais. Saad s'est vengé de mon départ. De toute manière, il s'en serait servi tôt ou tard, il avait tout préparé. Ryan a raison, il n'en a rien à faire de moi. Ce qui l'amuse, c'est de se venger. Et grâce à moi, il a presque réussi. Je m'en veux, je m'en veux...

– Cessez de vous comporter comme une petite idiote, je vais finir par croire que vous l'êtes. Vous ne savez pas qui sont ces gens, dit Kim de son ton calme mais ferme.

La violence de ses mots me laisse sans voix.

– Je suis à l'étranger pour une semaine, ajoute-t-elle. Je vous vois dès que je rentre, et d'ici là, tenez-vous tranquille.

Elle raccroche, je sens que je l'énervé, qu'elle me prend pour une cruche. Je laisse un message à Ryan, je lui promets qu'il ne s'est rien passé de grave, que je suis désolée. Pas de réponse. Je lui en envoie un deuxième, un troisième et, finalement, en larmes, je crie, seule dans l'appartement.

– Connard, connard, connard !

Et je lui écris ce que je viens de hurler.

« Connard, connard, connard... »

Il me répond.

« *Bitchy.* »

Et je suis heureuse. Je recherche tous les sens de ce mot : chiant, garce, méchante. Il n'a pas tort, si j'avais volontairement voulu être garce, je n'aurais pas agi autrement.

Les États-Unis sont un pays trop grand pour moi, je n'ai pas la carrure de toutes ces filles que j'ai vues à la soirée de Saad, toutes ces comédiennes ou ces models que Ryan fréquente. Je suis juste une fille d'un quartier populaire de Paris qui a de la chance, mais qui peine à la saisir.

Les bras de Ryan me manquent, son sourire, ses mains sur mon corps. Je me refais le film dans l'appart de Kim, mon bandeau sur les yeux et le désir violent que j'ai ressenti, malgré ma gêne. Mon ventre le réclame, je n'en peux plus. Je veux le revoir. Il faut qu'il me pardonne.

Un bruit de serrure me sort de mes rêveries.

– Claire ?

– C'est moi. Tu ne dors pas ?

Je suis trop contente de la voir, je ne m'y attendais pas du tout. Mais quand même, c'est bizarre. Je suis sûre qu'elle s'est disputée avec William. Et j'ai raison.

– Il ne veut pas que ses parents sachent que je suis chez lui à temps partiel. Marre de me planquer quand sa mère débarque. En plus, je ne peux rien laisser traîner !

J’essaie de la détendre :

– Ne rien laisser traîner, c’est impossible pour toi !

– Putain, Mélo, tu pues l’alcool !

Je ne me rendais pas compte, mais si elle le dit. Pourtant, ça va mieux, je suis sortie de ma période de dégrisement.

Elle n’a pas l’air plus contrariée que ça par sa dispute avec William. Normal, c’est elle qui a décidé de partir pour le punir.

– Je l’ai laissé sur la béquille, comme dit Alexis !

Pour moi, c’est moins drôle. J’ai juré à Ryan et je lui ai menti. Il m’en veut sûrement à mort.

– Pour les Américains, le parjure est pire que le crime, dit-elle, tu vois le genre !

Ce que je vois surtout, c’est que j’ai joué le jeu de son ennemi. Je fonds en larmes.

– Tant pis pour lui ! lance Claire. Il l’a bien cherché.

– Il n’aura plus confiance en moi !

Je parle comme si je devais le revoir demain, comme si notre histoire était une véritable histoire. Mais cette fois, c’est fini.

– Arrête, tu me fais le coup à chaque fois, s’agace Claire, et ça fait des mois que ça dure !

Je n’arrive pas à comprendre ce qu’il me veut. Pourquoi il me rappelle. Pourquoi, à chaque fois que nous faisons l’amour ensemble, je me sens si bien. Et lui aussi, j’en suis sûre. Certes, il est comédien, mais il n’a aucune raison de faire du cinéma avec moi.

– Tu as des cotons à démaquiller ? demande mon amie depuis la salle de bains.

Toujours les mêmes questions stupides. J’en ai, elle le sait ! Je réponds, agacée :

– Oui, cherche !

Elle rit.

– J’ai oublié mes affaires de toilette chez lui.

– Parce que tu as envie d’y retourner.

– Ou peut-être pour faire chier sa mère !

Elle n’a pas fini de se sécher les cheveux qu’elle allume déjà la télé.

– Je suis certaine que tu n’as pas vu le late-night show de Jimmy Kimmel, hier soir. Moi non plus d’ailleurs, je bossais.

Elle lève les yeux au ciel.

– Je ne t’ai pas prévenue parce que tu passais la soirée au Markus avec tes anciens collègues, continue-t-elle, c’est mieux qu’on le regarde ensemble en replay.

Il est quatre heures du mat et l’alcool m’a donné mal au crâne. J’ai envie de dormir pour oublier mon énorme connerie. Mais j’ai peur que Claire ne soit pas aussi cool qu’elle le dit. Elle pensait que William allait l’appeler. Pour le moment, il ne l’a pas fait. Le plus probable, c’est qu’il dorme déjà. Les mecs se prennent rarement la tête pour une dispute.

– OK, on regarde ton Jimmy. Jimmy quoi déjà ?

– « Jimmy Kimmel Live ! » soupire-t-elle.

Une émission typiquement américaine. On crie beaucoup et on rit de rien ! Quand la porte se soulève pour laisser entrer l’invité, j’ai déjà deviné. Boum... boum... boum... Ryan apparaît avec son jean déchiré et son sweat qu’il soulève pour montrer ses abdominaux sous les hourras des

spectateurs. Il est trop beau ! Mais ça me fait trop mal.

– Je fais des efforts terribles, je ne regarde plus sur Internet, et toi...

Claire m'interrompt :

– De temps en temps, c'est pas grave. Faut pas devenir addict comme tu l'étais au début, c'est tout.

Je me demande si ce n'est pas elle qui le devient ! Quand je tape Ryan Reed sur Google, c'est pour m'informer de son emploi du temps. Mais la plupart des gens s'intéressent surtout à sa vie privée. Et j'y trouve plus d'histoires perso, réelles ou inventées, que d'infos sérieuses. Ça me mine. D'ailleurs, le présentateur, avec son look de prof derrière son bureau, ne tarde pas à lui parler de sa réputation de séducteur. Ryan fait une grimace, comme un enfant. Tout le monde éclate de rire. Moi, ça ne me fait pas rire, je me bouche les oreilles pour ne pas entendre ses réponses, puis je cours dans ma chambre. Je ne veux pas de ce Ryan-là, ce n'est pas le mien.

Il pleut. Il n'arrête pas de pleuvoir. On se croirait à Paris. La seule différence, c'est qu'il tombe deux fois plus d'eau à la seconde. De Penn Station, le trajet est direct jusqu'à la 86th. L'eau dégoulinant de mon parapluie a trempé le bas de mon jean. J'ai froid. Je peste.

Kim a reporté trois fois notre rendez-vous. C'était urgent et puis, soudain, ça pouvait attendre deux jours de plus. Les gens de ce milieu croient vraiment que les autres sont à leur disposition. Si elle me ressert le discours genre Ryan n'est pas un garçon pour toi, je me tire immédiatement. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi j'accours quand elle me siffle. Si, je sais. Elle est mon seul lien avec lui. Je n'accours pas pour Kim, j'accours pour Ryan. Comme elle, qui ne s'intéresse à moi que pour le satisfaire. C'est notre point commun.

Quand je sors du métro, la pluie n'a pas cessé. Je me retourne quelques secondes vers Central Park dans lequel l'avenue s'engouffre. Je ne m'y suis pas promenée depuis Noël. J'attends le printemps avec impatience. La date est passée et je ne vois rien venir. Les quelques arbres qui longent la 86th ont dû l'apercevoir car ils reprennent doucement vie. Pas moi ! Je meurs sans mon soleil.

27W, quinzième étage. J'hésite avant de sonner, je suis en avance, c'est nul. Deux minutes de retard, c'est plus cool. Je m'assieds dans l'escalier recouvert d'un tapis au logo noir et blanc du nom de la résidence de luxe. Et j'attends. Cinq minutes. Huit minutes. Je me redresse. Je sonne. La porte s'ouvre aussitôt.

Boum... boum... boum... C'est pas vrai ! Je vais m'étouffer, m'effondrer sur le palier. Mais je n'ai pas le temps, Ryan jette mon parapluie au sol, m'attrape par les épaules et me secoue.

– Tu es en retard, Mélodie !

Je suis tellement heureuse de le voir. Il est tout bronzé, ses yeux brillent comme s'ils étaient faux.

– Petite garce, dit-il en serrant les dents.

Impossible de protester contre cette insulte qui ne sort pas vraiment de nulle part. Elle est justifiée. J'ai des frissons dans tout le corps. Je suis paralysée par sa présence improbable. Il m'entraîne dans un couloir, balance ma doudoune au sol, serre mes poignets dans mon dos.

– C'est très mal, ce que tu as fait.

Je sais qu'il m'en veut pour Saad et j'aimerais lui expliquer.

– Ryan...

Pas question, il refuse de m'écouter, n'entend même pas ce que j'essaie de dire. Il me force à lever les bras pour ôter mon sweat, arrache mon soutien-gorge et caresse mes seins.

– Tu es à moi, Mélodie !

Il n'est pas comme d'habitude. Je sens la colère dans chacun de ses gestes. Il déboutonne mon jean, malaxe mes fesses sans ménagement.

– J'adore ton cul !

Même si ses mots sont gentils, il les prononce avec agressivité.

– Quelle idée stupide de porter un pantalon quand je t'attends ! ajoute-t-il, agacé.

– Tu ne m'as pas prévenue !

– Tu dois être prête pour moi, à chaque instant de ta vie.

Cette fois, je ne peux pas laisser passer. Je lui mords l'oreille.

– Petite garce, grogne-t-il en me soulevant.

Il m'emmène dans la cuisine et m'assied sur la table. Là où j'ai mangé une salade avec Kim. En une minute, il a retiré mes boots, mon jean et me bascule sur la plaque de marbre.

– Petite garce, répète-t-il en arrachant mon string d'un coup sec.

Je me redresse.

– Ryan, embrasse-moi.

Il me repousse et me plaque sur la pierre glacée.

– Tu ne le mérites pas !

Il se penche vers moi, mord à nouveau mes tétons. Des étincelles de plaisir parcourent mon ventre. Il replie mes jambes et touche mon sexe.

– Miss Columbia est déjà toute mouillée.

Quand il m'appelle Miss Columbia, il est fâché, moqueur. Il veut m'humilier. Je ne me suis pas trompée. Il ouvre la fermeture Éclair de son pantalon, écarte mes cuisses et me tire vers lui, au bord de la table.

– Je vais te baiser.

Je crie. Je devrais le haïr, m'enfuir, mais je ne peux pas. Mon désir de lui est plus fort. J'aime qu'il me traite comme ça et j'ai honte.

– Petite garce !

C'est la troisième fois qu'il me traite de « garce ». Il m'en veut vraiment de lui avoir menti.

– Tu t'es parjurée, Mélodie, c'est grave !

Son sexe s'enfonce brutalement en moi. Je me cabre.

– Ryan...

Il me repousse, s'acharne de plus en plus fort. Je gémis. Je voudrais qu'il soit plus tendre.

– Excuse-moi, Ryan, je suis désolée.

– Tu veux que j'arrête de te baiser ?

Mon souffle est court. Je murmure :

– Non...

Comment lui dire le contraire, je suis folle de lui. Sa voix sensuelle suffit à me perdre. Je ne suis plus que l'objet de son désir et du mien.

Accroché à mes hanches, il me pénètre de plus en plus profondément. Mon souffle s'accélère. C'est le moment qu'il choisit pour se retirer cruellement de moi et m'obliger à me relever.

– Tu crois que tu vas t'en sortir comme ça ? susurre-t-il en attrapant ma chevelure et en me regardant droit dans les yeux.

Je ne sais pas quoi dire, j'enroule mes bras autour de son cou.

– Ryan... embrasse-moi.

Il me repousse, me fixe méchamment. Son regard est froid. Vert glacé.

– Tu vas me sucer ! ordonne-t-il en me forçant à m'agenouiller.

Chacun de ses gestes est dénué de tendresse. Il dresse son sexe de bronze devant mes yeux, le frotte contre mes lèvres.

– Suce, continue-t-il d'un ton autoritaire.

Je lèche doucement le gland qu'il m'offre, enserre la base de sa verge de mes deux mains. Ma langue s'attarde sur le bout humide puis sur les contours, jusqu'à ce qu'il m'ordonne de l'avaler tout

entier.

D'une main, il enroule mes cheveux et me guide. Je l'aspire et le ressort à son rythme. Je le sens jusque dans le fond de ma gorge. Il durcit encore. Une goutte de son sperme se dissout dans ma bouche. Je sens monter sa jouissance. Il s'écarte.

– Maintenant, lève-toi et tourne-toi, dicte-t-il en accompagnant mes mouvements pour être sûr que je ferai ce qu'il veut.

J'essaie encore de l'attendrir :

– Ryan, un baiser.

Mais il refuse, plaque mon buste contre la table. Mes seins s'écrasent sur le marbre froid. Je suis très excitée. Je ne me serais jamais cru capable d'accepter qu'un garçon me traite comme ça.

Il promène ses mains sur ma cambrure, le long de mes fesses, jusqu'à l'intérieur de ma vulve. Il enfonce un doigt, puis deux. J'ai la chair de poule.

– Écarte les jambes.

Cette position est dégradante mais je n'essaie même pas de lui désobéir.

– Tu sais que tu as fait une grosse bêtise, Mélodie, et qu'il vaut mieux ne pas protester.

Ses doigts qui explorent mon vagin m'excitent de plus en plus. Je n'en peux plus, j'ai trop envie de lui. Comme s'il sentait venir mon plaisir, il arrête et frotte son sexe sur mes fesses, autour de ma vulve. Je l'attends, je l'espère.

– Si tu ne dis pas ce que je veux entendre, je jouis sur ton cul, là maintenant.

Plus il me parle, plus le désir de lui devient insoutenable.

– Tu n'as qu'une seule chance, Mélodie. Réfléchis, ne te trompe pas.

J'ai peur de ne pas deviner ce qu'il veut entendre, peur qu'il jouisse et qu'il s'en aille. Je n'aurais pas dû parler à Saad.

– Alors, Mélodie ? Tu n'as plus qu'une minute...

– Ryan...

– Je t'écoute !

– Baise-moi, Ryan... s'il te plaît.

Il me nargue, continue à tourner autour de ma vulve en feu.

– Encore, dit-il, content de lui.

– Baise-moi, Ryan.

– Il manque quelque chose.

– S'il te plaît !

Je suis suspendue à sa décision. Quand il soulève mon bassin pour me mettre sur la pointe des pieds, je retrouve ma respiration. Son sexe écarte le mien et le pénètre sans précaution, vigoureusement. Il me remplit, je n'en peux plus. Mon corps se déchaîne. Il presse sa main sur mes reins pour m'empêcher de bouger.

– Je ne veux pas que tu jouisses avant que je t'en donne la permission, promets-moi. Et cette fois, je veux que tu obéisses.

Je promets mais j'ai trop peur de ne pas réussir. Il continue son va-et-vient, accroché à ma taille. Il me pénètre de plus en plus profondément.

– J'adore quand tu es ouverte et mouillée comme ça, toute à moi.

Je mords mes lèvres pour ne pas jouir. Combien de temps va-t-il me torturer ? Je suis cramponnée des deux mains à la table. J'essaie de me concentrer sur autre chose, mais ses doigts qui pincement ma

chair et sa verge qui s'enfonce plus vite, plus loin, infléchissent mes pensées.

– Ryan, je t'en supplie...

– Ah, je préfère ça, Miss Columbia, tu me supplies. Alors je vais peut-être t'accorder mon pardon, dit-il en donnant des grands coups de hanches qui secouent ma poitrine sur la pierre et hérissent mes tétons.

Je n'en peux plus, je vais craquer !

– Ryan, je t'en supplie...

– Miss Columbia est autorisée à jouir.

À peine a-t-il terminé sa phrase que mon vagin se contracte et que mon ventre s'enflamme. L'orgasme trop longtemps retenu explose dans mon corps. Je tressaille, je sursaute, je crie. Son sperme jaillit en moi.

Je suis exténuée. Nous restons sans bouger quelques instants. Puis il me quitte sans un mot et s'éloigne. Je me redresse. Que va-t-il se passer ? Va-t-il me dire de partir, maintenant qu'il croit s'être vengé ?

Je suis entièrement nue. Je ramasse mes vêtements épars sur le sol et me cache le bas-ventre. J'avance dans le couloir. Je le cherche, pourvu qu'il ne me jette pas. Il est dans notre chambre. Celle où nous avons fait l'amour quand Kim m'a hébergée pour la nuit. Il est trop beau avec sa mèche rebelle qui retombe sur son front. Son tatouage indien sur l'épaule droite. Je ne sais plus quoi dire. Je bredouille :

– Je vais prendre une douche.

– Non, viens d'abord près de moi.

Boum... boum... boum... Je suis trop heureuse.

Cachée derrière mon sweat, je m'allonge contre lui. J'adore vraiment son odeur. L'odeur de sa peau mélangée à son parfum, un peu poivré, avec un zeste de patchouli, que j'ai senti pour la première fois quand il s'est penché sur moi dans l'avion.

– Ryan... un baiser.

Son sourire de vainqueur me nargue. Il fait semblant de ne pas comprendre.

– Tu n'es pas satisfaite, tu en veux encore ?

Il prend ma main et la pose sur son sexe.

J'insiste :

– Je veux juste que tu m'embrasses.

Il se penche vers moi.

– Tu ne verras plus jamais Saad ?

Il a son regard revolver. Je promets.

– Plus jamais !

Sa bouche rejoint la mienne et c'est le plus long et plus merveilleux baiser du monde. Je ressens des picotements dans le ventre, je m'accroche à son cou. Il écarte mes bras et me sourit.

– Arrête, bébé, je sens que je bande encore !

Je ris. Je suis tellement contente qu'il m'ait pardonné. Je me cale au creux de son épaule. J'observe son ventre musclé, la naissance de son pubis au-dessus de son boxer mal remonté. J'observe ses cuisses puissantes. Il est beau partout, sous tous les angles. Il est tellement sexy. Chaque fois que je le regarde, j'ai envie de lui. J'essaie de ne pas y penser, de parler d'autre chose. Je lui demande sans réfléchir :

– Tu viens souvent chez Kim ?

Il est surpris.

– Pourquoi me poses-tu cette question ?

– Je croyais que tu avais un appart à New York.

– Oui, j'ai un appart mais mon archi refait toute la déco. Je t'inviterai quand ce sera terminé... si tu es sage.

Je suis trop heureuse d'entendre Ryan me dire qu'il m'invitera chez lui. Je n'ose pas lui demander pourquoi il ne l'a pas fait à LA.

– Et surtout si tu travailles bien à l'école, continue-t-il en riant.

– Arrête de te moquer de moi, Ryan.

– Miss Columbia est susceptible.

Oui, je suis susceptible parce que j'ai peur qu'il ne me prenne pas au sérieux. Je me lance dans une explication sommaire sur mon travail universitaire, mes cours et, bien sûr, mes examens à venir. Il m'écoute, m'interrompt parfois pour me poser une question. Je n'imaginai pas qu'il pouvait s'intéresser à moi autrement que pour l'acte sexuel. Il semble connaître les matières que je mentionne, s'intéresse à la politique. Curieusement, nous voyons les choses de la même manière. C'est super ! Je découvre une autre facette de sa personnalité.

Ryan est à New York pour le festival du film de Tribeca qui se déroule fin avril. Adolescent, il avait joué dans un court métrage qui a obtenu le prix du *best narrative short*. Le créateur du festival l'a invité cette année pour l'ouverture. Je sais qu'il s'agit de Robert de Niro mais Ryan est pudique, il ne fait jamais de name dropping. Ou alors, il pense que ça ne sert à rien avec moi, que je suis trop nulle dans ce domaine. Et pourtant, j'ai beaucoup progressé depuis notre rencontre.

– Je repars juste après la cérémonie pour LA. J'ai beaucoup à faire là-bas, avoue-t-il, désolé.

Ce qui signifie qu'on ne se reverra pas ce soir, ni demain, ni après-demain. Ce qui signifie que je devrai attendre, encore. Mais combien de temps ? Pour la première fois, j'ose lui poser la question. Il répond par une autre question :

– Tes examens commencent début mai ?

Oui, je viens de lui dire que je travaille déjà comme une dingue pour m'y préparer, que je ne verrai pas le jour jusque-là. Mais je verrai les nuits, elles seront longues sans lui...

Soudain, il regarde l'heure, rallume son portable. Une multitude de sonneries se mettent en route. Je le perds.

C'est quand je vois ses photos partout, quand il passe à la télé ou quand j'entends les gens parler de lui que j'hallucine et que je prends vraiment conscience de la célébrité du garçon qui vient de me faire l'amour. Pour moi, c'est juste mon mec. Et le décalage est terrible. Comme s'il y avait deux Ryan. À l'instant même, nous attendons dans le hall de l'immeuble, le garde du corps regarde partout pour s'assurer qu'aucun paparazzi ne traîne dans les environs. Dès qu'il fait un signe, nous montons dans la voiture aux vitres teintées. Son chauffeur le dépose devant son hôtel avant de me conduire jusqu'à Chelsea. Nos chemins se séparent en face du Park Hyatt sur la 57th, un palace où une nobode ne peut pas se présenter avec la star.

– Je t'appelle, honey ! dit-il en déposant un baiser furtif sur mes lèvres.

Kim vient à sa rencontre, comme si tout était minuté. Il avance vers elle. Il marche vite, sans regarder autour de lui. Même de dos, il est beau. Il relève sa mèche. Un pan de sa veste se soulève et je devine ses fesses musclées que je connais par cœur.

Ce soir, il est au festival de Tribeca. Demain il prend l'avion pour Vancouver. Chaque fois qu'il me quitte, je suis plus triste que la précédente. Et là, j'ai vraiment des raisons. Mes examens commencent dans une vingtaine de jours. Mi-mai, mes *finals* seront terminés. Je rentrerai à Paris. J'ai postulé pour un job de trois mois à partir du 1^{er} juillet : au *New York Times*, chez Bank of America, Barneys, SDV International Logistics... J'attends des réponses. Au mieux, je ne reviendrai pas à New York avant cette date. Au pire... je trouve quelque chose en France. Cette hypothèse me déprime. Et pourtant le soleil vient de se lever. Alexis m'a laissé trois messages, je le rappelle.

– Passe prendre un verre au Standard, j'ai rendez-vous là-bas avec Claire et William. Charles nous rejoindra peut-être. C'est un endroit à connaître quand on vit à New York !

– Vous ne travaillez jamais ?

– Toi, par contre, tu travailles trop. Faut prendre son pied de temps en temps !

Je ris. Si Alexis savait comme j'ai pris mon pied il y a à peine deux heures, il serait estomaqué.

– OK, je viens.

Il me donne l'adresse : « Washington Street ». J'hésite, c'est au bout de Manhattan.

– Je peux vous y conduire, propose le chauffeur qui a suivi la conversation.

Je suis toujours surprise quand les gens, ici, comprennent le français.

– Petit peu, petit peu, tente l'homme, ravi de me rendre service.

J'aime bien ce coin atypique de Meatpacking District. C'est ici qu'il y avait les anciens abattoirs de la ville et il en reste des traces. Comme les crochets de boucherie, sous certaines arcades, qui me font frémir. Maintenant, il y a surtout des bars et des boutiques de luxe. Et le fameux bar Top of the Standard dont on m'a parlé plusieurs fois. C'est au dernier étage de l'hôtel. À New York, on aime les penthouses. Sans doute parce qu'ils nous rapprochent des étoiles.

Un physio me regarde de la tête aux orteils avant de me permettre d'entrer. C'est le genre de trucs que je n'aime pas du tout. À l'intérieur, le bar est assez impressionnant. On dirait une corolle en laiton qui s'ouvre sur le plafond. Dans l'angle, j'aperçois le fameux jacuzzi. Claire, Alexis et William sont installés sur une longue banquette.

– Putain, Mélo, ça fait des mois que je ne te vois pas ! dit Alexis qui se jette sur moi pour me faire la bise.

– Depuis ta dernière teuf, ce n'est pas si loin !

William et Claire, réconciliés, se tiennent la main comme un couple très amoureux et ça me serre le cœur. Jamais je ne pourrai tenir la main de Ryan dans un lieu public.

– Alors, demande mon amie, ça s'est bien passé avec Kim ?

Je ne lui ai pas encore raconté la surprise que Kim m'avait réservée. Une bonne, cette fois, puisque c'est Ryan qui m'a reçue. Et pour la suite, ouah, c'est trop hot !

La vue sur l'Hudson River est vertigineuse quand on se colle à la vitre qui va du sol au plafond. Je fouille l'horizon, je sais que l'homme que j'aime est là, quelque part entre ces tonnes de béton.

Mon cocktail de jus de fruits est sans alcool, pas question de picoler alors que demain j'ai six heures de cours. Et le rythme va vite s'accélérer.

– Cool, Mélo. Ce qui te plombe, c'est le stress, dit Alexis.

Pourtant, je suis beaucoup moins stressée aujourd'hui. Et même si je suis déçue d'avoir été virée du Markus, c'est positif. J'ai plus de temps pour bosser et plus de temps pour moi aussi. Mais ça me dérange que Ryan paie le loyer. J'ai bien l'intention de le rembourser dès que je le pourrai. Quand je lui ai dit tout à l'heure, ça l'a fait rire.

– Putain, jure Alexis en parlant sur son portable, il ne te laisse pas passer avec mes baskets à 400 dols ? Ils rentrent avec quoi, les rappeurs, ici ? Des mocassins à pompons ?

– Le physio ne veut pas laisser entrer Charles, nous explique Alexis, furieux. Je m'arrache, j'aime pas qu'on emmerde mes potes.

Solidaires, on se lève tous pour retrouver le copain devant l'entrée. Et on le félicite l'un après l'autre sur le choix de ses super pompes. Même William joue le jeu. Le doorkeeper n'a pas d'humour. Il nous prie de partir.

– Cette fois, on est grillés, dit Claire en riant.

Nous décidons d'emprunter la High Line pour remonter à Chelsea. C'est une ancienne voie ferrée aménagée en chemin piétonnier. On chante, tout le long du trajet, les comptines de notre enfance. Celles que nous avons apprises à la maternelle. Et de temps en temps, on s'allonge sur des transats en bois installés pour les passants. Claire et William sur le même. Moi, entre Alexis et Charles, mais ils tombent par terre à tour de rôle. « Frère Jacques... Frère Jacques... Ding, daing, dong... »

Je n'ai jamais passé autant d'heures à Columbia que ces dernières semaines. Et pour sortir un peu de l'ambiance universitaire, quand nous avons le temps de marcher et qu'il fait beau, Vanessa et moi allons déjeuner dehors. Aujourd'hui, c'est dans le fast-food Kennedy Fried Chicken and Pizza de la W116S.

À peine installée à la table qui vient de se libérer, je sursaute. « *Taylor Swift : Why I love Ryan Reed.* » C'est le gros titre en couverture de *The National Enquirer*, qu'une dame a oublié sur la chaise. Je marmonne :

– Putain, c'est pas vrai !

Devant l'air ahuri de Vanessa, je sors une banalité :

– Elle a oublié son magazine.

– Pas grave, c'est un torchon, ce truc.

J'avais envie de m'avaler ma slice aux quatre fromages mais ce scoop me coupe direct l'appétit. Je cherche à en savoir plus :

– C'est une chanteuse ?

Vanessa s'extasie.

– Oui, j'adore cette fille, elle est auteur, compositeur et interprète. Il paraît qu'elle collectionne les mecs. Elle a bon goût, il est vachement beau, Ryan Reed.

Mauvaise nouvelle. Je feuillette les pages collantes de ketchup. J'apprends que Taylor Swift a fait un casting avec lui pour jouer dans une série en 2010. C'est à cette occasion qu'ils se sont rencontrés la première fois.

– Tu ne manges pas ? demande Vanessa.

Je repose le magazine sur la chaise. Sinon je vais devenir dingue.

– Je me réserve pour ce soir, Claire me prépare un dîner d'anniversaire. Le 30 avril, juste avant les exams, ça tombe mal !

– Vous allez quand même faire la fête, c'est important, l'anniversaire.

Je suis surprise d'entendre ça dans la bouche de Vanessa alors que les *finals* commencent dans deux jours.

Mais c'est en fin de journée, quand je rentre à l'appart avec la boule au ventre parce que je n'ai pas encore digéré ce que j'ai lu, que je comprends son insinuation.

– *Happy birthday to you... Happy birthday to you...*

Il y a une dizaine d'amis qui chantent dès que j'appuie sur l'interrupteur pour éclairer l'entrée. Et Vanessa bien sûr, accompagnée de Jack, son Irlando-Américain que je n'avais pas encore vu.

Ça me fait chaud au cœur, même si je suis un peu fatiguée et que je n'ai pas forcément envie de faire la fête. Elle m'offre *L'ABC des Nations unies*, c'est bien son genre ! Alexis, un parfum, Baiser volé, qui me plaît d'emblée.

– Merci... Merci !

Claire, une bible sur le cinéma américain en me faisant un petit clin d'œil qui, je l'espère, échappe à Léonard, car il est présent. Il y a aussi Charles et sa copine Tinder, Doryan et sa nouvelle conquête

russe. Même Aurore a descendu ses dix étages. Son cadeau me va droit au cœur. Son sac Chanel bouteille de lait.

– Claire m’a dit que tu avais complètement craqué quand je lui ai prêté.

– C’est trop, Aurore !

Elle sourit.

– Il n’est pas pratique. Je ne m’en sers jamais. Si tu l’aimes...

Je l’embrasse. Je suis sensible à sa générosité que je ne soupçonnais pas et à ce présent qui me rappelle des souvenirs.

Charles et Doryan ont chacun un paquet cadeau qu’ils ont mis dans le même sac en papier. Un ensemble de lingerie hyper sexy et... un godemiché en forme de canard ! Tout le monde éclate de rire. Ils restent solidaires. On ne saura pas qui offre le canard.

Après les cadeaux et les embrassades, c’est cuisine mexicaine, tortillas, tacos et guacamole. Rien à voir avec la musique techno de Claire, complètement décalée.

Nous sommes dérangés une heure plus tard par un livreur. Quand Claire ouvre la porte, une énorme gerbe de roses blanches masque la tête du type. C’est pour moi. Tremblante, je décachette l’enveloppe accrochée au ruban qui entoure l’emballage.

Boum... boum... boum...

« *Happy birthday ! Ryan Reed.* »

Ils s’approchent tous pour savoir qui est l’expéditeur, je fais mon Pinocchio.

– C’est... ma famille.

Je dépose les fleurs dans la baignoire. Je suis trop heureuse. Pourtant, quelque chose me gêne. Qu’il ait signé de son nom de famille peut-être. Mais on m’attend pour souffler les bougies.

– Le moelleux au chocolat est un cadeau de William, il vient de chez Kayser, dit Claire.

Je souffle d’un seul coup les vingt-trois. Alexis me félicite :

– Quel souffle !

Et j’avale ma part de gâteau avec gourmandise.

Les lumières de Madison Square à travers la vitre me paraissent plus éclatantes, mes amis plus adorables et la soirée plus magique. Pourtant, je n’ai pas bu de vodka.

Mais le regard perfide qui accompagne les mots de Léonard m’oblige à retomber de mon nuage :

– Tu avais l’air heureuse en recevant ces fleurs. Elles te plaisent ?

Patatras ! Je comprends ! C’est lui qui m’a fait envoyer ce bouquet. Je ravale ma salive et deviens caustique :

– Je les adore !

– Tu m’en veux ? demande-t-il, inquiet.

– Non, je trouve ça très drôle.

Mais déjà, mes yeux se remplissent de larmes. Je cours m’enfermer dans la salle de bains pour cacher ma peine. Je ressors très vite, avant qu’il ne parle à tout le monde. Je frime :

– Je n’avais pas remercié Léonard. J’attendais de connaître la signification de la couleur des fleurs. Pourquoi des roses blanches ?

Je lis tout haut ce que je viens de trouver sur la page Google :

– « Pureté... innocence... je t’apprécie mais notre relation restera platonique. »

J’embrasse Léonard avant de le remercier :

– Je suis très touchée !

Et le regarde droit dans les yeux en souriant méchamment.

– C'est exactement ce que je pense. Notre relation restera platonique.

Alexis est le seul à rire. Les autres ont compris qu'il y avait un malaise.

Le sujet de dissertation que nous avons à rédiger dans un délai d'une semaine va me demander plusieurs heures de travail. « *Since its founding as a republic, the United States has been a willing and capable balance-of-power in world affairs. Discuss.* » Je m'attendais à pire ! Pour l'instant, je révise mon partiel de *Strategy, Law and Competitiveness* car nous passons l'examen dans moins de trois heures.

La bibliothèque est remplie d'étudiants SIPA. D'habitude, ils viennent de partout, Business schools, écoles d'ingénieur... Mais en période d'examens, c'est chacun chez soi. Vanessa est installée deux tables devant moi. À l'heure du déjeuner, je lui fais un signe discret pour la prévenir que je sors. Elle me suit mais je la briefe : interdit de parler des exams pendant cette pause. Même si je suis moins stressée que pour les *finals* de décembre, je ne suis pas super cool non plus. Je bois moins de café mais autant de Red Bull.

– T'as vu qui est là ? me dit Vanessa quand nous entrons dans la cafétéria.

Léonard ! En gentleman, il se lève pour nous accueillir, insiste pour qu'on s'asseye à sa table. Il est accompagné d'un pote qui a une mine de déterré.

– Pour nous, ça vient de se terminer, dit Léonard, décontracté.

– Vous avez trop de chance !

J'ai parlé un peu vite. L'autre à côté de lui rumine :

– *I totally screwed up*, affirme-t-il avec son accent british, la tête entre les mains.

On s'en doutait un peu. Léonard ne sait pas trop quoi dire. Il se tourne vers nous et s'exclame en français :

– Il a complètement foiré, ça arrive !

Je compatis. J'étais dans le même état il y a quelques mois.

– J'ai cru aussi que j'avais complètement foiré, mais c'était pas si catastrophique !

Ma remarque, destinée à remonter le moral du pauvre garçon, tombe à plat. Il continue à fixer ses pompes en se rongant les ongles.

– On se prend un plat chaud ? me propose Vanessa en désignant la vitrine du self-service.

Je choisis une soupe de brocolis blanche de crème, une pomme et une banane, avant de regagner notre place. L'Anglais reste muet.

La main de Léonard me frôle sous la table, serre mon genou. Ce n'est pas vraiment le moment mais, venant de lui, je suis à peine surprise. Rien ne semble l'atteindre. Si, quand même ! Il s'est vraiment vexé quand il a vu Ryan Reed sur l'écran de mon Mac.

Dès que Vanessa tourne le dos, il me chuchote à l'oreille :

– C'était pas ça, le message des roses... tu n'as pas compris !

– Tu m'expliqueras une autre fois.

Il caresse ma cuisse jusqu'à ce que je termine mon frugal repas. Je ne proteste pas, lui claque même la bise.

À part l'épisode Léonard, les jours se suivent et se ressemblent. J'ai les lentilles qui me chatouillent un peu plus chaque jour. Claire passe toute la semaine chez William pour me laisser

travailler tranquillement. C'est un moment pendant lequel je préfère rester seule.

Ce soir, j'envoie un message à Ryan. Jusque-là, je m'étais retenue de lui écrire mais j'ai peur du vide qui va suivre cette période intense. Je lui dis que je suis en plein travail. Pas pour le prévenir que je ne peux pas le voir en ce moment mais surtout pour qu'il sache que dans deux jours je suis libre. Je m'endors sans réponse.

Ce n'est que quand mon portable sonne, à six heures du mat, que je vérifie à nouveau mes SMS. Mon cœur tressaille. Boum... boum... boum... « Je vais en France dans dix jours... à Cannes. J'ai besoin d'une interprète... » Je n'arrive pas à le croire ! Et la dernière phrase, écrite en français, me fait mourir de rire : « Ton derrière me manque. » C'est trop drôle, il a dû trouver cette mauvaise traduction sur Google ! Je suis trop heureuse. Bon, je ne sais pas comment j'irai à Cannes, parce que normalement je rentre à Paris dans une semaine. Mais rien ne me paraît impossible pour le retrouver. J'ai hâte de revoir ma famille, pourtant je suis partagée. Rester en France trois mois me semble insupportable. Si je n'obtiens pas de stage, c'est ce qui arrivera. Je ne reviendrai à New York qu'en septembre. Rien que d'y penser, j'ai mal à mon deuxième cerveau !

J'avale mon Modiodal avec mon café. J'ai lu les effets secondaires des smart drugs. Je sais que ce n'est pas génial pour la santé, mais c'est du provisoire. J'arrive à peu dormir. Il n'y a que les yeux qui ne suivent pas. Ils me brûlent, maintenant. J'abandonne les lentilles pour les lunettes. En plus, ça fait intello. Tout ce qui me manquait pour réussir !

C'est exactement ce que je me dis en rendant mon *final paper* et mon essai qui clôturent cette première année à Columbia. J'ai le cœur léger. Même si je n'ai pas encore les résultats, j'en attends de meilleurs qu'au semestre précédent. Je chantonne en retrouvant Vanessa et son petit ami à la cafétéria.

« Vive les vacances

Plus de pénitences

Les cahiers au feu

La maîtresse au milieu ! »

– Ma grand-mère chantait ça quand j'étais enfant !

Je traduis les paroles pour Jack. Il trouve la comptine méga violente. Je ne suis pas sûre que ce garçon ait un grand sens de l'humour !

Les examens de Saint John's commencent une semaine après les miens. Quand Claire rentre à l'appart, je l'accueille avec des effusions de bises. Elle ne verra pas William pendant plusieurs jours. Ils préfèrent bosser chacun de leur côté.

– Nous, on préfère, et sa mère aussi. Pour une fois qu'on est d'accord tous les trois ! ironise Claire.

– Pendant que tu travailleras comme une dingue, je bronzerai à Cannes.

– C'est quoi, cette histoire ?

Mon portable sonne. Avant de décrocher, je fais un grand sourire à Claire.

– Je ne sais pas, je t'explique dans cinq minutes !

La voix de Kim est lumineuse :

– Puisque vous devez rentrer en France, je vous propose de faire un détour avec nous par le Festival de Cannes.

C'est pas vrai ! Je n'avais même pas fait le lien ! Le Festival ! Je suis heureuse mais contrariée, une fois de plus. Je ne voyais pas ça comme ça. Le Festival de Cannes !

On me donnera un badge, je pourrai voir plusieurs films par jour. Je serai logée sur le bateau d'un ami de Ryan, dans la baie de Cannes, mais lui dormira ailleurs.

– Vous partirez avec le staff le 20 mai au soir. Je partirai avec Ryan et l'équipe du film le lendemain matin. La projection a lieu le 22. Nous resterons une journée de plus pour la cérémonie de clôture.

La joie se mêle à la déception. C'est un emploi du temps précis et un voyage éclair !

Kim décide de m'emmener dans ses bagages, me parle comme si je faisais partie de son équipe. Avec le même ton et la même évidence que lorsqu'elle m'avait formellement demandé d'oublier Ryan. Ces gens sont vraiment lunatiques.

Je l'écoute, rien n'est laissé au hasard. Mais j'entends surtout « Ryan » par-ci, « Ryan » par-là, mon cœur fait boum... boum... boum... même si j'ai déjà compris qu'il aura peu de temps pour moi.

– Tu vas au Festival de Cannes ? C'est ouf ! s'écrie Claire qui saute en l'air. Il est accro, ma parole ! Je ne sais pas ce que tu lui as fait ! ajoute-t-elle avec un œil coquin.

Moi non plus, d'ailleurs, je ne sais pas. Je n'ai pas l'impression d'être « le coup du siècle », comme le dit si classieusement Doryan en parlant de sa copine russe. Ryan, par contre, c'est « le coup du siècle ». Enfin, pour moi ! Et l'évocation de notre relation intime me donne des frissons dans tout le corps. Je suis grave en manque. Claire a raison, c'est ouf de se faire le Festival de Cannes avec lui. Mais avec lui, je n'y serai pas souvent. J'aurais préféré un petit hôtel en bord de mer pour nous tout seuls.

Les préparatifs du départ se font dans une ambiance solitaire. Claire a peu de temps à me consacrer. Elle passe ses journées à la bibliothèque.

Je frime quand elle pointe le nez.

– Je peux t'emprunter ta robe en mousseline verte, pour me promener sur la Croisette ?

– Tu devrais demander à ta nouvelle copine Aurore, elle a une garde-robe d'enfer ! répond Claire, amusée.

En attendant la garde-robe d'enfer, je me contente de la nôtre. J'entasse mes vêtements dans ma grande valise que je pèse pour éviter l'excédent de bagages. Vingt-trois kilos, pas un gramme de moins. J'ai pris quelques pulls car je connais mal le climat de la Côte d'Azur. Je lis sur Internet que l'année dernière, à la même période, il faisait autour de vingt-deux degrés et pas de pluie. Mon angoisse est telle que je m'oblige à tout vérifier. Je note... Je note... Je note. Pire que quand j'ai quitté Paris pour une année entière à New York. Mais je ne connaissais pas encore Ryan.

Le petit problème dans ce merveilleux projet, c'est mon père. Je ne l'informerai qu'au dernier moment de mon arrivée par un vol domestique, et je ne sais pas encore quoi inventer. Mon nez de Pinocchio s'allonge de jour en jour.

L'assistante de Kim m'a envoyé une fiche détaillée de mon voyage. Je vole sur Delta Air Lines avec le staff : maquilleuse, coiffeur, attachée de presse, secrétaire particulière, etc.

Je tiendrai le rôle fictif de « management assistant ». Et cette fonction est surlignée au Stabilo. Des fois que j'oublie !

Mes bagages terminés, je fais le ménage. Tout est clean, mais pas pour très longtemps car Claire reste encore dix jours ici.

– T'inquiète, quand on reviendra de vacances, il y aura tellement de poussière que tu ne verras pas la différence ! dit-elle en m'embrassant devant la porte.

Elle a la larme à l'œil, comme si on se quittait pour toujours. Je suis émue.

– Arrête, tu vas me faire pleurer !

– On se whatsapp vite, tu en auras des choses à me raconter ! Le Festival de Cannes avec Ryan Reed, j'en reviens pas, répète-t-elle en levant les yeux au ciel.

– Moi non plus !

La queue à la station de taxis n'est pas trop longue mais une discussion houleuse occupe les deux chauffeurs de tête. Les insultes fusent en anglais avec des accents différents. C'est comique. La sirène d'un camion de pompiers calme tout le monde. J'adore les camions de pompiers à New York. Ils mesurent au moins vingt mètres, avec des échelles et des gadgets partout. On dirait des jouets géants.

Boum... boum... boum... Un message : « Mélodie... tu es géniale ! »

Ryan me trouve géniale ! C'est génial, génial, génial... Je ne sais pas pourquoi, soudain, je suis géniale mais j'en ai la chair de poule. Tout juste si j'arrive à donner ma destination au chauffeur qui a déjà attrapé ma valise.

Qu'est-ce que je peux répondre à ça ? « Toi aussi » ? Non, c'est nul. « Tu me manques » ? Déjà dit. Je ne sais pas si c'est un excès de bonheur ou de désir qui met mon cerveau en feu, je tranche : « Ryan... j'ai envie de toi. » À peine envoyé, j'ai trop la honte. Je n'aurais peut-être pas dû. Qu'est-ce qu'il va penser ? Que je suis une obsédée ? Heureusement, il répond rapidement. Boum... boum... boum... « Je m'en occupe ASAP ! » Ouf ! J'ai l'impression d'avoir des chaleurs, comme ma petite chatte Houppette !

À l'aéroport, je rencontre Casey, le coiffeur des stars. Un petit blond avec un look de teenager à la Justin Bieber. J'ai vérifié sur le Net, la description de Kim est juste. Elle lui a ressorti le discours qu'elle avait utilisé à LA. Je suis la fille d'une amie française et je fais un stage pour devenir manager. Elle l'a chargé de prendre soin de moi. Très dévoué à cette figure emblématique du métier, le jeune homme prend son rôle au sérieux. Il me présente au reste du staff avec cérémonie : la maquilleuse, la secrétaire particulière, l'attachée de presse de la Warner, le coach.

La discussion est animée dans le bar du terminal 2 où nous nous sommes donné rendez-vous. Tout tourne autour du film et des responsabilités de chacun. On dirait qu'ils se sentent investis d'une mission de la plus haute importance.

– Pendant le voyage, il est préférable que tu sois assise près d'Amy, elle pourra t'expliquer le déroulement de la cérémonie. La com, c'est plus proche de ton taf que la coiffure, dit Casey qui croit bien faire.

Domage, il avait l'air plus fun que cette fille qui parle le nez sur son smartphone en suçant un stylo entre deux phrases !

Nous décollons à dix-neuf heures trente pour nous poser à Nice à neuf heures quarante-cinq le lendemain. Nous ne sommes pas en première classe mais en premium. Je ne connaissais pas. Ça se rapproche de l'éco mais les sièges sont plus spacieux et il y a quelques gadgets supplémentaires.

Amy demande immédiatement à être près du hublot bien que son numéro de place se situe sur l'allée. C'est une petite femme très mince, d'une énergie excessive. Après le suçotement de stylo, c'est un chewing-gum qu'elle dévore à grands coups de mâchoire.

– C'est ton premier festival ? demande-t-elle, alors que Casey l'a déjà informée sur moi.

Elle n'attend pas ma réponse :

– Alors écoute-moi bien !

Et c'est parti. Même quand on nous sert le plateau-repas, elle continue à faire le prof. D'après ce que je comprends, elle est elle-même assistante de sa super boss qui part le lendemain avec l'équipe. Celle qui discutera avec Jean-Pierre Vincent ! Amy est étonnée que je ne connaisse pas le nom de ce prestigieux attaché de presse français.

Son monologue m'informe sur la notoriété et l'efficacité du directeur de la Warner. J'écoute surtout quand elle parle de Ryan. Tout est prêt pour accueillir l'acteur dans sa suite à l'Eden-Roc d'Antibes. Sa chambre doit être orientée sud-ouest, au calme. La température peut osciller entre vingt-deux et vingt-trois degrés. Pas de couleurs sur les murs ou le mobilier, plutôt des tons champagne. Pas un seul rai de lumière quand les volets sont fermés. Nettoyer les salles de bains avec des produits sans odeur. Pour la corbeille de fruits : des kakis, des mangues et des cerises. Des fleurs blanches sur le balcon... Dans le frigo, eau plate et Coca zero.

– Pour la boisson, c'est la demande de son coach ! dit-elle en faisant la grimace.

À l'entendre énumérer les exigences de Ryan, je me demande si on parle bien de la même personne.

– Avec lui, c'est simple ! s'exclame Amy en voyant mon regard surpris. Il y en a qui réclament des

trucs dingues ! J'ai fait un stage dans le staff de Katy Perry, il y a quarante-cinq pages de consignes. Rien que le temps de les lire ! soupire-t-elle.

Ensuite, elle blablate sur les caprices de Tom Cruise, Mariah Carey, Anne Hathaway...

– Tu m'as l'air un peu naïve, toi ! T'as fait quelle école ? demande-t-elle, inquiète.

J'invente. Elle grimace à nouveau.

– Bizarre, je connais pas !

J'ai droit à un petit break pour regarder un film et, par chance, elle s'endort avant la fin.

Au petit déj, elle repart sur le planning millimétré des personnalités importantes. Encore le directeur de la Warner, puis la partenaire de Ryan, Megan Fox, qui m'intéresse un peu plus car elle va passer beaucoup de temps avec lui. Je sais qu'elle est mariée mais ça ne me rassure pas. Je la trouve tellement jolie !

– Demain soir, ils animent tous le gala de l'amfAR. The Event ! dit-elle fièrement.

C'est un gala dont la mission est de récolter des fonds pour la lutte contre le sida. La place à table est à plus de 1 000 euros et des lots sont vendus aux enchères. Des tableaux de Jeff Koons ou de Banksy qui dépassent le million, mais aussi des trucs plus délirants comme une soirée avec Leonardo DiCaprio qui pourrait atteindre plus de 200 000 euros. Je repense à ma culotte à 50 000 dols et je me dis que c'est un bon début ! Plus rien ne devrait m'étonner, et pourtant je le suis à chaque instant.

Le lendemain et le surlendemain, Ryan fera plusieurs télés, des radios, *Paris Match*, *Le Figaro*, *Vanity Fair*... Bref, une série d'interviews dont chaque seconde sera chronométrée. Quatre minutes pour la télé, quinze à vingt pour la presse écrite. À dix-neuf heures trente, la projection de son film hors compétition avec ensuite le dîner de gala sur la plage. J'en suis tout essoufflée et tout effondrée. Combien de temps pourra-t-il me consacrer dans cette course à la gloire ? Je ne pèse rien dans tout ça ! Mais Amy a des préoccupations plus sérieuses.

– Il y a un bruit inquiétant qui court, me chuchote-t-elle à l'oreille, comme si l'avion tout entier nous écoutait. Megan ne répond plus au téléphone et personne ne sait où elle est.

Puis elle ajoute, en professionnelle informée :

– Ça ne va pas avec son mec, on ne les a pas vus ensemble depuis décembre !

Je n'arrive pas à savoir si c'est une bonne nouvelle.

Un van nous récupère à la sortie de l'aéroport de Nice. Pas de motards ni de CRS pour nous attendre sur le tarmac et nous escorter comme le sera Ryan en fin d'après-midi, quand le jet privé se posera avec l'équipe du film. Casey s'est assis près de moi.

– On ne se quitte plus, maintenant, souffle-t-il en tapotant mon genou. Je suis logé, comme toi, sur le yacht de Spilly. Je m'occupe des cheveux de Kate depuis que Federico est mort.

J'imagine que Federico était le coiffeur de Kate, qui est elle-même la femme du grand réalisateur. Finalement, il suffit de décoder.

– Ryan Reed est un ami de Spilly, on risque de le voir sur le bateau, me prévient-il, tout excité. Enfin, je dis ça pour toi, parce que moi je vais le coiffer tous les jours. J'adore ses cheveux !

À voir la tête qu'il fait quand il parle de Ryan, je comprends qu'il est totalement sous le charme. Et moi, je suis totalement dépassée par les événements. Je trouvais la ville de New York immense, mais Cannes, qui est toute petite, m'impressionne presque autant.

Une annexe nous récupère à Port Canto, sur la Croisette. Il fait beau, le soleil brille, toute la ville est en effervescence. Casey n'arrête pas de parler, c'est son deuxième séjour à Cannes, il adore.

– L'année dernière, j'ai rencontré un mec super, il est serveur au Majestic. On s'est revus une fois à LA et, si tout va bien, on se voit ce soir.

J'ai droit au récit des deux épisodes avant de monter sur le magnifique yacht. Le *Seven Waves*, un bateau bleu et blanc de quatre-vingts mètres de long. C'est le capitaine qui nous accueille. Les propriétaires dorment encore. Ensuite, nous informe-t-il, ils ont rendez-vous en ville. Chacun fait sa vie. Je plane, je ne comprends pas ce qui m'arrive, à moi, la pauvre fille du 20^e qui ne prenait jamais le taxi, qui connaissait à peine le champagne et qui n'avait pas assez d'imagination pour rêver de ce moment. Sur le pont, appuyée au bastingage, les cheveux au vent et le regard vers l'horizon, je demande à Casey :

– C'est où, l'Eden-Roc ?

Il le montre du doigt.

– Tout près ! C'est là qu'il y a Sharon Stone, Sean Penn, Ryan Reed...

Il me déroule la liste. Il sait tout sur tout. C'est une mine de renseignements mais je dois faire attention à ne pas trop le questionner. Il pourrait me raconter des choses que je n'ai pas envie d'entendre. Dans ce milieu, les rumeurs courent et personne ne s'intéresse forcément à la vérité.

– Il paraît que Megan ne donne plus signe de vie, me chuchote-t-il lui aussi.

Pour une fois que je suis au courant de quelque chose, je fanfaronne :

– Oui, je sais, on dit qu'elle a des problèmes perso !

Moi aussi, j'ai des problèmes perso. Je découvre en pénétrant dans ma cabine que l'on peut être malheureuse à bord d'un yacht luxueux, avec un lit rond, des hublots comme des marines vivantes, et une superbe salle de bains en bois d'ébène. Où se cache mon optimisme naturel ? Je le cherche et m'oblige à positiver. Je prends des dizaines de photos que j'envoie à Claire. Je me jette sur le lit tout habillée. Casey n'en revient pas quand il passe me voir dans ma chambre.

– Moi, je suis avec le personnel ! me fait-il remarquer, un peu contrarié.

Pas parce qu'il est avec le personnel, il le savait. Mais parce que moi je n'y suis pas. On m'accorde un traitement de faveur qui lui échappe.

– La navette m'attend, je bosse pour l'amfAR toute la journée, dit-il. Si Megan n'est pas là aujourd'hui, c'est la cata ! La presse va s'interroger !

J'emporte quelques magazines et m'installe sur un transat. La journée sera longue. Aujourd'hui, je n'ai aucune chance de voir Ryan. Demain, entre les médias, la projection de son film et le dîner de gala organisé par la Warner, ce sera difficile aussi. L'appel de Kim me redonne un peu d'espoir.

– Reposez-vous, profitez de ce merveilleux bateau. On vous a fait parvenir votre badge ?

– Oui, merci !

– Vous pourrez voir tous les films que vous souhaitez ! La majorité sont des films d'auteur mais, pour une étudiante de Columbia, c'est parfait, s'amuse-t-elle.

Je n'arrive pas à savoir si elle est ironique et agacée par ma présence ou si elle m'aime bien.

– Demain soir, vous êtes bien sûr invitée à la projection et au dîner de gala avec le staff. Vous y croiserez toutes les stars, vous comprendrez peut-être un peu mieux ce monde. Casey vous escortera, ne le quittez sous aucun prétexte.

Elle insiste bien. Sous aucun prétexte. Je voudrais me moquer d'elle et répondre : « Même pour faire pipi ? », mais elle a des choses plus importantes à gérer que mon humour pas drôle. Elle parle vite, comme quelqu'un de pressé.

– On vous apportera une robe, ajoute-t-elle.

J'ai à peine le temps de la remercier, elle a raccroché. Mais je n'en sais pas plus.

La tenue qu'on me livre le lendemain matin est une raison supplémentaire de ne pas faire la montée des marches derrière l'équipe du film. Elle ne me plaît pas. C'est une robe de cocktail vert amande en mousseline avec des manches trois quarts. Elle fronce au-dessous de la taille et m'arrive aux genoux. Avec le boléro par-dessus, j'ai l'air d'une première communiant.

– C'est mignon, bredouille Casey en essayant en vain de défroncer le devant pour qu'on ne croie pas que j'ai un bide de femme enceinte.

– De toute façon, j'ai pas envie de monter les marches !

Un cri strident jaillit de sa bouche comme si je venais de blasphémer grave. Il passe quinze minutes à essayer de me convaincre que j'ai tort, puis à se lamenter parce que Megan Fox ne sera pas là ce soir. D'après lui, c'est un drame.

– Bon, la navette est là, j'y vais, prévient-il en s'éclipsant pour rejoindre l'Eden-Roc où il est attendu.

Je le retrouverai pour le dîner de gala après la projection. Je porterai la robe et les chaussures de Saad. Je sais que Ryan m'a vue dans cette tenue sur la photo et qu'il sera furieux, mais tant pis. Je ne veux pas avoir l'air d'une godiche au milieu de toutes ces superbes filles.

J'éclate en sanglots dans mes draps qui sentent la lavande. Ryan n'en a rien à faire de moi. À travers le hublot, j'admire la crête des vaguelettes qui brillent comme des piques d'argent prêtes à me transpercer.

Après m'être attendrie plusieurs minutes sur mon sort, je décide de regagner la terre ferme. Un employé me dépose sur le port. Casey m'a dit qu'avec mon badge de soiriste j'étais vraiment privilégiée. La couleur des badges, autour du cou des festivaliers, désigne le degré d'importance. Jaune pour les ringards. Ils ont une place quand tout le monde est servi. Bleu, il faut faire la queue. Rose, pas mal. Rose pastillé, pas mal du tout. Et blanc comme le mien, le sésame pour les projections officielles.

Je suis ravie mais je me contente d'aller à une projo de presse en matinée, pour voir le dernier Woody Allen. Un film hors compétition. J'adore cette comédie qui se veut romantique mais qui part vite en live.

En sortant de la salle, j'observe les gens qui attendent déjà les stars du soir, scotchés aux barrières, alors qu'il est à peine midi. Heureusement, il fait beau. Je continue à prendre des photos que je whatsapp à Claire. Son enthousiasme me remonte le moral. Mon père veut savoir quand je rentre en France et à quelle heure. Je n'ai pas encore pris mon billet pour Paris. Boum... boum... boum... Le premier message de Ryan.

« Je ne sais pas comment je vais m'organiser. Ça va être difficile de se voir mais je trouverai un moment, honey. » Un moment ! Quel culot ! La suite est pire : « Après-demain, je pars à Rome pour la promo, c'est serré. »

J'avais espéré que le lendemain de la clôture nous aurions une soirée pour nous, mais tout s'effondre.

Je réponds : « OK. » Et je hurle dans ma tête : « Connard, connard, connard ! » Je n'aurai aucun

scrupule à porter la robe de Saad ce soir.

Après avoir erré un moment sur la Croisette en observant les passants, après m'être fait draguer par des pseudo-photographes ou des metteurs en scène improvisés, je décide d'appeler la navette.

Sur le bateau, je croise Kate, la femme de Spilly, qui me regarde comme une curiosité. Elle doit savoir que je suis un caprice de Ryan Reed.

– On ne s'est pas encore vues, j'avais hâte, dit-elle avec un large sourire.

Elle m'invite à me joindre à eux pour le déjeuner alors qu'il est bientôt quinze heures.

– Non, merci, j'ai brunché.

Je me réfugie dans ma cabine. J'essaie d'appeler Casey mais il a sûrement mieux à faire. Je pleure toutes les larmes de mon corps à nouveau et je m'endors, exténuée.

Le coiffeur me rappelle en fin de journée. Je refuse d'assister à la projection. Kim est furieuse. Elle veut être sûre que je serai à la soirée de gala. Casey m'attendra vers dix heures du soir, à l'arrivée de la navette. J'ai le temps de grignoter quelque chose et de me préparer. Cette sieste tardive m'a donné la pêche. Je vais aller là-bas et j'ignorerai complètement Ryan.

La robe de Saad est vraiment très jolie. Je ne chausse mes escarpins qu'en arrivant sur le quai.

– Super, dit Casey, soulagé de me voir apparaître. Cette robe est beaucoup mieux que l'autre. C'est vrai qu'elle faisait un peu tarte !

Il sort un peigne, un petit flacon de laque et commence à tripoter ma chevelure.

– Juste un petit coup pour un coiffé décoiffé très français.

Ensemble, nous franchissons les barrages jusqu'à la plage du Majestic. C'est là qu'il faut être. Et je ne peux m'empêcher d'éprouver un sentiment de fierté. La musique à fond nous accueille. Les projecteurs dessinent, sur la façade de l'hôtel de l'autre côté de la route, des figures roses et bleues.

– *Losing you*, Reichelt Raycoux, je suis fan ! me hurle Casey dans les oreilles.

Mes yeux cherchent partout Ryan même si je m'en défends. Difficile de se croiser dans cet endroit aux éclairages tamisés où quatre cents personnes se bousculent sur la plage aménagée jusqu'au bout du ponton. Attentive, je repère des visages familiers. Vincent Cassel, Sophie Marceau... Avec l'encyclopédie du cinéma que m'a offerte Claire, je mets des noms sur certains visages. J'avais un peu révisé avant mon départ.

– C'est Penélope Cruz, me dit Casey, fier de m'apprendre que Federico était son coiffeur favori. Suis-moi, continue-t-il, on a quelqu'un à voir.

Quand nous arrivons près de la piscine, Kim s'écarte de son groupe et avance vers nous.

– Merci, Casey. Je parle deux minutes avec Mélodie et je vous la rends.

Elle me tend un carton.

– Il vous attend à minuit.

Le numéro de la suite avec le code de laissez-passer sont inscrits sur une carte de l'hôtel Majestic. J'ai envie de la déchirer devant elle, mais pourquoi ? C'est une histoire entre lui et moi.

Je bois plus que je ne devrais. Nous rions beaucoup. Je félicite Woody Allen pour son film. Thierry Ardisson me lorgne du coin de l'œil. Casey me présente plusieurs personnes, un certain Quentin, chanteur célèbre, qui me drague avec insistance. Un mannequin qu'il a coiffé quand il était apprenti. On se salue, on s'embrasse, on hurle, on danse. À minuit, je suis complètement perchée. Un feu d'artifice explose dans le ciel cannois. Casey m'entraîne vers l'endroit où tout le monde s'agglutine. Je l'arrête en chemin.

– On va pas se coller à tous ces bolos, on est bien ici !

Je regarde mon portable. Je savais qu'à minuit cinq il m'écirait. Il est pressé, son temps est compté pour me sauter. « Mélodie, où es-tu ? » J'ai mal, je suis désespérée, je me trouve ridicule. Ma réponse est cinglante : « Va te faire foutre ! »

Un quart d'heure est passé, peut-être deux quarts d'heure, il est devant Casey et moi. Il porte un smoking, sa chemise est entrouverte, sa mèche retombe sur son sourcil et ses yeux sont des canons de revolver. Il est beau comme un dieu. Je regrette déjà de ne pas être montée. Je me plante devant lui en bousculant Casey. Nous nous regardons. Je lui en veux d'être si convoité, si loin de moi.

– Je te déteste, Ryan !

– Et moi, je déteste ta robe ! Viens, dit-il en désignant l'hôtel, je vais te donner une bonne fessée, tu la mérites.

J'ai mal au ventre tellement j'ai envie de le suivre... n'importe où, même un instant. Me remplir de lui, de ses paroles, de ses baisers, de son odeur. S'il me prenait la main, s'il m'emportait, je courrais. Mais il ne bouge pas. Je comprends le message, je dois monter seule et il me rejoindra. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. J'en ai marre ! Mon premier cerveau résiste. Je récidive :

– Va te faire foutre !

Il est furieux et s'adresse à Casey :

– Cette jeune fille ne peut pas rester là, elle a trop bu. Ramenez-la chez elle ou je demande à mon garde du corps de le faire.

Il disparaît dans la foule. Casey m'entraîne vers la sortie. Je pleurniche.

– Je ne veux pas retourner sur ce bateau.

Il n'est pas content, il soupire.

– Tu dois y retourner, je vais chez mon copain. Il me retrouve après son service.

La mer est belle et noire au milieu de la baie de Cannes éclairée. Je titube. Casey me soutient pour marcher.

– J'ai pas compris ce que tu as dit à Ryan Reed, mais tu lui as mal parlé. Tu te rends compte, il t'a virée !

Je pleure de plus en plus fort.

– Je veux aller avec toi.

Il finit par appeler un taxi qui nous emmène dans une ruelle sur la colline et s'arrête devant un petit immeuble. L'appart de son copain est au troisième. Il a les clés.

– Tu restes dans la petite chambre du fond et tu dors, OK ? dit-il, autoritaire.

Je m'enroule avec le couvre-lit. Je ne sais pas où je suis, je ne sais plus où j'en suis, j'ai envie de mourir. Le plafond tourne en rond. Il n'arrête pas de tourner. Je descends dans le tourbillon du milieu. Je m'endors.

Quand Casey me secoue comme un malade quelques heures plus tard, je ne sais toujours plus où j'habite.

– On s'arrache, chérie. Je vais bosser, tu peux pas rester là.

Devant le ponton où m'a larguée mon copain coiffeur, j'ai l'air de sortir d'un after. Je suis cassée, pas coiffée, j'ai le Rimmel en bas des joues, ma robe de cocktail froissée et mes chaussures à la main. Mais pendant le festival, personne ne semble choqué de voir une fille dans mon genre. Sauf un photographe qui a sorti son appareil. Il est là pour saisir le folklore. Je tourne vite le dos en attendant l'annexe.

Heureusement, je ne croise personne sur le yacht, tout le monde dort encore. Je consulte les horaires des trains de la journée. Il y en a un qui part à dix-sept heures trente-deux et qui arrive à Paris à vingt-deux heures quarante et un. Je ferai une surprise à mon père.

Je ne me sens pas très bien, comme quelqu'un qui a trop bu la veille parce qu'il est malheureux. J'ai une furieuse envie de me baigner. Je saute de la plage arrière dans la mer bleue et calme. C'est trop bon ! Un membre de l'équipage se précipite et m'interpelle. Je n'ai peut-être pas le droit de me baigner là. Je m'en moque, je profite de l'instant. L'homme ne me lâche pas des yeux. Après plusieurs minutes, il m'aide à remonter sur le pont en me sermonnant. Je m'entoure d'un drap de bain et somnole dans l'espace lounge.

J'ai trois appels en absence et un message de Kim quand je refais surface. « Merci de me rappeler. » Pour la leçon de morale ou de bonne conduite, elle attendra. De toute façon, je m'en vais ce soir. C'est d'ailleurs au moment de partir que j'apprécie le mieux ce cadre merveilleux. Le soleil doux, le clapotis des vagues sur la coque, l'horizon quand la terre s'arrondit. Ryan me cache toute la vue. Ses yeux comme des émeraudes, sa mèche sur le front, son sourire de vainqueur resteront pour moi le plus beau des paysages. Je sens les larmes qui me guettent. Kate arrive avec un steward qui me propose un jus de fruits.

– Kim vous invite à déjeuner au Martinez. Vous avez le temps de vous préparer, on vous déposera au ponton.

Je rêve un instant que ce soit Ryan qui guette mon arrivée avec impatience. Je pense toujours que j'ai pris une décision ferme mais, à la première étincelle d'espoir, je replonge.

Ce n'était qu'un rêve. C'est bien Kim qui m'attend sur la terrasse du Martinez. Une femme, attablée avec elle, se lève en me matant de la tête aux pieds.

– Bonjour, c'est quoi votre pointure ? demande-t-elle pincée.

Je comprends qu'il s'agit de la super attachée de presse, la boss d'Amy. Je ne sais pas ce qu'elle me veut, mais sans doute me fournir une tenue aussi naze que la vert amande d'hier pour le gala de ce soir auquel je n'irai pas. Je préviens immédiatement Kim de mon départ.

– Vous avez un drôle de caractère ! s'exclame-t-elle en souriant.

J'attendais des reproches mais ce n'est pas au programme. Elle commande deux salades de homard et son châteauneuf-du-pape.

– Ah, c'est vrai, vous n'aimez pas le vin blanc, se souvient-elle.

– J'ai trop bu hier soir. L'eau, c'est parfait.

Elle déroule sa serviette sur ses genoux et me fixe.

– Au sujet d'Alan... vous aviez raison, mes avocats ont enquêté.

Il me faut quelques secondes pour comprendre. Mon cœur se met à battre très fort. Elle m'explique que Ryan était défoncé quand il s'est mis au volant de la Lamborghini, le soir de l'accident en 2011. Il n'arrivait pas à démarrer. Alan a pris sa place et c'est bien lui qui a renversé Alvin Plumers. Quand Ryan est sorti de son bad trip, il était dans un état de confusion totale.

– Il était sûr d'être le coupable. Alan a sauté sur l'occasion. Il a prétexté avoir payé Alvin Plumers et sa femme pour l'épargner.

Mais un autre témoin confirme la bonne foi des Plumers. Les avocats de Kim l'ont vite retrouvé. Alan mentait depuis le début. Il soutirait de l'argent à Ryan et le partageait avec son avocat véreux.

– C'est ma faute, avoue Kim. Il voulait se rendre à la police mais j'ai tout fait pour l'en dissuader... Si je ne l'avais pas si mal conseillé, il aurait su qu'il était innocent.

Peu avant l'accident, elle venait d'accoucher d'un enfant mort-né. Elle se sentait incapable d'affronter d'autres épreuves et encore moins de renoncer à son acteur. Qu'Alan se dénonce avait été une aubaine.

– J'ai découvert Ryan dans un cours de théâtre de son école à LA. Il avait quatorze ans. Il m'a tout de suite impressionnée. Je lui ai fait passer son premier casting.

Kim goûte le vin que lui verse le serveur.

– Très bien.

Puis elle reprend à mon intention :

– Comment vous avez fait pour...

Je la coupe et résume ce qui pour moi n'est qu'une accumulation de hasards :

– Au début, je voulais comprendre sa relation avec Alan. Ensuite, je ne pouvais pas croire que c'était un assassin. Et puis j'ai consulté une voyante, et ça s'est déclenché comme ça.

Elle rit.

– Une voyante !

C'est la première fois que je la vois rire. Je ris aussi et je lui parle de mon travesti, des jours pairs

et impairs. Elle conclut :

– Vous êtes géniale, Mélodie.

Ce sont les mots du texto de Ryan avant mon départ. Alors il sait.

– Bien sûr ! Dès que mes avocats ont eu la certitude de la culpabilité d’Alan, je lui ai parlé !

Je ne ris plus. J’ai la gorge serrée.

– Je rentre chez moi ce soir, vous lui direz...

– Je ne lui dirai rien, vous restez.

Je lève les yeux au ciel.

– Pourquoi ? Pour les caprices de la star ? Comme le kaki et les cerises dans la corbeille de fruits.

Elle fronce les sourcils.

– J’aurais aimé que vous ne soyez qu’un caprice. Je l’ai cru. Mais ce n’est pas le cas. Si vous partez, il va devenir fou.

Je secoue la tête.

– Et vous ?

Elle me regarde avec la froideur que je lui connais bien.

– Vous m’avez débarrassée d’Alan... J’espère que vous ne deviendrez pas aussi encombrante que lui.

Kim a le mérite d’être franche. Nous terminons notre salade de homard, comme deux festivalières, en regardant au loin le *Seven Waves*, bercé dans les eaux tranquilles de la Méditerranée.

– Magnifique ce yacht, n’est-ce pas ? Quand on a la chance d’y avoir sa cabine un jour de plus, on ne rentre pas à Paris.

La récréation a à peine duré le temps du repas. Comme Ryan, elle répond à nouveau à son portable qui n’arrête pas de sonner. Elle s’énerve, elle est inquiète. Cette fois, c’est sûr, Megan Fox ne viendra pas. Comment les journalistes vont l’interpréter ? Quelles seront les retombées négatives sur le film ? La presse n’a rien de plus croustillant, c’est terrible !

Lasse, j’en profite pour consulter mes mails et mes messages. Claire est en pleins exams mais elle prend la peine de me répondre. Elle s’extasie à chacune de mes photos. « À New York, il pleut. Profite ! Je me retiens de poster tout ça sur Facebook... » écrit-elle.

Kim se lève soudain. Elle ne souhaite pas que j’écoute cette conversation.

– J’ai peut-être une idée, dit-elle à son interlocuteur en s’éloignant de la table.

Ses vêtements sont très élégants. Elle s’appuie à la balustrade devant la Croisette, une mèche s’échappe de sa chevelure nouée sur sa nuque. Je me dis que j’aimerais bien être comme elle à son âge. Par contre, je n’aimerais pas sa vie. Même si les apparences sont parfaites.

Le parasol menace de s’envoler. Moi aussi, en le retenant. Elle revient vers la table.

– J’ai besoin de vous, Mélodie !

Une musique douce et un brouhaha joyeux nous accueillent dans une suite au sixième étage du Martinez. Casey, qui est là, vient tout de suite m'embrasser.

– Alors, ma chérie, il paraît qu'il faut te faire belle !

– Il faut mettre en valeur son côté sauvage, le reprend Kim, juste quelque chose de...

Elle joint le geste à la parole en relevant mes cheveux.

– Mais, surtout, restez dans son style !

Il secoue la tête dès qu'elle a le dos tourné.

– Coiffé décoiffé, ben oui, je sais.

Elle donne également ses ordres au maquillage : les yeux sombres et la bouche glossy.

Kim a trouvé les mots pour que je reste. Elle s'est d'abord livrée à des confidences : pourquoi

Megan Fox s'était rétractée au dernier moment, comment Sharon Stone avait intrigué auprès de Ryan pour qu'il accepte de remettre le prix d'interprétation féminine.

– Elle a une grande admiration pour lui !

Elle a affirmé ensuite que je faisais un peu partie de la famille depuis que je connaissais des secrets, et me félicitait pour la discrétion dont j'avais fait preuve jusque-là.

Je ne sais plus quoi penser. J'étais prête à partir, à tout abandonner et, une seconde après, j'essaie de surmonter la peur que je ressens dans ce monde inconnu et surtout la peur de mon amour passionnel pour Ryan. L'idée de le revoir dans quelques heures me tord déjà le ventre. Surtout après ce que je lui ai dit hier soir. Kim n'a pas l'air au courant.

Elle veut absolument que je monte les marches avec l'équipe du film. Pas derrière. Parce que je le mérite, m'a-t-elle dit, et pour détourner l'attention de la presse sur moi. Mais je ne vois pas pourquoi les journalistes s'intéresseraient à une nobode, alors qu'ici il y a dix personnalités au mètre carré.

Pas le temps de réfléchir. Avant toute chose, je dois passer dans la pièce d'à côté pour essayer ma tenue. Une femme me dévisage, réfléchit et décroche une robe d'un portant. Une robe Versace, blanche, avec un bustier drapé, moulante jusqu'aux hanches, puis fluide, fendue jusqu'en haut des cuisses, avec une traîne de plus d'un mètre de long. Une robe de princesse. Sur les hanches, la matière est fine comme une seconde peau.

– Il ne faut pas mettre de sous-vêtements, sinon vous aurez des marques disgracieuses, dit-elle en me tournant autour. Vos chaussures seront là dans une heure.

Je m'inquiète un peu de l'ouverture, croisée sur la jambe, qui monte jusqu'à la taille.

– Ça ne bougera pas, m'affirme l'habilleuse.

Kim surveille, je n'ose pas avancer vers le miroir.

– C'est impeccable, Mélodie, décrète-t-elle sans bouger un sourcil. Il est quatorze heures trente, il faut que vous soyez prête pour dix-huit heures. Anna vous expliquera le protocole. À tout à l'heure.

Tout le monde s'affaire autour de moi. Aujourd'hui, je suis traitée comme une star.

– Toi, tu me caches des choses ? s'étonne Casey qui ne comprend pas plus que moi cette lubie de Kim.

Une manucure me peint les ongles des pieds d'un vernis noir pendant que je suis au maquillage.

Elle papote avec le coiffeur installé derrière nous.

– Alors, c’est sûr, Megan ne sera pas là ?

– C’est le bruit qui court, répond-il en crêpant le postiche chignon destiné à une actrice dont j’ai déjà oublié le nom.

La maquilleuse se concentre sur chaque coup de pinceau. Elle s’écarte pour admirer son travail.

– C’est joli, une ligne d’eye-liner, ça donne du mystère au regard.

Je ne sais pas, je leur fais confiance. Je me laisse prendre au jeu. J’ai l’impression de devenir importante pendant quelques heures. Comme le jour où j’ai su que j’étais acceptée à Columbia. C’est bizarre, cette comparaison, mais j’éprouve la même fierté joyeuse.

Un peu de poudre foncée pour affiner le nez, une autre rosée pour rehausser les pommettes, un crayon beige pour pulper davantage les lèvres. Quand elle termine, le résultat est époustouflant.

C’est au tour de Casey de s’extasier en triturant mes cheveux.

– Heureusement que Megan n’est pas là, tu lui volerais la vedette.

Ses compliments me vont droit au cœur, même si j’ai remarqué qu’il est souvent excessif. La manucure est passée à mes ongles de mains. Noirs également. Je suis une marionnette. On me tire d’un côté, de l’autre. C’est l’envers du décor, tous ces préparatifs que l’on ne soupçonne pas quand on regarde des photos.

Mon nouveau visage me plaît. Je ressemble à une femme fatale. On dirait que Photoshop est passé par là. Ouah ! Je cache ma joie. Quand j’enfile la robe et mes sandales de dix centimètres, je ne me reconnais plus du tout. Je suis une autre. J’en tremble. Même l’habilleuse, plutôt discrète, me complimente :

– Vous êtes divine.

Je tourne sur moi-même devant le miroir. Je ne m’en lasse pas. Le bémol, ce sont mes chaussures à brides qui ne tiennent pas très bien mes pieds.

– Elles ne sont pas faites pour courir un cent mètres. Entre la voiture et l’auditorium, ça ira. Pour la soirée, vous pourrez avoir des escarpins plus confortables.

Et puis la dernière touche arrive. Un responsable de la maison Chopard qui m’accroche à chaque oreille un cœur en or rose et diamants, et à mon doigt le double cœur.

– Entre les verres de saphir, les pierres sont mobiles, précise-t-il sur un ton très sérieux. Regardez comme ils virevoltent et attirent la lumière.

Je ne veux même pas savoir le prix de ces bijoux magnifiques car je paniquerais à l’idée de les perdre. C’est trop beau !

Je fais un selfie, puis je demande à Casey de me photographier en entier.

– Si tu veux, mais demain tu ne sauras plus laquelle choisir ! plaisante-t-il.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il y aura quatre cents photographes accrédités ce soir quand tu sortiras de la voiture... sans compter les paparazzis avec leurs téléobjectifs et les photographes amateurs qui postent ça partout.

Je crois surtout qu’ils vont photographier les gens connus mais, c’est vrai, parmi l’équipe, on me verra. Je suis trop heureuse dans ma nouvelle peau. Heureuse mais terrorisée par cette cérémonie prestigieuse, et surtout par la présence de Ryan. Va-t-il me regarder, m’adresser la parole ? D’après Kim, il ne voulait pas que je parte mais je ne peux pas m’empêcher de douter de cette femme parfois sévère, parfois sympathique, mais toujours intéressée.

Aнна, la super attachée de presse, me briefe dès que je m'assieds dans la voiture... Faites ci, faites ça, pas ci, pas ça... Entre deux phrases, elle hurle comme une hystérique dans ses deux smartphones. J'ai l'impression qu'il y a un problème, elle crie de plus en plus fort. Ceux qui lui répondent sont dans le même état. Ils me stressent. Je sors mon portable de la pochette qui me sert de sac à main. Claire n'en revient pas de me voir si belle sur le selfie. « Maintenant, je comprends qu'il soit amoureux de toi ! » écrit-elle. Je ris toute seule, ça me fait du bien.

Notre voiture se place finalement dans le défilé des limousines noires, derrière celles de l'équipe du film. Assise sur la banquette arrière, je constate que ma robe est très ouverte. Un pan me sert de cache-sexe et découvre la moitié de ma cuisse, l'autre retombe carrément sur le côté. Je dois rester vigilante. Je tiens ma traîne depuis que j'ai pris l'ascenseur. Le problème, c'est que je vais devoir la lâcher en sortant du véhicule. Je suis tellement préoccupée par ces détails matériels que mes interrogations sur l'attitude de Ryan à mon arrivée passent au second plan. Il faut déjà que j'assure pour ne pas le décevoir.

La voiture s'arrête. Je vois le tapis. Soixante mètres de long, trente-quatre marches, paraît-il. Il y a des policiers partout. Des photographes partout. Des gens qui crient derrière les barrières. Des vigiles qui les retiennent. J'ai la gorge sèche. Je serre ma traîne comme si elle allait s'échapper. J'ai peur qu'elle ne s'accroche quelque part.

Boum... boum... boum... Ryan est là, à quelques pas de moi. Beau, souriant, à l'aise. Il s'approche, me tend la main. Je sors de la voiture. Nous sommes face à face, son regard stupéfait et admiratif me remplit de joie. Quelques secondes merveilleuses avant qu'il ne retrouve son sang-froid et m'entraîne avec lui sur le tapis rouge. Comme si tout ça était normal. Je n'ose pas y croire !

– Tu es trop belle, me chuchote-t-il à l'oreille.

J'entends des murmures dans l'équipe. Des flashes nous mitraillent de partout. Un commentateur énonce les noms des participants, le titre du film, le producteur, le réalisateur, et puis : « Ryan Reed... et on dirait que Megan Fox nous a fait la surprise... mais... » Je ne sais plus où me mettre. Ryan me guide, comme dans un pas de danse. On tourne d'un côté, de l'autre. Les photographes hurlent le nom de Ryan, certains le nom de Megan. D'autres crient : « Non, ce n'est pas Megan Fox. » Je ne vois plus rien que ces appareils, comme des armes qui tirent de partout, même du haut des arbres. J'ai le vertige. Je serre la main de Ryan très fort. Parfois, il se tourne vers moi.

– Souris, Mélodie. Souris, tu es magnifique !

Cette séance de photos ne s'arrête plus. Tout le monde me regarde en se demandant la même chose que moi. Qu'est-ce qu'elle fait là ?

Quand l'équipe nous rejoint, Ryan m'abandonne et se rapproche du producteur, il pose la main sur son épaule pour de nouvelles photos. Je suis perdue. Je cherche ma traîne, la ramène à mes pieds. A-t-il compris que j'étais complètement tétanisée ? Il revient vers moi, me tend la main. Je m'y agrippe. Il est trop beau, avec son smoking noir et sa mèche qu'il ne relève pas.

– Viens, on monte.

Sa poigne est ferme. Je sens que rien ne peut m'arriver. Et pourtant, patatras ! À la dix-septième

marche, je perds une sandale. Pas question de me baisser pour la ramasser. Je continue sur la pointe du pied. J'en tremble. Ouf, les trente-quatre sont montées. Le président du festival nous accueille. On recommence les photos. En ligne. Je ne pensais pas que c'était si stressant. Pourtant, Ryan a l'air décontracté. Il parle, il sourit, il salue la foule, il envoie des baisers.

Tout va mieux quand nous entrons enfin dans le Palais des festivals. La pression retombe. Il s'aperçoit que je marche avec difficulté. Je lui avoue qu'il me manque une chaussure. Il éclate de rire. Je ris avec lui. L'équipe du film me dévisage. On chuchote. Eux aussi se demandent ce que je fais là.

Et puis, tout va très vite. On nous place dans la rangée du milieu, trois rangs derrière la fosse d'orchestre. Au bord de l'allée, car Ryan devra quitter sa place pour remettre le prix d'interprétation féminine. Je suis assise entre lui et le réalisateur du film. J'ose à peine bouger. Mes seuls souvenirs du Festival de Cannes sont des images du journal télévisé.

La lumière baisse. Les marches sortent de l'eau, la photo de la Palme d'or s'affiche à l'écran. La main de Ryan se promène sur ma cuisse et remonte. Je suis hyper gênée.

– J'étais sûr que tu n'avais pas de culotte.

Je pose ma main sur la sienne et le repousse discrètement. Il sourit, prend une carte dans sa poche sur laquelle il écrit un mot qu'il me tend. La lumière revient sur scène, le président du jury fait son discours, rend des hommages, les gens applaudissent. Et puis le palmarès commence. Un homme vient chercher Ryan et l'emmène vers une porte qui doit mener aux coulisses. Je lis son mot. « Dès le lancement du film de clôture, dirige-toi dans la même direction que moi, prends la porte puis les marches à gauche. Quelqu'un te guidera jusqu'au Café des palmes. » Il a tracé un petit plan sommaire. Je serre la carte entre mes doigts. J'ai le trac. Bouger avec ma traîne et une seule chaussure sans savoir où je vais m'angoisse.

On rend maintenant hommage à une cinéaste pour la Palme d'honneur. Discours, applaudissements... Enfin, le président appelle Ryan Reed. J'admire sa démarche élégante, son aisance, son sourire de vainqueur. Il parle, il plaisante, il est merveilleux. Le jury annonce le nom de la lauréate. Une actrice que je n'ai jamais vue. Elle remercie, il l'écoute, il l'embrasse. Les flashes crépitent à nouveau puis il disparaît en coulisse. J'ai beaucoup de mal à suivre la cérémonie, les gens crient, tapent des mains, se lèvent, mais moi je ne pense qu'à lui. Pourquoi me demande-t-il de passer par les coulisses ? Peut-être veut-il que je parte maintenant, en toute discrétion.

C'est la fin, on appelle les lauréats et les membres du jury pour une dernière ovation. Dans quelques minutes, le film de clôture va être projeté.

À travers ma pochette en fils métalliques, la lumière de mon portable s'allume. Sur l'écran s'affiche le début du message de mon père : « Je suis très inquiet pour ta grand-mère... » Des palpitations horribles frappent ma poitrine. J'ouvre le message, les mains tremblantes.

« Je suis très inquiet pour ta grand-mère, elle me soutient mordicus qu'elle t'a vue monter les marches du Festival de Cannes. J'espère que son délire est passager. Dis-moi vite quand tu rentres à Paris. » Après cette chute vertigineuse aux portes de l'enfer, j'ai envie d'exploser de rire.

Il y a plein d'autres SMS sur mon portable. Presque tous des messages de Claire. « On te voit partout au bras de Ryan, c'est incroyable ! » « Juliette va mourir de rage. » « Est-ce que c'est toi qui as perdu une chaussure ? On ne parle que de ça sur Twitter ! » « Tout le monde veut savoir qui est Cendrillon ! » « On ne parle que de Cendrillon ! » Un autre plus inquiétant : « Les caméras ont fait un gros plan sur toi et Ryan dans l'auditorium. » Pourvu qu'ils n'aient pas zoomé sur la main de Ryan

entre mes jambes. Je panique à mort.

Mon voisin, le réalisateur, me fait un sourire bienveillant. Pour me demander gentiment d'éteindre mon portable ? De toute façon, je préfère ne plus lire, ça me fait trop flipper. Les lumières sont éteintes et le film commence. J'ôte la chaussure qu'il me reste, j'attends cinq minutes et je me lève.

C'est moins compliqué que prévu. J'ai trouvé la porte. Un vigile m'indique les toilettes que je ne cherche pas. Je lui parle en anglais pour brouiller les pistes. Je monte l'escalier jusqu'à l'ouverture latérale. Je reconnais Steve, le garde du corps. Il me fait un clin d'œil et m'indique la direction dans l'autre bâtiment.

– *Straight on, then fourth floor !*

Je traverse et monte au quatrième étage. Là-haut, c'est la pénombre, tout est calme. J'appelle :

– Ryan !

Un bruit de pas résonne. J'entre dans le Café des palmes. Un lieu exotique, avec des palmiers et des sièges en rotin. Avec une bibliothèque remplie de livres. Je le vois. Il avance vers moi, ma chaussure à la main. Celle que j'ai perdue sur les marches. L'autre, je la remets à mon pied. Il me serre dans ses bras. Le seul endroit où j'existe vraiment.

– Assieds-toi, honey, murmure-t-il en me guidant sur une balancelle. Tu as créé le buzz sur les réseaux sociaux !

Il s'agenouille, prend mon pied, m'enfile la sandale.

– Elle ne pouvait être qu'à toi !

Puis il me renverse sur le long canapé. Nous avons trop attendu cet instant. Je le respire. Sa bouche brûlante s'écrase sur la mienne. Je glisse mes doigts dans sa chevelure soyeuse. Les siens palpent mes seins, les pressent.

– Tu m'as manqué, Mélodie !

Ses lèvres s'attardent le long de mon cou, sur mon buste, mes tétons qu'il suce, qu'il mord jusqu'à ce que je crie. Il enserre ma taille, pétrit mes fesses.

– Je n'arrive plus à débander depuis que je te connais, petite garce ! avoue-t-il en posant ma main sur sa braguette.

Son érection me trouble. Je perds le contrôle.

– Je vais te prendre comme aucun homme ne te prendra jamais, Mélodie.

Je n'ose pas lui confirmer que je le sais déjà, que c'est aussi pour ça que je suis accro comme une dingue.

Il descend le long de mon ventre. Je sens son souffle chaud à travers l'étoffe. Je tremble quand il s'accroupit devant moi, qu'il ouvre les pans de ma robe et écarte mes cuisses. Un tourbillon de désir embrase mes sens.

– Ce que je préfère, ce ne sont pas les kakis, les mangues ou les cerises, mais ton abricot.

Kim lui a parlé, elle lui raconte tout !

Je suis gênée. Je tente de resserrer les jambes. Il m'en empêche.

– Tout le monde a vu ton corps ou l'a deviné, ce soir, mais ta chatte, je suis le seul à pouvoir la regarder. Tu es à moi, Mélodie !

Il dépose un baiser tendre sur mon pubis, effleure mon sexe de sa langue, me nargue. Je sais ce qu'il veut. Je relâche mes muscles, la pudeur m'abandonne. Je suis à sa merci. Il a compris, me lèche amoureuxment. Ses mains s'accrochent à mes hanches, sa bouche m'aspire. Mes abdominaux se

contractent. Je gémiss. Il englobe mes fesses, les écrase, me dévore. Je crie. Je me tords de plaisir.

– Ryan !

Son nom fait écho sur les murs. Je ferme les yeux, je maîtrise ma respiration. Son visage s'abandonne un instant sur ma cuisse, il murmure des mots tendres. Je ne les comprends pas tous. Puis il prend mes mains dans les siennes, se relève.

– Maintenant, je vais te donner ce que je t'ai promis.

Je ris, je ne sais pas de quoi il parle. Il s'assied à côté de moi sur la balancelle, les jambes ouvertes. Sa veste de smoking s'ouvre sur sa chemise blanche cintrée qui moule son buste parfait. Il me défie :

– Qu'est-ce que je t'ai promis ? me demande-t-il, insolent.

Je fais une moue interrogative.

– Réfléchis bien !

Mais j'ai beau réfléchir, rien ne me vient à l'esprit. Son bras enlace mes épaules. Je m'abandonne sur son torse, confiante et concentrée sur sa question. C'est le moment qu'il choisit pour me renverser sur ses genoux. Je n'ai rien vu venir. Il retrousse ma robe jusqu'à la taille. Je me débats. La balançoire oscille dangereusement.

– Je t'ai promis une fessée et je tiens toujours mes promesses, dit-il, content de lui.

J'ai le ventre plaqué sur ses cuisses, je résiste.

– Ryan, arrête !

Ce type est insupportable. En plus, il en rajoute :

– Il vaut mieux que tu cesses de te trémousser et qu'on en finisse, d'accord ?

Sa main gauche écrase fermement mon dos. Je proteste :

– Non, tu n'as pas le droit !

– Tu apprendras que moi, je fais toujours ce que je promets.

Je soupire, me calme. Sa paume relâche la pression. De l'autre, il caresse mes fesses, de haut en bas, plusieurs fois. Je frissonne. Je sens le plaisir monter à nouveau et j'ai honte. Il n'osera pas me frapper !

– Tu te souviens de ce que tu m'as écrit, hier ? demande-t-il en descendant ses doigts entre mes cuisses.

– Hier, j'avais trop bu !

– Ce n'est pas ma question.

Je soupire.

– OK, je t'ai dit d'aller te faire foutre, mais je ne le pensais pas.

Il se tait. Sa main s'attarde avec douceur dans le creux de mes fossettes, sur ma cambrure... avant de s'abattre brutalement sur mes fesses. Plusieurs fois. Je sursaute à chaque claquement qui résonne dans mes oreilles. Putain, c'est pas vrai, il me fait mal, ce connard. Je suis furieuse. Je gigote dans tous les sens mais il continue une dizaine de fois.

Quand je me redresse enfin, humiliée, je hurle :

– Connard !

Il rit. Il est trop beau. J'ai les larmes aux yeux. Je pleurniche mais je n'arrive pas à lui en vouloir vraiment. Je m'assieds sur un fauteuil face à lui, le regarde en coin.

– Tu es content de toi ?

– Très content, répond-il en déboutonnant son pantalon.

Son assurance me trouble, me rend dingue.

– Viens, je vais te prendre, maintenant que ton cul est tout chaud.

Je boude. Ça l’amuse.

– Tu es très belle, Mélodie, tu es intelligente, tu es géniale... et tu es à moi !

C’est impossible de lui résister, parce qu’il est irrésistible avec sa bouille de play-boy. Tout me fascine. Sa voix ensorceleuse, sa mèche qui retombe sur ses yeux, son nœud de cravate de travers. Sa verge qu’il masturbe lentement en me défiant. J’ai envie de lui depuis tant de jours. Tant de nuits.

Je me délecte de ce spectacle. J’attends que le désir devienne insupportable, douloureux. Et je craque. Je le chevauche. Il me pénètre, m’oblige à me cambrer, écrase mes hanches et s’enfonce lentement en moi. Je ne sens plus que le plaisir d’être remplie de lui. Je me trémousse sur son sexe. C’est trop bon ! Je ne peux plus retenir mon orgasme. Il le sent, me soulève légèrement.

– Non, baby, c’est moi qui décide, même quand tu es dessus.

Je sens qu’il bluffe, qu’il n’en peut plus. Nos respirations sont à l’unisson. Mais il tient bon.

– Qui se fait foutre, Mélodie ?

Il me fixe de son regard vert désir. Je reprends mon va-et-vient sur sa verge dressée. Il maîtrise mon rythme. Je n’en peux plus. J’ai peur qu’il m’arrête au moment où je jouirai. Je lui réponds, je m’étonne, je l’étonne :

– C’est moi qui me fais foutre. Et j’aime ça.

Nos bouches se cherchent comme celles de deux adolescents. Nos sexes s’embrasent comme ceux des amants. Nous jouissons dans un même élan.

ÉPILOGUE

Sur la terrasse du Café des palmes, nous admirons les lumières qui se reflètent dans les vaguelettes de la Méditerranée. Une étoile file dans le ciel. La main de Ryan serre la mienne. Je suis bien. Je voudrais rester là des heures.

Soudain, il rompt le silence, avec des mots que je n'attendais pas :

– Merci, Mélodie. Merci de m'avoir ouvert les yeux pour Alan. Tu es tellement plus intelligente que moi. Tu es géniale.

Je suis stupéfaite de ce qu'il vient de dire, stupéfaite et gênée. Je ne sais pas quoi répondre. Je bredouille... n'importe quoi... pour changer de sujet :

– Le... le film va bientôt se terminer ?

Il regarde sa montre.

– Oui. Nous allons partir avant la fin.

Je ne sais pas si c'est le mot « partir », le mot « fin » ou un petit vent frais qui se lève et me glace, mais soudain j'ai froid. Il me serre contre lui. Puis s'écarte. Je ne respire plus, j'ai peur.

Il ramasse ma traîne et enlace ma taille.

– Viens, on sort par-derrière et on rentre à la maison avant que la foule ne nous écrase. Je n'en ai pas fini avec toi, dit-il avec son sourire de vainqueur.

Le soleil transperce la nuit, se répand sur la mer et allume la baie tout entière.

REMERCIEMENTS

L'idée de ce livre m'est venue lors d'un vol Paris-New York, il y a sept ans déjà. Comme le temps passe vite ! J'étais assise à côté d'une star américaine... La suite, je la garde secrète. Il m'a fallu des jours et des nuits pour m'en remettre. Vous trouverez peut-être quelques descriptions de ces moments de rêve dans *Crazy in love*... peut-être pas !

J'aimerais remercier mes premiers lecteurs : Constantin, généreux et toujours de bon conseil, Jimmy, pointilleux dans le meilleur sens du terme, Kate Turners et Juliette Victoria, critiques de talent.

Merci à mes amies new-yorkaises : Jennifer Quinn, qui m'a soutenue avec sa bonne humeur constante, Maria Rueda et Sabrina Mitre, qui n'ont pas hésité à m'ouvrir leurs carnets d'adresses.

Merci à Al Sapienza, acteur américain, pour ses précieux et amicaux éclaircissements.

Merci à Cyrille Autin, acteur à Los Angeles.

Merci à Céline Quirin, étudiante française à l'université de Columbia.

Merci à mon ami et journaliste français Jean-Luc Wachthausen qui a connu quelques remous de cette *crazy* idylle.

Merci à ma famille qui m'a soutenue.

Merci à New York, à Paris, deux villes très différentes mais dans lesquelles je me sens vraiment chez moi. Merci à la vie, merci à l'amour... qui ne font qu'un !